

L'IMAGE DE L'ASIE MINEURE ET DES TURCS DANS LES TEXTES NARRATIFS
DU MOYEN ÂGE FRANÇAIS (XIIe – MILIEU DU XVe SIÈCLE)

by

MARINA LUSHCHENKO

B.A., Simon Fraser University, 2004
M.A., The University of British Columbia, 2006

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILLMENT OF
THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF

DOCTOR OF PHILOSOPHY

in

THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

(French)

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

(Vancouver)

April 2011

© Marina Lushchenko, 2011

ABSTRACT

This study explores the medieval French perceptions of Turkish Asia Minor and the Turks in the time period between 1096 and 1453. Unlike medieval representations of other Eastern nations, those of the Turks have received very little attention from scholars. Focusing on medieval French texts, this research argues that the collective perception of the Turks results from medieval authors' subjective interpretations, based more on cultural values and ideologies of European feudal society, memories of classical Antiquity and Christian traditions than on factual reality. Using as a point of reference the cultural approach and the works of Edward S. Said, Jacques Le Goff and Georges Duby, it is shown that the Turkish 'Other' is pre-eminently a product of Western imagination. The first chapter centres on the ambivalence of medieval geographical descriptions of Asia Minor, in which its portrayal as a land of evil blends with reminiscences of the classical and Christian past. The second chapter investigates the medieval French conceptions of the Turks' origins, identity and history through the prism of literary traditions, historiographical considerations and political factors. The third chapter concentrates on the formation and various uses of the enemy image of the Turk in the medieval West. The last chapter shows how conformity or non-conformity of Turkish cultural practices to the system of Western feudal values influenced the genesis of negative but also positive perceptions of the Turks in the medieval West.

TABLE DES MATIÈRES

Abstract.....	ii
Table des matières	iii
Liste des tables.....	v
Remerciements	vi
1. Introduction.....	1
1.1 Problématique de l'étude	8
1.2 Considérations méthodologiques	10
1.3 Le corpus	18
1.4 Le plan	24
2. La géographie et le paysage de l'Asie Mineure	26
2.1 L'Asie Mineure, terre de l'Antiquité gréco-romaine	28
2.1.1 L'Asie Mineure dans les œuvres des auteurs grecs et latins	28
2.1.2 Auteurs médiévaux sur l'Asie Mineure en tant que terre antique	36
2.2 L'Asie Mineure, berceau du christianisme	44
2.2.1 Endroits bibliques de l'Asie Mineure	48
2.2.2 Foyers monastiques de l'Asie Mineure	52
2.2.3 Saints et villes saintes de l'Asie Mineure dans la tradition chrétienne occidentale du Moyen Âge	55
2.3 L'Asie Mineure contemporaine sous le regard des auteurs médiévaux	62
2.3.1 Sources d'information sur l'Asie Mineure contemporaine	62
2.3.2 Diverses appellations de l'Asie Mineure dans l'Occident médiéval	70
2.3.3 Fonction du paysage anatolien chez les auteurs médiévaux français	72
3. Le peuple turc entre histoire et mythe	88
3.1 Modes de désignation des Turcs	89
3.1.1 Les Turcs comme peuple oriental: Parthes, Persans	89
3.1.2 Divers groupes ethniques turcs: Turcs, Turcomans, Turcoples	93
3.1.3 Les Turcs à travers le prisme du religieux: Sarrasin, Païen, Hérétique	96
3.2 Hypothèses médiévales françaises sur l'origine des Turcs	100
3.2.1 Les Turcs selon la mythologie chrétienne occidentale	100
3.2.2 Turcs et Francs: cousins germains	103

3.2.3 Regard ethnographique: les Turcs et les steppes d'Asie Centrale	112
3.3 Les faces changeantes du Turc (XIIe-XVe siècles) comme reflet des perceptions médiévales de l'histoire turque	113
3.3.1 Premières conquêtes turques: XIe – XIIe siècles	114
3.3.2 Déclin du sultanat de Roum; la Turquie sous les Mongols: XIIIe siècle	124
3.3.3 Débuts de l'Empire ottoman: XIVE – milieu du XVe siècles	131
4. La représentation de l'ennemi turc dans le discours militaire médiéval français	143
4.1 Le Turc et l'ethnisation de la conscience historique occidentale	146
4.2 La construction de la catégorie fonctionnelle d'ennemi	151
4.2.1 Le Turc et le topos de l'invasion	151
4.2.2 Turc/Barbare vs Franc/Civilisé: couple antithétique	163
4.2.3 La tradition épique et le modèle littéraire de l'ennemi	175
4.3 Le Turc, prétexte pour un appel à une réforme morale et sociale	190
4.3.1 Le Turc comme moyen indirect de condamner la décadence de l'Occident	190
4.3.2 Le Turc dans le discours didactique à l'intention des nobles	203
5. La culture turque sous le regard médiéval français et la naissance des stéréotypes	220
5.1 Le discours sur l'art de la guerre chez les Turcs dans la France médiévale	221
5.1.1 L'infériorité des armements turcs selon l'idéologie de la supériorité culturelle occidentale	222
5.1.2 Les tactiques des Turcs comme reflet de leur lâcheté et de leur perfidie	224
5.2 Le Français à la cour turque: ruptures et continuités culturelles	233
5.2.1 Les images traditionnelles du Turc et les débuts de l'orientalisme occidental	236
5.2.2 Références culturelles partagées entre l'Occident et le monde turc	255
6. Conclusion	265
6.1 Principales conclusions	267
6.2 Principales contributions et signification de la thèse	271
6.3 Aspects positifs et négatifs de la thèse	274
6.4 Directions de recherche future	276
Bibliographie	280

LISTE DES TABLES

Table 1.1 : Les saints chrétiens nés en Asie Mineure	43-44
--	-------

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à adresser ma plus sincère gratitude au professeur Chantal Phan pour avoir dirigé ma thèse avec une patience et une gentillesse infinies. Ses lectures attentives de mes écrits, sa disponibilité tout au long de mon programme doctoral et ses précieuses remarques et suggestions m'ont été inestimables. Mes vifs remerciements vont aussi aux professeurs Nancy Frelick et Maya Yazigi, autres membres de mon comité de thèse, pour leurs relectures méticuleuses et leurs conseils méthodologiques qui m'ont permis de mener à terme cette recherche. De plus, j'exprime ma reconnaissance à l'Université de Colombie-Britannique pour ses excellentes infrastructures académiques et son aide financière qui ont largement contribué au bon déroulement de mes travaux. Mes pensées vont enfin à ma famille qui m'a toujours encouragée dans la poursuite de mes études, et tout particulièrement à ma mère pour son appui sans faille, sa compréhension et son inépuisable patience.

1

INTRODUCTION

Les rapports entre la France et l'Orient ont une riche histoire pluriséculaire, tant sur le plan politique et économique que sur le plan socioculturel. La présence française en Orient est attestée surtout depuis la Première croisade, événement qui a marqué le début de la découverte du monde oriental par les Occidentaux. Les voyages se multiplient, les voyageurs – qu'ils soient missionnaires, commerçants ou militaires – décrivent les pays visités, notent les particularités jugées dignes d'attention. Ces récits donnent des perceptions souvent ambiguës, voire contradictoires sur les terres lointaines, inconnues et exotiques, ce qui contribue largement à former, en Occident, une image particulière de l'Orient, terre de toutes les merveilles, effrayante et fascinante à la fois. Le public européen se renseigne avec avidité sur les Arabes, les Mongols, les Chinois, les Persans, les Indiens et sur d'autres peuples plus exotiques encore. De nos jours, la pensée académique témoigne d'un intérêt constant pour les aspects les plus divers des relations Occident/Orient, intérêt qui se traduit par la parution d'innombrables études visant à préciser davantage les images qui correspondent à l'idée que les Occidentaux se faisaient – au Moyen Âge, à la Renaissance et dans les époques plus récentes – de l'Orient en général et de ses peuples en particulier.

Et qu'en est-il des Turcs ? Ou, pour être plus précis, qu'en est-il de l'image, de la représentation que l'Occident se faisait des Turcs ? Ici, le mot-clé est l'ambiguïté. En effet, rien de plus ambigu que le statut de ce peuple oriental qui ne l'est qu'à moitié, ne serait-ce que par son emplacement géographique: à l'arrivée des premiers envahisseurs turcs en Asie Mineure au XI^e siècle, ce territoire avait derrière lui une importante présence antique gréco-romaine, suivie d'un millénaire d'histoire chrétienne. Cela fait que l'Anatolie n'a jamais été

perçue par les Occidentaux du Moyen Âge en tant que terre complètement inconnue et exotique, comme c'était bien le cas avec d'autres régions de l'Orient (la Tartarie, la Chine, l'Inde...). Il est même possible de constater que la découverte du territoire en question et celle des autres régions orientales suivaient deux cheminements différents, pour ne pas dire opposés: alors que l'Orient dans son ensemble perdait peu à peu son auréole de terre exotique et fabuleuse, au fur et à mesure que les contacts se multipliaient, l'Asie Mineure, originellement familière et presque "sienne" (du point de vue religieux et culturel), se transformait en "Turquie," devenant de plus en plus exotique et étrangère de siècle en siècle, surtout depuis l'apparition sur la scène politique de l'Empire ottoman (début XIV^e siècle).

Cette ambiguïté de la part de l'Occident vis-à-vis de la Turquie en tant qu'entité géographique s'étend également à sa perception du peuple turc. Bien sûr, les Turcs, c'est l'Autre, l'ennemi, le musulman, mais ce peuple est aussi perçu, à certaines époques, comme ayant la même origine que les Français, les Anglais, les Italiens et presque toutes les autres nations européennes. Il s'agit de l'origine troyenne. Ainsi, les Turcs devenaient, en quelque sorte, des cousins lointains des Européens, honneur refusé à tous les autres peuples orientaux. Les moralistes médiévaux avaient aussi parfois l'audace d'idéaliser l'ennemi turc et de le présenter sous un jour favorable afin de mettre en avant la décadence des mœurs dans la société féodale.

Comment expliquer cette image contradictoire du Turc en Occident sans remonter aux sources de celle-ci, autrement dit, à l'époque où s'est formée l'image en question ? C'est précisément le défi que nous nous proposons de relever dans le présent travail. Etant consciente que l'étude des représentations *occidentales* des Turcs est un sujet trop vaste pour être traité dans le cadre d'une thèse, nous nous voyons obligée de réduire notre investigation

à un champ géographique plus restreint. Il s'agira d'étudier la perception française des Turcs d'Asie Mineure au Moyen Âge. Les deux aires géographiques retenant notre attention seront, par conséquent, la France et l'Asie Mineure turque. Il nous semble important de préciser dès le début, pour éviter toute confusion, que nous utiliserons le terme "turc" dans son acception moderne, se référant à l'ensemble des peuples de l'Asie Centrale dont les conquêtes au Moyen Orient et en Asie Mineure (c'est cette dernière qui nous intéresse) ont abouti à la fondation de l'Empire des Seldjoukides (et, par la suite, au sultanat de Roum en Asie Mineure) et de l'Empire ottoman. Nous nous rendons parfaitement compte que le terme "turc" n'avait pas toujours à l'époque médiévale la même signification qu'aujourd'hui (voir notre discussion sur les modes de désignation des Turcs dans le chapitre trois). En ce qui concerne la notion de "français," elle est bien plus vague lorsqu'il s'agit de la période médiévale. Nous adopterons la définition courante du terme, celle qui se réfère aux langues, aux identités sociales et culturelles, aux gens des régions situées au nord de la Loire. Le terme "latin" sera utilisé de façon plus générale pour désigner l'Occident chrétien par opposition à l'Orient hérétique.

Le champ géographique ainsi délimité, précisons aussi les bornes chronologiques retenues pour notre étude: 1096 et 1453. On peut affirmer, sans craindre d'exagérer, que ces deux dates sont d'une importance capitale non seulement pour les relations franco-turques médiévales, mais aussi pour l'ensemble de l'Europe ainsi que pour les rapports entre la chrétienté et l'islam, sur le plan historique, politique, diplomatique et social. Chose intéressante, les Turcs sont à l'origine des événements advenus en 1096 comme en 1453.

1096: le *terminus a quo*. Un événement historique majeur incite à choisir la fin du XIe siècle comme point de départ: la Première croisade. On sait l'influence que cet

événement a eue sur les mentalités européennes. Pour la première fois l'Occident et l'Orient, la chrétienté et l'islam se sont trouvés face à face. Ce sont les chroniques occidentales, rédigées souvent par les participants de la croisade, qui nous fournissent de précieux renseignements sur les premières perceptions des Orientaux par les Occidentaux. Pour ne pas trop nous éloigner de notre sujet, soulignons que c'était aussi la première fois que les Occidentaux, en l'occurrence les Français (qui, après tout, constituaient une partie non-négligeable de l'armée des croisés) sont entrés en contact direct avec les Turcs, la Première croisade s'étant déroulée d'abord sur le territoire de l'Asie Mineure, dont une grande partie était occupée, depuis quelques décennies, par les Turcs seldjoukides. Le contact direct a eu lieu en 1096, mais les bruits ayant les Turcs pour protagonistes circulaient en Occident depuis déjà un certain temps. La défaite des Byzantins à la bataille de Manzikert en 1071, l'expansion fulgurante des Turcs mettant en danger l'existence même de l'Empire Byzantin, enfin, la prise de Jérusalem en 1078 par les Turcs qui refusèrent (contrairement aux Arabes) de laisser libre passage aux chrétiens vers Jérusalem, tous ces événements ont conditionné la Première croisade, menée, comme nous croyons pouvoir l'affirmer, non tellement contre les musulmans en général que contre les Turcs, les Arabes ne devenant de nouveau dominants sur la scène politique que beaucoup plus tard.

1453: le *terminus ad quem*. La date de 1453 est parfois considérée comme la fin du Moyen Âge et le début de la Renaissance. On doit cela aux Turcs. Tout comme plus de trois siècles plus tôt, ce peuple fait encore parler de lui tout l'Occident, à cette seule différence que les Turcs seldjoukides ont été remplacés par les Turcs ottomans. N'importe, l'Occident nomme cette menace grandissante "Turcs" tout court. La prise de Constantinople, suivie de

l'expansion ottomane en Europe, a eu une résonance colossale partout en Occident, le peuple concerné devenant l'objet d'un nombre important de traités, de pamphlets et d'autres écrits.

Nous avons déjà eu l'occasion de constater que la recherche moderne sur les rapports franco-turcs s'est surtout concentrée sur les textes d'après 1453. En témoignent quelques ouvrages majeurs présentés ci-dessus.¹ L'une des premières à écrire sur le thème turc dans l'imaginaire français est Clarence Rouillard dont l'ouvrage monumental The Turk in French History, Thought and Literature (1520-1660), paru à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale, ne semble pas vieilli.² En 1987, Fatma Müge Göçek publie, en anglais aussi, une étude, intitulée East Encounters West: France and the Ottoman Empire in the Eighteenth Century, où l'auteure explore l'importance des ambassades françaises en Turquie et des ambassades turques en France au XVIIIe siècle et leur impact culturel sur les deux sociétés.³ Tout récemment paraît une étude de Serhat Ulağlı, Image de l'Orient turc dans la littérature française: les idées, les stéréotypes et les stratégies, dans laquelle l'auteur se penche sur les représentations de la Turquie dans la littérature française de Chateaubriand à Gide.⁴ Mentionnons encore le récent ouvrage d'Alexandra Merle, Le Miroir ottoman: une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVIe-XVIIe siècles), où l'auteure analyse, à partir des récits de voyageurs et de pèlerins, des cosmographies, et des histoires universelles, comment se construit une représentation du

¹ Nous ne retiendrons dans cette partie que les ouvrages consacrés à l'étude des représentations franco-turques. Ont été exclues les études sur l'histoire de la Turquie proprement dite et sur tous les textes appartenant aux domaines de la jurisprudence, de la comptabilité et de l'administration. Nous avons aussi exclu ce qui avait été écrit sur l'image des Turcs dans les pays autres que la France : il va de soi que l'étude du thème turc en France, en Italie ou encore en Russie suscite des perspectives différentes, en raison des conjonctures politiques, économiques, diplomatiques différant selon le pays et l'époque, même si l'existence de certains points communs est indéniable.

² Clarence Rouillard, The Turk in French History, Thought and Literature 1520-1600 (Paris: Boivin, 1938).

³ Fatma Müge Göçek, East Encounters West : France and the Ottoman Empire in the Eighteenth Century (New York: Oxford University Press, 1987).

⁴ Serhat Ulağlı, Image de l'Orient turc dans la littérature française : les idées, les stéréotypes et les strategies (Istanbul: Isis Press, 2007).

monde ottoman.⁵ Pour illustrer l'intérêt toujours croissant porté à la figure du Turc dans les écrits français d'avant 1800, n'oublions pas de citer l'ouvrage en cours de publication de Marcus Keller, The Allegorical Turk: Islam and the Ottoman Empire in French Renaissance Literature, centré sur le discours orientaliste français du XVIe siècle dans divers textes narratifs, dont les relations de voyage, les cosmographies, les traités politiques et, enfin, les œuvres littéraires. En plus de ces ouvrages majeurs, nombre de chercheurs ont – depuis le XIXe siècle jusqu'à nos jours – examiné dans leurs articles divers aspects des échanges franco-turcs, dont V.L. Bourilly, J. Delaville le Roulx, G.G. Guzman, G. Le Brusque, E. Kafé, A. Leclercq, A. Murrey, D.S. Juall, M. Keller, M. Meserve, pour n'en citer que quelques-uns. Il faut enfin mentionner des références sur la perception française de la Turquie et des Turcs, dispersées dans des études plus générales, comme, par exemple, Les Voyageurs dans l'Empire ottoman (XIVe-XVIe siècles) de S. Yerasimos⁶ ou bien The Shadow of the Crescent: the Renaissance Image of the Turk (1453-1517) de R. Schwoebel.⁷

Si l'image du Turc en France à partir de la Renaissance a fait l'objet de recherches relativement approfondies, on doit constater que la pensée académique n'a accordé qu'un intérêt minime aux représentations du Turc dans la production écrite française du Moyen Âge, les textes médiévaux sur le sujet en question devant se contenter de figurer en quelques pages dans les Introductions ou les Préfaces. Un tel manque d'attention s'explique aisément, d'une part, par la profusion et la variété des textes parus depuis la Renaissance (rapports d'ambassadeurs, traités sur les mœurs, carnets de voyage, etc.) qui séduisent les chercheurs

⁵ Alexandra Merle, Le Miroir ottoman : une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française. XVIIe-XVIIIe siècles (Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003).

⁶ Stéphane Yerasimos, Les Voyageurs dans l'Empire ottoman, XIVe-XVIe siècles (Ankara: Publications de la Société turque d'Histoire, 1991).

⁷ Robert Schwoebel, The Shadow of the Crescent: The Renaissance Image of the Turk 1453-1517 (Nieuwkoop: B. de Graaf, 1967).

et les font délaissier un peu les sources médiévales, et, de l'autre, par une tendance toujours bien vivante à considérer les gens du Moyen Âge comme peu informés, emprisonnés dans leurs préjugés indéracinables contre cet Autre maléfique, uniforme et ennemi que sont les musulmans, les Turcs compris. Quelques rares études faites sur la connaissance des Turcs dans la France médiévale donnent cependant une image beaucoup plus nuancée de la façon dont ce peuple était perçu par les Français médiévaux. Mentionnons un article très intéressant, "Simon of Saint-Quentin as historian of the Mongols and Seljuk Turks" où l'auteur, G. Guzman, analyse le regard porté par Simon de Saint-Quentin, voyageur et témoin oculaire, sur les Turcs seldjoukides du XIIIe siècle.⁸ Denis Lalande consacre un chapitre de son ouvrage, Jean II le Meingre, dit Bouciquaut (1366-1421): étude d'une biographie héroïque, à l'analyse du traitement historico-littéraire des expéditions de Bouciquaut dans la Turquie du XIVE siècle.⁹ Dans l'article "William of Tyre and the Origin of the Turks," Alan Murrey a entrepris de montrer que Guillaume de Tyr, auteur d'origine française bien connu dans la France médiévale, avait établi sa généalogie des Turcs seldjoukides, se basant non sur les données ethnographiques relevant de la réalité historique, mais plutôt sur un *topos* occidental de l'*origo gentis*.¹⁰ N'oublions pas non plus la récente étude de Margaret Meserve, Empires of Islam in Renaissance Historical Thought;¹¹ malgré sa focalisation sur la représentation humaniste des origines des Turcs, cet ouvrage, richement

⁸ Gregory G. Guzman, "Simon of Saint-Quentin as historian of the Mongols and Seljuk Turks," Medievalia et Humanistica, New Series 3 (1972): 155-78.

⁹ Denis Lalande, Jean II le Meingre, dit Bouciquaut (1366-1421): étude d'une biographie héroïque (Genève: Droz, 1988).

¹⁰ Alan V. Murray, "William of Tyre and the Origin of the Turks: On the Sources of the 'Gesta Orientalium Principum,'" Dei Gesta per Francos: Etudes sur les croisades dédiés à Jean Richard, Crusade Studies in Honour of Jean Richard, ed. M. Balard, B. Z. Kedar, et J. Riley-Smith (Aldershot: Ashgate, 2001) 217-229.

¹¹ Margaret Meserve, Empires of Islam in Renaissance Historical Thought (Cambridge: Harvard University Press, 2008).

documenté et annoté, accorde une large part aux sources médiévales françaises, auxquelles les humanistes ont puisé, entre autres, leurs idées sur les Turcs.

Tout importants que soient les travaux traitant les divers aspects des relations franco-turques dans la période médiévale, ainsi que les études sur les auteurs particuliers, ils ne suffisent certainement pas pour bien comprendre la vision médiévale française des Turcs et de la “Turquie” (c’est-à-dire, la partie de l’Asie Mineure sous la domination de diverses tribus turques). La recherche médiévale moderne n’ayant ainsi pas entrepris la tâche d’examiner l’image du Turc seldjoukide et ottoman à travers le regard des Français médiévaux, nous avons cru nécessaire de combler cette lacune. En cela consiste l’actualité de l’étude. Nous chercherons à revisiter le matériel déjà existant sur le sujet en question, mais dispersé dans divers revues et travaux, et à l’organiser dans un ensemble uni, tout en le complétant par les résultats de nos propres recherches à partir des sources primaires moins connues ou moins étudiées.

1.1 PROBLÉMATIQUE DE L’ÉTUDE

Aux yeux de l’Occident, le Turc représente, avant tout, un grave danger sur le plan religieux: c’est l’ennemi qui menace d’envahir les terres chrétiennes et d’y propager la religion païenne, hérétique, odieuse aux yeux de l’Église catholique. C’est pourquoi l’approche religieuse est généralement privilégiée lorsqu’il s’agit d’étudier les rapports entre les Occidentaux et les Turcs. En fait, la recherche moderne a tendance, pour une raison ou une autre, à mettre le facteur religion au dessus du facteur nationalité – surtout en ce qui concerne la période médiévale – et à utiliser le mot “musulman” comme terme générique au détriment des termes “Turc,” “Arabe” ou autres. Sans vouloir nous étendre sur le sujet qui

dépasse le cadre de notre étude, constatons tout de même qu'une pareille pratique nous semble contestable parce qu'anachronique: les mots "islam" et "musulman" ne sont entrés dans les langues européennes qu'à partir du XVI^e siècle, alors que les Européens médiévaux considéraient les Orientaux professant la foi de Mahomet comme d'anciens chrétiens, devenus hérétiques ou païens.¹² En fait, l'Occident chrétien regardait d'un même œil l'hérésie musulmane et l'hérésie cathare, ariane ou autre:

Apparu en Occident, terre d'élection des hérésies, l'Islam est d'abord tout simplement classé parmi celles-ci. C'est seulement ensuite qu'il est perçu comme une confession à part entière, dès lors rivale du christianisme.¹³

Par conséquent, l'analyse des représentations médiévales du Turc uniquement en sa qualité de musulman ne nous semble pas éclairante et ne fournit pas de réponse convaincante pour comprendre et expliquer l'image contradictoire du Turc chez les Français médiévaux, évoquée plus haut. En tenant compte de ce fait, nous envisageons de traiter les représentations médiévales françaises des Turcs sous un angle plus culturel. Nous tenterons de cerner les facteurs culturels qui ont pu déterminer l'image des Turcs chez les Français

¹² Voir là-dessus P. Hoppenbrouwers, "Medieval Peoples Imagined," Opleiding Europese Studies (Amsterdam: Universiteit van Amsterdam, 2005) 23-24 et J. V. Tolan, "Muslims as Pagan Idolaters in Chronicles of the First Crusade," Western Views of Islam in Medieval and Early Modern Europe, ed. David R. Blanks and M. Frassetto (New York: St. Martin's Press, 1999) 98: "Almost all of [the Latin chroniclers of the First Crusade] describe Saracens as pagans, and most of them present the crusaders' victory as part of the age-old struggle with paganism, as part of the culminating events that will result in the eradication of paganism and – for some – the Second Coming of Christ... chroniclers of the first Crusade occasionally refer to their adversaries as "Mahummicolae": "Muhammad-worshippers." The terms "Muslim," "Islam," and their equivalents are never used."

¹³ Armelle Leclercq, L'Image des Francs et des Musulmans dans les textes sur la Première Croisade. Chroniques latines et arabes, chansons de geste françaises des XII^e et XIII^e siècles (Paris: Honoré Champion, 2010) 233. Voir aussi l'attitude qu'Adémar de Chabannes, moine et chroniqueur du XI^e siècle, prend à l'égard des musulmans, attitude ainsi décrite par M. Frassetto: "Continuing his comparison of the Saracens with the ancient heretics, the monk of Aquitaine [Ademar] turns to the Arians. In this comparison of Arians and Saracens, he develops an argument similar to that of the annotator of Robert of Ketton, who observes that "in this man [Muhammad] the Arian heresy lived again" (88). Frassetto ajoute, plus loin, que "Ademar's characterization of the Saracens as corrupt and immoral can be understood as a means of associating the Saracens not only with the Jews but also with heretics appearing in Aquitaine and elsewhere in Europe at the time of the millennium" (90). Sur l'association des Ariens, des Sabelliens et des musulmans à l'époque médiévale, voir J. Kritzeck, Peter the Venerable and Islam (Princeton: Princeton University Press, 1964) 141-145 et M. T. d'Alverny, "Deux traductions latines du Coran au Moyen Âge," Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge 16 (1948) 75.

médiévaux par une analyse attentive des mentalités collectives et des systèmes de valeurs de la société qui perçoit (c'est-à-dire la société française). Il sera démontré que ceux-ci ont eu sur la formation de l'image des Turcs en France un impact plus profond que ne veulent bien le faire croire les études basées uniquement sur l'approche religieuse ou politique. Notons tout de suite que nous n'entendons pas faire complètement abstraction des facteurs religieux et politiques, l'imaginaire collectif en étant tout de même fortement marqué, mais ils ne seront pas au centre de notre analyse.

Cela étant dit, nos principaux objectifs de recherche se formulent ainsi: 1) contester, en prenant l'exemple de la France médiévale, l'opinion qui a jusqu'à maintenant prédominé dans la recherche académique, selon laquelle l'Occident n'a découvert le Turc qu'à la Renaissance;¹⁴ 2) réévaluer l'image médiévale des Turcs, démontrant qu'elle est, en grande partie, le produit de l'imaginaire médiéval, nourri par les idéologies et les valeurs culturelles de la société féodale, les souvenirs de l'Antiquité classique, les traditions chrétiennes; 3) dresser un tableau plus nuancé, ambivalent des perceptions médiévales françaises des Turcs, vacillant entre le mépris et l'admiration, le dénigrement et l'éloge.

1.2 CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES

Il convient maintenant d'expliquer la démarche que nous comptons adopter pour atteindre les objectifs exposés ci-dessus et de présenter les outils méthodologiques qui nous aideront à mener à bien notre travail de recherche.

En guise d'avant-propos, faisons remarquer que la concentration sur le facteur culturel pour dégager mais aussi comprendre la formation de la figure du Turc dans l'imaginaire médiéval français rend nécessaire l'examen des mentalités, de la vision du

¹⁴ Voir notamment les ouvrages cités de C. Rouillard et de R. Schwoebel.

monde, des motivations des Français de cette période-là. Ainsi, seul le regard médiéval français nous intéressera dans le présent travail. Cela dit, notre démarche s'inscrit essentiellement dans le cadre théorique de l'histoire des mentalités, dont les définitions, les objectifs et les applications sont exposés dans les travaux de G. Duby,¹⁵ D.-H. Pageaux,¹⁶ J. Le Goff¹⁷, entre autres,¹⁸ et en particulier dans le cadre de l'orientalisme, explicité surtout par E. Saïd.¹⁹ L'objectif principal de ces théories étant d'examiner l'imaginaire d'une société

¹⁵ Dans ses nombreux travaux, dont Hommes et structures du Moyen Âge (Paris-La Haye: Mouton, 1974); Le Temps des cathédrales, l'Art et la Société, 980-1420 (Paris: Gallimard, 1976); Les Trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme (Paris: Gallimard, 1978), Georges Duby a renouvelé la compréhension de l'Histoire en recourant au concept de représentation mentale. Il a surtout examiné le rôle de la représentation dans la formation et la transformation des rapports sociaux, des ordres sociaux, des comportements collectifs, ainsi que l'évolution des idées et des perceptions historiques sur longue période.

¹⁶ Daniel-Henri Pageaux, Littératures et cultures en dialogue (Paris: L'Harmattan, 2007) et "Recherche sur l'imagologie: de l'Histoire culturelle à la Poétique," Revista de Filologia Francesa 8 (1995): 135-160. Au centre de sa réflexion se trouve l'imagerie culturelle (ou l'imagologie), définie comme l'étude d'un ensemble d'idées sur l'étranger, dont l'importance provient du fait que l'image de l'étranger est un important révélateur de la culture "regardante." D.-H. Pageaux recherche également l'interdisciplinarité entre la littérature et l'histoire des mentalités, les apports de la sémiologie et de l'anthropologie à l'étude de l'Autre ainsi que divers domaines comparatistes (postcolonialisme, francophonie, multiculturalisme).

¹⁷ Jacques Le Goff, La Civilisation de l'Occident médiéval (Paris : Champs histoire, 2008). C'est le dernier chapitre, centré sur l'étude des mentalités médiévales, qui nous intéresse le plus. L'auteur démontre que le sentiment d'insécurité dominant le Moyen Âge fait les hommes de cette époque croire en intervention divine et recourir au passé et aux traditions. Le Goff souligne ensuite que la mentalité médiévale est aussi imprégnée de symbolisme, tout en ce bas monde possédant un sens caché. Nous nous sommes aussi inspirée de l'article de J. Le Goff, "Les Mentalités : une histoire ambiguë," Faire de l'histoire, eds. J. Le Goff et P. Nora, vol. 3 (Paris: Gallimard, 1974) 76-94, dans lequel Le Goff explique, entre autres, la différence entre les représentations collectives (c'est-à-dire, divers modes de pensée que chaque membre d'une communauté absorbe de façon inconsciente) et les idées, qui sont le résultat d'une création consciente et surtout individuelle. "Le niveau de l'histoire des mentalités," dit-il, "est celui du quotidien et de l'automatique, c'est ce qui échappe aux sujets individuels de l'histoire parce que révélateur du contenu impersonnel de leur pensée, c'est ce que César et le dernier soldat de ses légions, Saint Louis et le paysan de ses domaines, Christophe Colomb et le marin de ses caravelles ont en commun" (80).

¹⁸ Parmi d'autres travaux méthodologiques importants pour notre étude mentionnons les suivants: Hélène Ahrweiler, "L'Image de l'Autre et les mécanismes de l'altérité," XVe Congrès international des sciences historiques: Rapport I (Stuttgart, 1985) 60-66; Alain Boureau, "La Croyance comme compétence. Une nouvelle histoire des mentalités," Critique 529-30 (1991):512-526; Christian Delacampagne, L'Invention du racisme. Antiquité et Moyen Âge (Paris: Fayard, 1983); Bernard Guénéé, "Histoire et chronique. Nouvelles réflexions sur les genres historiques au Moyen Âge," La Chronique et l'Histoire au Moyen Âge, ed. D. Poirion (Paris: Presses universitaires de la Sorbonne, 1986) 3-12; Jean-François Sirinelli, éd. Pour une histoire culturelle (Paris: Seuil, 1997).

¹⁹ Edward S. Saïd, Orientalism (New York: Vintage Books, 1979). L'auteur soutient que l'Orientalisme est une vision occidentale, eurocentriste de l'Orient, basée sur une série de mythes et de stéréotypes persistants qui ont servi à justifier, depuis une position de pouvoir, les ambitions coloniales européennes puis américaines au Proche et Moyen Orient. Saïd retrace les origines du discours orientaliste et analyse les perceptions occidentales de l'Orient depuis divers points de vue (historique, culturel, politique, économique).

pour comprendre sa mentalité, sa conception du monde et de l'étranger, nous voyons que ces approches correspondent tout à fait aux objectifs de notre étude.

Vu le nombre considérable de critiques dirigées, dans ces dernières années, contre la théorie orientaliste de Saïd et la polémique qui continue à faire rage entre ses partisans et ses opposants, il s'impose la nécessité d'éclaircir notre position vis-à-vis de la théorie elle-même comme de ses critiques. A y regarder de plus près, les opposants – dont Ibn Warraq,²⁰ R. Irwin,²¹ B. Lewis,²² W. M. Watt, A. Hourani, N. Keddie, N. Bisaha – reprochent souvent moins à la théorie orientaliste qu'à la personnalité de son auteur, s'acharnant contre son antisémitisme, sa mauvaise foi et ses opinions sur la situation politique contemporaine au Proche-Orient. Il n'est pas rare non plus que tel ou tel spécialiste de l'Orient (par exemple, B. Lewis) se prononce contre les propos de Saïd en raison, semble-t-il, des attaques personnelles que celui-ci dirige contre lui dans ses travaux; cela risque de poser des doutes sur le bien-fondé de la critique elle-même. Enfin, les adversaires de la théorie orientaliste affichent souvent une tendance fâcheuse à condamner les exemples et les arguments de Saïd hors-contexte, sans avoir grand'chose à dire sur les principes de base de sa théorie, dont la dichotomie entre Orient et Occident et toutes les oppositions qui lui sont associées (progrès/tradition, civilisation/barbarie, supériorité/infériorité). Par ailleurs, les arguments fournis pour démontrer la fausseté de la théorie sont, à notre avis, loin d'être solides et décisifs. A titre d'exemple, mentionnons Ibn Warraq, cité plus haut, qui soutient, dans sa critique récente de Saïd, que l'intérêt des Occidentaux dans l'Orient n'a – depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours – été motivé que par la curiosité intellectuelle pure et simple et le désir tout

²⁰ Ibn Warraq, Defending the West: A Critique of Edward Said's Orientalism (Amherst, N.Y: Prometheus Books, 2007).

²¹ Robert Irwin, For Lust of Knowing: The Orientalists and Their Enemies (London: Allen Lane, 2006).

²² Bernard Lewis, Islam and the West (Oxford: Oxford University Press, 1993).

à fait louable d'approfondir leurs connaissances sur le monde. Qu'il nous soit permis de ne pas partager ce jugement et de nous ranger plutôt du côté de Saïd quand il affirme que l'Occident s'est octroyé une suprématie culturelle sur l'Orient et a souvent caché – même dans ses représentations de l'Autre oriental – des arrière-pensées politiques et économiques, comme nous aurons l'occasion de le constater plus d'une fois au cours de notre travail.

Ce qui précède ne veut aucunement dire que nous sommes d'accord avec Saïd sur tous les points. Bien au contraire. Ainsi, Saïd réduit la vision médiévale de l'Orient à une représentation imprécise, monolithique, la mise au point des aspects principaux de l'Orientalisme ne remontant, d'après lui, qu'au XVIIIe siècle. Nous comptons faire voir que, contrairement à cette opinion, l'Occident médiéval avait des connaissances bien plus vastes sur l'Orient, - dans notre cas les Turcs, - et que les auteurs occidentaux savaient les manier de façon à créer de l'Orient l'image qui répondait le mieux à des objectifs précis (dénigrement, dérision, etc.)

Aussi la discussion des relations de pouvoir qui existent entre l'Occident et l'Orient mène-t-elle Saïd à la conclusion que la faiblesse de l'Orient a rendu possible son orientalisation par l'Occident. Il se peut que cette affirmation soit vraie dans le contexte du XIXe siècle, mais, dès qu'il s'agit du Moyen Âge, il faut trouver d'autres facteurs qui puissent expliquer les tendances orientalistes en Occident à l'époque où les états orientaux sont souvent plus puissants que les états occidentaux. L'opposition binaire chrétienté/islam et la synonymie entre, d'une part, l'Occident et la chrétienté et, de l'autre, l'Orient et Islam, sur lesquelles insiste Saïd ne nous semblent pas convaincantes non plus, quand il est question de la période médiévale où la notion d'"islam" en tant que religion à part n'existait même pas.²³ Enfin, il nous est difficile de partager l'avis de Saïd, selon lequel le discours orientaliste en

²³ Voir notre discussion dans le chapitre trois.

Occident se caractérise par l’auto-félicitation et par l’agression et l’hostilité vis-à-vis de tout ce qui a trait à l’Orient. Comme nous le verrons dans les chapitres quatre et cinq, la figure de l’Oriental (en l’occurrence, le Turc) a aussi servi aux auteurs occidentaux de moyen pour critiquer leur propre société.

Il n’empêche que, malgré ces quelques divergences d’opinion, les propos de Saïd sur la construction occidentale de l’Orient ont été indispensables pour notre étude et en ont jalonné les étapes.

Notre travail recourt également aux méthodes imagologiques. L’imagologie, telle que définie par Yves Chevrel, étudie aussi la formation des stéréotypes et les perceptions de l’étranger dans la société de celui qui perçoit, ce qui répond aux besoins de notre travail.²⁴ Il faut remarquer, néanmoins, que cette approche théorique – littéraire – ne prend en compte que des “documents primaires que sont des récits de voyage” (Pageaux, Recherches 35) et “des ouvrages de fiction qui soit mettent en scène directement des étrangers, soit se réfèrent à une vision d’ensemble, plus ou moins stéréotypée d’un pays étranger” (Pageaux, Recherches 35). Pourtant, notre approche essaiera de refléter les derniers développements méthodologiques de l’imagologie et, plus largement, de l’histoire des représentations, qui se traduisent en un syncrétisme entre anthropologie, histoire, littérature, sociologie et autres

²⁴ En fait, plusieurs théories étudient les perceptions de l’Autre dans une société donnée. En plus de l’histoire des mentalités et de l’imagologie, mentionnons aussi une approche similaire encore, la “Geistesgeschichte.” Elaborée par Urs Bitterli, elle est ainsi résumée par David R. Blanks, “Western Views of Islam in the Premodern Period: A Brief History of Past Approaches,” Western Views of Islam in Medieval and Early Modern Europe 39: “Urs Bitterli... in his studies of encounters between Europeans and Africans in the seventeenth and eighteenth centuries, brings into play what he calls Geistesgeschichte, which is something of a mix between the history of ideas and the histoire des mentalités. Bitterli is interested not so much in the events themselves, but in the ways in which those involved perceived their experiences and reported them through travel narratives, scientific treatises, and other sources. Source texts are significant to the extent that they are produced by the confluence of the author’s individuality and the uniqueness of the events he describes. To put it in another way, Urs Bitterli divides three types of encounters – contacts, collisions, relationships – into two aspects: the phenomenology of the encounter, which is the experience reconstructed within the context of political, economic and social history, and the intellectual reflection on the encounter, which produces the source-text.”

sciences humaines, syncrétisme souhaité, assez curieusement, par l'un des théoriciens de l'imagologie, Daniel-Henri Pageaux. C'est lui qui souligne la nécessité "de réorienter les études d'imagerie littéraire et de les installer au centre d'une problématique à la fois sociale et culturelle qu'elles n'auraient jamais dû désertter" (138). C'est aussi D.-H. Pageaux qui constate avec amertume qu'alors que "les littéraires entendaient se cantonner dans les seules transpositions littéraires des images de l'étranger" (Recherche 137), les historiens n'avaient pas hésité à élargir "inlassablement leur territoire en multipliant, sans exclusive, les champs de leurs recherches, leurs sources d'informations et leur méthodes d'analyse" ainsi que "l'outillage conceptuel grâce auquel se construit une image de l'Autre" (Recherche 137). Le présent travail prendra en compte le souhait du critique français et analysera les images du Turc dans tout un éventail de textes français médiévaux, dépassant le cadre rigide de l'imagologie traditionnelle (ou littéraire). Après tout, c'est dans l'ensemble de ces textes, très variés, – plutôt que dans les récits de voyage et les œuvres de fiction à eux seuls – que la perception de l'étranger dans l'imaginaire collectif peut apparaître de la façon la plus complète.

Pour ne pas perdre le fil de nos idées, compte tenu de la diversité des théories ayant à peu près les mêmes objectifs, nous préférons qualifier notre approche de "culturelle," à la suite de Marc Carrier qui a étudié les représentations des Byzantins dans l'imaginaire des croisés dans la Première croisade,²⁵ sujet proche du nôtre au plan méthodologique. Précisons encore que nous entendons déterminer les représentations des Turcs selon les considérations socioculturelles du monde occidental du Moyen Âge et non de la société et de la culture turque elles-mêmes. En d'autres termes, il n'entre pas dans nos intentions de savoir à quel

²⁵ Marc Carrier, "L'Image des Byzantins et les systèmes de représentation selon les chroniqueurs occidentaux des croisades 1096-1261," thèse, Université de Paris I, 2006.

point les informations contenues dans les sources médiévales françaises sur les Turcs reflètent la réalité historique. Où est le vrai, le faux? Un tel auteur tombe-t-il dans l'exagération? Quelles réalités préfère-t-il taire? Autant de questions que nous passerons sous silence, comme étant en dehors de notre champ de recherche. Il ne serait même pas exagéré d'affirmer que le Turc n'est jamais vu dans les textes médiévaux européens qu'à travers des prismes de l'imaginaire occidental qui déforment l'image réelle, authentique de l'Autre turc, ce qui correspond parfaitement aux idées d'E. Saïd concernant la représentation de l'Orient par l'Occident: "The Orient is an idea that has a history and a tradition of thought, imagery, and vocabulary that have given it reality and presence in and for the West" (Orientalism 5).

Pour terminer ce bref aperçu méthodologique, il faut dire quelques mots sur les concepts de base de notre étude: "représentation" et "altérité." Puisque notre travail s'inscrit dans la continuité des travaux de recherche consacrés à l'étude des représentations de l'Autre, nous nous croyons autorisée à reprendre les définitions proposées par d'autres chercheurs, dont E. W. Saïd, D.-H. Pageaux et M. Carrier. Ces trois chercheurs définissent les notions d'"image" et de "représentation" de la façon suivante:

E. W. Saïd:

Representations have purposes... Representations are formations or as Roland Barthes has said of all the operations of language, they are deformations. The Orient as a representation in Europe is formed – or deformed – out of a more and more specific sensitivity towards a geographical region called "the East." (273)

D.-H. Pageaux:

L'image est la représentation d'une réalité culturelle au travers de laquelle l'individu ou le groupe qui l'ont élaborée (ou qui la partagent ou qui la propagent) révèlent et traduisent l'espace culturel, social, idéologique dans lequel ils se situent. (Recherches 140)

M. Carrier:

Nous définissons une représentation comme étant une image mentale et collective d'une réalité concrète ou abstraite qui, lorsque appropriée ou intériorisée, subit une transformation qui engage à des degrés divers la subjectivité et l'imaginaire. La représentation constitue dans cette optique un prisme déformé de la réalité, définie par les considérations culturelles et collectives qui déterminent les mentalités pour celui qui perçoit. Toutefois, la représentation constitue ce qu'il entend être la réalité, inconsciemment de toute subjectivité." (19)

Les trois définitions partagent, malgré les formulations différentes, beaucoup en commun.

L'idée que les représentations de l'étranger révèlent plus sur celui qui regarde que sur le regardé est présent chez les trois auteurs. La notion de déformation ou de transformation l'est aussi. Pageaux et Carrier mettent l'accent sur le facteur culturel dans l'élaboration de représentations de l'étranger dans un groupe de gens. D'autre part, Saïd, Pageaux et Carrier se font une conception personnelle de ce qu'il faut entendre par "représentation." Ainsi, Saïd ne tient compte que de l'aspect linguistique de cette notion, passant sous silence les images visuelles de l'étranger, telles que présentes dans les arts visuels (la peinture, la sculpture, la gravure, le cinéma, entre autres). Pageaux fait ressortir l'importance des considérations idéologiques dans la formation des représentations. Enfin, Carrier évoque le caractère inconscient des représentations chez l'individu ou un ensemble d'individus. Notre conception de l'imagologie s'appuie sur les trois définitions citées plus haut et en reflète les points communs comme les différences.

Notre deuxième notion principale, l'altérité, définie, au premier niveau, comme le caractère de ce qui est autre, est associée, à un niveau plus profond, à des questions d'identité, de diversité, d'ethnocentrisme et d'adversité reflétant la peur de l'homme de l'étranger et de l'inconnu et, d'autre part, sa tendance à percevoir son propre monde, son propre milieu comme supérieurs à ceux d'un autre. Ainsi, étudier les représentations

médiévales françaises de l'Autre turc, c'est essentiellement étudier les relations inter-culturelles, inter-ethniques, rêvées et imaginées par la société qui regarde (française), avec ses institutions et ses systèmes de valeurs, et la société regardée (turque).²⁶

Pour mener à bien notre projet, nous garderons en tête les questions que s'était posé E. Saïd dans son œuvre, en les appliquant cette fois à la matière turque, et nous essayerons, dans la mesure du possible, d'y apporter des réponses:

My project has been to describe a particular system of ideas... I have attempted to raise a whole set of questions that are relevant in discussing the problems of human experience: How does one represent other cultures? What is another culture? Is the notion of a distinct culture (or race, or religion, or civilization) a useful one, or does it always get involved either in self-congratulation (when one discusses one's own) or hostility and aggression (when one discusses the "other")? Do cultural, religious, and racial differences matter more than socio-economic categories, or politicohistorical ones? How do ideas acquire authority, "normality," and even the status of "natural" truth? (325-326)

1.3 LE CORPUS

Demeurent enfin les questions relatives aux textes médiévaux de notre corpus. Premier point à retenir: c'est le cadre de l'histoire des représentations qui a, en grande partie, déterminé notre choix de textes. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, l'imaginaire collectif trouve son reflet dans divers types de textes et, pour en avoir une idée aussi complète que possible, il faut interroger des textes appartenant à des domaines différents.²⁷ C'est surtout vrai pour l'époque médiévale, où les frontières entre les genres

²⁶ Voir la discussion de Denise Jodelet, "Formes et figures de l'altérité," *L'Autre: Regard psychosociaux*, sous la direction de Margarita Sanchez-Mazas et Laurent Licata (Grenoble: Les Presses de l'Université de Grenoble, 2005) 23-47.

²⁷ Sans parler expressément de l'époque médiévale, E. Saïd exprimait aussi la certitude que l'analyse des représentations occidentales de l'Orient devait s'appuyer sur une grande variété de textes: "My analysis of the Orientalist text therefore placed emphasis on the evidence... This evidence is found just as prominently in the so-called truthful text (histories, philological analyses, political treatises) as in the avowedly artistic (i.e., openly imaginative) text. The things to look at are style, figures of speech, setting, narrative devices, historical and

étaient floues, pour ne pas dire inexistantes, comme le constate, par exemple, Frédéric Duval dans un ouvrage récent, Lectures françaises de la fin du Moyen Âge. Ainsi, Duval préfère substituer à la notion équivoque de “littérature” celle, plus neutre, de “lecture,” sans prendre en considération les critères génériques ou stylistiques qui, appliqués aux textes médiévaux, ne lui semblent assez “opérateurs.” F. Duval divise en plusieurs groupes l’ensemble de textes auxquels les Français médiévaux avaient accès: lectures religieuses et morales, lectures scientifiques, lectures historiques et, enfin, lectures de fiction. Chacun de ces groupes est subdivisé en plusieurs catégories. Ainsi, les lectures religieuses comprennent, entre autres, la Bible et les écrits hagiographiques; parmi les lectures scientifiques figurent les écrits géographiques (dont les récits de voyage) et la littérature encyclopédique; les lectures historiques comprennent les chroniques, les anecdotes historiques et les textes sur l’histoire de l’Antiquité; enfin, parmi les lectures de fiction sont rangés le roman, l’épopée et la nouvelle.

Une telle délimitation du champ littéraire nous semblant très juste et convaincante, nous avons établi notre propre corpus en nous inspirant de la “grille” proposée par F. Duval. Y figurent, par conséquent, des lectures religieuses, comme La Légende dorée de Voragine; des lectures scientifiques, dont Le Speculum historiale de Vincent de Beauvais ou encore Le Devisement dou monde de Marco Polo; des lectures historiques, comme Li Fet des Romains et, pour conclure, des lectures de fiction, telle Les Chétifs, chanson de geste du XIII^e siècle.

En résumé, notre étude portera sur un corpus représentatif de textes de fiction, de récits de voyage, de chroniques, de traductions, bref, sur toute forme d’expression littéraire du regard français sur l’Autre turc. Ce qui suit est la liste des ouvrages, présentés d’après

social circumstances, not the correctness of the representation or its fidelity to some great original” (Orientalism 21).

l'ordre chronologique, auxquels nous comptons puiser le plus abondamment, la liste complète des sources primaires consultées se trouvant dans la bibliographie.

Textes du XIIe siècle:

- **Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum** (L'Histoire anonyme de la première croisade) est un récit de la première croisade, écrit au tout début du XIIe siècle par un chevalier resté anonyme qui a participé aux faits racontés, ce qui donne une grande valeur historique à l'œuvre. Il est possible que certains passages abondant en détails romanesques et merveilleux soient l'œuvre d'un interpolateur postérieur, la narration de l'Anonyme étant dépouillée, précise et réaliste.
- **Gesta Dei per Francos**, issue de la plume de Guibert de Nogent (1055-1125), abbé à Nogent-sous-Coucy, est l'une des principales sources sur la Première croisade. Tout en laissant une place notable au surnaturel, l'auteur fait un travail d'historien méticuleux, choisissant parmi ses sources celles qui sont les plus fiables. Lui-même issu de la petite noblesse, Guibert, souvent méprisant envers le menu peuple, se fait porte-parole de la classe aristocratique, promouvant ses idéals et ses valeurs.
- Albert d'Aix, chroniqueur français et chancelier de l'église d'Aix-la-Chapelle, a rédigé, dans le deuxième quart du XIIe siècle, une importante chronique sur la Première croisade, connue sous le nom d'**Historia Hierosolimitanae**. Sans avoir pris part à la croisade. Albert s'est renseigné auprès des témoins oculaires revenant de l'expédition. D'un style limpide, truffé de petites anecdotes savoureuses, son ouvrage a connu une grande popularité, contribuant à la naissance de légendes ayant trait à la croisade.

- Le plus grand ouvrage de Guillaume, archevêque de Tyr (1130-1184), Historia rerum in partibus transmarinis gestarum, a connu une très grande diffusion en Occident et a été traduit en plusieurs langues européennes. Dans la présente étude, nous citerons la traduction française de la chronique, **L'Histoire d'Outremer**. L'objectif du traducteur étant de répandre en France la connaissance des événements survenus en Orient, son projet a été couronné de succès: la traduction, très fidèle au texte, est devenue, en France, plus célèbre que l'original latin. Le traducteur a continué la chronique jusqu'à 1231, la narration de Guillaume s'arrêtant en l'an 1189.
- L'échec de la Seconde croisade explique le nombre limité de textes racontant cette campagne, d'où l'importance particulière de la chronique intitulée **De l'expédition de Louis VII en Orient**, œuvre d'Odon (Eudes) de Deuil (1110-1162), secrétaire et chapelain de Louis VII et témoin oculaire de la Seconde croisade, où il a accompagné le roi de France.

Textes du XIIIe siècle:

- Composée en Ile-de-France au début du XIIIe siècle, **Li Fet des Romains** (Les Faits des Romains) est une compilation en prose racontant la vie de César, réalisée par un auteur anonyme d'après des sources latines. Ce texte est copié dans plus de cinquante manuscrits, ce qui témoigne de son grand succès auprès du public médiéval.
- **Les Chétifs**, troisième branche du Chevalier au Cygne, est conservé dans trois manuscrits du XIIIe siècle. C'est le récit des aventures d'un groupe de chevaliers français qui tombent prisonniers entre les mains d'un émir turc, Corboran, lors de la bataille de Nicée. Suite à de nombreuses péripéties qui leur permettent de gagner le

respect et l'amitié de leur geôlier, les Français recouvrent la liberté et rejoignent les croisés à Jérusalem.

- Simon de Saint-Quentin, moine dominicain qui a accompagné la délégation avec Ascelin à sa tête, envoyée par le pape Innocent IV chez les Mongols en 1245, est surtout connu pour avoir composé un récit de l'expédition, **L'Historia Tartarorum**. Le texte original est perdu, mais une grande partie en est préservée dans les trois derniers livres du **Speculum Historiale** (Miroir de l'Histoire) du grand encyclopédiste français du XIIIe siècle, Vincent de Beauvais. Simon de Saint-Quentin consacre quatorze chapitres à la description du Sultanat de Roum. Il offre un tableau précis et détaillé de l'histoire, des richesses et de la situation politique de l'Asie Mineure turque, jusque-là peu connues en Occident.
- Hayton, ou Héthoum de Korikos (mort en 1308), prince arménien et, pendant un certain temps, prieur de l'ordre des Prémontrés à Poitiers, est l'auteur de **La Flor des estoires d'Orient**, dans laquelle il fait une présentation détaillée de quatorze pays d'Orient, expose l'histoire de l'hégémonie musulmane en Terre-Sainte ainsi que les origines des Tartares et leurs conquêtes et, enfin, décrit l'Egypte, ajoutant des conseils concernant l'organisation d'une nouvelle croisade. Chose intéressante, la version française, originale, précède la version latine, Hayton ayant dicté le texte français à Niccolo Falconi, qui l'a, par la suite, traduit en latin. L'œuvre a joui d'une immense popularité auprès du lecteur médiéval.

Textes des XIVe et XVe siècles:

- Homme de guerre, grand connaisseur de l'Orient et écrivain prolifique, Philippe de Mézières a rédigé sa dernière œuvre, **L'Epistre lamentable et consolatoire** (retenue pour notre analyse), influencée par l'issue de la bataille de Nicopolis le 25 septembre 1396, où le sultan ottoman Bayezid I avait écrasé l'armée des croisés français, hongrois et allemands, et autres. L'auteur propose la création d'un nouvel ordre de chevalerie, destiné à entraver la progression de la menace musulmane.
- **Les Chroniques** de Jean Froissart (1337-1404), l'un des grands chroniqueurs médiévaux, couvrent les années 1322 à 1400 et décrivent la première moitié de la guerre de Cent Ans ainsi que d'autres événements marquants de l'époque, dont la bataille de Nicopolis et les négociations avec les Turcs pour le rachat des prisonniers français, d'un intérêt immédiat pour notre étude.
- Oeuvre d'un auteur anonyme, **Le Livre des faits du bon messire Jean le Maingre, dit Bouciquaut** est une biographie héroïsée de Jean II le Meingre, surnommé Bouciquaut (1364-1421). La narration suit l'ordre chronologique et mêle fiction et réalité historique. Notre attention se portera sur la partie consacrée à la description des "hauts faits" du personnage principal lors de la bataille de Nicopolis et, plus tard, en Turquie.
- Issue de la plume de Michel Pintoin (1349-1421), chantre de l'Abbaye de Saint-Denis, **La Chronique du religieux de Saint-Denis** est une source inépuisable pour l'histoire du règne de Charles VI, écrite d'un style naturel et vif. Nous ne retiendrons que les chapitres centrés sur les événements impliquant les Turcs ottomans.

- Envoyé rassembler des renseignements nécessaires à une éventuelle croisade contre les Turcs, Bertrand de la Brocquière, espion de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, livre un récit vivant et haut en couleur de son voyage au Proche-Orient, **Le Voyage d'outremer**, offrant de précieuses informations sur la situation politique, sociale et culturelle du grandissant empire ottoman qu'il traverse d'un bout à l'autre dans une caravane de marchands, déguisé en Turc. C'est une des principales sources médiévales françaises sur les premiers siècles de la Turquie ottomane.

1.4 LE PLAN

Il est maintenant temps de passer au plan de notre étude, selon la méthodologie retenue. Après l'Introduction (chapitre un), le **chapitre deux** explorera l'image de l'Asie Mineure dans la France médiévale, avec un accent particulier sur les attitudes contradictoires vis-à-vis de cette terre, du fait de son triple statut de terre de l'Antiquité gréco-romaine, de berceau du christianisme et, enfin, de "Turquie," espace familier devenu exotique et étranger, un espace à découvrir. Après un bref commentaire sur l'influence des souvenirs antiques et chrétiens autour de l'Asie Mineure sur l'imaginaire français, nous détaillerons la perspective médiévale française sur la topographie de la Turquie contemporaine. À quels aspects du paysage les auteurs prêtent-ils le plus d'attention? Quelle image de ce pays cherchent-ils à créer à travers la description de ses déserts, de ses montagnes et de ses fleuves?

Dans le **chapitre trois**, il sera question de revisiter, après une section sur les modes de désignation des Turcs au Moyen Âge, les diverses théories circulant dans la France d'avant 1453 sur l'identité des Turcs en tant que peuple. D'où viennent-ils? Est-ce un peuple d'Orient? Ou un peuple du Nord? Ou encore celui de l'Apocalypse? Qu'en disent les Saintes

Écritures? Ou bien les Turcs seraient-ils les descendants des Troyens, comme nombre de nations européennes? Nous aborderons ces questions d'un point de vue culturel, expliquant cette diversité d'hypothèses selon un modèle de référence spécifique basé sur les valeurs féodales ou religieuses. Enfin, il s'agira de montrer l'influence que la perception de l'histoire turque par les Français médiévaux a exercée sur l'évolution de l'image du Turc dans l'imaginaire français.

Le **chapitre quatre** analysera la représentation de l'ennemi turc dans le discours militaire du Moyen Âge français. En examinant la formation des trois facettes principales de la figure de l'ennemi turc (envahisseur, barbare, Sarrasin épique), nous démontrerons que les auteurs français poursuivaient l'objectif précis de justifier la politique extérieure occidentale et de mettre en avant la supériorité du monde occidental, chrétien. Nous essaierons d'illustrer, par des exemples précis, qu'à cette fin, ils imposaient consciemment l'image dévalorisante, dénigrante du Turc, en recourant aux figures familières au public ciblé, empruntées à l'histoire antique et à la littérature épique contemporaine. Nous nous pencherons également sur une utilisation très intéressante du Turc sous une lumière positive dans le but de condamner la décadence morale de la société occidentale.

Le **chapitre cinq** traitera de certains aspects de la culture turque à travers le prisme français. L'enjeu sera d'établir le lien de causalité entre les traits largement attribués aux Turcs au Moyen Âge et les réalités culturelles turques, perçues et surtout interprétées – tantôt favorablement, tantôt défavorablement – selon le système de valeurs de l'Occident féodal. Ce sera un argument supplémentaire pour notre hypothèse d'une coexistence des représentations négatives des Turcs et du discours positif sur cette nation pendant le Moyen Âge.

LA GÉOGRAPHIE ET LE PAYSAGE

DE L'ASIE MINEURE

Asia Minor, Romania, Anatolia, Turquie... Chacune de ces appellations rappelle la longue histoire du territoire, qui correspond à une grande partie de la Turquie actuelle. Le nom latin – Asia Minor – nous ramène à l'antiquité gréco-romaine. "Romania" nous fait penser à l'Empire byzantin et aux premiers chrétiens. Le terme "Anatolia" – provenant du mot grec signifiant "oriental" – met l'accent sur le fait que cette terre appartient au monde oriental, à l'Autre par rapport au monde occidental. Enfin, le mot "Turquie" se propage dans les sources occidentales à partir du XIII^e siècle, marquant ainsi la rupture totale de ce territoire avec son patrimoine antique et chrétien: en effet, la suprématie des Turcs, peuple oriental et non-chrétien, en Asie Mineure, devient incontestable, d'abord avec la création de l'Empire seldjoukide, ensuite avec l'essor spectaculaire de l'Empire ottoman et la prise de Constantinople en 1453. Telles sont quelques-unes des grandes cultures qui ont le plus marqué cette péninsule, et c'est ce triple patrimoine – antique, chrétien/byzantin et musulman/turc – qui va en conditionner la vision par les Occidentaux. L'ambiguïté ressentie par les Européens même à l'heure actuelle vis-à-vis de la Turquie et des Turcs provient de cet étrange statut qui inscrit cette terre à la fois dans le monde occidental et oriental, chrétien et musulman. Cela fait que même maintenant il demeure chez les Occidentaux une certaine hésitation à l'égard de la Turquie et des Turcs, un flou qui empêche de donner une définition claire et précise à ce pays et à ce peuple se trouvant au carrefour des époques, des cultures, des religions.

S'il est toujours ardu de définir en termes clairs la perception que les Occidentaux se font des Turcs à l'heure actuelle, qu'en est-il des Occidentaux médiévaux? En d'autres mots, comment les Occidentaux percevaient-ils les Turcs entre le XIIe siècle, où commencent à grande échelle les relations entre l'Orient et l'Occident, et le milieu du XVe siècle, c'est-à-dire, durant le Bas Moyen Âge?

Il nous semble important d'examiner, dans ce chapitre introductoire, l'identité de l'espace anatolien à travers les regards portés de l'extérieur sur la péninsule à l'époque médiévale. L'Asie Mineure fait partie de l'Orient. Et l'Orient, d'après E. W. Saïd, "is less a place than a topos, a set of references, a congeries of characteristics, that seems to have its origin in a quotation, or a fragment of a text, or a citation from someone's work on the Orient, or some bit of previous imagining, or an amalgam of all these" (177). Analyser la vision occidentale de l'Asie Mineure en tant qu'entité géographique devrait ainsi nous fournir des éléments de base pour notre examen de la représentation des Turcs par les auteurs médiévaux dans les chapitres suivants, tout peuple étant à l'image de la terre qu'il habite, comme on le croyait au Moyen Âge.²⁸

Pourtant, au regard de l'Occident médiéval, l'Asie Mineure, située à cheval entre l'Europe et l'Asie, appartenait non seulement au monde oriental, étranger et dangereux et fascinant, mais aussi au monde occidental, familier, d'où son caractère ambivalent. Dans les pages qui suivent, nous nous proposons d'adopter la perspective médiévale et de dresser un portrait sommaire de l'Asie Mineure en sa qualité d'héritière des trois grandes civilisations (antique, chrétienne, musulmane). Nous mettrons davantage en lumière le sentiment d'ambivalence vis-à-vis de l'Asie Mineure de la part des Occidentaux, où se mêlent les souvenirs de l'Antiquité, les allusions aux premiers siècles du christianisme et, enfin,

²⁸ Voir notre discussion de la "milieutheorie" aux pages 118-119.

l'animosité pour l'islam, apporté par les envahisseurs turcs au XI^e siècle. Une attention particulière sera accordée au rôle des mentalités médiévales dans la construction de l'image de l'Asie Mineure turque. Observons que l'analyse des associations classiques et bibliques avec l'Asie Mineure, en sa qualité de terre d'Orient, sera tout aussi importante que celle des associations musulmanes, la perception occidentale de l'Orient présentant, depuis des siècles, une identité "corporative et cumulative."²⁹

2.1 L'ASIE MINEURE, TERRE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

2.1.1 *L'Asie Mineure dans les œuvres des auteurs grecs et latins*

La fin du XII^e siècle marque la renaissance des études géographiques en Occident, conséquence logique de l'intérêt pour l'Autre, éveillé par les premières croisades et la redécouverte des auteurs classiques. C'est ainsi, par exemple, que Vincent de Beauvais, grand encyclopédiste du XIII^e siècle, reproduit des œuvres de géographes anciens dans son œuvre. C'est aussi de cette époque que datent les premières cartes et les mappemondes, basées sur celles des anciens géographes.³⁰

Le but poursuivi dans le présent chapitre n'étant pas d'entreprendre une étude étendue sur le destin des géographes gréco-latins au Moyen Âge,³¹ il nous semble néanmoins utile de faire un survol des géographes classiques, dont les œuvres portant, ne serait-ce qu'en partie, sur l'Asie Mineure étaient connues des Occidentaux au Moyen Âge. Strabon, Pomponius

²⁹ Saïd, *Orientalism* 202: "A field like Orientalism has a cumulative and corporate identity, one that is particularly strong given its associations with traditional learning (the classics, the Bible, philology), public institutions (governments, trading companies, geographical societies, universities) and generically determined writing (travel books, books of explorations, fantasy, exotic description.)"

³⁰ J.B. Harley, D. Woodward, *The History of Cartography* (Chicago: University of Chicago Press, 1987); R. A. Talbert, R. W. Unger, *Cartography in Antiquity and the Middle Ages: Fresh Perspectives, New Methods* (Leiden: Brill, 2008); E. Edson, *Mapping time and Space: How Medieval Mapmakers Viewed Their World* (London: British Library, 1999).

³¹ Pour plus d'information voir J. A. Cramer, *A Geographical and Historical Description of Asia Minor* (Amsterdam: Adolf M. Hakkert, 1971).

Méla, Pline l’Ancien, Ératosthène, tels sont les grands noms de l’Antiquité qui se présentent immédiatement à l’esprit. N’oublions pas non plus Caius Julius Solinus, compilateur latin du IIIe siècle dont l’œuvre, Collectanea rerum memorabilium (Collection des curiosités),³² connue aussi sous le nom de De mirabilibus mundi (Des curiosités du monde) et de Polyhistor, a joui d’une énorme popularité tout au long de la période médiévale, comme l’indique Jacques le Goff:

C’est moins à Pline et à Strabon, inférieurs pourtant déjà à Ptolémée, qu’ils [les clercs médiévaux] demanderont leur savoir géographique qu’à un médiocre compilateur du IIIe siècle – début de la décadence – Julianus Solinus, qui léguera au Moyen Âge un monde de prodiges et de monstres: les Merveilles de l’Orient. (Civilisation 149-150)

Étant donné le prestige des auteurs anciens auprès des Médiévaux, il n’y a rien de surprenant au fait que leur vision de l’Asie Mineure a laissé une forte empreinte sur les esprits médiévaux. Cela se perçoit, d’abord, dans le maintien des noms géographiques grecs et latins dans les œuvres des auteurs médiévaux, dans l’emprunt de techniques narratives et descriptives, ainsi que dans le contenu même de leurs œuvres, comme il deviendra évident plus loin. Mais, afin de mieux comprendre jusqu’à quel point les auteurs médiévaux sont redevables aux Anciens de leurs connaissances sur la péninsule anatolienne, analysons brièvement les chapitres consacrés à l’Asie Mineure dans les ouvrages géographiques de Pline l’Ancien, de Méla et de Solin, géographes antiques parmi les plus influents au Moyen Âge.³³

Avant tout, il faut souligner que chez les géographes antiques, l’Asie Mineure ne se perçoit jamais comme un ensemble unifié, homogène. Les auteurs décrivent, en règle

³² C. J. Solin, Polyhistor, trad. M. A. Agnant (Paris: C. L. F. Panckoucke, 1847), 15 Mar. 2009 <<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/solin/index.htm>>.

³³ Nous avons préféré mettre l’œuvre de Strabon de côté, puisque son influence sur la géographie médiévale fut limitée, les premiers manuscrits de sa monumentale Géographie ne remontant qu’au XVe siècle.

générale, une province par chapitre ou par paragraphe. Les noms des provinces mentionnés sont les mêmes chez Pline l’Ancien, comme chez Méla et Solin: la Cilicie, la Pamphlie, la Lycaonie, la Galatie, la Lycie, la Carie, la Lydie, l’Ionie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Cappadoce, etc. Pline tend à ne faire qu’énumérer les villes, les fleuves, les montagnes, les peuples se trouvant dans telle ou telle province, alors que les deux autres auteurs cherchent à séduire l’imagination des lecteurs et entrent dans bien plus de détails, en décrivant une province ou une ville, ce qui explique leur succès auprès du public médiéval, friand de rêve et de merveilleux.

La perception de l’Asie Mineure en tant que mosaïque de terres, de paysages et de peuples permet de comprendre, chez les trois auteurs en question, l’absence d’un terme qui s’applique à l’ensemble de la péninsule. Les appellations “Romanie” (c’est-à-dire, terre des Romains ou Byzantins) ou “Turquie” (terre des Turcs), n’existent pas encore en ce temps-là. Le terme “Asie Mineure” ne se rencontre pas non plus chez les géographes antiques mentionnés et, pourtant, l’appartenance de cette terre à l’Asie – dans le système tripartite du monde (Europe, Asie, Afrique), adopté par les Anciens – ne fait pas de doute. Premièrement, les provinces situées sur ce territoire sont toujours discutées dans la partie où il s’agit de la géographie de l’Asie et, deuxièmement, les auteurs comme Pline et Solin donnent bien à une partie de la péninsule le nom d’“Asie.” Ainsi, en parlant de la Lycaonie, Pline l’Ancien précise: “Lycaonie, qui appartient à la juridiction d’Asie.” (Liv. V, xxv).³⁴ Solin, plus éloquent, donne davantage de détails:

... vient ensuite l’Asie, non pas celle qui, dans le partage du monde, a pour limites des fleuves, le Nil du côté de l’Egypte, le Tanaïs du côté du lac Méotide; mais celle qui commence à Telmesse en Lycie... Cette Asie est

³⁴ Pline l’Ancien, Histoire naturelle (Paris: Dubouquet, 1848-50), 20 Mar. 2009 <<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/index.htm>>.

bornée à l'est par la Lycie et la Phrygie, à l'ouest par la mer Égée; au midi par la mer d'Égypte, au nord par la Paphlagonie.” (XLI)

De cette description, il s'ensuit que là aussi le terme “Asie” ne signifie qu'une partie de la péninsule, puisque le nom se référant à l'ensemble du territoire qu'on a plus tard appelé “Asie Mineure” n'existait pas.

Malgré le fait que l'appartenance de l'Asie Mineure à l'Asie du point de vue géographique est certaine, il faut mentionner que, depuis longtemps, elle maintenait des liens très profonds avec l'Europe, historiquement et culturellement parlant. En fait, on peut même affirmer que, de toutes les contrées d'Orient, c'est l'Asie Mineure qui s'avère être la mieux connue et la plus familière aux Européens. Les géographes antiques le confirment, et les auteurs médiévaux reprendront cette perspective, émettant parfois des hypothèses hasardeuses.³⁵

En quoi consistent plus exactement les liens entre l'Asie Mineure et l'Europe, à en croire les géographes classiques? Avant tout, il s'agit de liens de sang entre les Européens et les peuples habitant les différentes provinces de l'Asie Mineure. Ainsi, d'après Pline, une partie de l'Asie Mineure est habitée par les peuples venus jadis d'Europe: “Des auteurs disent que d'Europe sont venus les Mysiens, les Bryges et les Thyniens qui ont donné leurs noms à la Mysie, à la Phrygie et à la Bithynie” (Liv. V, xli). Alors que certaines terres de l'Asie Mineure auraient été choisies par les Européens, il est tout aussi vrai que certains Européens ont pour ancêtres des peuples qui ont autrefois quitté les côtes de l'Asie Mineure en direction de l'Europe. Bien que le mythe des origines troyennes des grands peuples européens ne se répande largement qu'au Moyen Âge, – les géographes classiques ne disant curieusement pas grand'chose là-dessus, – les anciens traités de géographie font quand même

³⁵ Voir le chapitre trois de la présente étude.

mention des origines asiatiques de tel ou tel peuple d'Europe. Ne citons que Solin qui, d'ailleurs, s'appuie, lui aussi, sur le témoignage de quelqu'un d'autre (dans ce cas-ci, le grand historien romain Cornélius Népos): "Là [en Paphlagonie] est le pays des Hénètes, d'où, selon Cornélius Népos, se sont rendus en Italie les Paphlagon, qui bientôt après prirent le nom de Vénètes" (XLV).

L'Asie Mineure est également liée à l'Europe du point de vue historique. Pays présentant de nombreux vestiges de la colonisation grecque (surtout sur les côtes ouest et sud), l'Asie Mineure a aussi connu une longue présence romaine et a été le lieu d'affrontement entre l'Empire romain et les nations d'Orient. Les péripéties de ces luttes sont exposées en détails dans les ouvrages des historiens anciens³⁶ et étaient sans doute connus des Médiévaux, mais les géographes antiques, eux aussi, mentionnent maintes fois les grands événements historiques survenus sur le territoire de la péninsule, ainsi que les noms des grandes personnalités qui ont marqué l'histoire antique. La guerre de Troie, les guerres gréco-persanes et les guerres d'Alexandre se comptent parmi les événements de l'histoire grecque les plus mentionnés dans les traités géographiques de Plin, de Méla et de Solin. Ainsi, les noms d'Ajax, d'Achille et d'autres héros de la guerre de Troie marquent plus d'un endroit en Asie Mineure. Cela se voit, par exemple, dans l'extrait suivant tiré de Solin: "Sur la côte de Rhétée, les Athéniens et les Mityléniens bâtirent auprès du tombeau d'Achille, la ville d'Achillion, aujourd'hui en ruines; puis à quarante stades, sur la pointe opposée, les Rhodiens bâtirent en l'honneur d'Ajax de Salamine, une ville qui reçut le nom d'Eantium" (XLI). L'écho des grandes guerres entre Grecs et Persans se retrouve chez Méla dans sa description du fleuve Eurymédon, "près de l'embouchure duquel Cimon, commandant de la

³⁶ Tite-Live, Salluste, Suétone pour n'en citer que quelques-uns.

flotte athénienne, remporta une victoire navale sur les Phéniciens et les Perses” (I, xiv),³⁷ et chez Solin, où l’auteur raconte une anecdote selon laquelle le grand temple de Diane à Ephèse, brûlé plus tard par Hérostrate désirant se rendre célèbre, fut épargné par Xerxès, le roi des Perses, qui ne voulut pas détruire une construction aussi majestueuse et importante que celle-là.

Mais le nom qui revient le plus souvent est celui d’Alexandre le Grand: bien des endroits en Asie Mineure gardent le souvenir de son activité, selon les vieilles sources. Pline se concentre plutôt sur les travaux de construction entrepris par le roi macédonien en Asie Mineure: c’est lui qui aurait ordonné de couper une plaine pour unir deux golfes et créer ainsi les îles d’Erythrée et du Momas (V, xxxi); c’est toujours lui qui aurait rétabli la ville de Smyrne (V, xxxi). Méla fournit des détails sur les exploits guerriers d’Alexandre sur le territoire de l’Asie Mineure. L’auteur antique mentionne notamment le fleuve Granique “sur les bords duquel se livra la première bataille entre les Perses et Alexandre” (I, xix), et, en décrivant la Cilicie, la bataille d’Issus (“... il y a un lieu qui fut autrefois le théâtre d’une grande bataille, et le témoin de la défaite des Perses par Alexandre et de la fuite de Darius; c’est là que florissait Issus, qui aujourd’hui n’est plus rien...”, I, xiii). Solin, avec son penchant pour le merveilleux, se borne à remarquer qu’Alexandre le Grand naquit le même jour où Hérostrate brûla le temple d’Ephèse (XLI).

La présence romaine en Asie Mineure ne retient que peu l’attention des géographes antiques. Seuls les noms de Pompée et d’Annibal, deux grands personnages de l’histoire romaine, apparaissent par endroits dans les traités géographiques examinés. Ainsi Pline indique que la ville de Pruse fut fondée par Annibal au pied de l’Olympe (V, xliii). Solin

³⁷ Pomponius Méla, *Géographie*, trad. par Louis Baudet (Paris: C. L. F. Panckoucke, 1843), 22 Mar. 2009 <<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/mela/table.htm>>.

croit important de citer la ville de Lybyssa dans sa description de la Bithynie parce que c'est là que se trouve le tombeau d'Annibal (XLIII). Enfin, dans le chapitre sur la Cilicie, Méla raconte l'histoire de la ville de Soles dont le nom fut transformé en Pompéiopolis après que Pompée y relégua des pirates qui l'habitèrent depuis (I, xiii).

Plus encore qu'aux événements historiques ayant eu lieu en Asie Mineure, les Anciens et, plus tard, les médiévaux s'intéressent au patrimoine culturel gréco-romain omniprésent en Asie Mineure, surtout, là encore, dans les provinces côtières de la péninsule. Cet intérêt se traduit par exemple par la minutie avec laquelle les auteurs indiquent les fondateurs mythiques de villes: ainsi Solin nous apprend que "la ville principale de cette contrée [la Cilicie] est Tarse, que bâtit l'illustre enfant de Danaë, Persée" (XXXIX). Les auteurs ne manquent pas non plus de mentionner l'endroit où s'est passée telle ou telle histoire célèbre tirée de la mythologie antique. Méla nous fait savoir que c'est sur le mont Latmus en Ionie que la Lune devint éperdument amoureuse d'Endymion (I, xvii), que le mont Ida est célèbre "pour l'ancienne dispute des trois déesses et le jugement de Paris" (I, xviii), et que, près d'Héraclée, se trouve la caverne Achérusia qui conduit aux enfers et par où Cerbère fut arraché (I, xix). Solin parle de la caverne de Typhon et du mont Chimère, lançant des flammes et de la fumée, ce qui donna naissance au mythe de Chimère, monstre à trois corps (XL).

Enfin, les Anciens percevaient l'Asie Mineure en tant que terre qui donna naissance à un grand nombre de gens célèbres dans tous les domaines des arts et des sciences. La plus grande gloire de Smyrne vient, d'après Solin, d'être la patrie d'Homère (XLI). Dans le chapitre sur la province d'Asie, le même auteur donne toute une liste de personnalités à qui elle doit sa renommée:

L'Asie a produit de beaux génies: parmi les poètes, Anacréon, Mimnerme, Antimaque, Hipponax, Alcée et Sapho, cette femme si célèbre; parmi les historiens, Xanthus, Hécatée, Hérodote, puis Ephore et Théopompe; Bias, Thalès, Pittacus, qui sont comptés au nombre des sept sages; Cléanthe, si éminent parmi les stoïciens; Anaxagore, ce scrutateur de la nature; Héraclite, qui pénétra dans les secrets d'une science plus profonde encore. (XLI)

D'autres auteurs antiques procèdent de la même façon, en énumérant ceux qui ont rendu célèbre une ville ou une province.

Avant de terminer ce rapide survol de la représentation de l'Asie Mineure auprès des Anciens, il est important de dire quelques mots sur l'absence presque totale de l'exotisme, caractéristique typique de l'Orient dans la description médiévale de l'Asie Mineure. En effet, l'Asie Mineure semble, aux yeux des auteurs classiques, faire partie du monde familier, connu, dépourvu d'exotisme. Il n'en est pas moins vrai que, par endroits, les détails sur cette terre relèvent du surnaturel, du merveilleux. Ainsi Méla en mentionnant le tombeau du poète Aratus (en Cilicie) remarque qu'il a cela de remarquable que les pierres qu'on y jette se brisent en éclats, sans qu'on ait pu découvrir la cause de ce phénomène" (I, xiii). Solin – dont l'œuvre présage les bestiaires médiévaux – donne une description imagée d'un animal appelé "bonnaque":

Dans cette contrée [en Lydie] naît un animal que l'on nomme bonnaque, qui a du taureau la tête et le reste du corps, mais dont la crinière est celle du cheval. Ses cornes sont tellement contournées sur elles-mêmes, que leur choc ne peut produire aucune blessure. Mais le secours que lui refuse sa tête, son ventre le lui fournit: en fuyant, il jette et lance derrière lui, jusqu'à trois jugères de distance, des excréments brûlant tout ce qu'ils touchent. C'est au moyen de ces excréments dangereux qu'il tient à l'écart ceux qui le poursuivent. (XLI)

Les quelques ouvrages géographiques que nous avons soumis à analyse devront suffire pour donner un aperçu de ce que l'Asie Mineure représentait aux yeux des Anciens. En détaillant divers renseignements sur la péninsule dans les traités antiques, nous avons eu

pour but de préparer le terrain pour une analyse comparative. L'objectif poursuivi dans la section suivante consiste à démontrer que les auteurs médiévaux ont repris la plupart des représentations antiques de l'Asie Mineure, tout en y apportant des modifications dignes d'attention.

2.1.2 *Auteurs médiévaux sur l'Asie Mineure en tant que terre antique*³⁸

Ouvrons la célèbre cosmographie de Pierre d'Ailly, Ymago Mundi,³⁹ écrite au tout début du XVe siècle et connue surtout pour avoir été un ouvrage de référence majeur pour Christophe Colomb. Consulter Ymago Mundi peut donner une idée du prestige toujours indisputable des auteurs anciens en ce qui concerne, entre autres, les connaissances géographiques. Analysons le chapitre où il s'agit de l'Asie Mineure afin de démontrer que les renseignements géographiques sur cette partie du monde n'ont pas changé considérablement depuis l'Antiquité et que, bien souvent, l'Asie Mineure était perçue, même à la fin du Moyen Âge, comme une terre d'histoire et de culture gréco-romaine. La persistance d'une telle vision est également attestée dans bien d'autres œuvres, telles les chroniques, la littérature de fiction, les ouvrages historiques et géographiques.

Le premier point important à noter, c'est que la péninsule est toujours divisée en diverses provinces qui gardent leurs noms antiques. À en croire E. Buron, cette liste de provinces n'est d'ailleurs autre chose qu'un résumé d'Isidore.⁴⁰ Pierre d'Ailly reprend, en

³⁸ Jeanne et Louis Robert, "La Persistance de la toponymie antique dans l'Anatolie," La toponymie antique, Actes du Colloque de Strasbourg, 12-14 juin 1975 (Strasbourg : Publications du Centre de Recherche sur le Proche Orient et la Grèce antiques, 1977) 11-63.

³⁹ Pierre d'Ailly, Ymago Mundi, ed. E. Buron (Paris: Maisonneuve Frères, 1930).

⁴⁰ Isidore of Seville, Isidori Hispalensis Episcopi Etimologiarum sive Originum Libri XX, ed. W. M. Lindsay (Oxford: Oxford University Press, 1911), 13 October 2010
<http://penelope.uchicago.edu/Thayer/L/Roman/Texts/Isidore/14*.html>.

plus, l'ancienne tradition de décrire une province après l'autre, en notant les frontières géographiques et tout ce qu'il juge digne de mention.

Hayton, historien arménien du XIV^e siècle et auteur de l'œuvre d'où le public médiéval puisait beaucoup de renseignements sur la géographie et l'histoire contemporaines de l'Asie Mineure, La Flor des estoires de la terre d'orient,⁴¹ procède de la même façon dans sa description de la péninsule:

En la primere province, que est nomme Liconie, est la noble cite d'Elconie; en la secunde province, que est appellee Capadoce, est la cite de Cesare de Grece. La tierce province est dite Saurie, e la est la cite de Salemice; la quarte est appelee Briquie, e la est la cite de la Liche de Grece; la quinte a non Quisitun, e la est la cite d'Epheson; la sextet est dite Pictania; e la est la cite de Niquie; la setime est apellee Paflagonie, e la est la cite de Germanopolim; la utave province est appelee Geneth. E la est la cite de Trapesonde. (132-133)

Cette énumération de provinces a cela d'intéressant qu'elle mêle les anciennes provinces gréco-latines (Liconie, Capadoce...) avec les nouvelles provinces turques (Quisitun, Géneth), en quoi il est possible d'entrevoir le changement de regard progressif sur l'Asie Mineure, les auteurs médiévaux commençant à prendre en compte les transformations dues aux nouveaux maîtres de la péninsule, les Turcs. Pourtant, cette prise de conscience ne se rencontre qu'à partir du XIV^e siècle. Même Simon de Saint-Quentin, en décrivant les dernières années de l'Empire seldjoukide, continue à employer les anciens noms de provinces (p. ex.

Cappadocia) et de villes (p.ex. Cesarea, c'est-à-dire, Césarée de Cappadoce). La plupart des chroniqueurs et des écrivains de fiction font de même. Guillaume de Tyr, auteur de la célèbre Historia ou Histoire d'Outremer,⁴² note, par exemple, que les croisés "passèrent toute Pisside et puis entrèrent en une terre qui a non Licaone..." (Tyr 1:138) ou qu'il y a "une cité qui a non Nicomede, qui est la plus ancienne ville de Bithine" (Tyr 1:105). D'autres historiens des

⁴¹ Hayton de Corycos, "La Flor des estoires de la terre d'Orient," RHC, Doc. Arm., vol. 2 (Paris : Imprimerie nationale, 1906) 111-253.

⁴² Guillaume de Tyr, "Historia," RHC Occ., vol. 1-2 (Paris: Imprimerie royale, 1844-1859).

croisades se bornent le plus souvent à mentionner les noms des provinces et des villes traversées par l'armée des croisés. De même, dans les œuvres comme Le Roman de Troie⁴³ ou Le Roman d'Alexandre,⁴⁴ les auteurs suivent le plus fidèlement la tradition classique, sans prendre en compte les réalités historiques contemporaines.

Il faut pourtant dire que les auteurs médiévaux prennent bien souvent quelques libertés avec l'orthographe des noms géographiques, surtout s'ils écrivent en français. C'est bien le cas des œuvres fictives, comme Le Roman de Troie, où il n'est pas rare de rencontrer des formes des noms de lieux parfois difficiles à identifier. Dans un manuscrit du Roman de Troie (manuscrit D 55 de la Bibl. Ambrosienne de Milan) se rencontre l'appellation "Aigue-Frete," derrière laquelle on a du mal à reconnaître le fleuve Euphrate. Les noms de "Pafagloine" et de "Laucoine" laissent deviner les provinces de Paphlagonie et de Lycaonie respectivement. "Trasce," citée dans Le Roman d'Alexandre, se réfère non à la province de Thrace, mais à une ville d'Asie Mineure, Tarse. La très célèbre ville de Konya apparaît sous la forme "Elconie" chez Pierre d'Ailly; "Yconium" chez Simon de Saint-Quentin;⁴⁵ "Licoines" chez Guillaume de Tyr; "Quhongne" chez Bertrandon de la Brocquière.⁴⁶ Pourtant, le plus souvent, il n'y a pas de difficultés à reconnaître le nom d'une ville ou d'une province, que son orthographe soit latine ou française.

Revenons maintenant à l'Asie Mineure telle que décrite par Pierre d'Ailly. Quels autres éléments l'auteur médiéval a-t-il emprunté aux Anciens en matière de la description géographique de l'Asie Mineure? Tout comme la Grèce, l'Asie Mineure se présente à ses

⁴³ Benoît de Sainte-Maure, Le Roman de Troie, ed. Léopold Constans, 6 vols. (Paris: Firmin Didot/Société des anciens textes français, 1904-1912).

⁴⁴ Alexandre de Paris, Le Roman d'Alexandre, ed. L. Harf-Lancner et E.C. Armstrong (Paris: Livre de Poche, 1994).

⁴⁵ Simon de Saint-Quentin, Histoire des Tartares, ed. Jean Richard (Paris: P. Geuthner, 1965).

⁴⁶ Bertrandon de la Brocquière, Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Brocquière, ed. Ch. Schefer (Paris: Ernest Leroux, 1892).

yeux comme la terre où, à chaque pas, résonne l'écho des mythes antiques: ainsi, la Phrygie doit son nom à une fille d'Europe; le père de Ganimède, Tros, aurait donné son nom à la province de Troade, etc. C'est surtout le roman antique français qui s'est servi de ce patrimoine culturel. Cela se voit dans les œuvres comme Le Roman de Troie et celui d'Alexandre déjà mentionnés plus haut. Il faut quand même préciser que, premièrement, à part les légendes autour de la guerre de Troie, les mythes liés à l'Asie Mineure n'ont pas beaucoup retenu l'attention des auteurs français avant la Renaissance; deuxièmement, dans les genres autres que le roman antique se perçoit tout au long de la période historique examinée (XIIIe-XVe siècles) l'effacement de la composante mythologique dans la représentation de l'Asie Mineure. Ni les historiens (Guillaume de Tyr, Guibert de Nogent, Hayton etc), ni les auteurs de récits de voyage (Simon de Saint-Quentin, Bertrandon de la Brocquière) ne mentionnent les mythes et les légendes ayant marqué le territoire de l'Asie Mineure.

Côté histoire, Pierre d'Ailly ne fait référence qu'à Pompée le Grand ("Nichomedie urbs in ea est ubi Hanibal fugiens veneni haustu animam expiravit," 308).⁴⁷ Pompée est, pour les auteurs antiques, l'un des deux grands personnages de l'histoire classique qui ont trait à l'Asie Mineure, l'autre étant Alexandre le Grand. La fascination que la figure d'Alexandre exerçait sur les esprits médiévaux n'a quand même pas éclipsé tout à fait l'intérêt pour Pompée de la part des auteurs médiévaux. Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à examiner Li Fet des Romains,⁴⁸ compilation historico-littéraire du début du XIIIe siècle (1213-1214), conservée dans une cinquantaine de manuscrits, ce qui témoigne de la vogue remarquable

⁴⁷ "Dans cette province [Phrygie Majeure] se trouve la ville de Nicomédie où Annibal en fuite s'empoisonna et mourut."

⁴⁸ Li Fet des Romains, compilé ensemble de Saluste et de Suetoine et de Lucan, ed. L.-F. Flutre (Paris: E. Droz, 1935).

qu'elle a connue pendant trois cent ans avant d'être imprimée en 1490, puis en 1500. Le huitième chapitre de la troisième partie raconte la fuite de Pompée en Asie Mineure après sa défaite à la bataille de Pharsale et donne des détails très intéressants non seulement sur l'Asie Mineure mais aussi sur les Turcs. Les auteurs médiévaux trouvaient tout à fait naturel de faire opposer les anciens Romains aux Turcs, ce genre de bourdes chronologiques n'étant pas du tout exceptionnel au Moyen Âge. Nous aurons l'occasion de revenir plus d'une fois à ce passage du plus haut intérêt pour notre étude, mais à présent bornons-nous à en citer quelques mots sur la présence de Pompée en Asie Mineure. Étant arrivé sur ses bords dans le but de se trouver des alliés parmi les peuples orientaux (dont les Turcs) contre Jules César, Pompée fait une navigation le long des côtes de la péninsule. En suivant le trajet fait par Pompée, l'auteur médiéval donne aussi des détails sur les endroits par où il est passé. Ainsi Pompée "prist terre a meïsmes de Pamphile, une noble cité d'Aise" (554); ensuite, il aborde "les rivages de Cylice, un païs que il avoit enciennement netoïé des larrons galioz qui soloient les nes trespassanz rober" (554). Cette information se trouve également chez les géographes antiques cités plus haut. Les noms d'Éphèse, de Mitylène, de Tigre et d'Euphrate figurent aussi dans le texte. Nous pouvons donc conclure que le nom de Pompée était associé à l'Asie Mineure à l'époque médiévale tout comme c'était le cas dans l'Antiquité.

Passons maintenant à l'autre grande figure historique, souvent associée à l'Asie Mineure dans les textes antiques et médiévaux: Alexandre le Grand. Les exploits de celui-ci en Asie Mineure sont longuement racontés dans l'œuvre mi-historique mi-littéraire qu'est Le Roman d'Alexandre. Plus d'un millier de vers sont consacrés à la guerre du jeune Alexandre avec Nicolas, roi de Césarée (I, vv. 583-1657). La bataille d'Issos, où Alexandre combattit Darius III, roi des Perses, est racontée avec autant de détails (II, vv. 2561-3100), bien qu'il

soit parfois difficile de comprendre les indications géographiques données dans le roman. Ainsi, le nom “pres de Paile” désigne le site de la bataille entre Alexandre et Darius, à savoir Issos, situé dans le sud-est de l’Asie Mineure. On se demande pourquoi alors, la veille de la bataille, Alexandre fait dresser son camp sur la rive du Gange, fleuve de l’Inde: “Par mi les pres de Paile s’est Dayres ostelés, / Et Alixandres ot devant tendu ses tres / Sor l’eau de Gangis, dont parfons est li gues” (II, vv. 2571-73).

De même, juste après ladite bataille, Alexandre prend la ville de Sis, située sur les bords du Gange (“En icele contrée sor l’eau de Gangis, / La ou fu la bataille des Persans et des Gris, / Avoit une cité que on apeloit Sis,” II, vv. 3037-39). La ville de Sis fut la capitale de la Petite Arménie, autrement appelée Cilicie, située dans la partie sud de l’Asie Mineure, donc cette indication géographique correspond tout à fait à la vérité historique, mais son emplacement près du Gange témoigne des connaissances géographiques superficielles de l’auteur, pas très versé en géographie.

Remarquons que les auteurs médiévaux se penchant sur l’histoire de l’Asie Mineure, ne montraient d’intérêt, en règle générale, que pour l’histoire relativement récente qui commence avec l’arrivée des tribus turques en Asie Mineure et les croisades. Rien de surprenant, d’ailleurs, à ce que les récits de croisades, les chansons de geste, telles Les Chétifs,⁴⁹ les descriptions pittoresques des luttes avec les Infidèles aient laissé une forte empreinte sur la société médiévale qui, par conséquent, a quelque peu délaissé l’histoire antique, l’Asie Mineure étant devenue surtout le terrain de bataille entre chrétiens et musulmans. Ce souvenir devait être encore présent dans les esprits à la toute fin du Moyen Âge, puisque Bertrandon de la Brocquière, de passage à Tarse, occupée depuis des siècles

⁴⁹Les Chétifs, ed. J. A. Nelson (Tuscaloosa: University of Alabama Press, 1977).

par les Turcs, fait remarquer que: “C’est celle Tarse, ou Baudoins, frere de Godefroy de Buillion, mist jadis le siege” (Voyage 99).

Le dernier point commun dans la description de l’Asie Mineure chez les Anciens et les médiévaux qu’il nous semble important de mentionner est l’insistance sur la mutabilité des noms de provinces et de villes. Cette insistance est liée à l’importance donnée à la notion de l’Ancien et du Moderne chez les auteurs classiques et médiévaux. Si le “Moderne” ne pose pas de problèmes de compréhension, il est bien plus ardu de saisir ce que les auteurs entendent par le terme “Ancien” qui peut se référer aussi bien au passé très récent qu’au passé lointain. Quoi qu’il en soit, les auteurs ne manquent jamais d’indiquer les vieilles et les nouvelles frontières des provinces, des villes et des terres. C’est bien le cas de Pierre d’Ailly qui nous apprend, par exemple, que la Bithynie “multis antea nominibus appellata. Nam prius Bericia vel Berica dicta. Deinde Migdonia. Mox a Bithinio rego Bithinia numcupata est” (308).⁵⁰ Il suit ici comme partout ailleurs la tradition classique. Pour ne citer que quelques exemples, Pline l’Ancien dit qu’Ephèse a “porté beaucoup de noms, celui d’Alopes lors de la guerre de Troie, puis ceux d’Ortygie, de Morges...” (V, xxxi). Méla nous apprend que l’Eolide était auparavant la Mysie et la Troade (I, xviii). Enfin, Solin nous rappelle que “si nous indiquons ses anciennes limites [de la Cilicie], nous serons en désaccord avec ce qui existe de nos jours” (XXXIX).

Le problème de noms géographiques anciens et nouveaux a bien été abordé par les auteurs médiévaux. Un passage des plus intéressants à ce sujet se trouve dans l’introduction à Gesta Dei per Francos, chronique de la croisade écrite au XIIe siècle par Guibert de Nogent

⁵⁰ “a été appelé autrefois de plusieurs noms: d’abord la Béricie ou province Bérique, puis Migdonie et enfin Bithynie du nom d’un roi Bithynus.”

(1055-1124).⁵¹ Sa discussion sur les noms des terres et des peuples ne peut être appelée que révélatrice et mérite d'être citée en entier:

Porro de nominibus hominum, provinciarum et urbium, multa mihi est difficultas ingenitas: dum enim quaedam quorum attigerim notionem male ab illo auctore expressa cognosco, remota quaelibet, eoque magis incognita, eadem pravitate enuntiata non dubito. Verbi gratia, Turcos quotidiano increpitamus strepitu; Corozaniam, quiddam novi nominis vocitamus: ubi vocabulorum vetustas quoniam pene prorsus obliterate delituit, antiuitate omni, etiam si ad integrum patuisset, amota, nihil nisi quod publice cantatur dicere libuit. Si enim Parthos, ut aliqui sentient, non Turcos, Caucasan, non Corozaniam ponerem, quasi sectando autentica, obscurus fierem, meque illis qui de propriis regionum nominibus certant carpendum exponerem. Et maxime illud attend, quis sicut in his provinciis terras novis constat vocabulis insignitas, itidem immutari non dubitamus et exteris. Namque si ea quae olim Neustria modo Northmannia appellatur, et quae Austria nunc Lotharingia pro aliquibus accidentiis nuncupatur, idem apud Orientales quomodo fieri non credatur? Ut asserunt plane quidam, ipsa quondam Memphis Aegyptis, Babilonia nunc dicitur. Vulgari itaque modo malui enuntiare aliqua, quam obscurari aut contendere ponendo diversos.⁵² (Nogent 121)

Il va de soi qu'il est impossible d'accepter toutes les assertions du chroniqueur français (p.ex. le fait que les provinces d'Orient doivent avoir changé de nom pour la simple raison que cette transformation a eu lieu en Occident). Pourtant, il est maintenant aisé de comprendre pourquoi, tout au long du Moyen Âge, l'Asie Mineure a très souvent été décrite dans les mêmes termes que dans les ouvrages antiques. Il n'en est pas moins vrai que l'image

⁵¹ Guibert de Nogent, "Gesta Dei per Francos," *RHC Occ*, vol. 4 (Paris: Imprimerie nationale, 1879) 119-263.

⁵² "En plus, les noms de personnes, de provinces et de villes m'occasionnèrent des difficultés considérables; je sais que quelques-uns des noms familiers furent mal écrits par cet auteur, et je ne doute pas qu'en notant les noms étrangers et, par conséquent, moins connus, les erreurs furent commises aussi. Par exemple, nous invectivons tous les jours les Turcs, et nous appelons le Khorasan par son nouveau nom. Une fois le nom ancien oublié et presque disparu, on ne se servit d'aucune source ancienne même si elle était disponible: je décidai de n'utiliser que les mots qui sont communément utilisés. Si j'avais dit "Parthes" au lieu de "Turcs," comme certains le suggérèrent, "Caucase" et non pas "Khorasan," au nom de l'authenticité, je me serais fait mal comprendre et me serais exposé aux attaques de ceux qui discutent les nouveaux noms des provinces. En particulier, puisque je fis observer que l'on donna de nouveaux noms aux provinces dans nos pays, on devrait supposer que les mêmes transformations ont lieu dans les terres étrangères. Car, si ce qui fut autrefois appelé Neustrie s'appelle aujourd'hui Normandie et que ce qui fut jadis appelé Austrasie s'appelle maintenant, par un concours de circonstances, Lorraine, pourquoi ne croirait-on pas que la même chose ne se produisit en Orient? Il y en a qui disent que, de nos jours, le Memphis égyptien porte le nom de Babylone. Au lieu d'employer des noms différents, devenant ainsi obscurs, ou de participer à la polémique, je choisis de me servir du nom commun." (notre traduction)

de ce territoire chez les Occidentaux différait à bien des égards de celle chez les Anciens. D'une part, l'Asie Mineure était perçue comme une terre fortement marquée par les premiers chrétiens, terre seconde en sainteté après la Palestine, pour ainsi dire. D'autre part, on s'est mis de plus en plus souvent à appeler ce territoire "Turquie," surtout dans les textes en langue vulgaire, mais aussi en latin.⁵³ Au fur et à mesure que passait le temps, la présence turque en Asie Mineure se faisait sentir de plus en plus en Occident, ce qui a influencé non seulement la manière de nommer cette terre, mais aussi l'image même de l'Asie Mineure devenant peu à peu "Turquie."

C'est à ces deux visions de l'Asie Mineure – terre des premiers chrétiens et celle des envahisseurs turcs – que seront consacrées les deux sections suivantes.

2.2 L'ASIE MINEURE, BERCEAU DU CHRISTIANISME

Dans la section précédente nous avons examiné la composante antique dans la perception de l'Asie Mineure par l'Occident médiéval, surtout la France. Toute importante qu'elle soit, il convient de rappeler que le Moyen Âge chrétien voyait tout à travers le prisme de la religion et de la Sainte Écriture: rien d'étonnant, par conséquent, que l'aspect religieux l'ait emporté bien souvent sur tous les autres aspects. Il en est de même pour la représentation de l'Asie Mineure. L'Occident médiéval n'a pas oublié que c'est par cette péninsule que le christianisme était venu de la Terre Sainte en Europe, et que cette terre-là ne le cédait en rien à la Palestine ou à Rome quant au nombre de saints qui en avaient parcouru les chemins, de martyrs qui y avaient souffert les supplices pour la gloire de la croix, et de miracles qui s'y étaient produits.

⁵³ Voir L'Historia Tartarorum de Simon de Saint-Quentin.

Qu'est-ce que l'Asie Mineure chrétienne? On ne saurait en sous-estimer l'importance pour le monde chrétien. Avant tout, c'est la terre des Apôtres. Quatre des treize apôtres – André, Jean, Thomas et Philippe – y ont laissé les traces de leur activité. André, frère de Pierre, a, entre autres, prophétisé en Asie Mineure, avant d'être crucifié en Grèce. Jean, auteur de l'un des Evangiles, a évangélisé la péninsule et, selon les sources, est mort à Ephèse. Les reliques de Thomas, connu surtout pour avoir douté de l'identité du Christ ressuscité, reposent à Edesse, ville dans le sud de l'Asie Mineure. Enfin, Philippe aurait été missionnaire en Phrygie. Saint Paul, l'une des grandes figures du christianisme, a contribué énormément à l'expansion de la nouvelle religion, en fondant des églises partout en Asie Mineure. Le culte de saint Georges, vénéré dans le monde chrétien depuis la Russie jusqu'en Irlande vient également de l'Asie Mineure.

L'Asie Mineure a encore donné naissance à la grande majorité des Pères de l'Église, dont les œuvres ont joui d'une autorité incontestée tout au long du Moyen Âge. Sans entrer trop en détails, bornons-nous à donner, par ordre chronologique, la liste de quelques-uns des grands Pères de l'Église avec leur lieu de naissance et d'autres informations pertinentes dans le but de donner une idée plus claire de l'importance de l'Asie Mineure pour l'histoire chrétienne.

Table 1.1

Les Saints chrétiens nés en Asie Mineure

Nom / Date de naissance	Aire géographique	Autres renseignements
Saint Polycarpe de Smyrne (69-156)	Né en Asie Mineure. Evêque de Smyrne (auj. Izmir, en Turquie)	Disciple de saint Jean
Saint Irénée de Lyon (140-202)	Né à Smyrne, en Asie Mineure. Evêque de Lyon.	Premier théologien de l'Église.

Les Saints chrétiens nés en Asie Mineure (cont.)

Nom / Date de naissance	Aire géographique	Autres renseignements
Saint Eusèbe de Césarée (263-338)	Originaire d'Asie Mineure. Evêque de Césarée (Palestine).	Auteur de la première "histoire de l'Église," <u>Histoire ecclésiastique.</u>
Saint Basile de Césarée (le Grand) (329-379)	Né à Césarée, en Cappadoce. Evêque de Césarée.	Fondateur du monachisme grec, réformateur liturgique, premier des grands docteurs œcuméniques.
Saint Grégoire de Nysse (335-395)	Né à Césarée, en Cappadoce. Evêque de Nysse.	Théologien mystique. Affirma l'immortalité de l'âme.
Saint Grégoire de Nazianze (329-390)	Né à Arianze, en Cappadoce. Evêque de Constantinople.	Mystique, grand théologien et prédicateur.
Evagre le Pontique (346-399)	Né à Ibora, en Cappadoce.	Anachorète en Egypte, théoricien de l'ascèse.
Saint Jean Chrysostome (344-407)	Né à Antioche (Turquie). Evêque de Constantinople.	Grand prédicateur de l'église d'Orient.
Marc l'Ermitte (l'Ascète) (?-5 ^e siècle)	Supérieur du monastère d'Ancyre (auj. Ankara, Turquie) en Galatie.	Disciple de saint Jean Chrysostome.
Saint Syméon le Nouveau Théologien (949-1022)	Né à Galate, en Paphlagonie.	Higoumène du monastère Saint-Mamas de Constantinople.

Un regard jeté sur les lieux de naissance des saints Pères permet de constater que l'Asie Mineure chrétienne représente un territoire bien plus vaste que l'Asie Mineure antique. En effet, l'Antiquité ne s'intéressait qu'aux territoires côtiers de la péninsule, surtout à ceux situés dans la partie occidentale de l'Asie Mineure, les régions intérieures ne retenant que peu l'attention des auteurs anciens. Par contre, les premiers chrétiens ont parcouru ce territoire d'un bout à l'autre, la Cappadoce devenant peu à peu l'un des centres les plus importants de la pensée chrétienne. Les auteurs européens médiévaux ont pris en compte ce changement de centre d'intérêt, vu que, à côté des noms géographiques bien connus depuis l'Antiquité, commencent à apparaître d'autres noms: Cappadoce, Tarse, Nicomédie, Sébaste,

Edesse... Pour en venir finalement aux textes mêmes, il devient évident que bien des auteurs médiévaux faisant mention de l'Asie Mineure trouvent son passé chrétien pour le moins aussi important que son héritage antique. Les chroniqueurs des premières croisades, les voyageurs (Rubrouck, Simon de Saint-Quentin, Bertrandon de la Brocquière), les auteurs d'œuvres religieuses (Jacques de Voragine) ne manquent jamais d'évoquer un miracle, un saint ou un martyr qui ont marqué tel ou tel endroit en Asie Mineure.

Il faut également, à notre avis, mentionner qu'alors que l'aspect chrétien de l'Asie Mineure présente une importance considérable pour beaucoup d'auteurs, il y en a aussi qui, pour une raison ou une autre, ne la prennent pas du tout en considération. Tel est le cas de Hayton. Alors qu'il demeure longuement sur l'histoire de l'arrivée des tribus turques en Asie Mineure, il ne se donne pas du tout la peine de rappeler le passé chrétien de cette terre, ce qui est pour le moins étrange pour un auteur moine. Une explication possible pour ce manque d'intérêt de la part de certains auteurs résiderait dans l'expansion ininterrompue de l'islam sur tout le territoire de l'Asie Mineure depuis la fin du XI^e siècle quand les Turcs y sont apparus pour la première fois. D'autres terres chrétiennes tombées sous le joug des musulmans, telle l'Espagne, sont parvenues, avec le temps, à s'en affranchir. Cela a trouvé un écho dans certaines chansons de geste tardives où perce l'espoir de voir un jour tout le bassin méditerranéen libre de l'islam, comme le résume Hatem Akkari:

La présence de l'islam dans le pourtour méditerranéen ne signifie nullement puissance. Le monde musulman apparaît comme essoufflé, déchiré par ses luttes internes et surtout abandonné par son Dieu et par sa foi... Avec ou sans intervention divine, le christianisme est partout victorieux en Méditerranée...⁵⁴

Et, quelques lignes plus tard, il ajoute:

⁵⁴ Hatem Akkari, "La Méditerranée épique: un monde en mutation ou le christianisme triomphant," La Méditerranée épique: perceptions et représentations, ed. H. Akkari (Paris: Maisonneuve et Larose, 2002) 52.

La Méditerranée dessine dans l'imaginaire poétique épique une nouvelle présence, celle du christianisme. Le monde musulman... est incapable de se défendre, il ne parvient plus à sauvegarder ses conquêtes et à préserver sa cohésion... La présence musulmane s'efface ainsi progressivement. C'est le monde chrétien qui s'impose partout. C'est cette mutation que le poète [c.à.d. l'auteur du Lion de Bourges] a rêvée ou a pressentie. (31)

Il n'en est pas ainsi pour l'Asie Mineure où les positions de l'islam ne font que s'affermir. Si, à la fin du XIe siècle, la menace musulmane ne fait qu'apparaître, la chrétienté n'est plus en possession que de quelques endroits en Asie Mineure vers le milieu du XVe siècle avant de tout perdre avec la prise de Constantinople par les Turcs en 1453:

L'Empereur de Constantinople est en grande subjection du Grant Turc, car il me fut dict qu'il luy paye tous les ans Xm ducatz de tribute seulement pour le corps de la ville de Constantinoble, affin qu'il ne lui demande rien et ne tient plus autre chose en toute la Grece que une petite cite que on appelle Salubrie et ung chastel à III heures de Constantinoble devers le north. (Voyage 164-165)

Mais notre but ici n'étant pas de nous étendre sur les luttes entre chrétiens et musulmans,⁵⁵ revenons sur le passé chrétien de la péninsule et essayons de comprendre ce qu'était l'Asie Mineure chrétienne pour le public français médiéval.

2.2.1 Endroits bibliques de l'Asie Mineure

L'Asie Mineure figure, avant tout, dans la Bible et ce fait suffisait pour la rendre importante aux yeux du public chrétien médiéval. C'est sur ce territoire, surtout la partie sud-ouest de la péninsule, que se trouvent les endroits les plus anciens et célèbres de l'histoire biblique, à savoir le mont Ararat, où aurait accosté l'arche de Noé lors du grand déluge, et aussi le Jardin d'Eden traversé par les quatre fleuves du Paradis, dont l'Euphrate et le Tigre.

⁵⁵ Une partie des chapitres quatre et cinq sera consacrée à la question religieuse, importante pour la vision des Turcs par les Occidentaux médiévaux.

M. Guéret-Laferté,⁵⁶ explorant le rôle des légendes dans la formation du mythe de l'Orient à l'Occident, cite parmi les *topoi* le mont Ararat. Bien des légendes circulaient autour de cette célèbre montagne, mentionnée chez beaucoup d'auteurs et de voyageurs médiévaux, par exemple, Marco Polo.⁵⁷ Pour illustrer son argument, Guéret-Laferté mentionne une tradition médiévale que raconte Rubrouck au sujet du mont Ararat: personne ne peut en faire l'ascension, mais un ange apporte une planche de la fameuse arche à Saint Jacques de Nisibe qui a maintes fois tenté – en vain – de monter jusqu'en haut de cette montagne. En effet, depuis l'époque des premiers chrétiens, trouver les restes de l'arche de Noé a constitué une véritable obsession pour les chrétiens. Rien d'étonnant donc que les auteurs médiévaux racontent volontairement les tentatives – infructueuses – de gravir cette montagne. Citons un extrait de L'Historia Tartarorum de Simon de Saint-Quentin où il s'agit du mont Ararat. Le récit de Simon présente bien des similitudes avec celui de Rubrouck, mais aussi des différences:

Est etiam ibi prope eam mons Ararat. Ibi requievit archa Noe, et in pede montis illius est prima civitas quam edificavit ibi Noe, et vocatur hec civitas Ladivine... Est autem mons ille videlicet ARath excellentissius nec unquam illuc ascendisse dicitur homo nisi monachus unus. Ille siquidem, quodam devocionis ut dicitur ardore commotus propter archam Noe que ibi requievit multociens illuc ascendere quibus potuit conatibus attemptavit. Cumque aliquam montis partem ascenderat et membra corporis fatigata quieti dabat, semper post quietem evigilans in pede montis se inveniebat. Tandem vero Dominus, ejus affectui condescendens ejusque votum et oraciones exaudiens, per angelum suum eum monuit ut semel ascenderet, ita tamen ut decetero ascendere nullatenus attemptaret. Tunc ergo secures ascendit et postea descendens attemptaret. Tunc ergo secures ascendit et postea descendens inde secum ex archa unum asserem detulit. Tunc in montis pede monasterium

⁵⁶ M. Guéret-Laferté, Sur les routes de l'Empire mongol: ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIIIe et XIVe siècles (Paris: H. Champion, 1994).

⁵⁷ Marco Polo, Le Devisement dou monde, ed. Ph. Ménard, vol. 1 (Genève: Droz, 2001) 138: "Et sachiez que en ceste Grant Ermenie est l'arche de Noé sur une grant montaigne."

edificavit, in quo eundem asserem tanquam pro sacris reliquiis devote collocavit. (59-60)⁵⁸

L'élément merveilleux est bien présent dans ce passage. En plus, il est intéressant de noter que Simon attribue à Noé lui-même la fondation d'une ville, Ladvine,⁵⁹ ce qui est tout à fait en accord avec l'assertion que certains lieux engendrent des légendes autour d'eux.

Il en est, d'ailleurs, de même pour les fleuves Euphrate et Tigre qui prennent leurs sources dans la région montagneuse de l'Asie Mineure orientale. À en croire la Bible (Genèse 2:10-14), ce sont deux fleuves du Paradis Terrestre (ou du Jardin d'Eden).

L'emplacement de ce paradis a donné lieu à un grand nombre d'hypothèses contradictoires.⁶⁰

Souvent, l'Eden était placé aux sources du Tigre et de l'Euphrate pour deux raisons:

premièrement, les deux fleuves étaient censés traverser un jardin, et, deuxièmement, au milieu d'Eden se dressait une très haute montagne, le mont Ararat. On n'a qu'à voir ce qu'en écrit, par exemple, Pierre Comestor, théologien français du XIIe siècle, auteur de la célèbre Bible Historiale. D'après lui, la montagne du Jardin d'Eden était si haute que les eaux du Déluge n'ont pas pu la toucher.⁶¹

Les gens au Moyen Âge connaissaient bien les deux fleuves: les chroniques des croisades en font surtout mention, l'Asie Mineure orientale étant le théâtre de guerre entre

⁵⁸ «Près d'elle [la ville d'Ani] se trouve le mont Ararat. Là repose l'arche de Noë, et au pied de ladite montagne est la première ville que construisit Noé, et cette ville s'appelle Ladvine... Le mont Ararat est très excellent, et l'on dit qu'aucun homme, sauf un moine, ne put jamais le gravir. Quant au moine, lui, mû par la fervente ardeur vers l'arche de Noé qui reposait là, entreprit maintes tentatives pour y monter. Quand il faisait l'ascension d'une partie de la montagne et qu'il donnait repos à ses membres fatigués, il se retrouvait toujours – après le repos – au pied de la montagne. En fin de compte, Dieu, touché par ses prières et exauçant ses vœux, prévint le moine, par l'intermédiaire de son ange, qu'il ne monterait qu'une fois la montagne, à condition de ne plus entreprendre aucune autre tentative. Ainsi aidé, il monta et, avant de descendre, détacha une planche de l'arche. Après, il bâtit un monastère au pied de la montagne, à l'intérieur duquel il plaça cette planche en guise de sainte relique» (notre traduction).

⁵⁹ Jean Richard suggère qu'il pourrait s'agir de Nakhitchévan, bien que cette attribution soit discutable, reconnaît-il (Saint-Quentin 59).

⁶⁰ Corin Braga, Le Paradis interdit au Moyen Âge: la quête manquée de l'Eden oriental (Paris: L'Hartmann, 2004) 129.

⁶¹ Braga 129.

chrétiens et musulmans lors des deux premières croisades. À côté des descriptions bien réalistes des croisés traversant ou longeant ces fleuves, il faut ne pas oublier non plus l'aspect merveilleux de l'Euphrate et du Tigre: leur statut de fleuves paradisiaques devait, d'ailleurs, amener tout naturellement à les voir d'une façon particulière et à leur donner une couleur merveilleuse. Pour nous en convaincre, tournons-nous une fois de plus vers Le Roman d'Alexandre. Dans cette œuvre figurent trois fontaines: une ressuscite les morts, la seconde rend la jeunesse et la troisième donne l'immortalité. De ces trois fontaines, Alexandre ne découvre que les deux premières, et c'est la fontaine de jouvence qui nous intéresse ici. L'auteur en donne une longue description pittoresque (III, vv. 3616-3712) dont nous ne citerons que les extraits les plus intéressants. Après la description physique de la fontaine, l'auteur démontre à Alexandre, incrédule, – et au public – ses pouvoirs salubres:

Mais del jovent de l'eaue ne puet il croire mie
Ne ja n'en iert seürs des que la prueve die.
Antigonus i entre, qui la teste ot florie,
Qui tant avoit vescu que tous li cors li plie;
Trois fois s'i est baigniés, mais de ce fist folie,
Qu'a tant s'en vaut issir, por un poi qu'il ne nie.
Sempres i fust peris quant li conduis li crie:
"La quarte fois s'i baint, si iert l'uevre acomplie."
Qant il issi de l'eaue, ce sachiés sans boisdie,
Plus biau chevalier n'ot dedens lor compaignie.
Tous revint en jovent de sa bachelerie.
En l'aé de trente ans, plains de chevalerie. (III, vv. 3667-3678)

À cette vue, Alexandre s'exclame que cette métamorphose est la plus grande merveille du monde. En guise d'explication, le poète se croit obligé de préciser d'où vient cette eau magique: "La fontaine sordoit d'un flun de Paradis / De l'eaue d'Eufratés, qui depart de Tigris." (III, vv. 3680-3681). Il faut dire quand même que, dans le but de renforcer davantage le côté merveilleux de l'histoire, le poète place cette fontaine quelque part en Inde, espace mythique et merveilleux par excellence pour les Occidentaux du Moyen Âge. Ce genre

d'inexactitudes géographiques était, après tout, fort répandu à l'époque et n'embarassait personne.

2.2.2 Foyers monastiques de l'Asie Mineure

La présence chrétienne millénaire en Asie Mineure a laissé de nombreux vestiges matériels dont des monastères, éparpillés d'un bout à l'autre de la péninsule, et des églises pleines de saintes reliques. L'Anatolie était devenue une terre tout à fait chrétienne, et elle était vue comme telle par les premiers croisés venus combattre les hordes turques conquérantes qui menaçaient la chrétienté. C'est notamment l'est de l'Asie Mineure qui attirait l'attention des voyageurs occidentaux par son abondance d'églises et de foyers monastiques. Ainsi, Rubrouck, dont le chemin de retour passait par l'Anatolie, nous apprend que la ville de Naxua renfermait autrefois quatre-vingt églises arméniennes, dont il n'est resté que deux, les Sarrasins ayant détruit le reste (il n'est pas clair à qui Rubrouck fait référence ici, aux Turcs ou bien aux Mongols).⁶² De sa part, Simon de Saint-Quentin mentionne, comme nous l'avons vu plus haut, un "monasterium" au pied du mont Ararat, où était conservée une planche de l'arche de Noé. Voici ce que le même auteur rapporte sur un autre monastère, le couvent jacobite de Mar Barsauma – "Sanctus Braisamus" – situé aux environs de Gargar (auj. Gerger, Turquie, près de la ville de Malatya), très célèbre à l'époque: "Est etiam in eodem regno locus qui dicitur Sanctus Braisamus ubi est monasterium monachorum .CCC..." (Saint-Quentin 68).⁶³

En lisant les rapports des voyageurs occidentaux des XIII^e-XIV^e siècles racontant la présence des églises et des monastères sur le territoire anatolien on ne peut que se demander

⁶² G. de Rubrouck, *Voyage dans l'Empire mongol, 1253-1255*, ed. Cl. Kappler (Paris: Payot, 1985).

⁶³ "Aussi, dans le même royaume [la Turquie] il y a un lieu qui s'appelle 'Sanctus Braisamus' où se trouve un monastère de 300 moines..." (notre traduction)

pourquoi ces institutions restaient toujours actives sous la domination des Turcs seldjoukides, musulmans, bien évidemment. On a souvent l'impression que la domination turque a mis fin à la présence chrétienne en Asie Mineure, les évêques, les prêtres et les moines ayant fui devant le déferlement des musulmans sur ce territoire. Pourtant, en analysant les faits, on voit qu'une telle approche est loin d'être correcte. Il n'entre pas dans nos intentions de nous étendre sur les relations entre chrétiens et musulmans en Asie Mineure à l'époque médiévale, mais qu'il nous soit permis de citer deux passages tirés d'un article de l'historien turc Osman Turan,⁶⁴ afin de donner un bref aperçu sur l'état de choses réel. Le premier passage concerne le monastère Bar Sauma déjà mentionné:

Situé aux environs de Malatya et constituant un lieu saint et un centre de culture des Syriques, Bar Sauma maintint sa haute situation et sa renommée durant tout le cours de la domination seldjoukide. On le croyait fondé au nom d'un apôtre; on y recevait, hormis ceux qui venaient d'Anatolie, la visite des chrétiens venant sans cesse de Syrie et de Mésopotamie. On dit qu'il hébergeait 300 moines. De nombreux passages dans les textes témoignent que les sultans seldjoukides le visitaient parfois et faisaient des dons aux prêtres. Il paraît que le monastère payait à l'État un impôt annuel de 300 dinars au XIIe et 1000 dinars au XIIIe siècle. Les souverains l'exemptaient quelquefois d'impôts, comme d'ailleurs ils le faisaient avec d'autres monastères. (95-96)

Le deuxième passage, que Turan emprunte au chroniqueur médiéval Michel le Syrien, démontre, sur un exemple précis, la haute importance que les Turcs médiévaux accordaient à la tolérance religieuse:

L'émir Danishmendite, dont le fanatisme et la politique de violence vis-à-vis des chrétiens ont été mentionnés plus haut, s'empara en 1151 du grand crucifix d'or qui se trouvait au monastère de Sarika (auj. Sariz, dans la Turquie centrale), en chassa les moines et installa les Turcs sur les terres appartenant au monastère; mais ses propres gens lui dirent que ses aïeux avaient respecté ce lieu; de la sorte, les prêtres rentrèrent dans leurs droits en payant la rançon pour la croix d'or et l'impôt annuel. (96)

⁶⁴ Osman Turan, "Les Souverains seldjoukides et leurs sujets non-musulmans," *Studia Islamica* 1 (1953): 65-100.

Nous entrerons en plus de détails sur la tolérance religieuse des Turcs dans le chapitre quatre; ici, notre but consiste à expliquer l'existence des institutions chrétiennes sur le territoire anatolien en pleine période de domination turque.⁶⁵ Le bon voisinage entre diverses communautés religieuses devient évident dans l'extrait suivant tiré du récit de Rubrouck: "A la purification [le 2 février 1255], je me trouvai dans une ville appelée Ani, qui appartient à Sahensa et dont la position est très forte. Il y a là mille églises des Arméniens et deux synagogues de Sarrasins" (240).

Pourtant, il faut bien reconnaître qu'avec le temps, la Turquie est devenue bien plus fermée aux chrétiens, et malgré le fait que les chrétiens – catholiques et orthodoxes – continuaient à l'habiter ou à y venir nombreux surtout en tant que marchands, les Turcs ottomans du XV^e siècle montrent moins de tolérance religieuse que leurs prédécesseurs seldjoukides deux ou trois siècles auparavant. Cela se voit surtout dans le récit de voyage de Bertrandon de la Brocquière qui s'est vu obligé de se déguiser en Turc afin de voyager tranquillement à travers la Turquie, malgré tous les dangers qu'il courait en entreprenant un tel voyage et les avertissements des autres voyageurs chrétiens: "Ilz me dirent que ce seroit chose impossible et que se je avoie mille vies, je les perdroye aincois" (107). Le caractère hyperbolique d'une telle affirmation est évident; il traduit, pourtant, bien l'appréhension que les gens du Moyen Âge ressentaient pour la Turquie à l'époque en question. L'image désolante d'une ancienne ville chrétienne, devenue musulmane se présente aux yeux du voyageur à Misses (ou Mamistra, auj. Yakapınar, près d'Adana, dans le sud de la Turquie). C'est aussi là que Bertrandon voit les anciennes églises transformées en mosquées, pratique courante chez les musulmans:

⁶⁵ Pour plus de renseignements à ce sujet, nous renvoyons à l'article déjà cité de O. Turan.

Et a esté ceste ville aux Crestiens, car il y a encores aulcunes eglises a moittié destruietes. Et sy y est encores le cueur de la grant eglise qui est bel par dehors, car, par dedans, ilz y ont fait une musquée. Et ne habite dedans ceste ville que Turquemans en bien III cens maisons. (Voyage 94-95)

Pourtant, même à l'époque ottomane, le christianisme restait assez répandu en Turquie, ce qui n'a pas échappé à l'attention des auteurs occidentaux décrivant le pays.

2.2.3 Saints et villes saintes de l'Asie Mineure dans la tradition chrétienne occidentale du Moyen Âge

Il présente un certain intérêt, dans le cadre du présent travail, de nous pencher sur quelques épisodes de l'histoire chrétienne qui mettent en évidence les liens existant depuis des siècles entre l'Asie Mineure et la Gaule, du point de vue de la religion. Cela concerne notamment les saints suivants: Saint Gorgon, Saint Hilaire, Saint Irénée de Lyon et, enfin, Sainte Marthe. Ici, nous ne nous proposons pas de faire une analyse détaillée de chacune de ces saintes figures, mais de nous arrêter uniquement sur les moments où de tels liens se font les plus manifestes.

Mentionnons, avant tout, **Saint Gorgon**, originaire d'Asie Mineure, mais dont le culte était très répandu France. C'est là, en plus, où sont conservées ses reliques: d'après Voragine, "en l'an du Seigneur 764, un évêque de Metz, neveu du roi Pepin, transféra dans les Gaules le corps de saint Gorgon et le déposa au monastère de Gorze," près de Metz.⁶⁶ Le nom de **Saint Hilaire**, évêque aquitain lutteur contre l'arianisme, est aussi lié, d'une façon ou d'une autre, à l'Asie Mineure: il est connu que l'empereur Constance, favorable à l'hérésie arienne, a fait déporter saint Hilaire de Gaule en Asie Mineure en 356, d'où il n'est revenu qu'en 360 ou 361. Père de l'Église, premier théologien du christianisme,⁶⁷ prêcheur

⁶⁶ Jacques de Voragine, La Légende dorée, ed. Alain Boureau (Paris: Gallimard, 2004) 1377.

⁶⁷ C'est Saint Irénée de Lyon qui a composé une première Somme de théologie chrétienne.

ayant fourni des efforts considérables pour répandre la foi chrétienne en Gaule, **Saint Irénée de Lyon** est lui aussi originaire d'Asie Mineure, plus précisément de Smyrne (sur la côte d'Asie Mineure) et, bien qu'il ait passé la majeure partie de sa vie en Gaule, il n'a jamais, semble-t-il, coupé les liens avec sa patrie.⁶⁸ N'oublions pas non plus l'histoire de **Sainte Marthe**, sœur de Marie-Madeleine, et de la célèbre Tarasque, animal fabuleux (serpent ou dragon de mer) qui sema la terreur en Provence avant de se laisser dominer par la sainte. Le lieu d'origine de ce monstre est, pourtant, moins connu. Voyons ce qu'en dit Voragine:

“Il [le dragon] était venu par mer depuis la Galatie d'Asie et avait été engendré par Léviathan, un serpent très féroce vivant dans l'eau, et par un animal appelé *onachus*, qui naît en Galatie: contre ceux qui le poursuivent, cet animal jette ses excréments comme un dard à une trentaine de mètres, et tout ce qu'il touche, il le brûle comme s'il était de feu. (555)

La Tarasque provençale serait, donc, originaire d'Asie Mineure. Notons aussi la référence assez curieuse à l'*onachus*: Voragine a dû emprunter cet animal imaginaire à Solin, en n'apportant que très peu de modifications dans sa description.⁶⁹

Terre pleine de souvenirs bibliques, pays où, même à l'époque seldjoukide et ottomane, abondaient des églises et des monastères, l'Asie Mineure était aussi associée, pour les Européens du Moyen Âge, avec de nombreux saints et martyrs, connus et vénérés partout dans la chrétienté. Les historiens de croisades, tel Guillaume de Tyr, les voyageurs comme Simon de Saint-Quentin, Bertrandon de la Brocquière, ou encore les hagiographes comme Jacques de Voragine, ne manquent jamais, en mentionnant une ville d'Asie Mineure, de rappeler au lecteur quel saint y est né ou y a souffert le martyre, ou quel miracle s'y est accompli. Parmi de nombreuses villes d'Anatolie, il y en a plusieurs qui reviennent de façon

⁶⁸ Ainsi, il prend à cœur la décision du pape Victor d'excommunier les évêques d'Asie Mineure, désireux de célébrer la Pâque le 14 nisan, comme les Juifs, et tentera de faire renoncer le pape à sa décision.

⁶⁹ Par exemple, le “bonnaque” de Solin devient “onachus” chez Voragine; d'après Solin, l'animal habite la Lydie et non pas la Galatie, comme le dit Voragine.

récurrente sous la plume des auteurs médiévaux. Ce sont, par ordre alphabétique, Césarée de Cappadoce, Edesse, Ephèse, Konya, Myre, Sébaste et Tarse. En recourant aux textes de notre corpus, jetons un regard d'ensemble sur ces villes pour en comprendre l'importance aux yeux des Français médiévaux du point de vue religieux.

Le nom de **Césarée**⁷⁰ apparaît plus d'une fois sur les pages des auteurs français du Moyen Âge. La ville est "illustre par ses miracles et prodiges" (Voragine 352), mais surtout par son association avec Saint Basile, né dans cette ville. Ainsi Guillaume de Tyr parle de "Cesaire, la citez dont misires sainz Basiles, li bons clers, fu arcevesques" (1:849).

Rubrouck, lui aussi, mentionne brièvement ce fait: "A l'octave de Pâques [4 avril] nous arrivâmes à Césarée de Cappadoce où est l'église de saint Basile le Grand" (241). Bertrandon de la Brocquière, ce voyageur du XVe siècle, regrette de ne pas avoir pu s'arrêter dans cette ville: "J'estoie passé à une demie journée prez d'une grosse ville où le corps saint Basile gist" (Voyage 120). Césarée de Cappadoce est aussi mentionnée à deux reprises dans la Légende dorée.⁷¹

La ville d'**Edesse** ne le cède en rien à Césarée quant à la réputation dans le monde chrétien. En plus de sa célébrité pour être le lieu où repose Saint Thomas et où, après sa fuite de la maison paternelle, Saint Alexis a passé dix-sept ans, "au service de Dieu, sur le parvis" (Voragine 505), Edesse doit sa notoriété surtout à la légende du roi Abgar d'Edesse, bénéficiaire d'une lettre du Christ et de son portrait miraculeusement produit et envoyé par le

⁷⁰ Césarée se trouve en Capadoce, territoire en Anatolie centrale aux frontières imprécises, qui tient une place à part dans la culture chrétienne, pas moins d'une centaine de saints ayant lié leur destin à cette terre.

⁷¹ Dans le chapitre sur saint Etienne (ch. 8), Voragine raconte l'histoire des deux jeunes gens, originaires de cette ville, qui ont été maudits par leur mère et guéris dans l'église de St. Etienne à Hippone en présence de saint Augustin. Le court chapitre sur saint Longin (ch. 47), connu pour avoir percé d'un coup de lance le corps de Jésus-Christ, raconte ce qui est arrivé à ce centurion par la suite: ayant cru dans le Christ, "il renonça à la vie militaire et, instruit par les apôtres, il mena une vie monastique à Césarée de Cappadoce durant vingt-huit ans et convertit de très nombreuses personnes par son exemple et par sa parole" (245).

Seigneur lui-même. Cet épisode est mentionné dans trois chapitres de La Légende dorée (ch. 5, 90, 155) ce qui témoigne de son renom. La sainte lettre a joué le rôle de protectrice de la ville mais, néanmoins, n'a pas réussi à sauver la ville des envahisseurs turcs:

Cette lettre de notre Seigneur Jésus-Christ a une telle puissance, dit-on, qu'aucun hérétique ni aucun païen ne saurait vivre dans la ville d'Edesse, et qu'aucun tyran n'oserait lui nuire. En effet, s'il arrive qu'un peuple en arme a pu s'attaquer à cette cité, un enfant se tient en haut de la porte et lit cette lettre, et le même jour les ennemis terrifiés s'enfuient ou, retrouvant un esprit pacifique, traitent avec les habitants; c'est ce qui est arrivé jadis, à ce qu'on raconte. Mais par la suite, la ville fut prise par les Sarrasins et profanée: elle perdit sa protection à cause de l'abondance des péchés qui s'est manifestée dans tout l'Orient. (874)

Ici, Voragine se réfère, évidemment, à la conquête d'Edesse par les Turcs le 23 décembre 1144, événement qui a eu d'énormes répercussions partout en Occident et qui a mené à la Seconde croisade.

La figure biblique qui a rendu **Ephèse** connu dans le monde chrétien est celle de saint Jean l'Évangéliste qui a passé une grande partie de sa vie dans cette ville, comme le résume Guillaume de Tyr: “[Les croisés] entrèrent en la cité d'Ephese qui moult est ennorée, porce que misires Jehan l'evangeliste i abita, preescha et morut; encore i pert sa sepouture” (1:746). L'auteur de Li Fet des Romains, racontant le passage de Pompée près d'Ephèse, se croit obligé de rappeler au lecteur que “Seinz Johans l'evangelistres fu vesques d'Ephese et i gist” (553). Cette ville doit sa gloire aussi à la légende chrétienne des Sept Dormants d'Ephèse, très connue en France à l'époque médiévale.⁷² Elle figure, entre autres, dans le texte de Voragine qui reproduit, presque mot-à-mot, le texte de Jean de Mailly qui à son tour l'a emprunté à Grégoire de Tours.

⁷² C'est ainsi qu'au début du XIII^e siècle s'est instauré la tradition des Sept Dormants de Marmoutier, près de Tours. Voir à ce sujet Voragine 1307.

Le nom de **Konya** (ou Iconium) apparaît souvent dans les sources occidentales médiévales, car cette ville se trouvait sur la route des croisés, des marchands et des voyageurs. Dans l'histoire chrétienne, Konya – comme tant d'autres villes d'Asie Mineure – est associée au nom de l'apôtre Paul qui y a prêché.⁷³ Comme en témoigne le récit d'un miracle auquel Simon de Saint-Quentin consacre l'ensemble du dernier chapitre de son Historia Tartarorum, même après l'installation des Turcs à Konya, qui en ont fait la capitale du nouvel empire, le Sultanat de Roum, la présence chrétienne continuait à se faire sentir fortement dans cette ville:

Anno prenotato, scilicet ab incarnatione Domini .MCCXLVII., mense junio, accidit miraculum quoddam apud Yconium in loco communi ubi crux erat sculpta in quodam palacio. Quidam enim jocularior ibidem stabat et in facie omnium astantium cum urso ludebat. Ursus autem levato cruce super crucem prope ipsum insistentem minxit statimque videntibus omnibus ibidem expiravit. Cumque christiani astantes super id quod acciderat Deum benedicerent atque laudarent, quidam Saracenus indignatus est valde quod ibi super miraculo facto Christum attolebant. Ideoque accedens in impetu tanquam in contemptum ipsius crucis et christianorum cum manu crucem percussit statimque brachium ejus cum tota manu qua illam percusserat totaliter exaruit. Iterumque Saracenus... super crucem mingere volens morte subitanea percussus interiit. Sicque christianorum multitudine Deum magnificante super tribus miraculis jam ibidem stensis, quidam Grecus inspiratione divina inflamatus accessit ad bajulum civitatis rogans ut illum locum immundum et abominabilem ei venderet, in quo ad honorem Dei et sancte Crucis ecclesiam edificaret, pro quo etiam, si ipsum ei concederet, promisit quod .XXII. milia soldanorum soldano daret. At vero kaldinus, Turcorum episcopus, cum audiret quod sic habere locum illud appeteret christianus, impedivit quibus modis potuit omnibus.⁷⁴

⁷³ Voir Voragine 464; Nogent 163-4.

⁷⁴ Saint-Quentin 118: "En l'an mentionné, à savoir 1247 après J.-C., au mois de juin, se produisit un miracle à Konya dans un endroit populaire là où fut sculptée une croix dans un certain palais. Un plaisant jouait là avec un ours devant la foule. L'homme insistant, l'ours leva la patte, pissa sur la croix et sur-le-champ mourut, devant la foule. Puisque, après l'accident, les chrétiens qui y étaient présents bénirent et louèrent Dieu, un certain musulman se fâcha que, le miracle ayant eu lieu, on glorifiât ainsi le Christ. Donc, par mépris pour la croix et les chrétiens, il brisa, furieux, la croix et tout de suite sécha son bras avec toute la main qui avait brisé la croix. Alors, le musulman... voulut pisser sur la croix, mais, frappé par une mort subite, expira. Alors que la foule des chrétiens glorifiait Dieu après ce triple miracle, un Grec, enflammé par l'inspiration divine, se rendit chez le gouverneur de la ville et le pria de lui vendre ce lieu immonde et abominable pour qu'il pût y construire une église à l'honneur de Dieu et de la sainte Croix. Si celui-là le lui octroyait, il promit de verser 22 mille soldes au sultan. Mais quand le kadi – évêque des Turcs – apprit que le chrétien désirait tellement cet endroit, il lui refusa tout moyen de réaliser son intention" (notre traduction).

Saint Nicolas a rendu célèbre la ville de **Myre**, située sur la côte sud de l'Anatolie et lieu de grand nombre de miracles, dont l'auteur fut le saint en question. Bornons-nous à mentionner la tombe miraculeuse de Saint Nicolas et le transport de sa dépouille en Italie au moment de la prise de la ville par les Turcs, ainsi racontée par Voragine:

Bien longtemps après [la mort de Saint Nicolas], les Turcs détruisirent la ville de Myre. Quarante-sept soldats de la ville de Bari passèrent par là, en présence de quatre moines, ils ouvrirent la tombe de Saint Nicolas et, en 1087, ils rapportèrent à Bari ses ossements qui baignaient dans l'huile. (34)

Les récits de voyages et des vies de saints médiévaux se réfèrent à **Sébastè** comme à un haut lieu commémorant la passion de Saint Blaise, évêque de cette ville, décapité en 315, et des Quarante martyrs, brûlés vifs. Dans son récit de voyage, Rubrouck rapporte avoir visité la sepulture des Quarante Martyrs lors de son passage à travers la Turquie,⁷⁵ et Simon de Saint-Quentin décrit la ville en ces termes: "ipsa est civitas Sebaste ubi beatus Blasius ejusdem urbis episcopus martirizatus est, et alii XL simul martires" (67).⁷⁶

Terminons notre bref parcours de villes d'Asie Mineure célèbres dans l'Occident médiéval par leurs références à diverses saintes figures de la chrétienté, en disant quelques mots sur **Tarse**, ville tout aussi illustre que les autres, et ce pour avoir été la patrie de l'apôtre Paul. En font mention Simon de Saint-Quentin ("Tarsus civitas archiepiscopalis, de qua Paulus apostolus fuisse se dicit," 86),⁷⁷ Guillaume de Tyr ("ilecques fu nez misires seinz Pol li apostres," 1:139) et tant d'autres.

Tels sont les renseignements les plus significatifs que l'on peut mettre en évidence lorsqu'il s'agit d'écrire l'histoire chrétienne de l'Asie Mineure. En fait, il peut paraître, à

⁷⁵ "Nous fîmes à Sebaste, dans l'Arménie Mineure, pendant la grande Semaine [21-22 mars 1255]. Nous y visitâmes le tombeau des quarante martyrs. Il y a là une église de Saint Blaise, mais je ne pus y aller, parce qu'elle est en haut, dans la forteresse" (241).

⁷⁶ "C'est la ville de Sebaste où le béat Blaise, évêque de cette ville, fut martyrisé, ainsi que 40 autres martyrs" (notre traduction).

⁷⁷ "Tarse, ville épiscopale, où naquit l'apôtre Paul, dit-on" (notre traduction).

première vue, que les médiévaux marquaient un intérêt fort limité aux références géographiques, n'ancrant tel ou tel épisode sacré dans un lieu précis que dans le but de rendre le récit plus convaincant et véridique. Il va sans dire que l'on accordait au contenu des légendes une plus haute importance qu'aux indications géographiques. N'oublions pas non plus que l'imprécision géographique était très répandue au Moyen Âge. Pourtant, l'analyse des textes permet d'affirmer que les noms de villes et d'autres endroits ne sont pas cités que pour la forme. Comme le souligne Guéret-Laferté, les relations médiévales de voyage – mais aussi les chroniques des croisades, les vies de saints, etc. – comportent très fréquemment des références aux lieux sacrés qui fonctionnent comme un *topos*, “lieu commun du savoir partagé” (334), les textes conjuguant ainsi “parcours géographique et parcours historique” (334). Un grand nombre de tels *topoi* en Asie Mineure devaient conférer un statut tout à fait particulier à ce territoire aux yeux des chrétiens au Moyen Âge. L'ensemble de la péninsule revêtait, pour ainsi dire, un caractère sacré. Ce n'est pas par hasard que, dans le chapitre intitulé “De nobilitate ac magnitudine regni Turquie” (“De la nobilité et la magnificence du règne de Turquie”), Simon de Saint-Quentin ne fait énumérer que les endroits sacrés par leur relation à l'histoire chrétienne: Mélitène, c'est la patrie de Saint Georges; Samosate garde la croix de l'un des deux voleurs, crucifiés avec le Christ; Sivas (Sébaste), comme nous l'avons déjà dit ailleurs, aurait vu le martyr de Saint Blaise; Néocésarée aurait donné naissance aux trois Rois Mages, etc.⁷⁸

Pour un chrétien, la Turquie, “pays des Turcs,” même en plein XIIIe siècle, restait une terre remarquable pour ses miracles, ses saints, ses martyrs. En fait, même au milieu du XVe siècle, quelques années avant la prise de Constantinople par les Turcs, Bertrandon de la Brocquière évoque constamment le passé chrétien de l'Asie Mineure devenue Turquie.

⁷⁸ Saint-Quentin 67-68.

Malgré des siècles d'occupation musulmane, cette terre continuait à être perçue, avec nostalgie, comme un des plus hauts lieux de la chrétienté.

2.3 L'ASIE MINEURE CONTEMPORAINE SOUS LE REGARD DES AUTEURS MÉDIÉVAUX

Tout en réservant une place considérable au passé antique et chrétien de l'Asie Mineure, les sources médiévales occidentales sont, en même temps, une véritable mine de renseignements sur la Turquie contemporaine. Nous nous intéresserons, dans la présente section,

- 1) à établir quel genre d'information sur la Turquie parvenait jusqu'au public français et par quelles voies,
- 2) à savoir sous quels noms le territoire de l'Asie Mineure était connu du public français du Moyen Âge, portant une attention particulière aux éclaircissements fournis par les auteurs eux-mêmes à ce sujet, et
- 3) à étudier de près la description de divers aspects du paysage turc, surtout la fonction de la description. En d'autres termes, quels buts les auteurs médiévaux poursuivent-ils en créant une telle image de la Turquie et jusqu'à quel point ces renseignements sont-ils crédibles ?

2.3.1 Sources d'information sur l'Asie Mineure contemporaine

Afin de donner une réponse à la première question posée ci-dessus, il faut comprendre les raisons pour lesquelles la Turquie attirait l'attention des Occidentaux durant la période médiévale. En effet, quel intérêt pouvait présenter pour les Européens ce pays assez lointain qui ne maintenait presque pas de relations directes (politiques ou économiques)

avec les états occidentaux? Malgré le fait que le Français ou l'Anglais se sentait, naturellement, plus concerné par ce qui se passait dans son propre pays et dans les pays proches du sien, le sort de la Turquie ne devait pas lui être tout à fait indifférent, vu le nombre et la diversité de renseignements contenus dans les chroniques, les récits de voyage et divers traités.

À en croire les sources, l'importance de la Turquie pour les Européens provenait, entre autres, de sa position géographique et de son implication dans le commerce international. Les auteurs occidentaux viennent confirmer, à maintes reprises, la réputation de la Turquie en tant que plaque tournante du commerce méditerranéen. Comme le relate René Grousset, le pays était un lieu d'échange et de commerce incontournable pour tous les marchands opérant sur la route liant l'Ouest à l'Extrême Orient:

Deux grandes routes transcontinentales unissaient à la fin du XIII^e siècle l'Occident et l'Extrême Orient. D'abord la route du Qiptchaq à Touenhouang, qui, pour les Occidentaux, partait des comptoirs génois et vénitiens de Crimée... Une autre route passait par le khanat mongol de Perse. On partait soit de la ville de Trébizonde... sur la mer Noire, soit de Lajazzo, le port le plus actif du royaume arménien de Cilicie... D'un côté comme de l'autre, à travers la partie orientale du sultanat seldjouqide d'Asie Mineure, étroitement vassal du khanat mongol de Perse, on gagnait Tauris, ville qui faisait figure de capitale de ce khanat.⁷⁹

L'importance commerciale de la ville de Layas est également mise en évidence par Marco Polo qui, dans le chapitre sur l'Arménie Mineure, ne cache pas son admiration pour la richesse et la prospérité de ce port anatolien:

Encore y a sur la mer une vile qui est apelee Laias, laquele est de grant marchandise, car sachiez que toute espicerie et dras de soie et dorez se portent a ceste vile et toutes autres choses. Et les marchans de Venise et de Gennes et de tous autres pays y viennent et vendent la le leur et achatent ce que mestier leur est; et chascuns qui veult aler en fra tere, ou marchant ou autre, prennent leur voie de ceste vile. (136)

⁷⁹ René Grousset, L'Empire des steppes (Paris: Payot, 1948) 382-3.

Les textes médiévaux rapportent aussi que la Turquie ne se trouvait pas que sur la route du grand commerce d'Orient. D'après Rubrouck, le commerce marchait tout aussi bien dans l'axe nord-sud: "C'est là [à Soldaïa, en Crimée] où abordent tous les marchands venant de Turquie pour passer vers les pays septentrionaux, ceux aussi qui viennent de Russie et veulent passer en Turquie" (283).

L'expansion territoriale de l'Empire ottoman n'a pas mis fin au commerce international en Turquie, les marchands européens y venant presque aussi nombreux que dans les siècles précédents. Ainsi, Brocquière – qui, à propos, se fait lui-même passer pour un marchand afin de pouvoir entrer et voyager librement en Turquie – raconte qu'une fois arrivé à Bourse, il se dirige directement au bazar de la ville où il ne tarde pas à tomber sur un marchand génois auquel il avait des lettres à remettre et, après, ce même Génois le "fist mener a l'ostel d'ung Florentin" (Voyage 131). Il paraît que la réalité ne correspondait pas tout à fait aux idées répandues sur une Turquie repliée sur elle-même et présentant un danger de mort à tout chrétien qui s'y aventurerait, puisque l'on voit bien que les Européens avaient la liberté de faire du commerce, de tenir une auberge en Turquie en pleine période d'expansion ottomane. Pourtant, malgré cela, il faut reconnaître que la peur du danger est toujours à l'arrière-plan dans le récit de Brocquière, et il est bien loin le temps où les Européens se comportaient en maîtres en Turquie, gérant de grandes entreprises, comme celle dont fait mention Rubrouck:

A Yconium je trouvai... un marchand Génois d'Acre, appelé Nicolas de Sancto Siro, qui, avec un sien compagnon de Venise, appelé Boniface de Molendino, avait monopolisé tout l'alun de Turquie, si bien que le Soudan de Turquie ne pouvait en vendre à personne, si ce n'est à eux deux. (242)

Devant ces témoignages, il est lieu de remarquer que l'intérêt commercial débouchant sur l'expansion économique de l'Occident vers l'Orient, entamée par les croisades, peut être

interprété comme expression de colonialisme, d'impérialisme économique occidental vis-à-vis de l'Orient et comme début de la constitution du discours orientaliste en Occident.⁸⁰

L'intérêt que la Turquie devait présenter aux Européens du point de vue commercial était aussi lié aux produits de Turquie connus en Occident. Parmi de tels produits une place importante revenait aux tapis turcs: parti de Bourse pour Constantinople, Brocquière s'arrête un moment dans la plaine de Guémlik afin d'observer la production de ces tapis ("Et fu le lieu où je veis premierement faire les tappis de Turquie," 138). Simon de Saint-Quentin, lui aussi, mentionne dans les passages consacrés à l'industrie et à l'économie de la Turquie des produits qui étaient surtout en demande en Europe. Il s'agit avant tout de l'alun turec, très demandé par l'industrie textile occidentale: "est autem alumnis minera juxta Savastiam que valet unam argentariam" (69).⁸¹ Après vient le "coccus" ou "kermès" (graine d'écarlate). Comme le souligne Jean Richard, la draperie médiévale faisait venir ce produit surtout d'Espagne, de Provence ou de Grèce, mais celui de Turquie n'était pas inconnu non plus. Enfin, la laine turque s'avère avoir été exceptionnellement importante pour l'industrie textile européenne, comme il devient évident à la lecture du témoignage suivant: "Ibi eciam preter lanas ovium habent lanam caprinam optimam de qua fiunt capelli de bonet qui mittuntur venales in Franciam et Angliam."⁸²

L'exportation de la soie, tissu si apprécié et recherché en Occident, ne manquait pas non plus d'attirer les regards des Européens sur la Turquie. Dans le chapitre sur la "province de Turquemanie" (ch. XX), Marco Polo relate tout expressément qu'"Ermins et Grex, qui

⁸⁰ Voir Robert Bartlett, *The Making of Europe: Conquest, Colonization and Cultural Change, 950-1350* (Princeton: Princeton University Press, 1993); Robert I. Burns, *Medieval Colonialism. Postcrusade Exploitation of Islamic Valencia* (Princeton University Press, 1975).

⁸¹ "Il y a une mine d'aluminium près de Sébaste qui en vaut bien une d'argent" (notre traduction). Voir aussi Cl. Cahen, "Le Commerce anatolien au début du XIIIe siècle," *Mélanges d'histoire du Moyen Âge* (1951): 91-101.

⁸² Saint-Quentin 69: "Là, en plus de la laine de brebis, ils ont aussi de la laine de chèvre excellente dont on fait du tissu de bonnet qui se vend en France et en Angleterre." (notre traduction)

melleement demeurent avec eulz [les Turcs] en villes et en chastiaus... labeurent dras de soie de maintes couleurs moult biaux et moult riches [en] moult grant cantite, et d'autres choses assez" (137). Quant à Rubrouck, il rapporte que, parmi les produits exportés par les Turcs vers les pays du Nord, figuraient des toiles de coton, des épices et des draps de soie (284). Simon de Saint-Quentin, lui aussi, fait mention d'étoffes de soie produites en Turquie, comme "sabit" et "tabis" (70).

À la valeur économique internationale du territoire anatolien vient s'ajouter la valeur religieuse dans ce sens que la Turquie fut, pendant des siècles, considérée comme une des trois principales routes menant à la Terre Sainte.⁸³ Avant le déferlement des Turcs en Asie Mineure, les pèlerins européens n'hésitaient pas à se rendre en Palestine en traversant l'Asie Mineure, terre chrétienne faisant partie de l'Empire byzantin. Vers le XIV^e siècle, pourtant, la popularité de cette voie a bien diminué, les pèlerins désirant éviter des ennuis que pouvaient leur créer les musulmans, devenus désormais les seuls maîtres de cette terre. La description faite par Hayton de la deuxième voie menant à la Terre Sainte explicite la raison pour laquelle le passage à travers la Turquie est devenu, vers le début du XIV^e siècle, impraticable pour les pèlerins:

L'autre seroit la voie de Costantinoble, c'est à savoir par celle voie que tindrent le duc Godefroi de Buillon e les autres pelerins de celui temps. E, si come je croi, le passage general porroit aller seurement jusques à la cité de Costantinoble, mes passant le braz Saint Jorge, e alant par Turquie jusques au roiaume d'Ermenie, la voie ne seroit pas seure, por les Turquemans qui sont Sarazins, e qui habitent en la Turquie. (247)

Le rêve de récupérer la Terre Sainte et d'assurer la sécurité de tous les pèlerins s'y rendant a donné lieu à un grand nombre de projets et de traités dans lesquels les auteurs émettent des propositions qui permettent d'éliminer une fois pour toutes le péril turc (et

⁸³ Les deux autres routes passaient, l'une par l'Afrique, l'autre par la mer. Voir Hayton 247-248.

musulman, en général). À ce propos ont été écrits le récit de voyage de Brocquière et Directorium ad passagium faciendum, texte latin d'un certain Brochard, adressé en 1332 à Philippe VI de France.⁸⁴

Sans être toujours sûr que ses propres forces soient suffisantes pour triompher des Turcs, l'Occident a nourri, pendant un certain temps, l'espoir d'attirer à ses côtés les conquérants mongols, les Européens étant persuadés du penchant des Mongols pour le christianisme.⁸⁵ Même après que les espoirs d'amener les Mongols à la foi chrétienne se sont effondrés, on a continué en Occident à croire à la possibilité de trouver en les Mongols des alliés contre les Turcs, ne serait-ce que pour rendre sûr le passage à travers la Turquie:

Voirement, les Tartars porroient delivrer e assurer celle voie [la voie de Constantinople], e porroient ordener que de la terre de Turquie seroit aporté à l'ost des pelerins de vitaille asses e chevaus à pris covenable. (Hayton 247-248)

Pourtant, les Mongols ont disparu du Proche-Orient aussi vite qu'ils y étaient apparus, laissant les musulmans de la région plus forts que jamais. La voie de Turquie s'est donc définitivement renfermée, la seule voie restée libre aux pèlerins étant celle de la mer.

Ce qui est frappant dans la sélection que les auteurs médiévaux opèrent parmi les informations disponibles sur la Turquie, c'est la priorité accordée à l'aspect militaire. Les guerres interminables entre Européens et Turcs pour la domination du bassin méditerranéen devaient réchauffer, au cours des siècles, l'intérêt des Occidentaux pour la Turquie et les Turcs et leur faisaient rechercher toujours plus de renseignements sur l'ennemi pour le vaincre plus facilement. Par cela s'explique la profusion de détails de toute sorte que fournissent les auteurs occidentaux. Ainsi, en lisant le récit de voyage de Brocquière – qui se

⁸⁴ “Directorium ad passagium faciendum,” RHC, Documents arméniens, vol. 2 (Paris: Imprimerie impériale, 1906) 504: “Comment on doit avoir certaine esperance de triompher legierement des Turcz.”

⁸⁵ Voir, par exemple, Jean de Joinville, La Vie de Saint-Louis, ed. Jacques Monfrin (Paris: Garnier, 1995) 423-427.

présente, à première vue, comme une simple relation d'un voyageur mettant toutes ses observations par écrit de façon plus ou moins désordonnée – le lecteur quelque peu avisé comprendra qu'il s'agit du rapport d'un espion. Brocquière apporte, par exemple, un éclairage sur les luttes intestines entre seigneurs turcs, indice du manque d'unité dans l'empire (Voyage 120), sur la véritable religion de nombreux féodaux turcs, le christianisme, et la présence des chrétiens dans l'armée turque (119). Il observe également qu'il ne faut pas attendre d'aide de la part des Grecs, car tout chrétiens qu'ils sont, "ils n'aiment point les Crestiens obeyssans à l'église de Romme" (149). Il va de soi que ce genre de renseignements serait de la plus haute valeur au cas où la guerre éclaterait entre la France (ou n'importe quel autre pays d'Occident) et l'Empire ottoman. Vers la fin de son récit, Brocquière jette le masque de voyageur naïf et passe à faire la liste de tous les renseignements nécessaires pour vaincre les Turcs, précédée de l'avant-propos suivant:

E pour ce que j'ay ung peu hanté les Turcz et veu leur maniere de faire, tant en leur façon de vivre que en leurs habillemens de guerre... je me suis enhardy... d'en parler ung pou selon mon entendement. Et principalement pour ce qu'ilz ont eu autrefois de grans victoires sur les Crestiens, les manieres qu'il faudroit tenir pour les rompre et deffaire en bataille, et avecques quelles gens, et gaignier leurs seigneuries. (216-217)

D'autres auteurs, comme Brochard sus-mentionné, suggèrent des idées analogues à celles de Brocquière. Même Simon de Saint-Quentin, qu'on ne peut nullement soupçonner d'être un lutteur acharné contre le péril turc, après une description détaillée des guerres entre seigneurs turcs et de la faiblesse du Sultanat de Roum contre les Mongols, glisse sur l'intérêt que Saint Louis – en pleins préparatifs pour la croisade – aurait à envahir la Turquie affaiblie plutôt que la puissante Egypte:

Unde et a multis creditur quod si rex Francie Ludovicus mare transiens recto tramite venisset in Turquiam, libere et absque ulla contradictione reddidissent ei terram. Nam et Egipti terra quam primo agressus est valde est periculosa.⁸⁶

En résumé, les informations circulant en France sur les Turcs de l'Asie Mineure reflètent les intérêts que la Turquie présentait aux Français durant la période étudiée, intérêts économiques, religieux et, surtout, militaires. Les enjeux étant de taille, on peut supposer que les auteurs prenaient soin d'être aussi précis que possible et ne se permettaient pas trop de fantaisie dans la présentation des faits concernant cette région. Serait-il juste de dire que le public français avait raison de croire à l'exactitude des faits contenus dans les œuvres consacrées – ne serait-ce qu'en partie – aux Turcs ? À notre avis, oui. Et cela pour deux raisons. D'une part, la plupart des auteurs écrivant sur la Turquie ont vu ce pays de leurs yeux (Robert le Moine, Raimond d'Agiles, Foucher de Chartres, Simon de Saint-Quentin, Hayton, Brocquière, Brochard) ou, au moins, ont vécu assez longtemps dans la région (Guillaume de Tyr) pour être crédibles. D'autre part, les auteurs font souvent un effort pour nous apprendre la source exacte de l'information, comme s'ils craignaient de ne pas être crus. Ainsi, Brocquière, en décrivant l'une des provinces de la Turquie, la Caramanie, précise d'où il tient les informations la concernant: "Trouvay en ceste ville de Cuhongne ung homme nommé Anthoine Passerot, banny de Famagoste... il m'a conté tout l'estat du pays et le gouvernement de ce seigneur..." (Voyage 117).

⁸⁶ Saint-Quentin 81: "Beaucoup de gens croient que si Louis, roi de France, venait, la mer traversée, droit en Turquie, on lui rendrait cette terre vite et sans contredit. Quant à la terre égyptienne, qui sera attaquée d'abord, elle est bien dangereuse." (notre traduction)

2.3.2 *Diverses appellations de l'Asie Mineure dans l'Occident médiéval*

En plus de l'appellation antique "Asia Minor," apparaissant surtout dans les sources médiévales en latin,⁸⁷ le public médiéval français connaissait le territoire en question sous divers noms, les plus communs étant Romania, Grèce, Anatolia, Turquie. On peut affirmer que ces appellations reflètent, dans les grandes lignes, la situation géo-politique de la région à des moments historiques différents. Ainsi, les chroniqueurs des premières croisades désignaient le plus souvent au nom de "Romanie" les terres parcourues par les croisés depuis Constantinople jusqu'à Antioche: les croisés "profecti igitur a Nicaea civitate in Romaniam,"⁸⁸ "vint une novele de Romanie" (Tyr 1:185), etc. Cette désignation – Romanie, c'est-à-dire "terre des Romains/Byzantins" – est bien logique, si l'on prend en compte le fait que l'Asie Mineure faisait depuis des siècles partie de l'Empire byzantin, alors que les Turcs n'y étaient présents que depuis quelques décennies seulement, étant perçus par les Occidentaux comme des envahisseurs à chasser le plus vite possible. Il faut quand même remarquer que, déjà dans les chroniques des croisades, apparaît le terme "Turquie" ("il passerent le braz Sainte Jorge et furent en Turquie," Tyr 2:116), mais là, il ne se réfère qu'à la partie de la péninsule dont les Turcs s'étaient emparés sur les Byzantins et non pas à l'ensemble de l'Asie Mineure.

Aux XIIe et XIIIe siècles Byzance continuait à exercer une influence notable, bien qu'affaiblie, dans la péninsule, n'ayant pas encore perdu toutes ses terres au profit du grandissant Sultanat de Roum (ou l'Empire seldjoukide). Cette influence toujours présente se

⁸⁷ *Ymago Mundi* de Pierre d'Ailly. Il est fort rare de rencontrer cette forme en langue vulgaire. Voir "Menor Aise" chez Hayton 160.

⁸⁸ Raymond d'Aguilers, "Gesta Dei per Francos," *RHC Occ*, vol. 3 (Paris: Imprimerie nationale, 1866) 241: "Ils allèrent alors à Nicée, ville de Romanie." (notre traduction)

perçoit dans l'emploi périodique du terme "Grèce," très proche de celui de "Romania,"⁸⁹ dans ce sens qu'il se réfère toujours au même empire, au même peuple (Romains/Grecs/Byzantins; Romanie/Grèce/Byzance). Ainsi, Hayton, auteur du XIV^e siècle, donne les éclaircissements suivants à ce sujet: "E cestui regne de Turquie est apellee Grece de tous le plus de la gent d'Orient, car anciennement l'empereor de Grece tenoit cette terre come sue propre..." (132).

Comment les Grecs/Byzantins eux-mêmes appelaient-ils leur empire? Les auteurs médiévaux ont la réponse à cette question aussi. Voyons ce qu'en dit Brochard, auteur de Directorium ad passagium: "Les Grecs appellent cette region Anathely, c'est-à-dire Orient, pour ce que tout homme alant de Constantinoble en Jherusalem a et regarde tousjours devant luy orient" (506). Il faut bien reconnaître quand même que le terme "Anatolie" n'a jamais joui d'une grande popularité dans l'Occident médiéval.

Si le XII^e siècle a connu l'Asie Mineure surtout sous le nom de "Romanie," la majeure partie de la péninsule étant encore entre les mains des Byzantins, le XIII^e et le XIV^e siècles ont vu de grands changements politiques sur l'ensemble du territoire de l'Asie Mineure: le rétrécissement de l'Empire byzantin, le parcellement du Sultanat de Roum, l'apparition de nombreux "beyliks" (états) turcs menant entre eux des guerres continues pour le pouvoir, etc. Cette situation politique troublée trouve son écho dans la multiplication de termes désignant ce territoire (Grèce, Anatolie, Turquie), mais c'est le terme "Turquie" qui finit par s'imposer avec le temps, le pouvoir étant définitivement passé aux Turcs. Les Européens en étaient pleinement conscients, comme il devient évident à la lecture des passages suivants tirés des ouvrages de Brochard et de Hayton où il s'agit justement des raisons pour lesquelles l'Asie Mineure antique s'appelle maintenant "Turquie":

⁸⁹ Le terme "Romania" disparaît des textes occidentaux, les premières croisades terminées.

Icelle region... ja soit ce que on appelle maintenant en langaige vulgaire Turquie, pour ce que les Turcz tiennent à present, au dommage et deshonneur du nom chrestien, toutesfois, en la Sainte Escripiture, on le nomme Aise. (Directorium 506)

Dans cet extrait, le passage du temps et les changements qui prennent place se mettent en évidence par l'utilisation des adverbes de temps "maintenant" et "à présent" et la mise en parallèle des anciens et nouveaux noms de cette terre, "Aise" (c.-à-d. "Asie") et "Turquie." Le fait que la Turquie soit ainsi appelée en "languaige vulgaire" est également digne de mention: pour les auteurs d'expression latine cette terre reste toujours "Asie Mineure."

Sans être aussi pathétique que Brochard, Hayton constate, lui aussi, le passage de l'Asie Mineure aux mains des Turcs. Après avoir mentionné l'ancienne appartenance de cette terre à l'empereur byzantin, Hayton continue ainsi: "E depuis les Turcs pristrent la seignorie de Turquie... e de ça donques les Turcs habiterent en cele terre, e depuis fu apelee Turquie, nomeement des Latins" (132).

2.3.3 Fonction du paysage anatolien chez les auteurs médiévaux français

Dans les chroniques et surtout les récits de voyage médiévaux, la narration laisse souvent la place à la description. Parce qu'il présente de nombreux détails minutieux, le texte descriptif – qu'il date du Moyen Âge ou du XIXe siècle – crée un effet de vérité objective, alors qu'en réalité la description, d'après la définition de Jean Rohou, est "moins référentielle que fonctionnelle. Elle vise moins à renseigner qu'à orienter le lecteur. Elle crée une ambiance, sert de base, de cadre pour tel épisode du récit... les états d'âme s'inscrivent par avance dans les paysages..."⁹⁰ C'est encore plus vrai pour la description médiévale, car l'on sait l'importance que la mentalité du Moyen Âge accordait à la pluralité des interprétations

⁹⁰ J. Rohou, Études littéraires: guide de l'étudiant (Paris: Nathan, 1997) 67.

des textes sacrés et aussi, par extension, de la littérature profane. Que l'on pense à une doctrine très pratiquée au Moyen Âge, la doctrine des quatre sens selon lesquels on interprète les textes religieux (littéral, allégorique, tropologique, anagogique);⁹¹ ou encore à la prolifération de symboles dans les moindres aspects de la vie, quand tout – animaux, plantes, pierres, éléments naturels, enluminures, poésie – recèlent de multiples significations moralisantes ou métaphoriques. Le Moyen Âge pensait en symboles.⁹² Il importe de ne pas oublier cette vérité lorsque l'on analyse non seulement des textes religieux ou des œuvres de fiction, mais aussi des chroniques et des récits de voyage dont la majorité, à propos, fut écrite par les ecclésiastiques, versés dans la scolastique et influencés par les textes sacrés.

On sait que toute description est un choix. Un choix parmi les objets qui se développe par le déroulement d'une famille de mots (ou un "réseau verbal"),⁹³ centré sur un ou plusieurs mots-thèmes. Analysons quelques passages descriptifs tirés des chroniques des deux premières croisades dans le but de comprendre comment les auteurs médiévaux percevaient le paysage anatolien ou, plutôt, quelle image de la Turquie ils essayaient d'imposer à leur lectorat par la description de son paysage.

2.3.3.1 Le paysage anatolien chez les auteurs du XIIe siècle (époque des premières croisades)

Il n'est pas rare que les auteurs se bornent à décrire en quelques mots seulement le paysage qui se présente aux yeux des croisés, sans trop y attirer l'attention des lecteurs:

⁹¹ H. de Lubac, *Exégèse médiévale: les quatre sens de l'Écriture* (Paris: Aubier, 1954-1964).

⁹² Consulter à ce sujet les ouvrages suivants: Alice Planche, *Des plantes, des bêtes et des couleurs* (Orléans: Paradigme, 1998); Centre universitaire d'études et de recherches médiévales d'Aix, *Les Couleurs au Moyen Âge* (Aix-en-Provence: Publications du CUERMA, 1988); François Garnier, *Le Langage de l'image au Moyen Âge* (Paris: Le Léopard d'or, 1995); Guy-H. Allard, "La Pensée symbolique au Moyen Âge," *Les Cahiers Internationaux de Symbolisme* 21 (1972) 3-17; Luisa R. S. Tarugi, ed., *Il simbolo dall'Antichità al Rinascimento* (Milano: Nuovi orizzonti, 1995); Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental* (Paris: Éd. du Seuil, 2004).

⁹³ Rohou 66.

“interea cœpimus intrare in optimam terram, plenam corporalibus alimentis deliciis.”⁹⁴ Cette sorte de description ne vise qu’à mettre en évidence la richesse du pays traversé (les environs de la ville de Konya/Iconium), rien de plus. Maints autres passages descriptifs sont plus détaillés, plus évocateurs mais également dépourvus de toute réaction subjective; le style reste sobre, précis. De tels textes rappellent, par moments, un manuel de géographie, comme c’est le cas du passage suivant, où l’auteur, Odon de Deuil, décrit les trois routes qui mènent de Nicomédie à Konya, la route de gauche étant impraticable parce que:

... nivibus montium in hieme terreretur. Quae dexteram tenet, pacatior est et abundantior, sed marinis anfractibus triplicem moram facit viantibus, habens fluvios et torrentes timendos in hieme loco nivium et Turcorum. Media vero partis utriusque commodis et dispendiis temperatur; breviori longior, sed tutior; longiori brevior et tutior, sed pauperior.⁹⁵

Pourtant, de tels passages secs et “scientifiques” sont peu nombreux en comparaison avec ceux où l’auteur s’efforce à toucher le cœur par les élans d’une éloquence sublime. Il s’agit de montrer la Turquie en tant que territoire ennemi où, à chaque pas, le soldat du Christ est sous la menace d’un danger mortel. Seules les villes servent parfois de refuge aux croisés qui peuvent, enfin, avoir un moment de détente. Aussitôt que l’on quitte les remparts d’une ville, le danger commence de nouveau à guetter les chrétiens. Cette tension continuelle qui torture les croisés s’exprime, dans les chroniques des deux premières croisades, à travers la description de la nature anatolienne. Certains auteurs – Albert d’Aix, Robert le Moine, Odon de Deuil, entre autres – excellent dans l’art de créer d’admirables passages descriptifs qui confèrent à leurs œuvres une atmosphère dramatique, voire épique.

⁹⁴ Pierre Tudebode, “Hierosolymitano Itinere,” *RHC Occ*, vol. 3 (Paris: Imprimerie impériale, 1856) 30: “En attendant, nous nous mîmes à entrer dans une terre magnifique, pleine de délicieux aliments.” (notre traduction)

⁹⁵ Odon de Deuil, *Histoire de la croisade de Louis VII*, ed. M. Guizot (Paris: J. L. J. Brière, 1824), 339-340 : “en hiver les neiges qui couvrent les montagnes suffiraient à l’effrayer [l’armée]. La route de droite est meilleure, et offre plus de ressources; mais ceux qui la suivent y trouvent une triple cause de retard, dans les anfractuosités des bords de la mer, et dans les fleuves et les torrents, fort dangereux en hiver et qui remplacent les neiges et les Turcs.”

Qu'est-ce que la Turquie à travers le regard des chroniqueurs médiévaux français ?

Avant tout, c'est le pays d'une chaleur torturante qui fait mourir les croisés de soif et leur fait endurer mille autres souffrances:

...obsessi itaque in tantam sitis angustiam devenerunt, quod venis equorum incisis boumque et asinorum aliarumque pecudum sanguinem eliciebant et bibebant... Quid plura ? Nullum erat vitae solatium, ubi sola mors pereuntibus erat subsidium.⁹⁶

Albert d'Aix brosse un tableau encore plus impressionnant, nous montrant des femmes enceintes – épouses ou compagnes des croisés – qui, “solis et torridae plagae inaestimabili ardore exhaustis,”⁹⁷ font fausse-couche au bord du chemin, sous les regards de tous ceux qui passent.

Des fléaux encore plus cruels poursuivent les croisés partout en Turquie. Ils sont ainsi résumés par Odon de Deuil: “...processum fames prohibebat et hostis, et incognita montium labyrinthus.”⁹⁸ En effet, la faim torture souvent l'armée chrétienne. Parfois, la faim est due à l'animosité de la population locale qui vend de la nourriture aux croisés à des prix exorbitants; mais le plus souvent l'absence de nourriture provient du caractère désertique des régions traversées:

Dehinc per quindecim dies continuos viam suam continuantes, amplius in solitudines et loca inhabitabilia et horroris, per montana asperrima incedebant, ubi nichil reperientes, non hominem, non pecudem, gravi fame cœperunt coartari.⁹⁹

⁹⁶ Robert le Moine, “Historia Iherosolimitana,” *RHC Occ*, vol. 3 (Paris: Imprimerie impériale, 1856) 733 : “Ils devinrent si obsédés par la soif qu'ils coupaient les veines aux chevaux, aux taureaux, aux ânes et aux autres animaux et buvaient le sang pressé... Quoi d'autre? Rien ne pouvait servir de consolation là où seule la mort était le refuge des voyageurs.” (notre traduction)

⁹⁷ Albert d'Aix, “Historia Hierosolymitana,” *RHC Occ*, vol. 4 (Paris: Imprimerie nationale, 1879) 339: “épuisées par l'inexprimable chaleur de la terre brûlante et torride” (notre traduction).

⁹⁸ Deuil 342: “La faim, l'ennemi et les labyrinthes inconnus de ces montagnes s'opposaient... à une marche en avant.”

⁹⁹ Aix 566: “De là ils poursuivirent leur chemin pendant quinze jours, marchant dans des lieux solitaires, des terres inhabitées et horribles et d'après montagnes où, ne rencontrant ni homme ni animal, ils commencèrent à souffrir d'une atroce faim.” (notre traduction)

Mais ce sont surtout les infranchissables montagnes de l'Anatolie qui inspirent une profonde horreur aux chrétiens, et les auteurs n'épargnent pas d'efforts à la recherche d'une expression extraordinaire, destinée à frapper l'imagination du public. Il arrive que les descriptions soient assez brèves. Mais toutes brèves qu'elles soient, la densité de leur expression n'enlève rien à la valeur expressive du style: "per juga montium et angustas fauces viarum";¹⁰⁰ "per mediam Romaniam, per abrupta montium et decliva vallium incedens";¹⁰¹ "intravimus in diabolicam montaneam, quae tam nimis erat alta atque angusta, quod nullus nostrorum audebat..."¹⁰²

Point n'est besoin de longues scènes pour nous dévoiler l'horreur de la situation dans laquelle se sont enlisés les croisés. Citons, pourtant, deux longs passages d'une certaine valeur littéraire, de notre point de vue, qui nous révèlent toutes les difficultés que les chrétiens ont dû affronter en parcourant l'Anatolie:

Primam vero jacturam et maximam fecimus in hos montes... Inerat enim ibi torrens sinuosus et rapidissimus, quem oportebat in die novies vel octies transvadare... Post haec sumus redditi marinis anfractibus, saxosos montes et arduos fere quotidie inventuri, et torrentium defossos alveos quos erat labor etiam vacuos pertransiri; et si nivibus vel imbribus auferentur, non esset possibilis eorum rapacitas ab equite vel pedite transnari.¹⁰³

¹⁰⁰ Aix 564: "(marchaient) à travers les chaînes de montagnes et d'étroits défilés." (notre traduction)

¹⁰¹ Aix 357: "traversant la Romanie centrale, les montagnes abruptes et les vallées en pente douce." (notre traduction)

¹⁰² Tudebode 34: "nous entrâmes dans la montagne diabolique, qui était si excessivement haute et étroite qu'aucun de nous n'osait..." (notre traduction)

¹⁰³ Deuil 353: "Ce fut au milieu de ces montagnes que nous éprouvâmes la première perte... Nous avons rencontré en ce pays un torrent tortueux et très rapide qu'il nous fallut traverser à gué huit ou neuf fois en un jour... Après cela nous retrouvâmes les anfractuosités des bords de la mer; presque tous les jours nous rencontrions des montagnes escarpées et couvertes de rochers, et des lits de torrents très profonds, qu'il était très difficile de franchir, même quand ils étaient à sec."

Mais il est impossible d’imaginer rien de plus affreux que les montagnes du sud de la Turquie, le Taurus, désigné souvent dans les textes médiévaux français du nom de “Noire Montagne” ou de “montagne diabolique”¹⁰⁴:

Circa meridiem secundae diei mons exsecrandus faciliorem transitum habebat... Mons erat arduus et saxosus, et nobis erat per clivum ejus ascensus, cujus cacumen nobis videbatur tangere caelum, et torrens in valle concava descendere in infernum... Labuntur de rupibus praeruptis summarii, obvios quosque sternentes usque in profundum abyssi... Inclinatur dies, et semper crescit in antro supellectilis nostrae congeries...¹⁰⁵

La présence d’adjectifs et de noms expressifs (exécration, rude; enfer, abîme, gouffre), le passage de l’imparfait au présent historique rendent la narration extrêmement vive. Le lecteur a l’impression de tout voir de ses propres yeux, d’y être présent en personne. Le ton pathétique, les tableaux touchants, tout porte à croire que l’objectif principal que poursuivent les auteurs, en créant de tels passages consiste à nous faire nous apitoyer sur le sort des “nôtres” (les chrétiens) et à nous faire haïr davantage l’ennemi (les Turcs).

Evoquons encore deux réalités, sur lesquelles les auteurs mettent toujours l’accent afin de rendre le tableau plus effrayant encore. Ces réalités font partie intégrante de tout paysage montagneux de l’Anatolie. Il s’agit de guides-traîtres et d’embuscades tendues par les Turcs.

Le guide est quelqu’un d’incontournable dans les montagnes anatoliennes, qualifiées – on s’en souvient – de “labyrinthes inconnus.” Très souvent, le guide, qu’il soit sien ou

¹⁰⁴ La représentation de la montagne dans les chroniques et les chansons de geste épiques présente des ressemblances frappantes. Nous recommandons, à ce sujet, un article récent de Dominique Boutet, “La Montagne dans la chanson de geste: topique, rhétorique et fonction épique,” La montagne dans le texte médiéval: entre mythe et réalité, éd. Claude-Al. Thomasset, Danièle James-Raoul (Paris: Presses de l’Université de Paris-Sorbonne, 2000) 227-241.

¹⁰⁵ Deuil 361-2: “Vers midi de notre seconde journée de marche, se présente une montagne exécration, difficile à traverser... La montagne était escarpée et couverte de rochers; nous avions à la monter par une pente rude, son sommet nous semblait atteindre aux cieux, et le torrent qui coulait dans le fond de la vallée paraissait voisin de l’enfer... Les bêtes de somme tombent de dessus les rochers escarpés, entraînant ceux qu’elles rencontrent dans leur chute, et jusque dans les profondeurs de l’abîme... Le jour tombait, et le gouffre se remplissait de plus en plus des débris de notre armée.”

étranger, s'avère être traître. C'est, par exemple, le cas du comte de Toulouse, Raymond, corrompu par les Turcs ("donis Turcorum corruptus," Aix 564), qui, tel Ganelon, mène les croisés par des chemins désertiques: "Sic corrupti per deserta et invia et solitudines locaque arida totum conducebant exercitus."¹⁰⁶ Les chrétiens finissent par tomber dans une embuscade montée par les Turcs. Odon de Deuil raconte une histoire similaire, seulement cette fois c'est l'empereur allemand, Conrad, qui, lors de la Seconde croisade, se laisse tromper par un guide local:

Imperator enim Alemannorum a duce suo proditus, et in concavis montibus clam relictus, multis suorum jaculis Turcorum confossis millibus, retrocedere compulsus est.¹⁰⁷

Les Turcs semblent se sentir bien à l'aise dans les montagnes et ne font, pour ainsi dire, qu'un avec ce paysage inhospitalier et dangereux. Pour les chroniqueurs, les montagnes deviennent synonymes d'embuscades parce qu'à n'importe quel moment on peut s'attendre à l'apparition des archers turcs qui vont et viennent avec la même vitesse, semant la terreur et la mort parmi les croisés.

Le danger est donc partout sur les routes de la Turquie, et le décor, prenant une importance considérable dans la création de l'atmosphère, ne fait que renforcer ce sentiment. Le récit que Louis VII, roi de France, livre dans une lettre à l'abbé Suger fait revivre cette atmosphère hostile et inquiétante:

... par Romaniam partes direximus iter nostrum. In quibus sane partibus, tum pro fraude Imperatoris, tum pro culta nostrorum, non pauca damna pertulimus: et graviter quidem in multis periculis vexati sumus. Non defuerunt quippe nobis assiduae infidiae, graves viarum difficultates, quotidiana bella Turcorum, qui permissione Imperatoris in terram suam militiam Christi

¹⁰⁶ Aix 564: "Ainsi, les corrompus [le comte et les siens] menaient toute l'armée par les déserts, les terres sans chemin, les solitudes et les lieux torrides." (notre traduction)

¹⁰⁷ Deuil 337: "L'empereur des Allemands, trahi par son guide qui l'abandonna secrètement au milieu des gorges des montagnes, après avoir perdu plusieurs milliers des siens percés par les flèches des Turcs, se vit obligé de rétrograder."

persequi venerant, et in detrimentum nostrum totis viribus incumbabant. Et quoniam in multis locis non poterant victui necessaria reperiri, graviter afflicti sunt per aliquantulum temporis populum fame: et in una diebus, prout peccatis nostris exigentibus iudicium divinum permisit, plerique ceciderunt de Baronibus nostris... Nos autem ipsi frequenter in periculo mortis fuimus, sed tamen ab his omnibus per Dei gratiam liberari, persecutiones turcorum potenter cuasimus et usque Sataliam, saluo exercitu, Domino protegente pervenimus.¹⁰⁸

Face à l'animosité de la population – y compris les Grecs qui, bien qu'ils soient chrétiens, s'entendent souvent avec les Turcs contre les croisés – ceux-ci ne peuvent espérer qu'en Dieu, comme il s'ensuit de la lettre de Louis VII. La bienveillance de Dieu envers les croisés s'exprime maintes fois par divers changements dans la nature. Ainsi, Dieu fait gonfler trois fleuves (nombre symbolique !) après le passage des chrétiens pour que l'ennemi ne puisse les poursuivre:

Nec praetereundum nos in hac via... tres fluvios facile transvadasse, et unumquemque post nostrum transitum illico pluviis inundasse; unde habebatur pro miraculo contra solitum nobis imbres et hiemem pepercisse.¹⁰⁹

De même, c'est "par la volonté de Dieu" (355)¹¹⁰ que le temps se gâte et qu'il commence à pleuvoir et à neiger sur les montagnes, ce qui suffit pour disperser les Turcs qui ne cessaient d'ennuyer les croisés avec leurs flèches et embuscades.

¹⁰⁸ "Epistola Ludovici Francorum Regis ad Sugerium," *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, ed. L. Delisle, vol. 15 (Paris: Victor Palme, 1878) 495-6: Nous poursuivîmes notre chemin à travers les régions de la Romanie. Là, nous souffrîmes maintes pertes, tant par la trahison de l'empereur [byzantin] que par nos fautes. Nous courûmes vraiment de grands dangers. D'incessantes embûches ne nous manquèrent pas, ni de graves difficultés de la route, ni des batailles quotidiennes avec les Turcs, qui entrèrent avec l'autorisation de l'empereur dans sa terre pour poursuivre l'armée des chrétiens, et s'acharnaient à nous nuire. Comme il était impossible de trouver de la nourriture dans beaucoup d'endroits, on connût bientôt une faim atroce. Et un jour, la justice divine nous infligea la punition pour nos péchés, et grand nombre de nos barons périrent. Nous-mêmes risquâmes souvent la mort, mais chaque fois la grace divine nous sauva la vie. Nous échappâmes aux attaques des Turcs et, protégés par le Seigneur, arrivâmes à Satalie [Attalie,auj. Antalya] avec notre armée sauve." (notre traduction)

¹⁰⁹ Deuil 354 : "N'oublions pas de dire que dans cette même marche...il nous arriva de passer trois fleuves à gué très facilement, et qu'aussitôt après notre passage chacun de ces fleuves fut gonflé par les pluies, en sorte qu'on regarda comme un miracle et un fait très extraordinaire, que ces pluies et l'hiver nous eussent ainsi ménagés."

¹¹⁰ Deuil 355: "Deo volente."

Mais il arrive aussi que Dieu ne porte aucun secours aux chrétiens: il abandonne ainsi les chrétiens qui fuient les Turcs “comme un troupeau de moutons,”¹¹¹ au beau milieu des montagnes diaboliques de l’Anatolie méridionale, et, malgré de “grands cris qui montent jusqu’aux cieux,”¹¹² Dieu fait la sourde oreille et laisse les Turcs massacrer l’armée de Louis VII.

Résumons-nous. Quel rôle le paysage de la Turquie joue-t-il dans les chroniques des croisades ? Comme nous l’avons vu dans les passages descriptifs cités, les auteurs ont recours à un lyrisme nourri de connotations religieuses (ciel, enfer, gouffre, assistance divine, montagne diabolique, etc). Sans doute cherchent-ils à établir un parallèle, entre les croisés et les martyrs chrétiens, entre la traversée de la Turquie, ce royaume du diable, et les souffrances des saints chrétiens au nom de la sainte cause. En effet, les souffrances endurées par les Francs (soif, faim, blessures, mort) permettent de les mettre au rang de martyrs:

Pour les chrétiens, toutes les épreuves endurées par les Croisés constituent un long sacrifice collectif. Les difficultés matérielles de l’expédition sont traitées en ce sens par les chroniqueurs qui insistent sur la faim, la soif, le chaud ou le froid, en tentant de démontrer par là qu’aucune souffrance n’est épargnée aux Francs. (Leclercq, Portraits croisés 343)

De tels parallélismes ne sont pas toujours sous-entendus. Souvent, la mort des “chevaliers du Christ” (milites Christi) au combat est directement désignée comme le martyr:

Anonyme:

Fueruntque in illa die martirizati ex nostris mailitibus seu peditibus plus quam mille, qui, ut credimus, in celum ascenderunt et candidati stolam martirii

¹¹¹ Deuil 362: “pecudum more... fugit.”

¹¹² Deuil 362: “Inde clamor oritur, quo cœlum et aures regiae penetrantur.” (Alors s’élèvent de grands cris qui montent jusqu’aux cieux, et parviennent en même temps aux oreilles du roi.)

receperunt.¹¹³

Guibert de Nogent:

Septem ebdomadis tribusque diebus hac sunt obsidione detenti et ex nostris plurimi munus ibidem recepere martirii.¹¹⁴

Pierre Tudebode:

Fueruntque in obsessione illa per viii(tem) ebdomadas, et multi ex nostris illic fideliter receperunt martyrium; letantes atque gaudentes reddiderunt felices animas Deo.¹¹⁵

Qui plus est, les auteurs déclarent haut et clair la ressemblance des croisés, par leurs souffrances, au Christ lui-même:

Sed mori dominos ut servi viverent esset lugendum commercium, nisi tale dedisset exemplum Dominus omnium... Et finis correptis erratibus fide fervida martyrio meruit coronari.¹¹⁶

Ainsi, pour les chroniqueurs des croisades, la Turquie se présente en tant qu'un terrain de lutte entre les forces du Bien et celles du Mal. La nature, le paysage turc est le reflet de cette lutte, à laquelle participent non seulement les êtres humains et les phénomènes naturels, mais aussi les forces surnaturelles. Et c'est cette vision que bien des auteurs, même s'ils ne se montrent pas aussi éloquents qu'Odon de Deuil, cherchent à imposer au lecteur. À côté des chroniques, les chansons de geste relatant les croisades s'emparent, elles aussi, du

¹¹³ Anonyme 90-91: "Ce jour-là, plus de mille de nos chevaliers et de nos piétons subirent le martyre et, comme nous le croyons, ils montèrent au ciel où ils reçurent la robe blanche du martyre."

¹¹⁴ Nogent 152-153: "Le siège [de Nicée] retint les nôtres pendant sept semaines et trois jours; nombreux furent, parmi eux, ceux qui reçurent la grâce du martyre."

¹¹⁵ Tudebode 50: "Le siège [de Nicée] dura sept semaines et nombre des nôtres reçurent dans la foi le martyre; avec joie et bonheur, ils rendirent leurs bienheureuses âmes à Dieu."

¹¹⁶ Deuil 364: "Il serait vraiment trop déplorable de voir les seigneurs mourir pour sauver la vie de leurs serviteurs, si nous ne savions que le Seigneur de tout a aussi donné un pareil exemple... Ils ont mérité par une telle fin la couronne de martyr."

motif du martyr.¹¹⁷ D'ailleurs, une telle vision de choses ne peut pas surprendre, si l'on se rappelle que la majorité des chroniqueurs et des poètes épiques étaient des ecclésiastiques.

2.3.3.2 Le paysage anatolien chez les auteurs des XIIIe-XIVe siècles (époque de l'invasion mongole)

La description du paysage turc occupe une bien moindre place dans les œuvres des auteurs des XIIIe et XIVe siècles, tels Hayton et Simon de Saint-Quentin. Malgré le fait qu'ils fassent tous les deux partie du clergé, leurs œuvres sont dépourvues de toute couleur mystique, et les passages décrivant les paysages anatoliens sont réduits au minimum. Cela est dû, à notre avis, au fait que le XIIIe et le XIVe siècles s'avèrent une période historique compliquée, comprenant la chute du Sultanat de Roum, la création de l'Empire ottoman, l'invasion mongole. Ce n'est plus le paysage, mais les relations entre divers peuples (Francs, Turcs, Mongols, Grecs) sur le territoire de l'Asie Mineure qui retiennent l'attention de Hayton et de Simon de Saint-Quentin. La Turquie perd son auréole de terre dangereuse où les Francs ne peuvent qu'espérer que Dieu les protégera des montagnes diaboliques, des guides traîtres et des perfides flèches des Turcs. D'une part, les récits de voyage des commerçants, comme celui de Marco Polo, alimentent une vision plus réaliste de cette partie du monde. Ainsi, même le thème de guide-traître perd de son actualité, les guides accomplissant consciencieusement leurs devoirs. D'autre part, la faiblesse des Turcs devant les envahisseurs mongols devenue évidente, la peur du Turc de la part des Occidentaux disparaît également. Cela ne veut pas dire que la description soit absente des œuvres des auteurs mentionnés. Elle est bien là, mais l'accent est porté ailleurs: la description concerne

¹¹⁷ Pour l'analyse du motif du martyr dans les chansons de geste, notamment La Chanson d'Antioche, voir A. Leclercq, Portraits croisés 347-57.

désormais la richesse économique des Turcs ou les réalités culturelles du pays.¹¹⁸ Le paysage en tant que tel est relégué à l'arrière-plan et n'intéresse plus vraiment ni les auteurs ni les lecteurs.

2.3.3.3 Le paysage anatolien chez les auteurs du XVe siècle (époque de l'Empire ottoman)

Le XVe siècle voit apparaître des nouveautés dans la description du paysage anatolien vu par les Européens. La croissance formidable de l'Empire ottoman, héritier de l'Empire seldjoukide, fait revenir la peur, et tout voyageur chrétien qui s'aventure à l'intérieur de la Turquie court de nouveau le risque d'être, à tout moment, mis à mort. Pourtant, désormais la menace ne vient plus des forces réunies de la nature et des adversaires turcs, comme c'était le cas dans les chroniques de croisade. Bertrandon de la Brocquière montre, dans son récit de voyage, un souci de réalisme et de précision dans la description du paysage turc, cherchant surtout à attirer l'attention du lecteur sur les détails susceptibles d'éveiller son intérêt:

Et puis je passay une journee de montaignes pour la terre qui estoit argilleuse et pleine de bois. En ladicte montaigne, a de petis arbres qui portent un fruit plus gros que grosses cerises et de la fachon et goust de fresas, excepté qu'il est ung pou aigret et est tresplaisant a mengier, mais qui en mengue beaucoup, il enteste les gens comme qui seroit yvre et le treuve on en novembre et en decembre. (Voyage 137-138)

Le désir d'instruire le lecteur, de lui apprendre quelque chose de nouveau est évident.

Parfois, Brocquière se fait poète et décrit le paysage en termes très pittoresques,¹¹⁹ mais la plupart des descriptions de la nature sont, quand même, courtes et monotones, du genre "j'entray en ung beau pays et plain..." (Voyage 93). Ce n'est plus la nature qui retient

¹¹⁸ Voir le chapitre cinq de la présente étude.

¹¹⁹ Voir le passage où le voyageur décrit le plateau de Lycaonie, qu'il compare à la mer tant il est plat, alors que les montagnes qui se dressent çà et là lui rappellent des îles en mer (Voyage 104).

l'attention de Brocquière, mais les villes et les châteaux. Le nombre de villes en Turquie s'est multiplié depuis le temps de la Première croisade, et les Turcs eux-mêmes avaient délaissé leurs habitudes nomades et s'étaient transformés en bons citoyens. C'est des villes que provient le vrai danger pour les chrétiens, et non plus des routes montagneuses et des fleuves. Ainsi, à la ville d'Aksaray, on conseille à Brocquière de ne pas sortir du logis pour ne pas courir le risque d'être tué (Voyage 122).

L'accent sur les villes est, d'ailleurs, fort naturel dans un récit de voyage, si l'on croit le médiéviste espagnol Miguel P. Perez Priego:

En el libro de viajes no todo es de la misma importancia para el viajero, por lo que el narrador se vera obligado a elegir y seleccionar los hitos fundamentales del itinerario. Esos puntos privilegiados seran precisamente las ciudades... Las ciudades se van constituyendo en los verdaderos nucleos narrativos en torno a los que se organiza el resto del relato.¹²⁰

Le récit de Brocquière se conforme parfaitement à cette définition, tout comme la description des villes se conforme à un schéma traditionnel, *de laudibus urbium*," procédant de l'antique tradition rhétorique très répandue au Moyen Âge.¹²¹ En quoi consiste ce procédé ? Recourons encore une fois à l'ouvrage de Priego:

La descripción debe atender a los siguientes aspectos: a la antigüedad y fundadores de la ciudad (*urbium laudem primu conditoris dignitas ornat*), a su situación y fortificaciones (*de specie mœnium locus et situs, qui aut terrenus est aut maritimus et in monte vel in plano*), a la fecundidad de sus campos y aguas (*tertius de fecunditate agrorum, largitate fontium*), a las costumbres de sus habitantes (*moribus incolarum*), a sus edificios y monumentos (*tum de his ornamentis, quae postea accesserint*), a sus hombres famosos (*si ea civitas habuerit plurimos nobiles viros, quorum gloria lucem praebeat universis*).¹²²

¹²⁰ Miguel A. P. Priego, "Estudio literario de los libros de viajes medievales," Epos 1 (1984) 226: "Dans le récit de voyage tout n'est pas de la même importance pour le voyageur, car le narrateur se voit obligé de choisir et de sélectionner les étapes fondamentales de l'itinéraire. Ces points privilégiés seront justement les villes... Les villes se constituent en de véritables noyaux narratifs autour desquels s'organise le reste du récit." (notre traduction)

¹²¹ Priego prend comme exemple un texte latin du IV^e siècle, "Excerpta rhetorica," Rhetores latini minores, ed. C. Halm (Leipzig, in aedibus B. G. Teubneri, 1863) 585-589.

¹²² Priego 227: "La description doit prendre en considération les aspects suivants: l'antiquité et les fondateurs de la ville (...), sa situation et ses fortifications (...), la fécondité de ses champs et de ses eaux (...), les coutumes de

Bien sûr, il ne s'agit nullement d'inclure dans chaque description d'une ville tous les éléments cités ci-dessus, les auteurs se réservant le droit de ne mentionner que ce qu'ils jugent intéressant et important. Ainsi, dans la description de Tharse, Brocquière met l'accent sur les fortifications: "Ceste ville de Tharso est une ville bien fermee de deux murailles et en aucun lieu de trois et est grande, et sont les fossez tous glacisiez" (Voyage 99). Dans la ville de Cotthay, ce sont les forteresses qui font l'admiration du voyageur et le fait que cette ville appartient au fils aîné du Grand Turc (Voyage 127). De grandes villes (Konya, Bourse, Constantinople) sont décrites en plus de longueur. Ainsi, arrivé à Bourse, Brocquière note sa position géographique ("situee au pie d'une grand montaigne que l'en nommee Olimpea," Voyage 132), mentionne que c'est là que sont enterrés les sultans ("et est en ceste ville ouy les seigneurs de la Turquie se enterrent," Voyage 133), procède ensuite à une description détaillée des bazars de la ville ("prez de la a ung aultre bathzar où on vend les cottons et du savon blanc qui est là une tresgrande marchandise..." Voyage 135) et finit par la description du palais du sultan et du sultan lui-même.

En général, malgré les dangers qui guettent le voyageur du XVe siècle en Turquie, la description du pays reste réaliste et dénuée du mysticisme propre aux chroniques du XIIe siècle. De plus, le thème du guide acquiert une nouvelle importance, car c'est de lui que dépend le bien-être du voyageur, mais ce n'est plus le guide-traître des chroniques ni le guide effacé des XIIIe et XIVE siècles. Brocquière a la possibilité d'observer son guide pendant une assez longue période, décrit sa façon de vivre, sa famille, ses manières et, en somme, consacre plus d'une page à la louange d'"ung homme hors de nostre foy" qui lui avait fait tant de bien "par grant charité" (Voyage 121).

ses habitants (...), ses édifices et ses monuments (...), ses hommes célèbres (...)." (nous ne traduisons que le texte principal de Perez Priego)

La traversée de l'Anatolie était pour un Européen médiéval une dure épreuve physique et morale. Il devait surmonter le froid, la chaleur, la soif, la faim, les difficultés du relief, sans oublier la violence des hommes. Tous ces obstacles ont, bien sûr, mis leur empreinte sur l'image du paysage anatolien dans les yeux des voyageurs européens de cette période historique. Ils ont mis par écrit leurs impressions sans rien omettre des souffrances endurées dans cette contrée et renforçant souvent les couleurs pour produire un effet plus frappant sur le lecteur. Ceux qui ont parcouru les chemins de la Turquie en personne en ont brossé un tableau qui diffère à maints égards de celui des gens d'Église et des savants qui n'avaient jamais quitté l'Europe. Pour ceux-ci, l'Asie Mineure s'était figée dans son passé antique et chrétien: on réécrit de livre en livre les noms antiques de provinces et de villes, on relate les légendes de saints chrétiens qui y ont vécu, on décrit les monastères et les lieux de miracles qui s'y sont produits. Les récits de voyage – que ce soient des chroniques de croisades, des rapports d'espions ou des "histoires" (comme celles de Simon de Saint-Quentin et de Hayton, par exemple) – présentent une image tout à fait différente de la Turquie qui n'a gardé que des vestiges bien modestes de son passé antique et chrétien, étant devenue à tel point étrangère aux Européens que la nature même semble s'opposer à eux.

Il n'en est pas moins vrai qu'à l'Occident, tout au long du Moyen Âge, persistera cette triple image de la Turquie (gréco-latine, chrétienne, musulmane). Qui plus est, ce n'est pas seulement au niveau géographique que persistera cette multiple image, mais aussi au niveau ethnographique, lorsqu'il s'agira d'établir l'identité des Turcs, ce peuple qui, comme d'autres peuples d'Orient, a fait couler beaucoup d'encre dans l'Occident médiéval. Qui sont les Turcs ? D'où viennent-ils ? Quelles sont leurs origines ? Telles sont les questions qui

agitaient les esprits médiévaux, et c'est dans le chapitre trois que nous examinerons les diverses réponses que les médiévaux y donnaient.

LE PEUPLE TURC ENTRE HISTOIRE ET MYTHE

L'Asie Mineure en tant qu'entité géographique garde les vestiges de nombreuses influences sur son territoire – antique, chrétienne, musulmane, – comme nous avons pu le voir dans le chapitre précédent. Bien que le souvenir de l'Asie Mineure antique et chrétienne soit resté largement présent dans l'esprit médiéval, c'est l'image de la Turquie musulmane qui a fini par s'imposer. Les médiévaux s'en sont rendu compte dès l'époque des premières croisades et ont depuis porté un intérêt constant au peuple qui a donné son nom à cette antique terre, les Turcs.

Notre champ d'investigation, dans le chapitre trois, sera justement le peuple turc, son identité et son histoire. Il n'entre pourtant pas dans notre propos d'aller chercher si tel renseignement fourni sur le Turc dans les textes de notre corpus va ou non à l'encontre de la vérité historique, notion impropre surtout lorsqu'il s'agit de l'Orient perçu par l'Occident, à en croire E. W. Saïd:

I believe it needs to be made clear about cultural discourse and exchange within a culture that what is commonly circulated by it is not “truth” but representations... In any instance of at least written language, there is no such thing as a delivered presence, but a *re-presence*, or a representation. The value, efficacy, strength, apparent veracity of a written statement about the Orient therefore relies very little, and cannot instrumentally depend, on the Orient as such. On the contrary, the written statement is a presence to the reader by virtue of its having excluded, displaced, made supererogatory any such *real thing* as “the Orient.” Thus all of Orientalism stands forth and away from the Orient: that Orientalism makes sense at all depends more on the West than on the Orient, and this sense is directly indebted to various Western techniques of representation that make the Orient visible, clear, “there” in discourse about it. (Orientalism 21-22)

Notre but est ainsi de considérer la nature de l'information fournie par les sources médiévales françaises – que ce soit la littérature fictive, historique ou de voyage – et

d'étudier l'interprétation qu'en donnent les auteurs, en tenant particulièrement compte des traditions littéraires, réflexions historiographiques et considérations politiques occidentales.

Sous quels noms les Turcs étaient-ils connus des Français et qu'est-ce que ce choix nous dit de l'idée que ceux-ci avaient des Turcs ? Quelles hypothèses les Occidentaux avançaient-ils sur les origines des Turcs ? Quels événements historiques ont surtout retenu l'attention de l'Occident et comment leur interprétation a-t-elle influencé l'évolution du regard français sur les Turcs depuis le XIIe siècle jusqu'au XVe siècle ? Ainsi posées, ces questions se ramènent au rôle de la mentalité occidentale dans la formation de l'image médiévale française des Turcs, car on se souvient qu'après tout, on apprend plus sur le regardant que le regardé, lorsqu'il s'agit de rencontrer et d'expliquer l'Autre.

3.1 MODES DE DÉSIGNATION DES TURCS

Quelles appellations les auteurs français médiévaux réservent-ils aux Turcs d'Asie Mineure ? L'examen attentif de diverses sources écrites – chroniques, chansons de geste, relations d'ambassadeurs ou de missionnaires, etc. – montre que le choix était plus vaste qu'il ne le paraît à première vue. Si, souvent, le terme choisi risque de déconcerter le lecteur moderne par son incongruité (Parthes, Perses), il est tout aussi vrai que les médiévaux prenaient soin d'être aussi précis que possible dans le choix de termes, comme l'illustrent les exemples qui suivent.

3.1.1 Les Turcs comme peuple oriental: Parthes, Persans

C'est le XIIe siècle qui se caractérise par un nombre considérable de termes applicables aux Turcs venus s'installer sur l'ancien territoire byzantin. Une telle instabilité

provient sans doute tantôt de l'insuffisance de la documentation qui a forcé les Occidentaux à avancer leurs propres hypothèses sur les origines de cette nouvelle vague d'envahisseurs orientaux, tantôt de la conjoncture historique, sans connaissance de laquelle nous risquerions d'accuser – de nouveau – les médiévaux de fantaisie.

Dans le premier cas, nous avons affaire à une tradition répandue dans l'Occident médiéval, celle d'établir des parallélismes entre l'Antiquité et le présent. C'est ainsi que s'explique le double parallélisme Parthes/Turcs, Romains/Francis, sur lequel insiste longuement Guibert de Nogent.¹²³ Le problème des noms anciens et des noms nouveaux importait, semble-t-il, beaucoup à Guibert de Nogent, puisque, à la fin de son œuvre, il y revient et insiste encore une fois sur le fait que les noms "Parthes" et "Turcs" désignent un seul et même peuple, et pour donner plus de poids à ses affirmations, il renvoie le lecteur aux auteurs classiques qui avaient étudié la même question: "Si quis de Parthorum, quos Thurcos diximus, aut Caucasi nomine ambigat, Solinum de Mirabilibus, Pompeium Trogum de origine Parthica, Jordanem Gothicum de Getica relegat."¹²⁴ Les explications de Guibert de Nogent éclaircissent bien des choses qui semblent pour le moins bizarres au lecteur moderne, comme le fait que Pompée, dans Li Fet des Romains, veut aller chercher secours contre César auprès des Turcs. Toute bizarrerie disparaît si l'on se souvient des propos de Guibert de Nogent: l'auteur de Li Fet des Romains ne fait qu'employer le mot nouveau – "Turc" et non plus "Parthe" – afin d'être mieux compris de ses lecteurs. Nous avons là un parfait exemple de la continuité dans la présentation de l'histoire chez les Médiévaux.¹²⁵ Pour eux,

¹²³ Guibert 42.

¹²⁴ Nogent 260: "Si quelqu'un doute du nom des Parthes, que nous appelons Turcs, ou du nom du Caucase, qu'il lise Solin sur les "Merveilles," Trogue-Pompée sur l'origine des Parthes et Jordan le Goth sur les Ghètes" (notre traduction).

¹²⁵ Li Fet des Romains partage plus d'un point commun avec Le Roman de Jules César, ed. Olivier Collet (Genève: Droz, 1993), datant du début du XIII^e siècle, tous les deux étant basés sur Pharsale de Lucain (à comparer, par exemple, les passages dans Fet 557-558 et Roman 224-228 racontant la décision de Pompée de

les guerres des “Francs”/“Latins” contre les “Turcs” se présentent comme la continuation des guerres des Romains contre les Parthes et d’autres peuples orientaux, le théâtre de guerre étant – dans l’Antiquité comme au Moyen Âge – l’Asie Mineure et le Proche-Orient. Rien n’avait vraiment changé, sauf les noms de provinces et de peuples.¹²⁶ Sans trop vouloir multiplier les citations à l’appui de cette constatation, prenons-en quand même une autre pour son exemplarité. Il s’agit de l’épithaphe de Guiscard de Normandie où sont énumérées ses victoires sur de nombreux peuples. Le fait que c’est encore Guibert de Nogent qui la cite ne laisse pas de doute sur la vraie identité nationale de ces “Parthes” que combattit Guiscard:

Hic terror mundi Guiscardus, hic expulit urbe
 Quem Ligures regem, Roma, Alemannus habet.
 Parthus, Arabs, Macedumque phalanx non textit Alexim,
 At fuga; sed Venetum, nec fuga, nec pelagus.¹²⁷

Quant à l’emploi du terme “persan” par rapport aux Turcs, il n’a rien à voir, cette fois, avec les perceptions fantaisistes de l’Orient que l’on impute trop souvent aux Médiévaux. Dans les sources occidentales, le terme se rencontre le plus souvent dans les chroniques de la Première croisade, rédigées à l’époque du grand Empire seldjoukide de Perse, à la tête duquel se trouvaient les Turcs seldjoukides. Rappelons aussi qu’en ce temps-

s’allier aux Turcs/Parthes contre César). Notons que, déjà dans cette œuvre le mot “Turquie” désigne la Parthie et les “Turcs” les Parthes. Ainsi, la mort de Crassus dans un affrontement historique avec les Parthes est ainsi décrite dans le roman: “Crassus fu envoiez contre les Arrabis / et encontre les Turs por prandre lor païs / selon l’us qui estoit en la cité assis. / Mes par estrange guise fu la Crassus ocis, / quar por ce qu’il estoit d’avoir trop covoitis, / li Turc li firent metre par la boche enz ou pis / et par dedens le cors or boillant et fondis / tout sic haut comme il fu dou feu fors trais et mis” (vv. 125-132). Voir aussi les vers 1134, 4882, 4940-43, 4949, 4956-57, 4974-75.

¹²⁶ Il faut pourtant noter que les auteurs médiévaux sont loin d’être les premiers à avoir une telle vision des choses. Bien avant eux, les auteurs antiques se servaient du même procédé dans la présentation de l’histoire, les auteurs médiévaux ne faisant qu’emprunter cette méthode aux Anciens. Voir là-dessus Patrick J. Geary, *Myth of Nations : the Medieval Origins of Europe* (Princeton: Princeton University Press, 2002) 49: “[Ancient and medieval] geographers and encyclopedists, in particular, described peoples in an eternal present... Pliny, for example, delighted in combining as many sources as possible, including peoples long disappeared, with contemporary ethnic groups in his Natural History. The result was a sort of law of preservation of peoples – no people ever disappeared, no trait ever changed. At best, an old people must acquire a new name.”

¹²⁷ Nogent 152: “Ci-gît Guiscard, terreur du monde, lui qui chassa / Celui que les Ligures, Rome, le lac Lemman reconnaissaient comme roi. / Le Parthe, l’Arabe, la phalange macédoine ne protégèrent pas Alexis, / Contrairement au Vénède; ni la fuite, ni la mer.” (notre traduction)

là la plus grande partie de l'Anatolie était entre les mains des begs turcs sujets de la Perse. Aussi n'y a-t-il rien de surprenant à ce que, par exemple, le Corboran des épopées et des chroniques (l'émir turc historique Kerbogha) soit désigné par Raoul de Caen comme "Persarum satrapam" ("satrape des Persans")¹²⁸ ou que Robert le Moine qualifie les premiers conquérants turcs de "gens regni Persarum, gens extranea, gens prorsus a Deo aliena."¹²⁹ Digne de mention aussi: alors que l'appellation "persan" disparaît des sources occidentales quand, les Seldjoukides ayant été chassés de Perse, l'Asie Mineure devient la Turquie ("pays des Turcs"), Byzance continue même au XIVe siècle de nommer ses adversaires turcs "persans," sans doute dans le but de faire comprendre au public qu'il s'agit là de la lutte séculaire entre la civilisation, représentée par la Grèce, et le monde barbare (l'Orient), comme l'indique très justement J.V. Tolan:

Byzantine writers referred to their Turkish enemies as "Persians," "Medes," "Huns," "Chaldeans," or more generally as "barbarians" - not as much to suggest religious deviance as to inspire Greek chauvinism against the barbaric Orient by evoking the enemies of another age.¹³⁰

Un exemple de parallélisme de plus, donc.

¹²⁸ Raoul de Caen, "Gesta Tancredi," *RHC Occ.*, vol. 3 (Paris: Imprimerie impériale, 1866) 667.

¹²⁹ Moine 728: "la race de Persans, les gens étrangers, rejetés par Dieu." (notre traduction)

¹³⁰ John V. Tolan, *Saracens: Islam in the Medieval European Imagination* (New York: Columbia University Press, 2002) 125. Voir aussi M. Meserve qui évoque l'idée de *traslatio imperii* en l'appliquant cette fois-ci aux empires orientaux que le Moyen Âge latin croyait être les successeurs directs des empires orientaux de l'Antiquité: "The Saracens, these historians [twelfth-century historians like Hugh of Fleury and Sigebert of Gembloux] claimed, continued without interruption the political role that Persia had played throughout ancient history, as the chief rival to Western power, whether Greek, Roman, or Byzantine... Medieval historians... devised the analogy between Christian-Islamic conflicts of the present era and Greek-Persian or Roman-Persian rivalries of the past" (Meserve 156-7). D'ailleurs, la même idée continuera à prospérer à la Renaissance, comme cela se voit, par exemple, dans *Commentarii de defectu fidei in oriente*, œuvre de l'humaniste italien, Andrea Biglia (1394?-1435?): "He believed that the Turks as a whole were the direct heirs of the ancient civilisations of the East. This gave them – though certainly not all Islamic nations – a claim to empire" (Meserve 169).

3.1.2 *Divers groupes ethniques turcs: Turcs, Turcomans, Turcoples*

Pour désigner les Turcs, l'on avait recours le plus souvent à leur propre ethnonyme, "Turc." Pour le lecteur, indifféremment contemporain ou moderne, l'écueil consiste à ne savoir distinguer entre diverses significations de ce nom, car il faut reconnaître que le mot "Turc" était un concept polysémique qui englobait des réalités multiples. Tantôt il signifiait l'ensemble des Orientaux ou des musulmans en général. Cette notion apparaît surtout dans les œuvres de fiction, à commencer par La Chanson de Roland, où le "Turc" est un nom générique, donc nécessairement imprécis ("Mais reclamez les barons d'Occiant, / Turcs et Enfruns, Arabiz e Jaianz," vv. 3517-18).¹³¹ Tantôt il désignait les musulmans de Syrie et d'Égypte, – parmi lesquels on comptait beaucoup d'Arabes et d'autres nations, – comme c'est le cas pour La Vie de Saint Louis où Joinville raconte la guerre menée par le roi français en Égypte, en Acre, à Damiette, en appelant l'ennemi, qui qu'il soit, "Turc."

Mais, en règle générale, les auteurs français n'ont pas de difficulté à distinguer les Turcs d'Asie Mineure des autres musulmans d'Orient: l'exemple de Simon de Saint-Quentin, de Rubrouck, de Hayton suffit pour s'en convaincre. Pour ce qui est des auteurs postérieurs – Brocquière, Torzelo, Brochard et d'autres – ils ne laissent planer aucun doute, même pour le lecteur moderne, sur l'appartenance ethnique et géographique de ces Turcs dont abondent leurs écrits: si l'on tient compte du fait qu'à partir du XIII^e siècle, de tous les pays musulmans du pourtour méditerranéen (donc, potentiellement "turcs"), c'est l'Empire ottoman qui a attiré sur lui-même les regards européens, grâce à son épanouissement rapide et spectaculaire, il est fort naturel que l'on ait fini par n'appeler Turc que celui qui vient de cette terre.

¹³¹ La Chanson de Roland, ed. and trans. Ian Short (Paris: Livre de poche, 1990): "Faites donc appel aux barons d'Occiant, / Turcs et Enfruns, Arabes et Geants."

S'il est vrai que bien des ouvrages, surtout ceux des XIIe et XIIIe siècles, pèchent par le manque de précision dans l'emploi du mot "Turc," il est tout aussi vrai que le Moyen Âge a vu des auteurs qui ont mis du soin à différencier entre plusieurs groupes ethniques turcs, à savoir Turcs, Turcomans et Turcoples. Quelle est la distinction, par exemple, entre Turcs et Turcomans? Dans le chapitre sur la provenance des Turcs, Guillaume de Tyr soutient que malgré leurs origines communes les grands conquérants du Proche et du Moyen Orient – les Turcs seldjoukides – ont par orgueil choisi un autre nom pour se distinguer de leurs confrères, restés simples nomades:

Li Turc et li Turqamen vindrent d'une racine et issirent d'une terre... Et einssint aving que cil pueples qui avant estoit si vix et si rudes et vivoit aussint desatirieement comme bestes, orent conquis en meins de XL anz si grant seignorie com vos œz, et monterent en si grant orgueill que il ne vodrent plus avoir non si comme li autre estoient apele dom il vindrent, einz furent apelez Tur. Li autre qui ne lessierent mie leur manière de vivre furent tozjorz nomez et sont encore Turqueman. (1:22-24).

Le continuateur de la version française de L'Historia de Guillaume de Tyr présente lui aussi les Turcomans en tant que nomades sauvages, bergers plutôt que guerriers:

Cil Turqueman sont unes gens sauvages, qui n'ont viles ni chastel, ains sont toz jorz herbergez en tentes de feautre, et ont bestes a grant foison... de toz les Sarrasins n'est nule manière de gent qui mains soient prises de fait d'armes. (Tyr 2:435).

À l'instar des chroniqueurs évoqués plus haut, Marco Polo décrit les Turcomans de Turquie comme "simples gens [qui] demeurent es montaignes et es landes, la ou il truevent bonnes pastures, car il vivent de bestail" (136). Les siècles suivants ont donné la préférence au terme "Turc," sans que "Turcoman" ait disparu pour de bon, comme nous le voyons dans le récit de voyage de Bertrandon de la Brocquière. Une lecture attentive de ce document permet de dégager la conclusion suivante: la majorité des occurrences du mot "Turcoman" se rencontrent dans cette partie du texte où Bertrandon relate son voyage depuis la Syrie

jusqu'au "pays de Turquemanie que nous appelons Armenie" (Voyage 83) et s'applique notamment aux nomades habitant, à titre temporaire, plaines, montagnes, ruines d'anciennes villes,¹³² alors que le mot "Turc" réfère généralement aux Ottomans résidant dans les grandes villes de l'Anatolie occidentale.

À la différence des "Turcs" et des "Turcomans" qui, malgré leurs styles de vie dissemblables, partageaient la même identité ethnique, la troisième catégorie des Turcs évoquée par les auteurs occidentaux comprenait ceux dont un seul parent était Turc, d'habitude le père. Ces gens s'appelaient "Turcoples" (du mot grec "tourkopoulos" ou "enfant du Turc"): "Turcopoli enim dicuntur, qui vel nutriti apud Turcos, vel de matre Christiana patre Turco procreantur."¹³³ Albert d'Aix répète la même idée, mais sur un ton plus cassant: "Turcopoli, gens impia et dicta christiana nomine, non opere, qui ex Turco patre et Graeca matre procreati."¹³⁴ Ainsi, même le fait que les Turcoples étaient, le plus souvent, des Turcs christianisés au service soit des Byzantins soit des Francs, leur côté turc suffisait pour que l'on porte sur eux un jugement défavorable.

L'attitude négative envers l'ensemble des Turcs se fait voir dans trois autres dénominations, données fréquemment à tous ceux qui n'appartenaient pas à l'Église de Rome: sarrasin, païen, hérétique. Soit dit par parenthèse, ce sujet dépasse largement le cadre

¹³² Ainsi, non loin d'Antakya, le voyageur rencontre des Turcomans avec leurs nombreuses bêtes, dont "les plus belles chievres" (85); près d'Iskenderun, Bertrandon voit un "logeis" turcoman composé de six cents "pavillons les plus beaulx qu'on pourroit veoir, tant de cottonis blancs et bleus comme de feutre. Et sont grans pour logier XIII ou XVI personnes dessoubz" (89). Pour la liste complète de citations, voir l'article de Koïchiro Koyama, "Some remarks on the sultanate of Murad II," Bulletin of Asian Studies 3 (2005): 47-55.

¹³³ Aguilers 246: "On appelle Turcopoli ceux qui furent soit nourris chez les Turcs soit nés de mère chrétienne et de père turc." (notre traduction)

¹³⁴ Aix 434: "Turcopoli, race impie et dite chrétienne – de nom, non pas par des actes – qui sont nés de père turc et de mère grecque" (notre traduction).

de notre travail, mais il nous a paru indispensable d'en faire au moins un bref survol, sans quoi l'étude des appellations médiévales des Turcs serait incomplète.¹³⁵

3.1.3 Les Turcs à travers le prisme du religieux: Sarrasin, Païen, Hérétique

À en croire J.V. Tolan, “for many Western Europeans throughout the Middle Ages, Saracens were pagans, and pagans were Saracens: the two words became interchangeable” (Saracens 128). Cette idée trouve sa confirmation, par exemple, dans le Dictionarius (1440) latin-français de Firmin le Ver, où le mot “sarrasin” est synonyme de “païen,”¹³⁶ ou encore dans la fameuse anti-trinité infernale mentionnée dans La Chanson de Roland ou Le Jeu de Saint-Nicolas: Mahomet, Tervagan, Apollon. Souvenons-nous que l'Occident médiéval percevait l'islam comme un culte polythéiste, païen, d'où de constantes occurrences des termes “païen,” “sarrasin” à l'égard des Turcs tant dans les œuvres historiques que fictives. Par conséquent, si en utilisant les mots “turc,” “persan,” “parthe,” les auteurs chrétiens plaçaient l'accent sur l'appartenance ethnique du peuple en question, il faut penser que les termes “sarrasin” et “païen” contenaient une forte connotation religieuse. De même que Hayton, dans un passage consacré à la conversion des Turcomans “à la creance de la fausse loi de Mahomet” (140) par les Arabes, conclut qu'ils “devindrent tous Sarazins” (140), Simon de Saint-Quentin passe du terme “turc” à celui de “sarrasin” seulement dans les passages où il importe d'accentuer l'opposition entre chrétiens et musulmans.¹³⁷ Faisons

¹³⁵ L'analyse approfondie du sujet se trouve, entre autres, dans les ouvrages suivants: John V. Tolan, Saracens: Islam in the Medieval European Imagination (New York: Columbia University Press, 2002) 128; William M. Watt, Muslim-Christian Encounters, Perceptions and Misperceptions (London: Routledge, 1991); David R. Blanks and Michael Frassetto, eds., Western Views of Islam in Medieval and Early Modern Europe: Perceptions of Other (New York: St. Martin's Press, 1999).

¹³⁶ Cité par Tolan, Saracens 128.

¹³⁷ Voir p. 59.

remarquer encore un parallélisme intéressant établi par les chroniqueurs des croisades entre les païens/sarrasins du Moyen Âge et ceux de l'Antiquité:

The paganism of the Saracens is a key element in the theological justification of the crusade: the pagans killed Jesus, and the Crusades will wreak vengeance on the pagans for the murder of their "father." The Jews were frequently blamed for the Crucifixion, and it is during the first Crusade that the call for revenge will lead crusaders to massacre Jews in Europe. But the pagan Romans were blamed for the Crucifixion as well, and the crusaders will wreak vengeance against them: the Saracens must be pagans in order to be appropriate objects of vengeance. (Tolan, Saracens 121)

Cette prise de position est indéniablement un exemple de plus de l'idée de continuité historique entre l'Antiquité et le Moyen Âge qui se manifeste maintes fois chez les Médiévaux, la lutte contre les païens médiévaux étant présentée comme la continuation directe de la lutte contre les païens antiques: dans La Chanson d'Antioche, ce lien entre l'Antiquité et le Moyen Âge est assuré par le Christ qui prédit la venue des croisés et l'effacement des païens orientaux de la surface de la terre:

Amis, dist Nostre sire, sachiés tout vraiment
Que de là outre mer venront novele gent,
Qui de la mort lor père penront le vengement:
Ne demorra paiens des ci qu'en Orient.
Li Francs auront la terre tote delivrement,
Et qui pris et finés iert en cel errement
L'ame del cors ira en nostre sauvement (laisse IX, vv. 159-165)

Il n'en est pas moins vrai que le terme "sarrasin" pouvait aussi avoir un sens assez vague et désigner soit un peuple oriental imprécis ("Turci, Saraceni, Persae et Agulani, quorum numerum computaverunt CCCLX millia, praeter Arabes, quorum concursus indeterminatus fuit"),¹³⁸ soit simplement un non-chrétien. Ainsi, dans Floovant, chanson de geste du XIIe siècle, le roi franc Clovis est nommé "sarrasin" avant sa conversion au christianisme.¹³⁹

¹³⁸ Orderic Vital, Historia Ecclesiastica, ed. J.-P. Migne, vol. 3 (Paris: Chez J.-P. Migne, Libraire, 1855) 668 : "Les Turcs, les Sarrasins, les Persans et les Agulans, dont le nombre fut estimé à 160 mille, à l'exception des Arabes, dont l'affluence fut indéterminée." (notre traduction)

¹³⁹ Cité par Tolan, Saracens 127.

Il reste à dire quelques mots sur la dernière appellation fréquente réservée aux Turcs: hérétique. Comme dans le cas des termes “païen” ou “sarrasin,” elle comporte une connotation religieuse et s’applique à ceux qui refusaient de reconnaître l’Église catholique de Rome, peu importe leur nationalité.¹⁴⁰

Troublés par l’émergence de nombreux mouvements hérétiques en Europe au XI^e siècle, les auteurs occidentaux se sont penchés avec un zèle particulier sur le problème d’orthodoxie et d’hérésie, jugeant tous les hérétiques comme des chrétiens sortis du droit chemin, hétérodoxes. Puisque l’islam n’était perçu comme une religion à part entière qu’à l’aube de la Renaissance, les Européens du Moyen Âge rangeaient dans la même catégorie les musulmans d’Orient et les sectes manichéennes en Aquitaine, à Toulouse et en d’autres parties d’Europe. En témoignent les traités sur l’hérésie sarrasine de Pierre le Vénérable, l’abbé de Cluny – Summa totius haeresis Saracenorum, Contra sectam sive haeresim Saracenorum – ou celui d’Adhémar de Chabannes, Sermo ad Sinodum de Catholica Fide, ou encore la représentation du prophète Mahomet comme chrétien qui, séduit par Satan, s’est révolté contre la foi et les rites orthodoxes.¹⁴¹ Comme il a été évoqué plus haut, les commentateurs occidentaux médiévaux traçaient des parallèles entre les musulmans contemporains et les païens antiques; de même, ils annonçaient Mahomet comme le dernier de la série des grands hérétiques d’Orient, ne différant guère d’eux. L’idée de la suite ininterrompue des hérésies en Orient trouve son illustration dans Gesta Dei per Francos de

¹⁴⁰ Sur la renaissance de l’hérésie au XI^e siècle voir Antoine Dondaine, “L’Origine de l’hérésie médiévale,” Rivista di storia della chiesa in Italia 9 (1951): 47-78; Heinrich Fichtenau, “Zur Erforschung des Haeresien des 11. und 12. Jahrhunderts,” Römische Historische Mitteilungen 31 (1989): 75-9; Heinrich Fichtenau, Heretics and Scholars in the High Middle Ages, 1000-1200, trans. Denise A. Kaiser (University Park, PA, 1998); Michael Frassetto, “The Image of the Saracen as Heretic in the Sermons of Ademar of Chabannes,” Western Views of Islam in Medieval and Early Modern Europe. Perception of Other, ed. David R. Blanks and Michael Frassetto (New York: St. Martin’s Press, 1999) 83-96.

¹⁴¹ Voir là-dessus Guibert de Nogent ou Alexandre du Pöbt, Le Roman de Mahomet, ed. Yvan G. Lepage (Paris: Klincksieck, Bibliothèque française et romane, série B, 16, 1977).

Guibert de Nogent, qui, pour mieux expliquer à son lectorat la nature de ce nouvel ennemi, le Turc, croit utile de faire une brève introduction consacrée aux diverses hérésies orientales (Arianisme, Eutychianisme, Eunomianisme, Nestorianisme), la dernière étant celle des adeptes de Mathomus/Mahomet. Si les croisés vont combattre les Turcs, c'est avant tout pour défendre le Christ et le monde chrétien, s'inscrivant ainsi dans la longue lutte des chrétiens contre leurs adversaires religieux, qu'ils soient païens ou hérétiques, antiques comme contemporains. En fait, il est curieux d'observer que l'Occident médiéval confondait souvent païens et hérétiques, car les uns et les autres représentaient l'ennemi idéologique, la menace qu'il fallait éliminer à tout prix pour assurer le rayonnement de la foi catholique. Ce doit expliquer pourquoi les Turcs, comme les autres non-chrétiens, sont appelés tantôt païens tantôt hérétiques sans que personne ne le trouve étrange: Foulcher de Chartres précise que les Turcs sont "paganis Persicis" ("pagans persans,")¹⁴² et Pierre le Vénérable, tout en préférant lui-même considérer l'islam comme une hérésie, admet que le terme "paganisme" est tout à fait acceptable aussi, les hérétiques et les païens ne se distinguant pas les uns des autres.¹⁴³

D'après ce qui précède, il est évident que les diverses appellations par lesquelles les Turcs étaient connus au Moyen Âge nous fournissent d'importants renseignements sur la perception de ce peuple par l'Occident. Même avant la première rencontre directe avec les Turcs, les Occidentaux les avaient classés parmi les hérétiques et les païens, ce qui a certainement joué un rôle majeur dans la formation de l'image négative du Turc en Europe. Ces attitudes médiévales en disent long aussi sur la mentalité occidentale de l'époque qui

¹⁴² Foulcher de Chartres, "Historia Hierosolymitana," RHC Occ., vol. 3 (Paris: Imprimerie impériale, 1856) 334.

¹⁴³ Cité par Tolan, Saracens 160.

était en train de se transformer en une “persecuting society,”¹⁴⁴ caractérisée par le développement des institutions encourageant les attaques contre “groups of people defined by general characteristics such as race, religion or way of life” (Moore 5). L’authentique face à face des Européens avec l’Autre turc dans les siècles suivants a quand même modifié cette perception trop générale: l’emploi de termes devient moins vague (Perse, Turc, Turcoman) et laisse sous-entendre une meilleure connaissance des Turcs de la part des Européens.

3.2 HYPOTHÈSES MÉDIÉVALES FRANÇAISES SUR L’ORIGINE DES TURCS

L’étendue du savoir des Français en ce qui concerne les origines et l’histoire des Turcs ainsi que leur façon de les interpréter feront l’objet de la section présente.¹⁴⁵

3.2.1 *Les Turcs selon la mythologie chrétienne occidentale*

Tout au long du Moyen Âge et aussi dans la période postérieure, à la Renaissance, une série d’auteurs – pour la plupart ecclésiastiques – écrivent sur les origines des Turcs du point de vue religieux. Ces témoignages nous en disent long sur la perception que ces auteurs cherchaient à imposer à la société à l’égard des Turcs. Le Turc, c’est quelqu’un de maléfique, de dangereux, semeur de troubles, instigateur de guerre, ennemi de la foi chrétienne.¹⁴⁶

Opposé à ce qui est bon et orthodoxe, il est ainsi placé automatiquement du côté du mal, du diabolique. L’attribution des origines diaboliques au peuple sous investigation se fait

¹⁴⁴ Robert I. Moore, *The Formation of a Persecuting Society: Power and Deviance in Western Europe, 950-1250* (New York, NY: B. Blackwell, 1987) 89.

¹⁴⁵ Voir à ce sujet A. Eckhardt, “La Légende de l’origine troyenne des Turcs,” *Körösi Csoma Archivum* 2 (1926-1932): 422-433; C. Göllner, “Legenden von der skythischen, trojanischen und kaukasischen Abstammung der Türken im 15. und 16. Jahrhundert,” *Revue des études sud-est européennes* 15 (1977): 51-54; J. Harper, “Turks as Trojans, Trojans as Turks: Visual Imagery of the Trojan War and the Politics of Cultural Identity in Fifteenth-Century Europe,” *Translating Cultures: Postcolonial Approaches to the Middle Ages*, eds. A. J. Kabir and D. Williams (Cambridge, 2005) 151-179; A. Pertusi, “I primi studi in occidente sull’origine e Potenza dei Turchi,” *Studi Veneziani* 12 (1970): 480-481.

¹⁴⁶ Philippe Senac, *Occident médiéval face à l’islam: l’image de l’autre* (Paris: Flammarion, 2000).

évidente dans la comparaison des Turcs à Gog et Magog, ce peuple énigmatique et néfaste, dans diverses interprétations médiévales de la Bible, dans les appels de papes aux croisades rapportés par les chroniqueurs.

Dans la tradition chrétienne occidentale, mais aussi orientale et islamique, les peuples Gog et Magog se présentent comme des destructeurs apocalyptiques, des nations destructrices sous la domination du Diable, venues du Nord, se déplaçant à cheval, à en croire Le Livre d'Ézékiel: “Alors tu [Gog] partiras de ton pays, des extrémités du septentrion, / Toi et de nombreux peuples avec toi, / Tous montés sur des chevaux, / Une grande multitude, une armée puissante” (38:15). À cette époque, ce terme – Gog et Magog – pouvait s’appliquer aux Turcs, aux Goths, aux Mongols, aux Hongrois ou à d’autres peuples, la tendance étant de toujours d’associer à Gog et Magog des ennemis contemporains. Les Turcs – force menaçant la paix et la sécurité de l’Occident et de l’Orient arabe et persan – ont, depuis leur arrivée en Asie Mineure au XI^e siècle, bien mérité le droit de se faire désigner par ce terme, bien que les sources chrétiennes, bibliques restent plutôt évasives en la matière.¹⁴⁷ Ainsi, Le Livre d'Ézékiel contient diverses prophéties à l’égard d’Israël (Ézékiel 38-39), l’ennemi étant les Parthes et les Mèdes. Sverre Boe, dans sa discussion de ce passage observe que “the mention of Parthians and Medes is remarkable. It may phonetically recall the biblical pair ‘Medians and Persians’” (Boe 90). Klausner ajoute que “the Medes and Parthians are Gog and Magog for the author of the Parables, since ‘Magog’ occurs in the

¹⁴⁷ L’idée du lien entre Turcs et Gog et Magog devient bien plus présente dans les esprits européens à l’époque de la Renaissance, mais ce lien trouve parfois une interprétation nouvelle et originale, comme celle citée par Sverre Boe, Gog and Magog (Tübingen: Mohr Siebeck, 2001) 98: “Martin Luther suggested that ‘Gog’ was formed from ‘Magog,’ a word he translated with ‘roof.’ He combined this name and its etymology with the Turks of his days, since the Turks were thought to spend the nights in the fields, not in ordinary houses. [Martin Luther] shared the common notion of the Muslim Turks to be Gog and Magog.” Voir aussi Meserve 71-84 sur la discussion de l’association entre les Turcs et les Scythes, peuple nordique et barbare, identifié traditionnellement comme Gog et Magog dans le discours humaniste sur les origines des Turcs (Aeneas Sylvius Piccolomini, Niccolo Sagundino, Flavio Biondo, Francesco Filelfo, etc).

Bible (Gen. 10.2) by the side of ‘Madai.’”¹⁴⁸ Souvenons-nous aussi de notre discussion, dans la section précédente, de l’emploi médiéval des termes “persan” et “parthe” par rapport aux Turcs.¹⁴⁹ Parthes, Persans, Mèdes, Gog, Magog... Les textes sacrés – l’importance desquels pour les médiévaux n’est pas à démontrer – établissent ainsi un parallèle, une parenté entre ces termes. Si l’on tient compte de plusieurs niveaux d’interprétation des textes sacrés dans l’Occident médiéval, on peut risquer une hypothèse et supposer que pour le Médiéval tous ces termes s’associaient bien aux Turcs. En ce sens, le témoignage de Sigibert de Gembloux, chroniqueur français du XII siècle et auteur du Chronicon, est révélateur: “Extra has et aliae gentes fuerunt, quae Romanum imperium dilaceraverunt, id est Gepides, Alani, Turchi, Bulgares, et aliae plures, quae omnes ab aquilonis plaga exierunt; ut super hoc fortasse videatur dictum per prophetam: *Ab aquilone pandetur malum super universam terram.*”¹⁵⁰

La croyance aux origines diaboliques des Turcs se fait voir aussi dans les appels aux croisades. En témoigne le discours du pape Urbain II cité – sous formes différentes – par tous les chroniqueurs de la Première croisade. Là, le but consiste à représenter les Turcs en tant qu’ennemis sur le plan religieux. Ainsi, l’Anonyme annonce que les Turcs sont

¹⁴⁸ Joseph Klausner, The Messianic Idea in Israel: From its Beginning to the Completion of the Mishnah, trans. from the 3rd Hebrew edition by W. F. Stinespring (New York: Macmillan, 1955) 297.

¹⁴⁹ Voir, à ce sujet, Mark Dickens, “Medieval Syriac Historians’ Perceptions of the Turks,” diss. University of Cambridge, 2004 (Chapitre sur “Establishing the Biblical Credentials of the Turks,” 28-42).

¹⁵⁰ Sigibert de Gembloux, “Chronicon,” Patrologiae cursus completus, series graecolatina, ed. J.-P. Migne, vol. 160 (Paris: Editions Frères Garnier, 1880) 63: “En plus de ceux-ci [les Huns], il y avait d’autres nations qui attaquèrent l’Empire romain, dont les Gepides, les Alans, les Turcs, et les Bulgares, et beaucoup d’autres, qui vinrent tous de la zone septentrionale. Le prophète parlait probablement d’eux, quand il dit: “C’est du septentrion que la calamité se répandra sur tous les habitants du pays.” L’association qui se faisait au Moyen Âge entre Turcs/Parthes et Gog et Magog peut aussi être due à l’influence des Etymologies d’Isidore de Séville, selon qui les Parthes étaient synonymes des Scythes, eux-mêmes originaires de Magog: “Parthiam Parthi ab Scythia venientes occupaverunt” (“la Parthie était occupée par les Parthes qui venaient de Scythie,” XIV.iii. 9, notre traduction); “Scythia... a Magog filio Iaphet fertur cognominata” (“on dit que la Scythie fut nommée après Magog, fils de Japhet,” XIV.iii.31, notre traduction). Voir aussi John L. Myres, “Gog and the Danger from the North,” Palestine Exploration Fund Quarterly Statement (1932): 213-219 et J. Paul Tanner, “Rethinking Ezekiel’s Invasion by Gog,” Journal of the Evangelical Theological Society 39 (1996): 29-45.

“excommunicate generatione.”¹⁵¹ Robert le Moine lui fait echo et appelle les Turcs “diabolica legio” (“légion diabolique,” 734). Ici, l’attention est portée au fait que ce peuple est adversaire de Dieu, donc nécessairement proche du Diable. Souvent, les Turcs sont présentés en tant que serviteurs du Diable, comme c’est le cas de l’horrible Gazi, l’un des ennemis les plus redoutables des croisés pendant la Première croisade. Guillaume de Tyr décrit sa mort dans les termes suivants: “Gazi morut et rendi l’ame au deable qu’il avoit tozjorz servi” (1:533). La description étonnante des horreurs commises par les Turcs contre les chrétiens vient soutenir cette idée. La véhémence rhétorique anti-turque réapparaît dès le premier quart du XIV^e siècle, en réaction contre l’expansion du jeune Empire ottoman, nouvelle menace aux états chrétiens d’Europe. Là encore, les auteurs font ressortir la nature satanique des Turcs: en 1332, un religieux dominicain anonyme (connu aujourd’hui sous le nom de Pseudo-Brocardus), apostrophe dans son Directorium ad passagium faciendum les Turcs comme étant originaires “de la lignie serpentine” (493), en d’autres termes, diabolique.

3.2.2 *Turcs et Francs: cousins germains*

Une autre théorie, bien plus répandue au Moyen Âge, repose sur l’idée que les Francs et les Turcs tirent leurs origines d’une source commune, les uns comme les autres portant dans leurs veines du sang troyen. Cette théorie s’inscrit dans la tradition historiographique médiévale répandue au Moyen Âge, qui attribuait une importance majeure aux origines des peuples qui, inconnus auparavant, se faisaient remarquer sur l’arène historique grâce à leurs conquêtes militaires. Cela, à son tour, créait la nécessité de définir la place et le rôle de ce peuple particulier dans le processus historique universel, inscrit dans la vision chrétienne du

¹⁵¹ Histoire anonyme de la Première croisade, ed. Louis Bréhier (Paris: Société d’édition “Les Belles Lettres,” 1964) 47.

monde. Il s'agit non seulement d'insérer un peuple barbare (ou considéré tel) dans le cours général de l'histoire des nations européennes, mais aussi de lui donner des ancêtres célèbres et connus de tous: un ancêtre illustre légitimisait, pour ainsi dire, l'ascension d'un peuple obscur et le rendait digne d'être mis parmi les grands peuples civilisés. Les récits ethnogénétiques décrivant les origines et l'histoire de l'élévation de peuples barbares apparaissent sur tout le territoire européen depuis le haut Moyen Âge. Mais c'est le XIIe siècle qui marque un essor spectaculaire de ces récits qui servent à expliquer ou à justifier les ambitions politiques de divers peuples et dynasties se disant descendants de dieux, de héros ou, plus généralement, de grands peuples de l'Antiquité, tels les Troyens, les Romains, les Scythes. Parmi les mieux connus citons Gesta regum Britanniae (1130-1140) de Geoffroy de Monmouth, L'Edda de Snorri Sturluson ou encore La Déclaration d'Arbroath (1320), où les Ecossais se disent descendre des Scythes. Mais ce sont surtout les légendes des origines troyennes qui ont joui d'une popularité particulière au Moyen Âge.¹⁵²

À ce type de textes l'on donne généralement le nom d'*origo gentis*, genre aux frontières floues. H. Wolfram, le qualifie de "genre littéraire,"¹⁵³ mettant l'accent sur la composante imaginaire de ces récits. A. Murray le définit, par contre, comme un "historiographical genre" (227), car il s'agit, après tout, de construire l'histoire d'un peuple, peu importe qu'elle soit fictive ou réelle. Nous préférons nous placer quelque part entre ces deux définitions, étant d'avis que ce type de récits serait mieux qualifié de historico-littéraire, comme il en est souvent le cas pour les textes narratifs médiévaux racontant tel événement

¹⁵² Bruno Luiselli, "Il mito dell'origine troiana dei Galli, dei Franchi e degli Scandinavi," *Romanobarbarica* 3 (1978) : 89-121; Emmanuèle Baumgartner and Laurence Harf-Lancner, Entre fiction et histoire: Troie et Rome au Moyen Âge (Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 1997) ; Magali Coumert, Origines des peuples: les récits du Haut Moyen Âge occidental. 550-850 (Paris: Institut d'études augustiniennes, 2007).

¹⁵³ Herwig Wolfram, "Le Genre de l'*origo gentis*," Revue belge de philologie et d'histoire 4 (1990): 789.

historique (p.ex. La guerre de Troie) ou tel personnage historique (p.ex. Alexandre le Grand dans Le Roman d'Alexandre).

3.2.2.1 Mythe des origines troyennes: liens de sang communs

Pour revenir à notre sujet – la parenté franco-turque par le sang troyen, – observons un fait intéressant: alors que la vogue de s'attribuer la descendance troyenne n'a connu un grand succès chez les Occidentaux que depuis les XIIe-XIIIe siècles, l'idée de parenté entre Francs et Turcs ne peut que surprendre par son ancienneté:¹⁵⁴ les deux premières mentions écrites d'une telle parenté apparaissent dans Le Chronicon de Frédégaire le Scolastique (milieu du VIIe siècle):

*Tercia ex eadem origine gentem Torcorum fuisse fama confirmat, ut, cum Franci Asiam pervacantis pluribus prœliis transissent, ingredientis Eurupam, super litore Danuviae fluminis inter Ocianum et Traciam una ex eis ibidem pars resedit. Electum a se utique regem nomen Torquoto, per quod gens Turquorum nomen accepit.*¹⁵⁵

*Residua eorum pars, que super litore Danuvii remanserat, elictum a se Torcoth nomen regem, per quem ibique vocati sunt Turchi; et per Francionem hii alii vocati sunt Franci.*¹⁵⁶

Il est difficile d'établir à quelle source le chroniqueur puisait son information concernant les origines troyennes des Turcs, mais cela n'empêche que le témoignage cité est d'un grand intérêt pour les chercheurs. Assez curieusement, à l'époque des croisades et dans

¹⁵⁴ Chose intéressante, la prétendue lettre de Mehmet II le Conquérant (1432-1481) au pape dans laquelle celui-ci se dit être du sang troyen reste - même aujourd'hui - le seul exemple cité au sujet d'un tel lien de sang entre Européens et Turcs, bien que cette tradition, comme nous le verrons, remonte à des siècles.

¹⁵⁵ Frédégaire le Scolastique, Fredegarii et aliorum chronica, ed. Bruno Krusch (Hanovre: MGH Scriptores rerum Merovingicarum, 1888) 46: "D'après ce qu'on dit, le troisième groupe des gens de la même origine étaient les Turcs: errant à travers l'Asie, ils endurèrent beaucoup de batailles et, entrés en Europe, une partie d'entre eux resta sur la rive du fleuve Danube, entre l'Océan et la Thrace. Ils élirent un roi nommé Torquot, qui donna son nom au peuple des Turcs." (notre traduction)

¹⁵⁶ Frédégaire 93: "Le reste (des Troyens) qui restèrent sur la rive du Danube, s'élirent le roi du nom de Torcoth, à cause de qui on les appelle Turcs; et, à cause de Francion, les autres sont appelés Francs." (notre traduction)

les siècles précédant la Renaissance, les auteurs français ne font presque aucune allusion au fait que les origines des Francs et des Turcs remontent à la même source troyenne.

Cependant on aurait tort d'affirmer qu'une telle association a été tout à fait oubliée.

Faisons une petite digression et examinons en survol quelques textes historiques et littéraires scandinaves médiévaux. On verra bien que la légende des origines troyennes des Turcs était répandue dans le Nord tout au long du Moyen Âge. Qui plus est, les peuples scandinaves contemporains seraient eux-mêmes descendants directs des Turcs-Troyens venus au nord après la chute de Troie. En fait, si l'on se souvient qu'à l'époque examinée le terme "Franc" s'appliquait à beaucoup de peuples européens, y compris les Germains, une telle association cesse de paraître bizarre. Bon nombre de sources scandinaves du XIII^e siècle – L'Edda Snorri Sturluson, La Saga de Skjöldunga, Le Troisième traité grammatical d'Olav Thordarson, La Saga de Sturlungar, etc. – racontent que les descendants du roi Priam, ou simplement les ressortissants de Troie, guidés par Odin, vinrent d'Asie en Europe septentrionale et peuplèrent les pays scandinaves:

Upphaf allra frasagna i Norraenni tungu theirri er sanindi fylgia, hofz, tha er Tyrkir ok Asia menn bygdu nordrit. Thui er that med sonnu ad segia, at tungan kommed theim norðr hingat, er ver kollum Norraenu, ok geck sutunga um Saxland, Danmork or Suidioth, Noreg, ok um Nockurn hluta Einglanz. Hofud madr thessa folks uar Odin son Thors, hann atti marga sonu. Til Odins telia marger men aettir sinar.¹⁵⁷

¹⁵⁷Elena Melnikova, "Description de la Terre III (début XIVE siècle)," Drevneskandinavskie geografitcheskie sochineniia (Moscow: Nauka, 1986) 93-94 : "Au début de tous les récits véridiques en langue nordique, il est dit que les Turcs et les gens d'Asie peuplèrent le nord. C'est pourquoi l'on peut affirmer avec assurance qu'avec eux, vint ici aussi la langue que nous appelons nordique, et cette langue se repandit en Saxland, au Danemark et en Suède, en Norvège et en une partie d'Angleterre. Le chef de ce peuple fut Odin, fils de Thor, et il eut beaucoup de fils. Bien des gens se disent de la souche d'Odin" (notre traduction).

Sans oser affirmer quoi que ce soit, on peut supposer que l'idée de l'origine troyenne commune aux Francs et aux Turcs, qui apparaît dans la chronique de Frédégaire et dans les sources scandinaves, provient d'une seule et même vieille légende.¹⁵⁸

L'idée selon laquelle les Turcs ont des liens avec le Nord ne se borne pas aux seules sources scandinaves. La même idée trouve aussi un écho dans un chapitre très intéressant de L'Historia de Guillaume de Tyr, intitulé "De ortu et prima origine gentis Turcorum" ("Des origines du peuple turc"), où les origines des Turcs sont racontées de la façon suivante:

Gens igitur Turcorum sive Turcomannorum – nam ab eodem habuerunt originem – ab initio septentrionalis fuit. Dicti autem sunt prout ipsi asserunt idque ipsum etiam in nostris continetur cronicis, a quodam eorum duce Turco nomine, sub quo post excidium Troianum ad regiones Yperboreas se contulerunt, ubi armorum usu relicto procurandis gregibus et armentis vacabant, gens inculta penitus et certam non habens sedem.¹⁵⁹

Le chroniqueur raconte ensuite les coutumes nomades des Turcs, leur venue en Perse et leurs conquêtes impressionnantes qui les conduisirent enfin en Asie Mineure. Dans ce passage, la fiction et l'histoire s'entremêlent d'une façon assez curieuse. La première partie du chapitre comporte des ressemblances frappantes avec ce que racontent les sources nordiques (fuite des Turcs de Troie et leur arrivée au Nord). Le fait que les Turcs ont peu à peu oublié leur passé glorieux et sont devenus des nomades incultes vient de Guillaume de Tyr lui-même, semble-t-il. L'histoire plus récente des Turcs correspond plus ou moins dans son entièreté à la vérité historique, mais c'est la première partie du chapitre qui nous semble particulièrement intéressante. Il serait fort intéressant de savoir de quelle source Guillaume de Tyr tient son information concernant les Turcs et leurs liens à Troie et au Nord. L'auteur

¹⁵⁸ A ce sujet, voir Murray 224 et C. Cahen, "Frédégaire et les Turcs," Economies et sociétés au Moyen Âge. Mélanges offerts à Edouard Perroy (Paris: Publications de la Sorbonne, 1973) 24-27.

¹⁵⁹ Cité par Murray 220 : "Le peuple des Turcs ou des Turcomans – car ils ont la même origine – était initialement septentrional. Ils affirment eux-mêmes, et ainsi le racontent nos chroniques, que leur nom provient d'un certain Turcus, chef, sous le commandement duquel ils fuirent vers les régions nordiques, où ils abandonnèrent les armes et se consacrèrent à leurs troupeaux, étant un peuple incivilisé et sans habitation fixe." (notre traduction)

lui-même fait référence à la tradition turque, mais il n’y a aucune évidence de l’existence du mythe turc des origines troyennes. Guillaume de Tyr se réfère, d’ailleurs, à “nos” chroniques, mais, à part Le Chronicon de Frédégaire, nous n’avons pu trouver aucune autre chronique relatant les mêmes faits.

Il faut aussi mentionner qu’une seule version de L’Historia de Guillaume de Tyr, – celle qui, selon A. Murray, se rapproche le plus de l’archétype (Murray 222) – fait référence aux origines troyennes des Turcs et à leur fuite vers le Nord. Aucun des autres manuscrits de l’œuvre ne contient ce passage. Les éditions modernes – même le célèbre Recueil des Historiens des Croisades – omettent également ce passage.

Ainsi, comme nous l’avons déjà constaté plus tôt, les sources françaises médiévales, dans leur majorité, préfèrent passer le mythe des origines troyennes des Turcs sous silence, sans l’ignorer complètement.

3.2.2.2 Parenté franco-turque par l’égalité en valeur militaire

Il n’en est pas moins vrai que nombre de textes français, sans mentionner la provenance troyenne des Turcs, prétendent que les Turcs sont cousins germains des Francs. D’où viendrait une pareille affirmation de la part des auteurs occidentaux ? Selon A. Murray, l’idée de parenté entre ces deux peuples si différents est une tentative d’expliquer le courage et l’art militaire des Turcs qui surpassent en cela tous les peuples, sauf, bien évidemment, ceux des Francs. C’est-à-dire que l’égalité en armes suffirait pour reconnaître les Turcs comme parents des Francs. Cette idée apparaît déjà dans De gesta Francorum de l’Anonyme, l’une des plus anciennes chroniques sur la Première croisade:

Verum tamen dicunt se esse de Francorum generatione, et quia nullus homo naturaliter debet esse miles nisi Franci et illi... Certe se in fide Christi et

Christianitate sancta semper firmi fuissent... ipsis potentiores vel fortiores vel bellorum ingeniosissimos nullus invenire potuisset.¹⁶⁰

Guibert de Nogent est très proche dans ses affirmations concernant les origines des Turcs à celles de l'Anonyme : "Est autem eorum opinio, quod Francorum contribules existant; et prae ceteris gentibus solis specialiter Turcis et Francis debere militare fastigium."¹⁶¹

Ainsi, il devient clair d'après ces témoignages que le seul défaut qui empêche les Turcs d'égaliser les Francs est leur éloignement de la foi chrétienne. Les Turcs auraient trahi leur ancienne foi sans oublier les liens de sang qui les rapprochent de leurs ennemis, les Francs.

Il vaut aussi la peine de nous arrêter un moment sur le fait que, dans les extraits cités, ce sont toujours les Turcs qui s'attribuent la parenté avec les Francs, jamais les Francs eux-mêmes. Sachant qu'historiquement, ni les Turcs seldjoukides ni, plus tard, les Turcs ottomans n'ont jamais prétendu partager la même origine avec les Européens, il s'ensuit que cette idée provient des auteurs francs, qui se croient pourtant obligés de la mettre dans la bouche des Turcs, par orgueil, il faut croire.

De nos jours, personne n'aurait bien sûr la prétention de déterminer la nationalité d'un individu, se basant uniquement sur les traits particuliers de son caractère (par exemple, la vaillance), mais le Moyen Âge voyait les choses différemment. Puisque l'Occident et l'Église de Rome représentaient tout ce qu'il y avait de civilisé, de positif, d'orthodoxe dans ce monde, il va sans dire que, dès qu'un personnage ennemi avait montré des qualités ou un comportement dignes d'approbation et d'admiration de la part des chrétiens, il fallait soit le

¹⁶⁰ Anonyme 50-53: "À la vérité, ils se disent de la race des Francs et prétendent que nul, à part les Francs et eux, n'a le droit de se dire chevalier... Certainement, s'ils avaient toujours gardé fermement la foi du Christ et de la sainte chrétienté... on ne trouverait personne qui puisse les égaler en puissance, en courage, en science de la guerre." Notons aussi que Tudebode reprend presque mot-à-mot les propos de l'Anonyme. Il nous semble, par conséquent, inutile de citer ce chroniqueur ici.

¹⁶¹ Nogent 162: "C'est leur opinion que les Francs sont leurs parents et que parmi tous les peuples, seuls les Turcs et les Francs sont dignes d'exploits militaires." (notre traduction)

rendre chrétien soit lui attribuer un lignage chrétien et occidental. Les chroniqueurs des croisades n'étaient pas les seuls à procéder ainsi. Les auteurs d'œuvres plus littéraires – romans courtois et chansons de geste – se sont servis davantage de cette méthode. Laissons de côté d'innombrables belles Sarrasines que l'amour et les services rendus à un chevalier chrétien amènent, en fin de compte, au christianisme, et arrêtons-nous un moment sur le guerrier turc Corbaran, sur lequel les chroniqueurs ne tarissent pas.¹⁶² Cet émir, ennemi implacable des Francs, a dû si fort impressionner les Européens qu'ils en ont fait un des personnages principaux de plusieurs chansons de geste: La Chanson d'Antioche, Les Chétifs et La Chrétienté Corbaran dont il est le héros éponyme. Alors que le Corboran historique – Gürbuğa – a refusé net toute proposition des croisés d'embrasser la foi chrétienne, le Corbaran littéraire devient un personnage plein de contradictions qui fait un long parcours intérieur et, ayant été un monstre sanguinaire, finit par se transformer en un personnage sympathique, plein de respect envers ses captifs chrétiens qui le décident enfin à abandonner l'islam. La conduite et le caractère de Corbaran le rendent ainsi digne d'appartenir au christianisme. Mentionnons également un autre musulman, le célèbre Saladin, dont la vaillance guerrière et l'esprit chevaleresque ont laissé une si forte empreinte chez les Occidentaux qu'ils ont fini par lui attribuer une lignée européenne,¹⁶³ car il était inconcevable, à l'époque, qu'un musulman, un barbare pût réunir en lui toutes les qualités qui font les meilleurs chevaliers. Tout comme les Turcs et les Francs étaient dits parents pour

¹⁶² Voir l'article d'Armelle Leclercq, "Destinée d'un émir turc, Corbaran, personnage historique, personnage épique," Façonner son personnage au Moyen Âge. Senefiance 53 (Aix-en-Provence : Presses de l'Université de Provence, 2007) 201-210.

¹⁶³ Voir le roman La Fille du comte de Pontieu (début XIIIe s.), ed. Cl. Brunel (Paris: Honoré Champion, 1923). L'héroïne épouse le sultan d'Aumarie dont elle a une fille, "la belle Captive," qui à son tour épouse Malaquin de Bagdad et "ensi com verités tesmoingne, de cele fu née la mere au courtois Salehadin" (50). La prétendue parenté de Saladin avec les comtes de Pontieu a été connue aussi par l'auteur de la chanson de geste, Baudoin de Sebourg (début XIVe s). Voir aussi La Chronique de Jean le Long d'Ypres qui écrit vers 1370 : "Saladinus Turchus sed de matre gallica Pontiva" ("Saladin le Turc, mais de mère française de Pontieu," MGH, 25, 818).

la simple raison qu'ils s'égalaienent en courage, la vaillance et le comportement chevaleresque de Saladin ont suffi pour transformer ce guerrier kurde en Européen.¹⁶⁴

Ouvrons une parenthèse et faisons remarquer qu'il n'est pas toujours nécessaire qu'un personnage soit positif pour être doté d'une généalogie occidentale. En témoigne l'histoire de la comtesse Ida, veuve du comte d'Autriche, capturée et mariée de force à un Sarrasin à qui elle donne un fils, Zengi: c'est le futur "Sanguin," bête noire des croisés, qui prit et détruit Edesse en 1144 et se rendit célèbre par sa cruauté particulière envers les coreligionnaires de sa mère.¹⁶⁵ Considérons aussi Froissart qui attribue au sultan ottoman Bajazet (qu'il appelle "Amorath-Bacquin"), en conflit avec les Européens, une généalogie remontant jusqu'à Alexandre le Grand lui-même: "Amorath voudroit regner comme Alexandre de Macedoine qui fut roi sur douze ans de tout le monde; duquel sang il se disoit et duquel lignage il étoit descendu et issu" (404).¹⁶⁶

Toutes fantaisistes que soient ces théories médiévales concernant la parenté entre Francs et Turcs, il faut bien reconnaître que l'histoire réserve parfois des surprises et que même un Turc qui le paraît à cent pour cent peut, en effet, avoir des liens de sang avec un Européen. Pour illustrer ce fait, ouvrons la continuation de La Chronica Slavorum,¹⁶⁷ œuvre d'Arnold de Lübeck, abbé bénédictin du XIIIe siècle, qui traite de l'histoire des peuples slaves et germaniques. Dans un passage, l'auteur raconte le voyage du duc allemand, Henri

¹⁶⁴ Citons, en plus, une hypothèse très intéressante au sujet de l'origine turque de Saladin: à la Renaissance, Francesco Filelfo soutenait que Saladin n'était pas seulement l'empereur des Turcs, mais le fondateur de la dynastie ottomane. À ce sujet, nous renvoyons à Meserve 196-7.

¹⁶⁵ Historia Welforum raconte que "itam comitissam" ("cette comtesse") fut enlevée par "unus de principibus Sarracenorum...ex eaque Sanguinem illum sceleratissimum, ut aiunt, progenuit" ("un des princes Sarrasins... c'est elle qui, par ouï-dire, donna naissance à Sanguin le scélérat"), Historia Welforum Weingartensis 13, MGH, 21, 462.

¹⁶⁶ Jean de Froissart, Œuvres de Froissart, ed. K. de Lettenhove, vol. 16 (Bruxelles : Librairie Victor Devaux et Cie, 1872).

¹⁶⁷ Arnold de Lübeck, Chronica Slavorum, MGH, 14.

le Lion, en Orient et sa rencontre en 1172 en Asie Mineure, près de Tarse, avec Kilidj-Arslan II, prince turc, qui le salue en cousin:

Et ita pervenerunt ad civitatem qui iuxta lingua Turcorum dicitur Rakilei, in nostra lingua Eraclia... Dux autem illuc perveniens magnifice susceptus est a Turcis et inde deductus est Axarat, ubi occurrit ei soldanus letissimus, amplexans et deosculans eum, dicens, eum consanguinem suum esse. Cumque dux perquireret affinitatem consanguinitatis, ille respondit: Quedam nobilis matrona de terra Theutonicorum nupsit regi Ruthenorum, qui genuit ex ea filiam, cuius filia devenit in terram nostram, de qua ego descendi.¹⁶⁸

3.2.3 *Regard ethnographique: les Turcs et les steppes d'Asie Centrale*

Si l'attribution des origines diaboliques et troyennes aux Turcs était répandue dans l'Occident médiéval, rares sont ceux qui indiquaient la vraie patrie de ce peuple nomade: les steppes d'Asie Centrale. Un auteur qui en fait mention est le moine Hayton qui, au début du XIVe siècle, nomme le pays d'origine des Turcs avec une précision digne d'un ethnographe moderne. Dans le chapitre sur le "royaume de Turquesten" il décrit ainsi cette terre lointaine:

En celui royaume ha poi de bones cites, mais il i a la grand plainures e bones pastures; e por ce, cele gent sunt presque tous pastours, e sunt hebergies en tentes e en teles maisons que legierement les portent de luec en autre... e cele gent de celui (pais) sunt apellez Turcs. (123)

Le frère Hayton mentionne non seulement le nom du pays (Turquesten), qui n'apparaît presque nulle part ailleurs dans les sources occidentales médiévales, mais il indique aussi les coutumes nomades des Turcs, qui plus est, sans aucune réaction négative. Le fait que Hayton, installé à Poitiers, était originaire d'Orient, plus précisément d'Arménie, explique peut-être qu'il tient au sujet des Turcs des renseignements plus exacts que d'autres auteurs médiévaux. On peut cependant se demander pourquoi l'œuvre de Hayton, qui jouissait d'une

¹⁶⁸ Lübeck 24 : "Et ainsi ils arrivèrent à la cité qui dans la langue des Turcs s'appelle Rakilei, dans notre langue Eraclia... Arrivé là, le duc fut magnifiquement accueilli par les Turcs et de là il fut conduit à Axarat, où se trouvait le sultan qui l'embrassa et lui dit être son parent. Quand le duc s'informa sur ces liens de sang, celui-là répondit : une certaine dame de la terre germanique épousa le roi des Russes, dont il eut une fille; la fille de celle-ci vint en notre terre et je suis son fils." (notre traduction)

énorme popularité au Moyen Âge et qui fut traduite en plusieurs langues européennes,¹⁶⁹ n'a pas rendu plus populaire la théorie sur les origines centrasiatiques des Turcs.

3.3 LES FACES CHANGEANTES DU TURC (XII^e – XV^e SIÈCLES) COMME REFLET DES PERCEPTIONS MÉDIÉVALES DE L'HISTOIRE TURQUE

Dans la section précédente, nous avons vu que les Turcs n'ont pas échappé à la tendance générale, ayant été, depuis notamment le XII^e siècle, l'objet d'hypothèses explicatives quant à leurs origines. Les auteurs médiévaux traitant la matière turque ne se bornent pas à examiner le passé le plus lointain des Turcs, mais en suivant la linéarité historique, témoignent de leur intérêt pour l'histoire postérieure et contemporaine de ce peuple de sorte que la somme des connaissances acquises dans ce domaine par les Français avant la Renaissance s'avère plus volumineuse que l'on ne le croit de prime abord.

La section présente, qui est à considérer comme la continuation logique de la section précédente, étudiera les documents littéraires et historiques dans le but de comprendre comment la vision française médiévale de l'histoire des Turcs seldjoukides et ottomans avant 1453 a façonné l'image ou les images du Turc à travers les siècles. Ainsi, plutôt que de tenter de reconstituer l'histoire événementielle, nous explorerons les "structures mentales," notre véritable sujet restant le seul imaginaire médiéval français, ce prisme à travers lequel le chroniqueur, le poète, l'aventurier percevaient l'histoire turque.

Afin de faciliter ce travail analytique, la section sera découpée en trois blocs chronologiques:

- 1) La première période étudiée s'étend du milieu du XI^e siècle jusqu'au XII^e siècle et correspond à l'époque des premières conquêtes turques au Moyen Orient et en

¹⁶⁹ À considérer, par exemple, la version latine de Niccolo Falconi, Liber historiarum partium Orientis, ou la version catalane, Libre de les batalles dels tartres o Flors de les histories de la terra d'Orient.

Asie Mineure ainsi qu'aux deux premières croisades (1096-1099, 1147-1148).

L'étude documentaire reposera ici sur les chroniques (Guillaume de Tyr, Guibert de Nogent), un traité historico-géographique (La Flor des estoires d'Orient de Hayton) et quelques œuvres littéraires (chansons de geste).

- 2) La deuxième période recouvre le XIII^e siècle et l'analyse portera sur des extraits des récits de voyage de Saint-Quentin et de Rubrouck et quelques œuvres poétiques relatant cet événement historique majeur qui est l'arrivée des Mongols et son impact sur la perception occidentale des Seldjoukides d'Asie Mineure.
- 3) Enfin, la troisième période sera consacrée à l'époque qui voit l'essor de l'Empire ottoman (XIV^e siècle – première moitié du XV^e siècle) atteignant son point culminant avec la prise de Constantinople (1453). Cette dernière périodisation repose sur l'analyse de l'imaginaire français tel qu'il apparaît au travers de divers ouvrages, dont le rapport de Bertrandon de la Brocquière, la biographie romancée de Bouciquaut ou encore l'ouvrage de propagande de la croisade par Pseudo-Brochard, Directorium ad passagium faciendum.

3.3.1 Premières conquêtes turques: XI^e – XIII^e siècles

3.3.1.1 Début de l'histoire des Turcs et l'origo gentis

L'arrivée des Turcs sur la scène historique et politique mondiale commence, pour les Médiévaux, par leur apparition sur les frontières de la Perse. Les raisons qui ont poussé les Turcs à y venir diffèrent d'un auteur à l'autre. Comparons les deux récits les plus détaillés relatant les événements qui ont été à l'origine de la migration turque vers la Perse: le récit de Guillaume de Tyr et celui de Hayton.

Selon Guillaume, les Turcs sont venus en Perse en quête de bons pâturages pour leurs troupeaux, l'élevage du bétail étant leur coutume ancestrale:

Quand il avoient este en un leu et mestiers estoit qu'il alassent ailleurs por lor pastures, il enveoient des plus sages de leur peuple as princes des terres et cil faisoient couvenance a aux de demorer une piece en leur bois et en leur pastures... Or avint que une grant plante de ce peuple se parti des autres, et entra en la terre de Persse, et trouverent cele terre moult planteive de pastures... si donnerent au roi le treu qu'il orent convent entr'aux et demorerent illiec ne sai qanz anz. (1:22)

La rapide croissance du nombre des Turcs finit par inspirer la peur au roi de Perse qui, désirant se débarrasser des Turcs, fait hausser le prix du tribut payé par ceux-ci. Les Turcs refusèrent enfin de payer quoi que ce soit et "passèrent le flum qui avoit non Cobar... et quant il furent a plein, si s'entrevirent et aperçurent que il estoient si grant plante de genz que nule terre ne les porroit soffrir... il pristrent conseil entr'aus et virent que nul pueples ne se tendroit a aux..." (1:23).

Hayton présente une autre version des événements. Les Turcs, dit-il, sont venus en Perse sur l'invitation du roi de Perse qui, attaqué par les Sarrasins, fait appel à ses voisins par delà le fleuve Phison pour qu'ils viennent à son secours. Les Turcs répondent vite à cet appel: "Sur ce s'assemblerent du roiaume de Turquesten entour cinquante millie homes d'armes... e se murent por venir aider le roi de Perse contre les Sarazins, e passerent le flum Phison." (138). Les Sarrasins infligent une défaite au roi persan avant l'arrivée des Turcs, et, ayant mis un sultan à Bagdad, menacent les Turcs de guerre. Comment réagissent ceux-ci ?

Ciaus douterent la bataille et manderent leur messages au calif de Baldac, offrant soi d'estre a son comandemant. Ceste chose plout mout au calif e as Sarazins, e receurent a fiance les Turquemans, e les traistrent de cele terre de Corascen, e les mistrent en autre terre a demourer... e ordenerent que paiassent chascun an certain treu a la seignorie. (Hayton 140)

Longtemps après, les Turcs se convertissent à l'islam, se multiplient ("furent multipliés d'avoir et de personnes," Hayton 140), et, profitant des luttes intestines entre leurs seigneurs, s'assemblent pour s'approprier le pouvoir (Hayton 142-143).

Arrêtons-nous un instant. Quelles conclusions peut-on tirer des deux récits présentés ci-dessus ? Si l'on se contente d'un regard superficiel, on sera tenté d'en considérer les auteurs comme peu informés ou peu soucieux de respecter la vérité des faits, vu que les deux narrations présentent des divergences significatives dans la présentation de l'histoire. Mais en les étudiant de plus près, on remarque plusieurs points communs importants qui rapprochent les récits l'un de l'autre et nous apprennent dans quelle perspective historico-littéraire s'inscrivent les deux auteurs.

Tout d'abord, le peuple turc est originaire du Nord: d'après Guillaume, les Turcs "issirent d'une terre qui est vers bise quant l'en est en Surie" (1:22); Hayton indique que les Turcs sont les voisins du roi de Perse "deça le flum Phison"). Il s'agit ici de l'Oxus des Anciens (auj. l'Amou-Darya), fleuve séparant l'Iran de son voisin du Nord, le Turan, ancienne patrie des Turcs. L'origine nordique des Turcs est aussi signalée par d'autres témoignages.¹⁷⁰

Deuxièmement, on notera la fragmentation des Turcs, lorsqu'une partie du peuple quitte, pour des raisons diverses, sa patrie et s'en va vers de nouvelles terres. Guillaume de Tyr dit tout court qu'une "grant planté de ce peuple se parti des autres" pour aller en Perse, pays riche en paturages. Hayton donne des chiffres précis, bien qu'exagérés: cinquante mille Turcs vont à l'aide du roi de Perse, sans compter leurs femmes et enfants qu'ils emmènent avec eux.

¹⁷⁰ Voir la section précédente.

Troisièmement, dans les deux récits, les Turcs traversent un fleuve – le Cobar chez Guillaume de Tyr, le Phison chez Hayton – ce qui constitue une épreuve symbolique ou, d’après l’expression de H. Wolfram,

le fait primordial, la première épreuve [qui] crée la condition nécessaire à la légitimation d’un noyau de tradition et la formation d’une nouvelle gens... Par là s’établit le haut rang, la *nobilitas*, de ce peuple par rapport à ses voisins. (800)

La traversée d’un fleuve peut souvent constituer le “fait primordial” en combinaison avec une victoire sur l’ennemi tout-puissant. C’est aussi le cas des deux récits en question, comme il deviendra évident plus loin.

Les trois points communs rapprochant le récit de Guillaume de Tyr de celui de Hayton – origines nordiques, fragmentation du peuple, fait primordial – sont les traits typiques du genre dont nous avons déjà parlé, l’*origo gentis*. Bien qu’originaires d’Orient, Guillaume de Tyr et Hayton ont tous les deux effectué un long séjour en Europe, particulièrement en France, un séjour assez long pour faire la connaissance de ce genre et en insérer les traits essentiels dans leur récit de l’histoire des Turcs. Il faut aussi tenir compte du fait que ces récits avaient pour cible le public européen, à qui une pareille présentation de l’histoire turque devait rappeler l’histoire d’un bon nombre de peuples européens, autrefois obscurs, puis glorieux. Aussi les Turcs se trouvaient-ils mis, par leur passé, sur le même plan que les Lombards, les Francs, les Anglo-Saxons. L’inscription de l’histoire turque dans le cadre d’un genre historiographique *occidental* représente, à notre avis, une manifestation typique du discours orientaliste qui “has less to do with the Orient than it does with ‘our’ world” (Saïd, *Orientalism* 12).

Deux dernières composantes d’un récit composé selon les règles de l’*origo gentis* sont le changement de religion et la lutte victorieuse contre un ennemi redoutable. Seul

Hayton donne une attention particulière à la conversion des Turcs à l'islam, survenue peu de temps après leur arrivée en Perse:

Le calif de Baldac manda venir devant soi les plus anciens e les plus vaillans des Turquemans, e requist que deussent croire en la loi de Mahomet, e que deussent amonester les autres Turquemans a ce croire, e leur promist de faire graces e honeurs s'il feissent son comandement. Les Turquemans qui n'avoient aucune loi, consentirent legierement a la volente du calif... les Turquemans... devindrent tous Sarazins. (140)

Le ton neutre du moine arménien lorsqu'il parle de la religion ennemie est digne de mention ainsi que le fait qu'il met en avant les motifs qui ont décidé les Turcs à adopter l'islam: 1) ils y sont forcés par leur nouveau suzerain non-turc, 2) comme les Turcs n'avaient pas leur propre religion,¹⁷¹ la conversion s'est passée sans encombres, 3) plutôt que de montrer les Turcs comme des fanatiques ou des hérétiques, Hayton met l'accent sur leur pragmatisme, puisque la conversion leur assure toute sorte d'honneurs de la part de leurs maîtres. Tout moine qu'il est, Hayton raisonne en politicien plutôt qu'en homme d'Église et diffère en ce sens des autres chroniqueurs.¹⁷² Par exemple, pour Guibert de Nogent, la seule raison pour laquelle les Turcs ont adopté l'hérésie mahométane est leur origine orientale. Si Aristote affirme, dans sa Politique (VII, 1-4) que le froid rend les peuples d'Europe courageux en bataille mais peu intelligents et que la chaleur rend les peuples d'Asie

¹⁷¹ Hayton n'a pas tout à fait raison, parce qu'avant d'être islamisés, les Turcs avaient bien une religion, le Tengriisme.

¹⁷² Dans les siècles suivants ont été émises d'autres théories concernant les raisons pour lesquelles les Turcs avaient choisi d'embrasser la foi musulmane. Francesco Filelfo, humaniste italien, soutenait ainsi que les Turcs, ayant un invincible penchant pour la licence, avaient préféré l'islam parce qu'il leur permettait de mener une vie licencieuse (voir sa lettre à Charles VII, roi de France, *Epistolae*, fol. 57v). Andrea Biglia, quant à lui, suggérait que les Turcs, anciens maîtres de l'Asie Mineure tombés sous la domination des Arabes, se sont convertis en islam pour des raisons purement politiques, plus précisément, pour reprendre leur indépendance politique (Meserve 196).

intelligents et agiles mais mauvais guerriers,¹⁷³ Guibert reprend ce propos, en l’adoptant à la mentalité médiévale:

Orientalium autem fides, quum... rerum molitione novarum mutabilis et vagabunda fuerit... Ipsi plane homines, pro aeris et cœli cui innati sunt puritate, quum sint levioris corpulentiae et idcirco alacrioris ingenii, multis et inutilibus commentis solent radio suae perspicacitatis abuti; et dum majorum sive coevorum suorum despiciunt obtemperare magisterio, scrutati sunt inequitatis: defecerunt scrutantes scrutinio. Inde haereses et pestium variarum genera portentuosas... (125).¹⁷⁴

En ce qui concerne Guillaume de Tyr, celui-ci, malgré ses vastes connaissances de la situation politique contemporaine au Proche-Orient, garde un silence total quant à la conversion des Turcs seldjoukides à l’islam, bien que cet événement ait été d’une grande importance tant pour les Turcs que pour l’histoire d’Orient en général. Il suffit à Guillaume de présenter les Turcs en tant que fléau que Dieu envoie au peuple tombé dans le péché: “Nostre Sires... souffri que uns fleaus vint en terre por chastier le pueple” (1:27). Les Turcs font ainsi partie de la volonté divine, la vraie histoire ayant été reléguée au second plan, comme c’est le cas avec Guillaume de Tyr qui se laisse dominer souvent par ses préconceptions occidentales dans son traitement de l’histoire.¹⁷⁵

La défaite infligée à un ennemi – de préférence, à un peuple bien connu – devient, dans un *origo gentis*, la consécration du peuple protagoniste, qui devient désormais digne de figurer parmi les grandes nations du monde. La défaite du roi de Perse et la conquête de tout

¹⁷³ Cité par Yvan Gobry, La Philosophie pratique d’Aristote (Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 1995) 184. Sur la milieuthéorie, voir Carrier 89-93.

¹⁷⁴ “La foi des Orientaux... a toujours été changeante et faible... Ces gens, à cause de la pureté de l’air et du ciel dans lesquels ils sont nés et qui rendent leur corps plus léger et leur intelligence plus agile, font constamment tort au rayonnement de leur intelligence avec beaucoup d’inutiles commentaires. Refusant d’obéir à l’autorité de leurs aînés ou égaux, ‘ils ont cherché le mal et, le cherchant, sont morts.’ D’où des hérésies et divers sinistres fléaux.” (notre traduction)

¹⁷⁵ “As far as the earlier history of the Seljuks and Persia were concerned, it would seem that he wrote a very general account containing some details, easily ascertainable from his own time, woven together with elements drawn from biblical, classical and medieval western traditions” (Murray 223)

le Moyen-Orient et de la majeure partie de l'Asie Mineure s'avère être un tel événement pour les Turcs seldjoukides. En font mention Guillaume de Tyr, Guibert de Nogent, Hayton, invoquant chacun des raisons différentes d'une telle réussite. Pour Guillaume, c'est le nombre accru des Turcs qui leur permet de remporter les victoires (1:24); Guibert rend hommage aux connaissances militaires des Turcs, grâce auxquelles ils triomphent de l'empire de Babylone, "inter omnia Orientis regna, Babilonicum imperium ab antiquo praepotentissimum" (131);¹⁷⁶ Hayton montre les Turcs en bons stratèges qui savent profiter de la situation ("ils virent la descorde grans qui entre les Sarazins estoit, tantost penserent de relevement... s'assemblerent e envaierent vigoroisement les Sarazins, e en breu temps ocuperent la seignorie d'Aise," 142).

Ayant examiné la façon dont les premières invasions turques sont traitées dans l'œuvre de Guillaume de Tyr et de Hayton, on peut affirmer avec certitude que les deux auteurs ont donné à la forme de la narration autant, sinon plus, d'attention qu'au contenu. Tout en respectant l'ordre historique des événements, les auteurs ont choisi d'insérer leur récit dans le cadre rigide du genre de l'*origo gentis* bien connu en Occident, sans doute dans le but de présenter les conquérants turcs comme un grand peuple qu'il est intéressant de combattre plutôt que comme une horde barbare sans passé ni exploits mémorables.

3.3.1.2 Le sultanat de Roum et l'Empire de Perse: modèle féodal occidental transposé

Dans son article sur la place du Moyen Âge dans l'œuvre de E. Saïd, Lucy K. Pick fait remarquer que "Saïd's second type, imaginative Orientalism, is by definition a

¹⁷⁶ "parmi tous les royaumes orientaux... le plus puissant depuis les temps les plus antiques." (notre traduction)

phenomenon both vague and imprecise, yet timeless and eternally present”¹⁷⁷ et soutient que, contrairement à l’opinion de Saïd, les gens médiévaux avaient une vision plus nuancée et précise de l’Orient et de l’islam. Cette affirmation trouve une illustration de plus dans les connaissances des auteurs médiévaux non seulement des premiers Turcs seldjoukides, comme nous venons de le voir, mais aussi de leur histoire postérieure.

Si nous prenons le cas du XIII^e siècle, – celui des premières croisades, – nous verrons que les historiographes, tout comme les auteurs des œuvres littéraires (chansons de geste, romans), font une nette distinction entre l’Empire des Turcs seldjoukides de Perse et le sultanat seldjoukide d’Asie Mineure (1081-1302) ou de Roum, ancêtre de la Turquie historique. Pour éviter toute confusion, il faut savoir que les auteurs médiévaux occidentaux ont continué à appeler le grand Empire seldjoukide par son ancien nom – Perse ou “Babiloine” – et son chef “empereur” (ou roi) de Perse/Babiloine, peu importe ses origines ethniques (arabes, iraniennes ou turques). Ainsi, Hayton, en énumérant, les premiers grands Seldjoukides, les appelle “Dolrissa, roi de Perse” (142),¹⁷⁸ “Alp Assalem, l’empereur des Turs” (143),¹⁷⁹ “Meleccsa, l’empereur de Turs” (143),¹⁸⁰ “Belberaroc, empereur de Perse” (143).¹⁸¹ Les romans semblent donner préférence au terme “Babiloine”: dans Floire et Blanchefleur, il arrive à Blanchefleur d’aller à Bagdad qui se trouve dans la terre de Babiloine.¹⁸² Quant aux chansons de geste, elles continuent, comme les chroniques, à se référer aux suzerains des émirs turcs comme “amiraux/sultans de Perse”: “Li sodans de

¹⁷⁷ Lucy K. Pick, “Edward Saïd, Orientalism and the Middle Ages,” Medieval Encounters 5 (1999): 267.

¹⁷⁸ Thogrout Beg (1037-1063), Shah de Perse de la dynastie des Seldjoukides.

¹⁷⁹ Alp Arslan bin Chagri (1063-1072), Shah de Perse de la dynastie des Seldjoukides.

¹⁸⁰ Jalal al-Dawlah Malik Chah (1072-1092), Shah de Perse de la dynastie des Seldjoukides.

¹⁸¹ Roukn ad-Din Barkiyarouq (1093-1104), Shah de Perse de la dynastie des Seldjoukides.

¹⁸² Voir la discussion de Lynn T. Ramey sur la synonymie entre “Babiloine” et “Baudas” (Bagdad) dans ce roman (Lynn T. Ramey, Christian, Saracen and Genre in Medieval French Literature, New York: Routledge, 2001, 74-76). Au XIII^e siècle, c’est l’Egypte qui retient toute l’attention de l’Occident: les noms de Babylone et des Turcs sont transposés, par conséquent, au Caire et aux Turcs d’Egypte respectivement (comme en témoigne Joinville, par exemple).

Percie ot moult le cuer dolant...” (Chrétienté Corbaran, v. 405); “Se il puet encontre le sodan de Persie, / Il li tondra la teste à l’espée forbie” (Chrétienté Corbaran, vv. 1096-97); “De vos ferai dolant l’Amiral de Persie” (Chétifs, v. 1081), etc.

Toutes ces dénominations risquent de paraître floues au lecteur moderne, mais l’on s’aperçoit aussi que l’auteur médiéval n’avait pas de difficulté à s’y repérer et était, au moins, conscient de la distribution générale de pouvoir entre l’empereur turc de Perse et ses vassaux, également turcs, dont le plus puissant, le sultan de Turquie/Konya. Qu’il s’agisse d’une chronique ou d’une chanson de geste, l’accent est toujours mis sur la vassalité des Turcs d’Asie Mineure aux Turcs de Perse: l’exemple le plus représentatif nous est fourni par Hayton qui expose les relations entre la Perse et la Turquie en termes suivants:

Dont l’avant dit roi de Perse Alp Asselen dona grant quantite de gent d’armes a son nevou Soliman e le manda en Capadoce, e lui otreia a tenir tout ce que il porroit conquerre contre les Grex. Sur ce, ala Soliman e entra au royaume de Turquie... e presque toute cele terre sougist a sa seignorie... [Une fois morts les rois de Perse, Alp Arslan et, puis, Melec Shah], Belberaroc estoit empereor de Perse, e Solimanssa estoit soldan de Turquie. (143)

Le langage de féodalité occidentale est omniprésent dans cet extrait et rappelle celui des chansons de geste (le roi octroie à un jeune parent des terres qui sont encore à conquérir, lui donne une armée, et, la terre conquise, exerce la fonction de suzerain vis-à-vis de son nouveau vassal). Les épopées comme Les Chétifs et sa continuation La Chrétienté Corbaran, toutes œuvres de fiction qu’elles sont, se font également l’écho de ces rapports de vassalité entre l’Empire de Perse et la Turquie: ainsi, dans La Chrétienté Corbaran, l’amiral de Konya, autrement dit le sultan de Turquie (“amiraus du Coingne,” v. 201; “amiraus du Coingne,” v. 518; “amiral du Coingne,” v. 961) se trouve toujours dans l’armée de son suzerain, le roi de Perse. Dans Les Chétifs, l’émir turc Corbaran essaie de dissuader un Franc, Baudoin, de combattre le dragon Satanas, car même “li rois soudans de Perse n’en poroit prendre mie, /

s'avoit o lui tos cels qui sont en Romenie" (vv. 2020-21), c'est-à-dire ses vassaux en Asie Mineure. De la sorte, les auteurs occidentaux imposent encore leurs préconceptions européennes à la société orientale, en calquant cette fois-ci l'organisation féodale dans l'Occident chrétien sur celle en Orient. Tout comme un suzerain européen, on voit l'empereur de Perse envoyer souvent de l'aide militaire à ses vassaux,¹⁸³ mais aussi leur demander la loyauté et l'obéissance inconditionnelle: c'est de Perse que viennent les ordres que les vassaux sont censés exécuter: "Melecssa... manda à Artot, le soldan de Mesopotame, e à Solimansa, le soldan de Turquie que alassent assegier la cité de Antioche. Dont ceaus assemblerent grant ost, e alerent assegier la cité de Antioche..." (Hayton 143).

À l'époque de la désintégration du grand Empire seldjoukide de Perse, le sultanat turc d'Asie Mineure est devenu la plus importante des possessions seldjoukides, état indépendant mais non centralisé.¹⁸⁴ Selon toute évidence, les chroniqueurs étaient conscients de l'importance croissante du sultanat de Konya,¹⁸⁵ car si, d'abord, le premier sultan seljoukide d'Asie Mineure, Suleiman Chah, était désigné, comme tant d'autres émirs, "mout puissans Turs" commandant des foules désordonnées de guerriers turcs, par la suite, l'utilisation du terme "sultan de Konya" (ou de Turquie) devient de plus en plus fréquente: les Occidentaux se rendent compte qu'ils ont affaire à une entité politique organisée, gouvernée par un roi souverain. Cette attitude se remarque déjà dans les récits de la lutte du "sodanz dou Coyne," qui désirait protéger ses terres, contre Frédéric, empereur allemand, lors de la Seconde

¹⁸³ Toutes les chroniques de la Première croisade font mention de l'armée sarrasine sous le commandement de Corbaran, envoyée par le roi de Perse en aide aux Turcs combattant les croisés à Antioche.

¹⁸⁴ Voir les luttes entre Soliman et son adversaire, Doliman, chef de la tribu turque des Danishmendites (Aix 610-614) ou Noradin, roi de Damas, et le sultan de Konya (Tyr 1:866-867).

¹⁸⁵ Hayton explique ainsi l'essor de la Turquie au XIIe siècle: les Arméniens et les Géorgiens profitent des troubles qui commencent en Perse suite à la mort du roi Barkiyarouq, "e les [les Turcs] chascierent de toute la tere de Perse; e eaus, avec fames e enfans, s'en alerent en Turquie. De ceu crut molt le poeir du Soldan de Turquie" (Hayton 144).

croisade¹⁸⁶ et continue jusqu'au moment où l'arrivée des Mongols met fin à la grandeur du sultanat de Konya, "regnum nobilissimum et opulentissimum" (66), selon l'expression de Simon de Saint-Quentin. Ce grand événement historique a entraîné une transformation en profondeur du regard européen sur les Turcs, comme nous le verrons dans la section suivante.

3.3.2 Déclin du sultanat de Roum; la Turquie sous les Mongols: XIIIe siècle

Dans les décennies précédant le déferlement des Mongols sur le Proche Orient, autrement dit, avant les années quarante du XIIIe siècle, les auteurs français ne font qu'occasionnellement référence au sultanat turc d'Asie Mineure. Ce n'est pas que la Turquie ait tout à fait perdu son attrait, mais le centre d'intérêt s'est déplacé plus au sud.

Premièrement, étant tombée entre les mains des Turcs, l'Asie Mineure a cessé d'être l'une des voies menant d'Europe vers la Terre Sainte; deuxièmement, ce sont la Syrie et l'Egypte qui deviennent le théâtre de combats majeurs entre Orientaux et Occidentaux, les chroniques ne tarissant pas sur la lutte des croisés contre Saladin, sultan de Syrie et d'Egypte (1138-1194) ou encore sur la croisade menée par Louis IX contre l'Egypte (1248).¹⁸⁷ Mais il n'en demeure pas moins vrai qu'avec l'envahissement des Mongols, la Turquie rentre dans le champ de vision des Occidentaux. Pourtant, cette vision ne ressemble pas à celle du XIIe siècle. En conséquence, deux questions se posent aussitôt: 1) En quoi la représentation française médiévale des Turcs seldjoukides au XIIIe siècle est-elle neuve par rapport au siècle précédent et surtout, 2) qu'est-ce que ce changement d'attitude a eu comme conséquence ?

¹⁸⁶ Voir Tyr 2:103 et al.

¹⁸⁷ Voir La Vie de Saint Louis de Joinville.

Au total, ce qui caractérise sans doute le plus l’opinion française vis-à-vis des Turcs vers le milieu du XIII^e siècle, c’est l’insistance sur la richesse prodigieuse de la Turquie et sur la faiblesse croissante du sultanat seldjoukide. À l’époque, les Turcs ne sont plus perçus comme des guerriers invincibles et insaisissables comme au temps de la Première croisade lorsqu’ils semaient la terreur parmi les croisés traversant les déserts et les montagnes anatoliens.¹⁸⁸ Pourtant, s’enchaînant les uns aux autres, les malheurs accablent les Turcs d’Asie Mineure qui doivent faire face – tout comme leurs contemporains européens, d’ailleurs – tantôt à des dissensions intestines qui menacent à tout moment de ruiner le pays, tantôt à des guerres contre les envahisseurs étrangers.

3.3.2.1 Le Turc faible: économie chancelante, armée démoralisée, guerres intestines

C’est dans L’Historia Tartarorum de Simon de Saint-Quentin et L’Itinerarium de Rubrouck que nous avons un tableau d’ensemble de cet amas de calamités qui fondirent sur la Turquie au XIII^e siècle. La faiblesse des Turcs se voit, par exemple, dans le long récit que Saint-Quentin fait de la révolte d’un certain Paperoissole¹⁸⁹ contre le sultan d’Anatolie (62-65), “De tirannide Paperoissole et in Thurcos debachatione” (“De la tyrannie de Paperoissole et de la confusion parmi les Turcs”) et “De ipsius ac suorum destructione” (“Du même et de sa destruction”). Si le cadre du récit demeure romanesque voire merveilleux,¹⁹⁰ Saint-

¹⁸⁸ Voir Meserve 163: “Confronted by the frightening prospect of a new wave of central Asian invasion [les Mongols], Latin attitudes toward the Seljuks soon changed. Some authors now saw them not as a menace but as objects of pity – helpless victims of barbarian hordes – or simply as harmless shepherds... Within a few decades, the Turks – indeed all the old Muslim powers – came to seem decadent and weak in comparison with the fearsome new invaders.”

¹⁸⁹ Il s’agit du personnage historique Baba Ishaq, ou Baba Rasul Allah, fondateur de l’ordre religieux des derviches Bektashi, qui organisa le soulèvement des Turcs de la région de Samosate contre le sultan de Konya.

¹⁹⁰ Paperoissole rencontre un jour un paysan dont le fils se fait emporter dans les bois par un loup. Le paysan promet de rendre riche ou de faire sultan quiconque sauverait l’enfant. Paperoissole le sauve et demande la récompense promise au paysan qui se dit “Dei nuntius” mais s’avère être le Diable.

Quentin a su voir et transmettre dans un nombre de situations particulières la réalité sociale de la Turquie du XIII^e siècle. Ainsi, la faiblesse du sultan se traduit par la facilité avec laquelle un Turc quelconque a organisé une révolte qui a failli détrôner le sultan: “Anno Domini MCCXL... quidam Turquemannus in regno Turquie contra soldanum se extulit ac per duos menses et fere dimidium debachacionem suam exercuit” (Saint-Quentin 62).¹⁹¹

D’autre part, nous apprenons que, depuis déjà vingt ans, des chefs mongols harcèlent le dit sultan par d’incessantes incursions et que seule la peur de son pouvoir les retient de lancer une guerre à grande échelle. Mais l’exemple de Paperoissole leur fait comprendre que plus rien n’est à craindre:

Porro Tartari pluries Turquie terram invaserunt antequam illam contererent ac destruerunt. Nam per annos .XX. soldanum eum eis... habuit guerram, ita tamen quod non omnes barones Tartarorum sed unus tantum vel duo onsurgebant. Tandem audientes quod Paperoissole tali modo et cum tam paucis quasi cepisset victoriam de Turcis obtinere, animati quamplurimum ex debilitate Turcorum, in anno sequenti Turquiam integre invasere.¹⁹²

En plus, l’économie du pays semble être entre les mains des Européens, le sultan même n’ayant pas le droit de se mêler des affaires économiques de son propre état, comme en témoigne Rubrouck:

Je trouvai à Iconium plusieurs Français, un marchand gênois d’Acre, nommé Nicolas de Saint-Cyr, et un de ses compagnons de Venise, nommé Boniface de Molendino, qui avaient emporté tout l’alun de Turquie, de sorte que le sultan ne put vendre quoi que ce fût à personne, si ce n’est à eux deux: et eux en augmentèrent tellement le prix, que ce qui valait quinze besans, fut vendu cinquante. (242)

¹⁹¹ “En l’an 1240... un certain Turcoman du royaume de Turquie se révolta contre le sultan et continua son émeute pendant environ deux mois et demi.” (notre traduction)

¹⁹² Saint-Quentin 62: “Ensuite, les Tartares envahirent maintes fois la Turquie avant de la détruire. Depuis vingt ans le sultan menait la guerre contre eux; non pas tous les barons tartares, mais un ou deux s’insurgeaient contre lui. Pourtant, en entendant que Paperoissole avait failli remporter la victoire sur les Turcs de telle façon et avec si peu de gens, ils se réjouirent de la faiblesse des Turcs, et l’année suivante envahirent la Turquie.” (notre traduction)

Un pareil état de choses ne fait bien sûr qu'ébranler davantage le pouvoir du sultan turc et amoindrir son indépendance, surtout si l'on se souvient que, du point de vue militaire, le sultan dépendait aussi des Européens. D'après Saint-Quentin, c'est grâce aux mercenaires francs que le sultan Ghiyath-al-Din Kai-Koshrau II (1237-1245) a réussi à s'emparer du trône:

Itaque statim audito quod Gaiasadinus esset in sede soldani venerunt omnes admiraldi eidem inclinare ac pedem ipsius osculari. Ipse vero Francos, quai in sede eum posuerant, pedem suum osculari non permittebat, sed manum eis porrigebat.¹⁹³

De même, “trecenti Latini sive Franci” (“trois cent Latins ou Francs,” Saint-Quentin 64), ayant entendu dire que Paperoissole et ses partisans étaient sur le point de détruire le royaume de Turquie, accourent à l'aide du sultan et, eux seuls, infligent une défaite aux insurgés. Quant à la propre armée du sultan, elle ne vaut plus rien, semble-t-il, comme le signalent les contemporains. Rubrouck fait une comparaison intéressante entre les Turcs du XIIe siècle et ceux du XIIIe siècle qui permet de mieux comprendre à quel point la vision européenne des Turcs a changé depuis un siècle: “Autrefois des hommes braves ont traversé ces contrées et y ont remporté des victoires, quoi qu'ils eussent eu de vaillants guerriers à combattre, dont Dieu a délivré la terre.” Rubrouck fait aussi remarquer que les Mongols ont remporté la victoire sur les Turcs, malgré la supériorité numérique de ceux-ci: “Nous passâmes par la vallée où le sultan de Turquie fut vaincu par les Tartares... Un ami de mon guide, qui était alors dans l'armée tartare, a dit que celle-ci n'était que de dix mille hommes en tout, et un Georgien, prisonnier du sultan, a dit que celui-ci avait avec lui deux cent mille hommes, tous cavaliers” (241). Joinville, faisant référence au même événement, constate la

¹⁹³ Saint-Quentin 73: “Quand on entendit dire que Gaiasadinus était devenu sultan, tous les émirs vinrent s'incliner devant lui et lui baiser le pied. Le sultan ne permit pas que les Francs, qui lui avaient donné le trône, lui baisent le pied, mais leur tendit la main.” (notre traduction)

débâcle totale de l'armée turque: "Et dura grant piece la bataille, et li [au sultan de Konya] tuerent les Tartarins tant de sa gent que l'en n'oy puis nouvelles de li" (230). Enfin, Saint-Quentin résume ainsi l'état piteux des guerriers turcs, démoralisés par le joug tartare: "Licet adhuc in numero sint multi, tamen quasi nulli sunt in vigore belli."¹⁹⁴

Un dernier indice de la faiblesse du sultanat seldjoukide d'Asie Mineure : d'incessantes guerres entre divers prétendants au trône et, par conséquent, l'absence d'un pouvoir central fort. Saint-Quentin comme Rubrouck laissent une place considérable au récit des luttes entre divers prétendants. Saint-Quentin consacre ainsi trois longs chapitres à la description des moindres détails concernant ces luttes: XXXI, 151 – "De Coterino qui postea se voluit erigere in soldanum"; XXXII, 26 – "De exaltatione Raconadii in soldanum Turquie"; et, XXXII, 27 – "De Losyr tyranni debachatione." Rubrouck en fait une narration quelque peu moins détaillée et savoureuse, mais le fait qu'il la place à la toute fin de son récit de voyage montre que, ce faisant, il avait pour but d'attirer l'attention du pape sur la situation en Turquie, ce qui devient évident si l'on prend en compte la conclusion suivante:

De sorte qu'un enfant règne aujourd'hui en Turquie, ayant peu de finances, peu de soldats et beaucoup d'ennemis... Si l'armée de l'Église devait entrer en Terre Sainte, il serait donc très facile de conquérir tous ces pays et de les traverser... Il n'est pas nécessaire de courir les dangers de la mer, ni d'être à la merci des marins; ce qu'il faudrait payer pour armer des navires suffirait aux dépenses du voyage par terre.

Saint-Quentin, dans un passage cité à la page 69, vient à la conclusion identique, s'adressant cette fois au roi de France, Louis IX. Le même appel est lancé par un poète anonyme français dans un serventois ("Un sirventois, plait de deduit, de joie") où il conseille à Louis IX d'aller combattre le sultan de Romanie, c'est-à-dire de Turquie:

Paris lui veut en bone foi lœr

¹⁹⁴ Saint-Quentin 81: "Bien qu'ils soient nombreux, presque tous sont nuls dans l'art de la guerre." (notre traduction)

Qu'il maint ses oz grant erre en Romanie.
Legierement la porra conquerer
Et batisier le sodant de Turquie;
Par ce porra tot le monde aquiter. (VI, vv. 50-54)¹⁹⁵

Comme il s'ensuit de ce qui précède, les attitudes françaises envers les Turcs ont connu une profonde transformation depuis l'époque des premières croisades. Cela se manifeste, avant tout, dans la disparition du sentiment de peur, causée par l'affaiblissement du sultanat de Roum. Ici, il convient de se rappeler la théorie du psychologue Milton Rokeach,¹⁹⁶ selon laquelle il existe un lien étroit entre l'esprit fermé, ou dogmatique, et le sentiment névrotique de menace, ce qui démontre que la perception de cultures étrangères est inséparable du comportement général des gens. Cette affirmation se manifeste dans la perception française médiévale des Turcs du XIIIe siècle: la menace turque disparue, l'image du monstre cède la place à celle de quelqu'un de faible, de vulnérable, de ridicule. La menace émane désormais des Mongols,¹⁹⁷ alors que les Turcs sont parfois perçus comme dignes de compassion,¹⁹⁸ mais surtout comme la proie facile pour l'Occident. De là vient l'insistance des auteurs comme Saint-Quentin et Rubrouck sur la faiblesse du sultan seldjoukide incapable de résister à des insurgés comme Paperoissole, ni à des envahisseurs

¹⁹⁵ William Ch. Jordan, "Amen ! Cinq fois Amen! Les chansons de la croisade égyptienne de Saint Louis, une source négligée de l'opinion royaliste." *Médiévales* 17 (1998) 79-90: "Paris lui conseille loyalement de mener vite ses armées en Romanie. Il pourra facilement la conquérir, baptiser le sultan de Turquie et, par là, affranchir le monde."

¹⁹⁶ Milton Rokeach, *The Open and Closed Mind; Investigations Into the Nature of Belief Systems and Personality Systems* (New York: Basic Books, 1960). Mentionnons encore N. Daniel qui évoque le "fund of xenophobia" contre les Arabes (mais aussi les musulmans en général) en Europe qui a mené à une résistance agressive contre l'avance de l'islam (N. Daniel, *The Arabs and Medieval Europe*, London: Librairie du Liban, 1975, 113).

¹⁹⁷ Voir, par exemple, "La Complainte de Constantinople" (1262) de Rutebeuf, *Oeuvres complètes*, ed. E. Faral and J. Bastin, vol. 2 (Paris: A et J. Picard, 1959): "France... ou il n'a mesure ni roi; / Se l' savoient gent tartarine, / Ja por paor de la marine / Ne lesseroient cest enroi." ("La France où il n'y a plus mesure ni règle. Si les Tartares le savaient, la peur d'une traversée ne les détournerait pas d'une expédition contre notre pays"), vv. 152-156, p. 127.

¹⁹⁸ Voir l'épisode des deux mille femmes d'Erzurum massacrées par les Mongols (Saint-Quentin 65-66).

étrangers, sur sa dépendance économique des Européens, et, enfin, sur son impuissance devant tous ceux qui veulent lui usurper le trône.

3.3.2.2 Le Turc riche et les aspirations impérialistes des Européens

À elle seule, la faiblesse d'un état ne suffit pas pour éveiller l'intérêt des Occidentaux et les décider à assaillir cet état. Il s'agit aussi et surtout, pour inciter les gens à le faire, de les intéresser matériellement. D'où l'insistance sur la richesse fabuleuse de la Turquie.

Considérons, par exemple, le cas de Joinville qui consacre deux paragraphes à la description d'une tente "qui valoit bien .VC. livres" (230) et des pots de vin dans lesquels "le soudanc du Coyne... le plus riche roy de toute la paennime" (228) avait l'habitude de garder son or et d'en faire étalage. Un autre exemple nous est fourni par Saint-Quentin qui décrit en détail les richesses du royaume de Turquie (Ch. XXXI, 143 – "De opulentia ejusdem [regni Turquie]") et dépeint minutieusement la vue d'un riche butin qui se présente aux yeux des Tartares qui viennent de défaire l'armée du sultan turc (Saint-Quentin, XXXI, Ch. 150 – "De vastatione regni Turcorum").

Comme nous avons pu le constater précédemment, l'Occident du XIIIe siècle perçoit le Turc d'Asie Mineure comme un ennemi extrêmement vulnérable mais aussi fabuleusement riche. Les propagateurs d'une telle image, comme Rubrouck ou Saint-Quentin, sont, à nos yeux, des représentants remarquables de ce style de pensée que Lucy K. Pick appelle "colonial Orientalism" (268) le préférant au terme "modern Orientalism" introduit par E. Saïd: celui-ci en place les origines dans la période suivant le Siècle des lumières, négligeant ainsi entièrement l'époque médiévale, attitude qui peut être considérée comme erronée, affirme Pick:

Saïd's colonial Orientalism may be a better model for understanding certain features of the Latin Middle Ages than he would have suspected. This was an important period of expansion and accumulation of territory and some of the areas expanded into Islamic Spain and the Levant of the crusaders are traditional ground for finding Orientalists. This territorial accumulation was at its height during the twelfth and thirteenth centuries... (268)

Il est évident que cette assertion s'applique dans la même mesure aux Turcs seldjoukides d'Asie Mineure: le déclin du riche sultanat de Roum au XIIIe siècle, qui n'échappe pas à l'Occident, fait voir le Turc sous un autre jour et incite les Européens à donner libre cours à leurs aspirations coloniales concernant cette partie de la Méditerranée.¹⁹⁹

3.3.3 Début de l'Empire ottoman: XIVe – milieu du XVe siècles

Depuis le milieu du XIIIe siècle, la France détourne ses regards de la Turquie. Les appels de Saint-Quentin et des autres à l'invasion de l'Anatolie n'ont été entendus ni par le pape ni par le roi de France. En plus, le protectorat mongol ne fait qu'amoindrir l'importance du sultanat de Roum aux yeux des Européens de sorte que même dans les rares récits des événements ayant lieu sur le territoire du sultanat turc, les sources occidentales ne font aucune mention des Turcs, comme si leur présence avait échappé à l'attention des auteurs. Cependant, le commencement du XIVe siècle, temps de paix et de prospérité relatifs pour l'Occident, connaît déjà un regain d'intérêt pour la Méditerranée orientale, et jamais les efforts pour mettre sur pied une nouvelle croisade contre les Turcs n'ont été aussi énergiques: les projets de croisade montés mais aussi mis en pratique par Philippe de Valois, roi de

¹⁹⁹ Ce renversement de la balance du pouvoir en faveur de l'Occident suivi d'aspirations impérialistes européennes reflète, d'ailleurs, la nature générale des relations entre l'Occident et l'Orient, ainsi définie par Saïd, *Orientalism* 5: "The relationship between Occident and Orient is a relationship of power, of domination, of varying degrees of a complex hegemony."

France (1293-1350) en sont l'illustration éloquentes.²⁰⁰ Seule la guerre de Cent Ans, commencée en 1337, fait de nouveau estomper dans les esprits ces horizons lointains, et ce n'est que vers la fin du XIVe siècle que l'Europe se rend compte – après la désastreuse croisade de Nicopolis (1396) – du péril turc, plus immédiat que jamais, et qu'elle tentera de conjurer. Ces tentatives de mettre un frein à l'expansion ottomane en Europe seront également à l'ordre du jour au siècle suivant.

3.3.3.1 Le pirate turc dans la politique et l'imaginaire européens (début du XIVe s.)

Le contexte historique et politique des XIVe et XVe siècles fournit une clé utile pour celui qui veut saisir quelles images se présentaient à l'esprit des Français contemporains à l'évocation des Turcs. La période étudiée voit surgir deux nouvelles images des Turcs, reflet fidèle des changements qui se sont produits, tour à tour, dans la Turquie même: l'image des pirates, puis celle de l'ennemi retoutable que l'Occident s'est vu obligé, peut-être pour la première fois dans l'histoire, de traiter sur un pied d'égalité. La première moitié du XIVe siècle a été marquée, en Asie Mineure, par l'effondrement de l'Empire seldjoukide, événement qui a retenu l'attention des Européens:

En Turquie avoit trois tres puissans seigneurs naturels, car ils n'orent oncques roy en Turquie. Ils ont bien eu en aucun temps et non pas longuement un grant seigneur de leur generation qui se appelloit Soldan de Turquie.²⁰¹

Le déclin du sultanat a favorisé l'essor de la piraterie, comme il arrivait souvent aux états maritimes, dès que leurs côtes n'étaient plus aux mains d'une autorité:

²⁰⁰ Jules Viard, "Les Projets de croisade de Philippe VI de Valois," *Bibliothèque de l'école des chartes* 97 (1936): 305 – 316; Nicolas Jorga, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIVe siècle* (Paris : Librairie Emile Bouillon, 1896).

²⁰¹ Philippe de Mézières, "L'Epistre lamentable et consolatoire," *Œuvres de Froissart*, ed. K. de Lettenhove, vol. 16 (Bruxelles: Librairie Victor Devaux et Cie, 1872) 519.

Mais surtout le déclin irrémédiable de l'empire des Turcs seljuquides, vassalisé par les Mongols et miné par la collusion des begs turcomans avec les mameluks d'Égypte, donne naissance à tout un ensemble de petites dominations dont les chefs vont pratiquer la *ghazzwa*, forme de guerre sainte caractérisée par les razzias menées contre les Infidèles pour faire du butin et rafler des esclaves. Tel de ces héros de la guerre sainte est célèbre pour ses attaques contre les navires des chrétiens dont, en plongeant, il allait percer les coques. Les défenses de l'empire byzantin, en particulier dans les îles, sont inefficaces. Et c'est ainsi que l'occupation de Rhodes par les Hospitaliers, à partir de 1306, témoigne de ce que les Occidentaux prennent la mesure de ce nouveau danger turc.²⁰²

Nombre de sources historiques nous montrent qu'en effet, à cette époque-là, le "Turc" était devenu en Occident synonyme de "pirate," les combats navals ayant lieu plus souvent que les expéditions terrestres. C'est à la tête de la flotte que Philippe de Valois place Jean de Chepoy, envoyé en Orient "en ayde des crestiens contre les mescreans" (Viard 313) en 1334.

Une dizaine d'années plus tard, en 1345, Humbert II de Dauphiné conduit une expédition, à laquelle participe la fleur de la chevalerie française ("Monsieur de Biauy, qui fu mareschal de France," Geoffroi de Charny, le premier Bouciquaut, Jean de Saintré, le bâtard de Lucinges, etc.).²⁰³ Le but en était de mettre fin aux pirateries des Turcs en Romanie. Le point culminant de cette croisade a été la bataille de Smyrne, où les Européens ont remporté la victoire sur le pirate turc renommé, Zalabi, émir d'Altologo (Çelebi Hızırbeg). C'est aussi dans son récit de cette bataille que Philippe de Mézières évoque Umurbeg, émir d'Aidin, qu'il appelle Morbaissant²⁰⁴ et dont il donne une description exacte des actes de piraterie:

²⁰² Jean Richard, "La Méditerranée des croisades," Francs et Orientaux dans le monde des croisades. Ed. J. Richard (Aldershot: Ashgate, 2003) VI, 148.

²⁰³ Jorga 56.

²⁰⁴ Ce "Morbaissant" est une figure historique extrêmement intéressante, surtout en ce qui concerne sa notoriété en Europe aux XIVe et XVe siècles, ainsi interprétée par M. Meserve, *op.cit.*, pp. 35-37: "A spurious letter addressed to the pope from a Muslim ruler variously called Morbisanus, Morbasanus, Amorbisanus, Marbassian, Morbosiano, and so on enjoyed widespread circulation across fifteenth-century Europe. In the text, "Sultan Morbisanus" argues that the pontiff should call off the crusade he is organizing against him on the grounds that, as Italian and Turks, they are both descended from the Trojans and so bound by ties of Teucric blood... The spurious letter of "Morbisanus" was considered by some contemporaries to be a genuine text, written by Mehmed in reply to Pope Pius's famous attempt at evangelization... Few [modern critics] seem to

Cestuit Morbaissant destruit les isles qui sont appellees de l'Archepelegue...
desquelles isles une tres-grant partie estoient habitees de crestiens grecs,
lesquels il fist mener en sa terre en Turquie, et tellement destruit lesdites isles
qu'il n'en demora pas environ XX habitees. (Mézières 509)

Ladite bataille a eu des répercussions assez notables en Europe et a même donné naissance à une légende toute empreinte du merveilleux chrétien. Il s'agit d'une prétendue lettre²⁰⁵ que Hugues IV, roi de Chypre, a écrit à Jeanne de Naples, nièce de Philippe de Valois: les chrétiens combattant les Turcs près de la ville de Smyrne reçoivent le secours divin sous la forme d'un chevalier sur un cheval blanc d'une merveilleuse grandeur. Le chevalier, qui s'avère être Saint Jean-Baptiste en personne, porte "une bannière en champ, plus blanche que nulle rienz, a une croiz vermeille, plus rouge que sanc" (Jorga 51). L'ennemi est bien sûr mis en déroute, et d'autres miracles s'ensuivent. Jorga prétend, non sans raison, que c'est là un de ces merveilleux récits par lesquels on tâchait de rechauffer le zèle du peuple pour la croisade (Jorga 51). En effet, si les grands du siècle, – notamment le pape et le roi de France, aidés par les traités comme Directorium ad passagium faciendum de Brochard ou sa suite, De modo sarracenos extirpandi de Guillaume Adam, – déployaient d'importants efforts pour rassembler des galères et des chevaliers prêts à combattre les Turcs, le peuple restait plutôt froid devant ces projets anti-turcs qui ne le touchaient pas de près.

realize that the text is in fact a much older concoction, originally composed in Italian more than a century before Aeneas Sylvius's elevation to the papacy. The earliest dated version of the text has the Turk addressing Pope Clement VI (r. 1342-1352) and is dated 1345. In 1344, Clement directed French, Genoese, and Venetian forces on a crusade against the Turkish emirate of Aydin and its capital, Smyrna (modern Izmir), on the Aegean coast of Asia Minor. The emirate's aggressive new ruler, Umur Pasha, had been threatening Italian trading interests in the eastern Aegean. In the letter, "Morbisanus"... chides the pope for giving help to the Venetians, since, unlike the Turks and the Romans, they are not of Trojan blood. Whoever forged the letter did so soon after Clement allied with Venice against Umur Pasha; the Italian author may have been an opponent of Venetian interests in the Levant – possible Genoese or Florentine. The letter remained in circulation long after Clement's Smyrniote crusade... Several versions of the French text of the letter, varying slightly in wording or dialect, are known; certain of them were incorporated, along with Tedaldi's account, into some popular French chronicles of the 1460s and early '70s, thereby ensuring the text's widespread circulation in French literature well into the sixteenth century."

²⁰⁵ Archives nationales M 105. La lettre provient originellement de l'abbaye des dames de Longchamps.

3.3.3.2 Le Turc du XVe siècle: ennemi égal en force

L'image du pirate, d'aventurier turc agissant pour son propre compte, omniprésente dans les textes du début du XIVe siècle, s'estompe, plus tard, pour laisser la place à une toute autre image. L'écrasement des croisés français, polonais et hongrois par le sultan ottoman Bajazet en 1396 dans la bataille de Nicopolis est devenu une expérience vraiment traumatique pour la chrétienté qui s'est vue de nouveau confrontée à son vieux adversaire, le Turc, à cette exception près que maintenant il venait conquérant sur son propre territoire et représentait une menace plus réelle que jamais aux états chrétiens d'Occident. L'image de l'ennemi dangereux, égalant sinon surpassant en force les Européens va désormais prédominer dans les écrits occidentaux consacrés, entièrement ou en partie, aux Turcs. Parmi de tels écrits figurent outre la déjà mentionné L'Epistre Lamentable de Philippe de Mézières, L'Advis de Torzelo,²⁰⁶ La Relation de la Croisade de Nicopoli,²⁰⁷ les extraits de La Chronique du Religieux de Saint-Denis (Michel Pintoin)²⁰⁸ et de celle de Froissart,²⁰⁹ la biographie héroïsée de Bouciquaut,²¹⁰ le récit de voyage de Brocquière, pour n'en citer que les plus importants. Le nombre de ces récits ira croissant, d'ailleurs, tout au long du XVe siècle pour atteindre son apogée au XVIe siècle.²¹¹

Réaction logique à un événement aussi marquant que la bataille de Nicopolis, la multiplication de ces relations traduit le renouveau du sentiment névrotique de la menace,

²⁰⁶ "L'Advis de Messire Jehan Torzelo," Bertrand de la Brocquière, Le Voyage d'Outremer de Bertrand de la Brocquière, ed. Ch. Schefer (Paris: Ernest Leroux, 1892) 263-266.

²⁰⁷ "Relation de la Croisade de Nicopoli par un serviteur de Gui de Blois. Froissart," Œuvres de Froissart, ed. K. de Lettenhove, vol. 15-16 (Bruxelles : Librairie Victor Devaux et Cie, 1872).

²⁰⁸ Chronique du Religieux de Saint-Denis contenant le règne de Charles VI de 1380 à 1422, ed. M. L. Bellaguet, 1842, 3 vol. (Paris: Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1994).

²⁰⁹ Seul le volume 16 des Chroniques de Froissart sera utilisé dans le présent travail.

²¹⁰ Le Livre des faits du bon messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes, ed. Denis Lalande (Genève: Droz, 1985).

²¹¹ Voir à ce sujet Clarence D. Rouillard, The Turk in French history, thought, and literature. 1520-1660 (Paris: Boivin et Cie, 1940).

émoussé par l'affaiblissement des Turcs seldjoukides au XIII^e siècle, d'où l'intérêt accru pour la Turquie et les Turcs de la part des Européens. Si, par le passé, il s'agissait de profiter de la faiblesse du sultanat de Roum pour, ensuite, le conquérir, il est devenu urgent, sa faiblesse disparue, de découvrir les points faibles de l'ennemi et de le vaincre, non plus dans le but de conquête mais de défense. L'angle de vue sur le Turc a donc bien changé en comparaison avec les siècles précédents. La prise de conscience de la grandeur, voir de la supériorité du jeune Empire ottoman sur les états d'Occident se fait évidente chez nombre d'auteurs européens qui font souvent appel à leurs compatriotes pour copier sur les Turcs telle ou telle règle de conduite ou stratégie:

Ilz sont gens tres obeissans a leur seigneur et n'est nul si grant soit il que, pour sa vie, osast trespasser son commandement. Et je croy que c'est une des choses qui luy a fait faire de plus grandes executions et conquestes en fait de guerre, de quoy il a fait plus beaucoup que ne monte le royaulme de France en grandeur, qui est grant pitie a veoir (Brocquière, Voyage 222),

s'afflige l'espion français sans pouvoir s'empêcher d'admirer les adversaires turcs potentiels. Si quelques-uns croient toujours à la possibilité de vaincre la Turquie "en moins d'un mois"²¹² (Torzelo 264), la majorité des écrits laisse deviner le découragement de l'Occident face aux Turcs: de grands exploits et de triomphales victoires sur cet ennemi redoutable sont désormais reléguées parmi les œuvres de fiction, empreintes de nostalgie du glorieux passé. Par moments, le langage utilisé rappelle celui, ampoulé et enflammé, des épopées:

Nous, s'enthousiasme un croisé français du XIVE siècle, le [le sultan Bajazet] devrions passer outre au lez de dela [le Danube] et entrer en la Turquie à puissance; car le roi de Hongrie, parmi les étrangers, fera bien cent mille

²¹² Pour plus de renseignements sur Torzelo et son traité de croisade, nous renvoyons à A. Laiou, "Marino Sanudo Torsello, Byzantium and the Turks: The Background to the Anti-Turkish League of 1332-1334," Speculum 45.3 (1970): 374-392.

homme, et tel nombre de vaillants gens sont bien pour conquérir toute la Turquie et pour aller jusques en l'empire de Perse; nous... conquerrons Syrie et la sainte terre de Jerusalem et la délivrerons des mains du soudan et des ennemis de Dieu. (Froissart XV, 321)

Infliger de cuisantes défaites aux Turcs s'avère également être aussi facile – sur le papier – que d'en parler: les Français menés par le maréchal Bouciquaut n'éprouvent ainsi aucune difficulté à semer la terreur parmi les Turcs installés sur le territoire jadis byzantin, non loin de Constantinople:

Si entrerent ou pays de Turquie... et prirent a destruire, ardoir et gaster tout le pays d'environ la marine et par touz ou ils passerent et tous mirent a l'espee les Sarrasins que ils trouverent... Et pou de jours apres ilz repasserent en Turquie et alerent... pour destruire un gros village appelle Dyaquiz; mais la trouverent grant assemblee des Turcs du pays...mais... en peu d'eure eussent este tous mors et pris se ilz ne s'en fussent fuyz. Toutedoyes ne sorent si tost fuyr que la plus grant partie d'eulx ne fust mise a l'espee. (Bouciquaut 140).

Des passages rappelant ceux-ci se trouvent aussi dans le roman Les Trois fils de rois (milieu du XVe siècle).²¹³

²¹³ Les Trois fils de rois, ed. Giovanni Palumbo (Paris: Champion, 2001). Résumé : À la suite de l'appel à l'aide du roi Alphonse de Sicile, qui est aux prises avec les Turcs, et des hésitations de son père le roi Charles de France, le prince Philippe décide de partir à son secours en secret et sous le couvert de l'anonymat. Lors de son premier combat, il réussit à sauver le sénéchal du roi de Sicile et à capturer Fierabras, roi de Perse et frère du Grand Turc. Un second appel à l'aide convainc le roi de France à la condition que le roi d'Écosse envoie l'un de ses fils. Le roi d'Écosse accepte et envoie son fils David, qui dirige une expédition qui sera toutefois anéantie par une tempête. David est fait prisonnier par les Turcs mais finit par obtenir sa libération alors que ceux-ci s'approchent de la ville de Sessa et projettent de la prendre d'assaut. Le prince écossais est accueilli à Sessa par les chrétiens. Pendant ce temps, Onffroy, le fils du roi d'Angleterre, décide lui aussi de partir contre les Turcs, mais son expédition est capturée par les sarrasins et tous sont vendus comme esclaves. Turcs et chrétiens négocient une trêve et, durant un échange de prisonniers, les chrétiens parviennent à reprendre sans le savoir le prince anglais, qui comme ses homologues écossais et français n'a révélé son identité à personne. Le Grand Turc se fâche avec son frère Fierabras, qui décide de retourner en Perse et d'abandonner la guerre. Au même moment, les trois princes sont nommés par le roi Alphonse officiers de la princesse Yolente. À la fin de la trêve, le Grand Turc prend Naples d'assaut, bataille durant laquelle Philippe est pris par les Turcs tandis qu'Orkais, fils du Grand Turc, est capturé par les chrétiens. Dans sa rage, l'empereur turc décide de faire pendre Philippe, mais au dernier moment, les chrétiens parviennent à le récupérer, ce qui démoralise les Turcs et cause beaucoup de mécontentement. Pendant un banquet, les chrétiens jurent sur un paon qu'on apporte qu'ils reconquerront le royaume et tueront le Grand Turc. Orkais, lui, jure de rendre au roi de Sicile toutes les terres prises par son père. Ayant appris cela, le Grand Turc est découragé et décide de repartir, mais il sera tué par les chrétiens qui tenteront contre lui une dernière attaque. Le roi de Sicile recouvre ses terres et sera ensuite élu successeur de l'empereur germanique. Celui-ci décide alors d'organiser un tournoi de trois jours réservé aux gens de lignage royal, dont le vainqueur obtiendrait la main de sa fille Yolente. Alors libéré en échange d'une trêve de trois ans, Orkais retourne en Turquie et tente de convertir son peuple à la foi chrétienne. Bien que personne ne sache encore qu'ils sont princes, Onffroy, David et Philippe retournent dans leur royaume avec la promesse de revenir

Par la facilité avec laquelle les chrétiens remportent les victoires sur les Turcs se traduit le rêve de reconquérir la Turquie, mais aussi, par-delà la Turquie, toutes les anciennes possessions franques en Méditerranée. Loin de n'apparaître que dans les textes ayant trait aux Turcs, cette compensation onirique à l'échec des croisades et du pouvoir perdu constitue un procédé narratif systématique dans bien des œuvres fictives de cette fin du Moyen Âge et exprime un regard nouveau non seulement sur le Turc, mais, dans un contexte plus large, sur la lutte musulmano-chrétienne en Méditerranée.²¹⁴

Au terme de cette analyse rapide de l'histoire turque à travers le regard français médiéval, nous sommes fondée à croire qu'elle dépasse le plan de la vérité événementielle. C'est dire que les auteurs ne s'en tiennent pas à un simple exposé des faits, mais agissent plutôt en polémistes conscients de leur responsabilité devant une matière à multiples facettes, comme l'est l'histoire des Turcs. Nous avons vu, dans le chapitre deux, que les auteurs médiévaux construisent leur image de la Turquie en tant qu'entité géographique de façon à établir un parallèle entre les souffrances des saints et des martyrs des premiers siècles du christianisme et celles des croisés traversant les terribles déserts et montagnes de la Romanie. Aussi les auteurs puisent-ils au fonds culturel occidental/chrétien dans leurs descriptions de la terre en question plutôt qu'à des observations scientifiques du paysage anatolien. Dans le

servir la princesse lors du tournoi. Puis, Orkais se fait baptiser pour pouvoir participer au tournoi, tandis que les princes (maintenant devenus rois) anglais et écossais retournent et, à la surprise générale, montrent qu'ils sont bien de sang royal. Philippe, cependant, demande à son oncle le duc de Bourgogne, alors régent, de prendre les armes de France pour le tournoi mais qu'il se substituera à lui juste au moment du tournoi, ce qu'ils font. Le chevalier aux armes de France vaincra tous ses opposants et le roi de France se révélera finalement, ici aussi à la surprise générale, être le jeune Philippe, qui épouse Yolente, fille du roi de Sicile, tandis que David et Orkais épousent les sœurs d'Onffroy et qu'Onffroy épouse la sœur d'Orkais (Laurent Brun, "Trois fils de rois," 2007, Arlima, Archives de littérature du Moyen Âge, <http://www.arlima.net/qt/trois_fils_de_rois.html>).

²¹⁴ Denis Collomp, "La Reconquête de l'espace méditerranéen dans quelques épopées tardives," La Méditerranée médiévale: Perceptions et représentations (Paris: Maisonneuve et Larose, 2002) 33-50; Hatem Akkari, La Méditerranée médiévale: perceptions et représentations (Paris: Maisonneuve et Larose, 2002).

même ordre d'idées, les écrits médiévaux sur les Turcs d'Asie Mineure révèlent moins les événements et les personnalités de l'histoire turque – comme nous avons essayé de le démontrer tout au long du chapitre trois – que la manière dont ils ont été perçus et interprétés par ceux qui en ont été les témoins directs ou indirects, des textes devenant une mine inépuisable de renseignements sur les peurs, les rêves, les desseins, en d'autres mots, la mentalité des Français médiévaux vis-à-vis des Turcs.

Ainsi, dans notre étude sur les noms associés aux Turcs dans la période médiévale, nous avons mis en lumière la tradition historiographique médiévale d'envisager le moment présent comme une suite directe et ininterrompue de l'Antiquité. Entre autres, l'idée de la continuité historique entre l'Antiquité et le Moyen Âge se traduit, chez les auteurs médiévaux, par l'emploi interchangeable de termes Turc/Parthe/Perse ou encore Franc/Romain/Latin à l'égard des Turcs et des Occidentaux respectivement. Si, du point de vue historique, le Moyen Âge voit les Turcs comme des descendants directs des peuples antiques, la vision religieuse les met sur le même plan que les Juifs, les idolâtres et les schismatiques; cela est indiqué par les termes "païen," "sarrasin" et "hérétique," utilisés en synonymie étroite avec le mot "Turc." De surcroît, observons que la continuité historique allait de pair avec la continuité idéologique: désigné comme un "Parthe" ou un "Païen," le Turc s'inscrivait automatiquement dans la longue lignée d'ennemis historiques et héréditaires de l'Occident et, plus tard, de la chrétienté qu'il fallait combattre pour la défense de "notre" monde. Cela étant dit, l'examen des textes révèle, aussi, la distinction que les auteurs établissaient entre les "Turcs," les "Turcomans" et les "Turcoples," tout n'étant pas, après tout, idéologie et propagande militaire.

Notre discussion sur les légendes d'origine des Turcs qui circulaient en Europe médiévale a apporté des preuves supplémentaires à l'appui de notre idée que l'image occidentale du Turc était nourrie, en grande partie, de références historiques, culturelles et religieuses propres à la civilisation occidentale médiévale. En effet, le discours anti-turc a, tout au long du Moyen Âge, mis l'accent sur les côtés diaboliques des Turcs, au sens propre du terme, qu'il s'agisse de la langue, des cris, des tactiques militaires des Turcs²¹⁵ ou de leur descendance du Diable, le Turc se trouvant ainsi rangé, une fois de plus, du côté du Mal, du négatif. En plus de ce que la mythographie chrétienne médiévale a dit au sujet des liens entre les Turcs et le Diable, notre analyse a montré l'existence au Moyen Âge du deuxième groupe de légendes originelles concernant les Turcs, marquées fortement par la mentalité féodale de l'époque et faisant partie du célèbre mythe des origines troyennes. L'importance accordée à la valeur militaire dans la société féodale explique, en partie, les raisons pour lesquelles les Turcs, dont le courage sur le champs de bataille était connue des Occidentaux, méritaient l'honneur de partager avec les nations européennes la parenté troyenne, voir la parenté tout court. Ainsi la représentation des Turcs prend-elle tantôt un aspect positif tantôt un aspect négatif selon la perspective adoptée, religieuse ou laïque/féodale.

Il nous a paru également important de suivre l'ordre chronologique afin de mieux démontrer comment les circonstances historiques particulières ont modelé la vision occidentale de la Turquie au fil des siècles: si le XIIIe siècle s'est surtout intéressé aux origines de ces conquérants inconnus venus d'Orient en Asie Mineure, le siècle suivant s'est concentré sur la décadence de l'Empire seldjoukide, ce qui a aiguisé les aspirations impérialistes de l'Occident, désireux de profiter de la faiblesse des Turcs seldjoukides et de mettre la main sur leurs richesses. Enfin, les XIVe et XVe siècles, témoins du pouvoir

²¹⁵ À ce sujet, voir notre discussion dans le chapitre cinq.

grandissant de l'Empire ottoman, ont vu apparaître un nouveau visage de la Turquie, caractérisé d'abord par l'expansion de la piraterie, ensuite par la croissance du pouvoir turc difficile à contenir ou à surmonter. Mais plus important encore, nous avons cherché à démontrer que l'exposé de l'histoire turque repose sur les mêmes principes que la construction occidentale des légendes d'origine de la nation en question, à savoir sur une approche ambivalente sinon contradictoire de l'histoire turque, où se mêlent le négatif et le positif. D'une part, les diverses étapes du parcours historique turc – invasions du monde chrétien, faiblesse des sultans de Konya qui s'étaient enrichis en arrachant des trésors aux Byzantins, essor de la piraterie turque – suscitaient l'hostilité des Occidentaux et nourrissaient des stéréotypes négatifs sur les Turcs (envahisseur, pilleur, mou, etc.). D'autre part, le recours à l'*origo gentis* pour relater l'histoire ancienne des Turcs et au modèle féodal (suzerain/vassal) pour expliquer les relations entre l'Empire seldjoukide de Perse et le Sultanat de Roum révèlent que les Occidentaux n'envisageaient pas toujours le Turc comme quelqu'un de complètement Autre, mais, en établissant des points de jonction entre les deux civilisations, l'associaient aussi au monde occidental, d'où des attitudes favorables envers les Turcs, coexistant avec des attitudes nettement négatives.

Le chapitre qui suit aura pour objectif de compléter notre idée de la conception française médiévale de la Turquie et des Turcs, en prenant cette fois comme point de repère non les appellations des Turcs ou les événements historiques mais les appréciations et jugements français sur le Turc lui-même en tant qu'adversaire idéologique et militaire de l'Occident chrétien. Nous porterons une attention particulière au développement des idées énoncées dans les deux premiers chapitres concernant l'ambivalence dans la représentation

occidentale des Turcs et le rôle de la mentalité médiévale dans la naissance et la propagation de divers stéréotypes sur les Turcs.

LA REPRÉSENTATION DE L'ENNEMI TURC DANS LE DISCOURS MILITAIRE MÉDIÉVAL FRANÇAIS

Parmi les nombreuses manières d'établir une relation avec l'Autre, il y en a une, particulière, qui fera l'objet du présent chapitre: la guerre. Son importance dans la représentation de l'étranger est d'autant plus grande que l'on peut considérer comme acquis le fait que les sociétés – aujourd'hui comme par le passé – fonctionnent souvent sur un mode militaire, les conflits armés faisant partie intégrante de n'importe quelle société. Dans ce sens, la société française médiévale ne fait pas exception. Pendant le Moyen Âge, la France a connu des conflits de tout genre, mais compte tenu des objectifs de notre étude, l'opposition franco-turque retiendra notre attention ici. Depuis les Turcs seldjoukides adversaires des premiers croisés jusqu'aux Turcs ottomans d'un Bajazet menaçant la paix de l'Europe occidentale, s'impose, dans la mémoire collective française, l'image du Turc belliqueux et redoutable: la violence, la destruction, la cruauté deviennent, dans le discours militaire, synonymes de cet Autre qu'est le Turc, adversaire traditionnel de l'Occident. C'est dans ce cadre que nous chercherons à compléter notre analyse de la figure du Turc dans l'imaginaire français médiéval. Il s'agira, à cette fin, de repérer et d'analyser les divers moyens de construire cette catégorie fonctionnelle spécifique à toute guerre: celle de l'Ennemi.

Notons que la représentation de l'ennemi ne se borne pas à être un des moyens de propagande visant à persuader le public ciblé d'agir d'une façon particulière contre quelqu'un qui a été désigné, pour des raisons religieuses, politiques ou autres, comme adversaire. La figure de l'ennemi est également une composante essentielle de la définition

de “Soi,” dans ce sens que les représentations dans lesquelles on stigmatise l’ennemi, le concurrent, l’étranger, reflètent un objectif implicite de définir et de faire adhérer à des valeurs, à des traditions, à des croyances qui définissent “notre” monde. Se mettent donc en scène les affrontements entre “Nous” et les membres du camp opposé, “Eux,” perçus comme menaces au bien-être de “notre” culture, de “notre” identité. Cela est surtout vrai dans le discours orientaliste en Occident qui traduit “a political vision of reality whose structure promoted the difference between the familiar (Europe, the West, ‘us’) and the strange (the Orient, the East, ‘them’).”²¹⁶

Observons encore que l’image de l’ennemi, qui est une des facettes de l’Autre, représente un élément de référence et de comparaison et définit le “nous” en tant qu’entité par un mécanisme d’oppositions: plus les imperfections sont saillantes, plus nos mérites paraissent brillantes et, inversement, les qualités supérieures de l’Autre ennemi font ressortir nos défauts et sont, par conséquent, une façon détournée de donner une leçon de morale, dont le but est le perfectionnement de soi sur le plan individuel et social. Ces quelques considérations générales faites, passons maintenant à la présentation des deux axes autour desquels se construira notre analyse de la figure de l’ennemi turc dans le discours militaire français du Moyen Âge.

La déshumanisation et la diffamation étant des conditions nécessaires à l’acte de guerre, nous nous intéresserons, dans un premier temps, à examiner les trois composantes de la figure du Turc en tant qu’opposant.

Il est présenté, avant tout, comme un envahisseur qu’il faut chasser, coûte que coûte, des territoires occupés qui constituent un patrimoine précieux, commun à toute la chrétienté. À cet aspect politique s’ajoute, ensuite, la dimension historique, l’ennemi étant désigné

²¹⁶ Saïd, Orientalism 43.

comme un barbare qui met en danger la civilisation dans la même lignée que les barbares de l'Antiquité (Sarmathes, Scythes, Huns) et ceux du Haut Moyen Âge (Arabes, Germains, Slaves). Enfin, l'emprunt de nombreux traits aux personnages négatifs des chansons de geste, modèles stables qui restent fixes dans l'imaginaire français médiéval, contribue à affirmer la dimension littéraire de l'adversaire turc, en rentrant celui-ci dans le moule du genre épique. Dans notre analyse, nous réfléchissons à ce que cette triple dimension de l'Ennemi – politique, historique, littéraire – nous révèle non pas tellement au sujet des Turcs mais des Français eux-mêmes, car il faut toujours garder en tête – comme nous l'avons fait dans les pages précédentes – que, les textes focalisés sur l'Autre sont plus révélateurs de l'identité et de la mentalité du regardant que de celles du regardé.

Une fois examinées les diverses modalités de la construction de l'ennemi turc dans les textes du corpus,²¹⁷ nous procéderons, dans la deuxième partie du chapitre, à l'analyse des rôles que le Turc a tenus au niveau de la réflexion morale médiévale autour des comportements moraux et sociaux des Français et, au sens plus large, des chrétiens contemporains. En d'autres termes, comment les auteurs se servent-ils du lieu commun ethnocentrique – l'«ennemi turc» – afin de faire passer au public lecteur un message moralisateur ?

²¹⁷ Dans le présent chapitre, nous limiterons notre choix de textes à une vingtaine de titres, les plus importants – pour notre étude – étant les suivants: Les Chroniques de Froissart et son remaniement (La Relation d'un serviteur de Gui de Blois), Li Fet des Romains, La Chronique du Religieux de Saint-Denis, quelques chroniques de croisade (Guibert de Nogent, Guillaume de Tyr, Gesta Francorum de l'Anonyme, Albert d'Aix), une biographie romanisée (Le Livre des Fais de Bouciquaut), un traité de Philippe de Mézières, L'Epistre Lamentable, et deux textes de Bertrandon de la Brocquière (son Voyage d'Outremer et, puis, sa réponse à L'Advis de Torzelo). Parmi les œuvres secondaires citons les suivantes: les chroniques de croisade (Baudri de Dol, Foulcher de Chartres, Gauthier le Chancelier, Hugues de Sainte-Marie, Odon de Deuil, Robert le Moine, Tudebode), les traités de croisades de Torzelo et de Brochard, le récit de voyage de Simon de Saint-Quentin, la lettre apocryphe d'Alexis I Comnène, une chanson de geste (La Chanson d'Antioche), la célèbre compilation de textes historiques connue sous le nom de Grandes Chroniques de France, et, enfin, une œuvre didactique, Le Mirouer du Monde.

Ayant ainsi défini nos objectifs pour le chapitre quatre, nous allons passer au premier volet centré sur la catégorie fonctionnelle de l’“ennemi turc” et regarder de plus près les éléments qui en constituent le contenu dans les sources françaises médiévales citées plus haut. Mais, avant, disons quelques mots sur le processus d’ethnisation qui a eu lieu dans la conscience historique occidentale du Moyen Âge et qui s’avère être une étape importante dans la formation de l’image du Turc.

4.1 LE TURC ET L’ETHNICISATION DE LA CONSCIENCE HISTORIQUE OCCIDENTALE

Dans les pages précédentes, nous avons fait remarquer qu’une fois établi le premier contact des Occidentaux avec les Turcs au cours de la Première croisade, ceux-ci n’ont plus quitté le champ de vision des Européens, si ce n’est que pour des périodes assez brèves (ex. le premier tiers du XIII^e siècle marquant le déclin du Sultanat de Roum). Les trois siècles et demi de tensions et de conflits entre Européens et Turcs ont été un laps de temps suffisant pour la formation dans l’Occident d’une image ou, plutôt, d’une série d’images fixées autour de cet adversaire héréditaire qu’était le Turc. Le nombre de ces images se rapportait, pour la vaste majorité des gens, à quelques stéréotypes, la nature desquels était conditionnée par le seul phénomène social qui réunissait régulièrement les Européens et les Turcs, à savoir la guerre. Le Turc était devenu, dans la conscience collective occidentale, synonyme de pillard, de destructeur, de monstre de cruauté. Aussi les relations interethniques au niveau politique – d’habitude d’ordre militaire (guerres, croisades) – ont-elles été à l’origine du processus de catégorisation, défini dans la psychologie sociale comme l’action de classer les gens et les

objets en fonction de l'idée qu'ils posséderaient la même nature, la même essence.²¹⁸ Dans le cas des Turcs, c'est le facteur nation qui va jouer un rôle central dans la formation de l'image de l'ennemi, comme nous allons le voir plus loin.

Cette généralisation dont les Turcs sont devenus l'objet dans l'Europe médiévale s'avère particulièrement importante dans la politique lorsqu'il s'agit de définir et de fustiger l'ennemi. L'enjeu consistait à créer une représentation collective des Turcs, un portrait généralisé et caricatural de sorte que la seule évocation de cette nation fût venue à l'esprit des images, dans lesquelles prédominent la violence, la cruauté, la terreur. De cette manière apparaît la possibilité de typifier l'ennemi et de l'inscrire, par conséquent, dans un système de représentations propre à une doctrine militaire spécifique, que ce soit la "guerre sainte" ou une expédition contre la piraterie turque dans la mer Egée. Point n'est besoin de recourir à une peinture nuancée de l'adversaire. Une attribution de caractéristiques indifférenciées à l'ennemi – il va sans dire, à connotation péjorative – est tout ce qu'il faut pour manipuler l'opinion publique et créer, par la suite, un consensus en faveur de la guerre, objectif ultime de tout discours dirigé contre un ennemi.²¹⁹

S'étendant du XI^e au XV^e siècle, les expéditions militaro-religieuses menées par les Européens contre les Turcs ont largement contribué à élaborer, au cours de la période médiévale, une série de représentations des Turcs qui débouchent finalement sur la création non tellement d'un type de l'ennemi, mais sur celle de l'ethnotype, notion imagologique se

²¹⁸ Voir A. Heine, Charlotte van den Abeele and Nicolas van der Linden, eds, Introduction à l'étude des représentations sociales et des stéréotypes, 2006, Université libre de Bruxelles, 10 Apr. 2010. <www.ulb.ac.be/psycho/psysoc/TPcandi/TP2006.rtf>; B.Bédard, J. Déziel, & L. Lamarche, Introduction à la psychologie sociale (Canada: Editions du Renouveau Pédagogique Inc., 1999); P. Delhomme, T. Meyer, La Recherche en psychologie sociale (Paris: Armand Colin, 2002).

²¹⁹ Citons encore E. W. Saïd qui a affirmé que la représentation occidentale du monde musulman se réduisait à une série de "crude, essentialized caricatures... presented in such a way as to make that world vulnerable to military aggression." (Edward W. Saïd, "Islam Through Western Eyes," *The Nation* April 26, 1980)

référant à un modèle où les traits de caractère d'une nation – réels ou fictifs – apparaissent comme représentatifs de l'ensemble de cette nation, sans que les différences culturelles, sociales ou religieuses soient prises en compte.²²⁰ Pendant le Moyen Âge, les politiques identitaires européennes ont fait un recours fréquent à des propos avec une forte connotation ethnique, de telle sorte que le mot "turc" a finalement perdu en partie son sens premier, nombre de textes l'utilisant pour désigner un ennemi abstrait, généralisé, en dehors du monde occidental chrétien.²²¹ Le Turc est ainsi essentiellement présenté comme un Autre, comme un ennemi à combattre. L'éloignement de l'actualité de la guerre aurait bien sûr réduit la force de la haine ressentie par les Occidentaux envers les Turcs, mais tel n'était pas le cas. L'antagonisme pour le Turc s'est élaboré en Europe pendant des siècles comme résultat de conflits presque incessants, où le Turc a toujours été de l'autre côté de la barrière. Cela explique le caractère irréductible et tenace de l'antagonisme qui a finalement conduit à une ethnicisation de la conscience historique en Occident. C'est ainsi que toute tentative de paix ou d'alliance avec les Turcs est considérée comme vouée, a priori, à l'échec, du fait que les Européens et les Turcs sont perçus comme des adversaires éternels, d'où l'impossibilité de tout rapprochement. Une telle prise de position vis-à-vis du Turc est bien illustrée dans Les Chroniques de Froissart, où l'amitié entre le duc de Milan et le sultan Bajazet est présentée comme quelque chose de si inhabituel qu'elle demande une longue explication qui commence ainsi:

A considerer les paroles dessus dittes comment l'Amourath-Bacquin parloit et devoit de messire Galeas, conte de Vertus et seigneur de Milan, on se puet et doit esmerveillier, car on le tient pour crestien et homme baptisié et regénéré à

²²⁰ Bertrand Westphal, "Pour une approche géocritique des textes. Esquisse," La géocritique mode d'emploi (Limoges: Pulim, 2001) 9-40.

²²¹ Ainsi, dans les chansons de geste, le terme "turc" peut se référer tant aux Turcs qu'aux Arabes et à d'autres peuples orientaux.

nostre foy et creance, et luy envoyoit tous les ans dons et presens de oyseaulx et de chiens ou de fins draps ou de fines toilles de Rains... (XV, 253-254)

Notons encore que le sentiment d'antagonisme suscité par l'ennemi commun, le Turc, chez les Occidentaux se trouve renforcé, dès le début de l'époque des croisades, par le fait que les Turcs professent une religion autre que le christianisme, ce qui possède, pour ainsi dire, le statut de péché impardonnable du point de vue du chrétien médiéval. L'opposition entre les deux mondes – occidental et turc – reçoit, en conséquence, un caractère ethnico-religieux, puisque le Turc est décrit comme ennemi non seulement en raison de sa nationalité, mais aussi de sa religion.

Pour stigmatiser le Turc et l'enfermer dans une image particulière, tous les ressorts ont été mis en usage. Les harangues politiques, les sermons des prédicateurs ont apporté une contribution importante à la formation de cette représentation du Turc, sans oublier le rôle décisif des chroniques, des chansons de geste, des romans courtois qui ont véhiculé à grande échelle une image stéréotypée de l'ennemi turc et en ont fixé les traits les plus reconnaissables. On constate ainsi que, quand il s'agit des rapports entre Européens et Turcs, la dimension d'affrontement se trouve présente à de nombreux niveaux, – social, politique, religieux et culturel, – et s'étend à la représentation de l'ensemble du peuple turc comme ennemi. En effet, les Turcs sont le plus souvent mentionnés en tant que foule homogène et anonyme, composée de gens qui ne se distinguent aucunement les uns des autres, à part quelques chefs militaires qui, eux, sont bien dotés de certains traits de caractère personnels qui font d'eux des individus, des personnages historiques à part entière (Kerbogha, Zengui, Mourad, Bajazet). Mais, dans l'ensemble, les Turcs posséderaient tous les mêmes vices (par exemple, la cruauté envers les prisonniers); ils agiraient toujours de concert, que ce soit pour attaquer, prendre la fuite ou piller; ils subiraient, enfin, tous le même destin sans

exception (“In eo quoque conflictu decem mille eternis tradende incendiis infelices animas exhalarunt”).²²² Le fait de montrer les Turcs de cette manière va alimenter l’imaginaire collectif occidental et mettre en marche le processus au cours duquel se forme, en Occident, l’idée que non pas une partie du peuple – les soldats en temps de guerre, – mais bien les Turcs dans leur ensemble partagent les mêmes modes de comportement et les mêmes caractéristiques. Cette image du Turc (a priori fausse) va servir d’instrument de propagande dans l’Occident médiéval et explique aussi la radicalité du langage et des images qui accompagnent la représentation de l’ennemi. Durant la période médiévale, le phénomène s’est déroulé avec une continuité notable et, souvent, les auteurs sont allés jusqu’à demander l’extermination totale de l’ennemi, – le génocide, dirait-on aujourd’hui – comme si c’était le seul moyen d’éliminer cette menace perpétuelle qu’étaient les Turcs. Un exemple illustrant cette haine irréconciliable envers l’ennemi concerné nous est fourni par le roman Li Fet des Romains, où les partisans de Pompée reprochent à celui-ci ses plans d’alliance avec les Turcs contre César et essayent de l’en dissuader, en lui proposant une guerre totale avec les Turcs:

Tuit li duc de Rome deussent assembler tote la gent d’occident et de vers bise et de vers pluviol, et aller en orient tant que *tuit li Turc* fussent ocis et Babiloine et Damas et lor autres citez destruites. (558)

Bien que l’action se passe dans l’Antiquité, – c’est-à-dire dans un passé lointain par rapport à la date de composition de l’œuvre (XIIIe siècle), – il tombe sous le sens que, pour les lecteurs du XIIIe siècle, le parallèle avec l’actualité politique contemporaine, les croisades, était évident.

Telles sont quelques attitudes importantes que l’on peut observer dans nos textes lorsqu’il s’agit de créer une image puissante de l’ennemi. L’insistance sur le caractère

²²² Saint-Denis 507 : “Dix mille Infidèles périrent dans cette journée. C’étaient autant de malheureux condamnés aux flammes de l’enfer.”

homogène de l'ennemi, autrement dit l'approche ethnique, nous permet, en plus, de saisir certains aspects du fonctionnement de l'imaginaire et de la perception médiévale de l'Autre. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, l'attribution de traits caractéristiques à un peuple dans son ensemble fait partie du processus de catégorisation. Celui-ci préside aux stéréotypes. Si le peuple dont il est question se présente comme ennemi de celui qui parle, il va, probablement, être affublé de stéréotypes d'infériorité.

4.2 LA CONSTRUCTION DE LA CATÉGORIE FONCTIONNELLE D'ENNEMI

Les Turcs, entre autres, ont fait l'objet de ce processus d'ethnisation dans l'Europe et, pour revenir à notre sujet principal, dans la France médiévale: on a procédé à la nationalisation de l'ennemi turc et on l'a représenté sous une triple forme: envahisseur, barbare, Sarrasin épique.

Dans la section suivante, nous allons étudier quels emplois ont faits de ces trois stéréotypes les auteurs français médiévaux pour former l'image de l'ennemi turc.

4.2.1 Le Turc et le topos de l'invasion

Le topos de l'invasion occupe une place importante dans la structuration du discours militaire médiéval dirigé contre les Turcs. Du point de vue argumentatif, il est intéressant de noter que le couple de mots "turc" et "invasion" est souvent employé soit au début d'un texte soit au début d'une section d'un texte centré sur les Turcs. La plupart des chroniques relatant la Première croisade commencent par l'arrivée du pape Urbain II à Clermont pour prêcher la croisade, en réponse à l'invasion turque de l'Asie Mineure ("Audiens etiam interiores Romaniae provincias, a Turcis super Christianos occupatas, impetu feroci perniciose subdi...

Alpes transmeando in Gallias descendit”).²²³ D’autres œuvres, de nature plus générale et qui, en plus des conflits avec les Turcs, couvrent les événements politiques impliquant d’autres états et nations (par exemple, La Chronique du Religieux de Saint-Denis, par Michel Pintoin, ou Les Chroniques de Froissart), suivent le même principe: dès la première mention des Turcs apparaît le thème de l’invasion. Ainsi, la première fois que Michel Pintoin mentionne les Turcs, c’est à l’occasion des assauts que le sultan ottoman Mourad donne à Constantinople. Quant à Froissart, les Turcs apparaissent sur les pages de son œuvre, quand le roi de Hongrie fait savoir aux princes chrétiens d’Occident que le sultan Bajazet est sur le point d’envahir son royaume.

Par la suite, il suffira à tout auteur d’écrire “turc” pour que le lecteur y associe immédiatement le mot “invasion.”²²⁴ Cette insistance sur l’interchangeabilité des vocables “turc” et “invasion” dans les textes remplit, bien sûr, un objectif rhétorique, qui est de faire montrer les Turcs sous une lumière particulière. Mais, d’autre part, cette insistance s’explique par des considérations d’ordre historique : des vagues successives d’envahisseurs turcs ont, pendant des siècles, troublé le monde chrétien, de sorte que “turc” finit par être tout naturellement accolé à la notion d’invasion dans l’imaginaire médiéval. Dans ce cadre historique, – le mot “turc” étant utilisé de façon interchangeable avec le mot “invasion,” – le Turc est devenu l’envahisseur par antonomase, comme nous le verrons dans les exemples ci-dessous.

²²³ Foulcher 321: “Il [le pape] apprit en outre que les Turcs s’étaient jetés avec une féroce impétuosité sur les provinces intérieures de la Romanie, les avaient conquises sur les Chrétiens ... Il passe les Alpes, descend dans les Gaules...”

²²⁴ Cette vision du Turc fait partie d’une attitude occidentale globale vis-à-vis de l’Orient musulman synonyme du danger militaire: “Not for nothing did Islam come to symbolize terror, devastation, the demonic hordes of hated barbarians. For Europe, Islam was a lasting trauma. Until the end of the seventeenth century the ‘Ottoman peril’ lurked alongside Europe to represent for the whole of Christian civilization a constant danger... the European representation of the Muslim, Ottoman, or Arab was always a way of controlling the redoubtable Orient,” Saïd, Orientalism 59-60).

4.2.1.1 Formation de la figure du Turc comme envahisseur

La construction de ce lieu commun – envahisseur turc – commence dans nos documents de base par l'évocation constante du **goût prononcé pour la conquête** chez les Turcs, s'expliquant par leur nature guerrière, leur prééminence dans l'art de guerre (“in militari et equestri elegantia,” Nogent 131), qui a permis aux Turcs de conquérir de grands territoires. Le métier des armes semble être leur seule passion et occupation, l'amour de la guerre les poussant constamment à l'attaque. Adeptes de la foi musulmane, ils combinent cette passion pour la guerre avec la ferveur religieuse qui les incite à s'acharner particulièrement contre les chrétiens et à leur enlever les terres, l'une après l'autre. C'est ce motif du “plus grand ennemi des chrétiens” qui apparaît à maintes reprises dans les sources occidentales du Moyen Âge. Guillaume de Tyr caractérise, par exemple, Sanguin/Zengui, l'émir turc qui prend Edesse, de “li pesmes ennemis de la Crestienté, tres puissanz Turc” (1:709) et s'afflige de voir arriver de Perse de nouvelles hordes turques cherchant, comme toujours, à nuire aux chrétiens (“...por troubler la crestiente. C'estoit une fontaine qui tarir ne pooit,” 1:484). Quelques siècles plus tard, la situation ne s'est pas améliorée, les Turcs continuant à porter préjudice aux chrétiens, comme ce “Basat,” c'est-à-dire Bajazet, qui “mains maulx avoit fait a la crestianté ” (Bouciquaut 159).²²⁵

Les Turcs visent sans cesse les possessions territoriales chrétiennes, leur idée fixe étant de se rendre maîtres de toute la chrétienté, objectif ambitieux qu'ils se donnent au début de l'époque des croisades, mais qu'ils ne parviennent à réaliser qu'en partie vers la fin du

²²⁵ Faisons remarquer que la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 a été perçue, en Occident, comme une preuve de plus d'une haine mortelle des Turcs envers les chrétiens, haine qui ne peut être que le résultat des machinations du Diable. Citons, à ce sujet, Isidore de Kiev, La caduta di Constantinopoli. Le testimonianze dei contemporanei, ed. A. Pertusi (Milano: Fondazione Valla, 1976) 94: Digne successeur de Mahomet de par “abundabili malitia contra Christianos” (“sa remarquable haine des chrétiens”), le jeune Mehmet le Conquérant, “dyabolum in eo ipso suscipiens fremuit et fremit, impertit et insilit, volens totaliter eos de orbe terrar, um delere atque excerpere (“fut possédé par le Diable et se mit ainsi à frémir et à rugir, à les [les chrétiens] attaquer et assaillir, dans l'intention de les détruire et de les effacer de la surface de la terre,” notre traduction).

Moyen Âge avec la conquête de la plus grande partie de l'Europe orientale et de Constantinople, haut lieu de la chrétienté. Presque tous les textes médiévaux sur les Turcs font état de leur "desiderio exestuans omnis christianitatis imperium pociundi."²²⁶ Ces propos belliqueux de la part des Turcs se font d'autant plus menaçants et inquiétants qu'ils sont souvent mis dans la bouche des Turcs eux-mêmes. Dans La Gesta Francorum, l'émir turc Kerbogha promet ainsi à son suzerain de vaincre toutes les terres chrétiennes jusqu'aux Pouilles:

Ante vestram non ero rediturus presentiam donec regalem urbem Antiochiam et omnem Syriam sive Romaniam atque Bulgariam usque in Apuliam acquisiero mea forti dextera, ad deorum honorem et vestrum et omnium qui sunt ex genere Turcorum.²²⁷

Le début du XVe siècle voit toujours les Turcs briguer les territoires chrétiens, comme l'annonce le sultan Mourad dans un discours adressé aux prisonniers français qui traduit l'esprit guerrier des Turcs évoqué plus haut:

Le plus grant desir que j'ai en ce monde c'est de moy employer au service de nostre loy, en accomplissant les nobles fais d'armes et en conquerrant sur la crestienté. (Relation XVI, 426)

Les textes du corpus nous permettent de constater que les Européens médiévaux ont vécu dans l'appréhension de voir les Turcs se présenter un jour sur leur territoire et y apporter la mort et la destruction, comme cela était arrivé à d'autres états chrétiens. La terreur ressentie pour le Turc en Occident s'exprime d'une façon remarquable dans L'Epître Lamentable de Philippe de Mézières. L'auteur propose, pour récupérer les grands seigneurs français faits prisonniers des Turcs dans la bataille de Nicopolis (1396), d'aller combattre les Turcs plutôt que de payer la rançon, puisque, avec cet argent, Bajazet pourrait bien "venir

²²⁶ Saint-Denis, V, 319 : "désir de soumettre sous leur domination toute la chrétienté."

²²⁷ Anonyme 119: "Je ne repaîtrai pas en votre présence avant d'avoir acquis de ma forte main la ville royale d'Antioche, toute la Syrie et la Romanie et la Bulgarie jusqu'à la Pouille, en l'honneur de nos dieux, de vous et de tous ceux qui sont de la race turque." (notre traduction)

prestement acquerre les autres royaumes de la crestienté, laquelle chose... il afferme ou concistoire de son orgueil..." (479).

La peur chez les Occidentaux devant l'expansion tentaculaire de l'Empire seldjoukide, mais surtout ottoman, trouve son expression, entre autres, dans des **énumérations minutieuses des pays chrétiens** qui tombent en possession des conquérants turcs. Ainsi, Hugues de Sainte-Marie, moine de Fleury-sur-Loire, auteur de L'Itineris hierosolymitani compendium, donne, au sujet de la conquête de l'Asie Mineure un récit très détaillé:

Imperium enim orientale a Turcis et Pincennatis graviter infestabatur; et jam Cappadocia minor et major, et Phrygia major et minor, et Bithynia simul et Asia, Galatia quoque et Lybia et Pamphilia, et Isauria, et Lycia, et insulae principales illarum regionum, Chio videlicet et Mithylena, ab eis captae tenebantur.²²⁸

Le récit des conquêtes turques ressemble de près à celui qui apparaît dans la lettre apocryphe de l'empereur byzantin, Alexis I Comnène, à Robert, comte de Flandres. Là aussi se trouve la liste des provinces de l'Asie Mineure envahies par les Turcs. La narration se fait plus dramatique encore par le refus de l'"empereur" de continuer la liste: "Et multae aliae regiones et insulae, quas non valemus modo enunciare... ab eis iam invasae sunt, et fere iam nihil remansit Constantinopolis, quam ipsi minantur citissime nobis auferre, nisi auxilium Dei et fidelium christianorum latinorum velociter nobis subvenerit."²²⁹ Les auteurs des

²²⁸ Hugues de Sainte-Marie, "Itineris Hierosolymitani Compendium," RHC Occ., vol. 5 (Paris: Imprimerie nationale, 1895) 363: "Les Turcs et les Petchenègues infestaient sérieusement l'Empire oriental; et, déjà, ils tenaient entre leurs mains la Cappadoce mineure et majeure, la Phrygie majeure et mineure, et la Bythinie et l'Asie, la Galatie et la Lybie et la Pamphilie et l'Isaure, et la Lycie, et les îles principales de ces régions, comme le Chios et la Mythilène." (notre traduction)

²²⁹ Epistolae et chartae historiam primi belli sacri spectantes quae supersunt aevo aequales ac genuinae. Die kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1080-1100, ed. H. Hagenmeyer (Innsbruck, 1901) 130: "et beaucoup de régions et d'îles que nous ne sommes même pas en mesure d'énumérer... ont déjà été envahies par eux [les Turcs], et maintenant il ne reste presque rien, à part Constantinople, qu'il menacent de nous enlever dans le plus bref délai, à moins que l'aide divine et celle des fidèles latins ne viennent vite à notre secours" (notre traduction). Sur l'authenticité de la lettre, voir C. Paparrigopoulos, "Lettre d'Alexis I Comnène à Robert I,

siècles postérieurs, Michel Pintoin et Philippe de Mézières, poursuivent sur la même ligne. Dans La Chronique de Michel Pintoin, les conquêtes de Mourad en Europe sont énumérées après celles de son père en Orient. La continuité dans la politique de conquête menée par les sultans ottomans ne laisse pas de doute que l'expansion turque va se poursuivre jusqu'à l'Europe Occidentale:

Addiderunt hunc patrem valde audacem et in armis strenuum habuisse, cui in Grecia et Armenia multa prospere successerant. At ubi diem signavit ultimum, is paterni propositi compos factus, Walaquiam et Bulgariam, regiones Hungarie conterminas, occupaverat vi armorum. Pluries dixisse fertur Francigenis, quod, peractis inchoatis in Hungarie partibus et adjacentibus regionibus, ipsum [le roi de France] intendebat sine dubio visitare.²³⁰

Philippe de Mézières, dans L'Epître Lamentable, s'inscrit dans le même mode de pensée, en complétant la liste des conquêtes d'Ourkhan et de Mourad par celles de Bajazet:

À la confusion de la crestienté le dit Amourath et son fils ont soubmis à leur seignourie l'empire de Constantinoble, l'empire de Boulgerie, le royaume de Macédoine, toute Grèce, le royaume de Rasse, le royaume de Servie, le royaume de Bosne et la double Walaquie, toute Albanie, la plusgrant part de la Mourée et une partie d'Esclavonne jusques aux confins de la seignourie de Venise et jusques en Hongrie, auquel royaume Dieu vueille aidier, car il est en très-grant peril. (510)

Que ressort-il de cette évocation détaillée et quelque peu fastidieuse des conquêtes turques dans les textes médiévaux ? Au lieu de décrire la soumission de l'Asie Mineure par

Comte de Flandre," Bulletin de correspondance hellénique 4.4 (1880): 24-29; E. Joranson, "The Problem of the Spurious Letter of the Emperor Alexius to the Count of Flanders," American Historical Review 55 (1950): 805-821; F.L. Ganshof, "Robert le Frison et Alexis Comnène," Byzantion 31 (1961): 57-74; P. Riant, ed. Lettre (fausse?) d'Alexis au comte Robert I de Flandre (Paris, 1979), ed. Hagenmeyer, Alexii I Comneni, Romanorum imperatoris, ad Robertum I Flandriae comitem, Epistula spuria, ed. P. Riant, (Genevae, MDCCCLXXIX, mense junii) 129-136. À ce sujet, Jean Flori écrit: "La plupart des historiens estiment qu'il s'agit d'un faux, *excitatoria* pour la croisade, rédigé entre 1093 et 1105; selon M. de Waha, la lettre d'Alexis I Comnène à Robert le Frison, une révision, *Byzantion*, t. 47, 1977, p. 113-125, cette lettre non datée serait pour le fond authentique mais à mettre en rapport avec Robert II plutôt qu'avec Robert le Frison, mort en 1093; elle daterait de 1095; elle aurait pu recevoir des retouches jusqu'à la version utilisée par Guibert de Nogent," Jean Flori, Croisade et Chevalerie: XIe-XIIe siècles (Paris: DeBoeck, 1998) 191.

²³⁰ Saint-Denis, XII, 708-709: "Ils lui apprirent qu'il [Mourad] avait eu pour père un guerrier hardi et valeureux, qui s'était signalé par de nombreux succès en Grèce et en Arménie. Après sa mort, Lamorat Baxin, poursuivant les projets de son père, avait soumis par la force des armes, la Valachie et la Bulgarie, contrées voisines de la Hongrie... Il avait, dit-on, répété plusieurs fois aux Français qu'après avoir terminé les conquêtes qu'il avait entrepris dans la Hongrie et les pays voisins, il ne manquerait pas de chercher à le voir."

les Turcs, une province après l'autre, Hugues de Sainte-Marie aurait pu simplement dire "la Romanie"; de même, Mézières aurait pu évoquer la perte de l'Europe orientale aux Turcs et non pas donner une liste exhaustive des états, occupés par les Turcs. Le procédé d'énumération sert évidemment à d'autres buts. En en faisant emploi, les auteurs semblent rechercher, avant tout, des effets stylistiques. Ils s'adressent encore à l'imagination des lecteurs et veulent l'ébranler par cette suite interminable d'états perdus aux Turcs. La répétition des termes "royaume" et "empire" donne ainsi la force au texte de Mézières et aide à souligner la puissance des Turcs qui conquièrent aisément royaumes et empires.

L'empereur Alexis, quant à lui, se montre impuissant à dire combien de terres en tout sont tombées entre les mains des Turcs et préfère se taire, devant les accomplissements des Turcs allant jusqu'au silence. Le silence et l'ineffable à eux seuls fonctionnent comme des litotes visant à suggérer au lecteur plus que ce qui est dit. Le nombre impressionnant de terres conquises met aussi en valeur les capacités militaires des Turcs et leur esprit guerrier, alimentant de la sorte le contenu de la catégorie fonctionnelle "ennemi envahisseur," un des clichés accolés aux Turcs, comme nous l'avons vu. Enfin, le fait de mentionner l'expansion rapide et ininterrompue de l'empire turc dans la direction occidentale doit rappeler, de manière spectaculaire, aux lecteurs la menace grandissante pour le monde occidental que représentent les Turcs.

Cette menace imminente d'invasion turque ne se traduit pas, dans nos textes, seulement par des procédés comme les propos prétentieux des personnages turcs contre l'Occident ou de longues énumérations des territoires conquis sur les chrétiens. Avec la diffusion en Europe de la lettre qu'Alexis I Comnène aurait adressée à Robert de Flandre pour implorer le secours de l'Occident, s'amorce une tendance qui traversera bon nombre de

textes (Le Livre des Fais de Bouciquaut, La Chronique du Religieux de Saint-Denis, L'Epistre lamentable de Ph. de Mézières, Les Chroniques de Froissart, celles de Guibert de Nogent, de Robert le Moine, etc.) depuis le XIIe jusqu'au XVe siècles, à savoir, l'utilisation du motif de **l'appel au secours contre les Turcs**: un personnage de haut rang – roi, empereur, pape – demande aux princes chrétiens l'aide contre l'envahisseur turc. C'est de cette manière que le fait l'empereur byzantin Karmanoli, en des termes très clairs et éloquents: "Karmanoli envoya devers le roy (i.e. de France) un sien ambassadeur... lui supplier que il le voulsist secourir et aidier contre les Turcs, car il ne puoit plus resister à leur force" (Bouciquaut 132).

Afin d'intéresser le public occidental à la question turque – sujet qui pourrait paraître insignifiant aux Occidentaux en raison de la position géographique relativement éloignée des états d'Europe occidentale des zones de combats entre chrétiens et Turcs – les auteurs évoquent diverses raisons pour lesquelles il faut aller combattre les Turcs.

Parfois, ce "saint voyage" est présenté comme une occasion d'accomplir des hauts faits chevaleresques.²³¹ C'est le cas de l'appel lancé par le roi de Hongrie à l'Occident:

Le dit roy de Honguerie... fist savoir par un hairaut que le Bazat venoit sur lui, en son pays... Si avoit délibéré de leur livrer la bataille. Et pour ce, comme tout bon crestien et par especial tous vaillans nobles hommes doivent... aydier à soustenir l'un l'autre contre les mescreans, il lui [au comte d'Eudes] requeroit son ayde... et ainsi le voulsist anoncier à tous bons chevaliers et escuyers qui desiroient accroistre leurs honneurs et leurs vaillances (Bouciquaut 89).

L'empereur byzantin, Alexis, dont les propos sont repris dans les chroniques de Robert le Moine et de Guibert de Nogent, compte séduire les Occidentaux par la promesse de plaisirs matériels:

²³¹ Pour plus de détails, voir la section sur la représentation du Turc dans le discours didactique à l'intention des nobles, plus loin dans le chapitre quatre.

Saltem auri argentique, quorum innumerabiles illic habentur copiae, cupiditas illiceret... Universa, pulcherrimarum feminarum voluptate trahantur, quasi Graecarum mulierum species tanta esset, ut Gallicis modo quolibet praeferrentur.²³²

Le plus souvent, on fait pourtant appel aux sentiments religieux des Occidentaux qui devraient faire tout leur possible pour ne pas permettre aux Turcs de prendre possession des saintes reliques qui se trouvent à Constantinople.²³³ Enfin, les Occidentaux devraient aller combattre le Turc pour sauver leurs propres pays, car ces envahisseurs ne s'arrêteront pas tant qu'ils n'auront conquis toute la chrétienté: l'envoyé du roi de Hongrie avertit donc le roi de France que "si id denegaretur, jam ab ipsis incredulis regionum Bulgarie et Walaquie aperte maxima occupata, ulteriora christianitatis poterant sine obice penetrare."²³⁴ La même peur du Turc s'exprime aussi dans Li Fet des Romains: "Ils [les Turcs] prendront hardiment de venir sor Rome, et la metront se il poent en lor sujection" (556).

Le fait que toutes sortes de récompenses – la rémission des péchés, l'accès aux plus grands honneurs chevaleresques, les richesses, l'indépendance même – attendent quiconque irait se battre avec les Turcs en dit long sur le caractère réel et sérieux du danger turc qui a pesé sur la chrétienté pendant des siècles. Le thème de l'appel au secours contribue, lui aussi, à façonner l'image du Turc comme envahisseur dans la conscience collective médiévale d'Occident, d'autant plus que ces appels s'accompagnent toujours – sans doute, à des fins persuasives – par la description d'affreuses atrocités commises par les Turcs sur les territoires occupés. Ces descriptions constituent un vrai exercice de style, les écrivains

²³² Epistolae 130: "La soif de l'or et de l'argent, dont la région possède des quantités innombrables, pourrait les séduire... Ils pourraient aussi être attirés par le désir de contempler les plus belles femmes, car la beauté des femmes grecques est telle qu'elle leur ferait oublier les femmes gauloises."(notre traduction)

²³³ Voir la liste complète des reliques citées dans la lettre apocryphe d'Alexis et la chronique de Hugues de Sainte-Marie 363-367).

²³⁴ Saint-Denis, XIV, 113: "Si on refusait de les [les Hongrois] secourir, les infidèles, qui s'étaient déjà emparés d'une grande partie de la Bulgarie et de la Valachie, pourraient pénétrer sans obstacle jusqu'au cœur de la chrétienté."

rivalisant d'éloquence pour brosser un tableau pittoresque de ces envahisseurs turcs dont le comportement est comparé à celui des barbares, des Vandals. Le Turc est ainsi doté, en plus du terme "envahisseur," d'un autre synonyme qui lui est constamment accolé: barbare. Nous procéderons plus tard à l'analyse de ce deuxième cliché, inséparable du premier.

4.2.1.2 Place de l'envahisseur turc dans le discours militaire occidental

Pour expliquer la représentation du Turc comme envahisseur dans les textes du corpus, il faut également tenir compte des considérations d'ordre politique, multiples, qui sont liées à ce terme.²³⁵ D'après E. W. Saïd, "Orientalism is a cultural and political fact" (Orientalism 13), et la perception des Turcs par les Occidentaux du Moyen Âge ne fait que confirmer cette assertion. La notion d'envahisseur placée au premier plan du discours militaire médiéval centré sur les Turcs sert, avant tout, d'instrument de délégitimation politique des forces que les armées chrétiennes doivent combattre. Le Turc est mis dans une position d'extériorité historique comme géographique par rapport aux terres qu'il envahit, alors que les chrétiens d'Occident – Français, Italiens, Allemands – les considèrent comme siennes, même s'il s'agit d'une Asie Mineure ou d'une Bulgarie, pour la simple raison qu'elles font partie du monde chrétien. Cette vision des choses se trouve, par exemple, dans La Gesta Francorum dans la scène où les envoyés des croisés à Kerbogha demandent à celui-ci de quel droit les Turcs sont entrés "dans la terre des chrétiens, qui est aussi la nôtre" ("terram Christianorum et nostram" 148), se référant à la ville d'Antioche. La question ne fait qu'étonner les Turcs, car, de leur point de vue, cette terre leur appartient à eux, puisqu'ils l'ont enlevée à ses anciens propriétaires. Seule la dimension matérielle et non pas spirituelle

²³⁵ Voir Maureen Purcell, Papal Crusading Policy: the Chief Instruments of Papal Crusading Policy and Crusade to the Holy Land From the Final Loss of Jerusalem to the Fall of Acre 1244-1291 (Leiden: Brill, 1975).

les intéresse. La notion d'invasion joue ainsi un rôle important dans la propagande menée par l'Église pour encourager la participation aux guerres contre les Turcs, dans ce sens que l'insistance sur l'invasion des terres chrétiennes d'Orient, perçue comme une insulte directe à l'Occident, devrait conduire à la réaction de défense du monde chrétien agressé par les Turcs. Cette représentation métaphorique de la chrétienté en tant que bastion assiégé est un procédé rhétorique majeur dans les *excitatoria* pour les expéditions militaires contre les Turcs. Ces derniers sont désignés comme les grands coupables de tout ce qui se passe en Orient et, plus tard, en Europe orientale et centrale. Ils deviennent, par la suite, le moyen de justification de la politique extérieure européenne, somme toute, non moins ambitieuse et expansionniste que celle menée par les Turcs.²³⁶ Philippe de Mézières appelle notamment les chevaliers anglais, français, italiens et écossais à s'unir pour aller "tout droit par mer en Turquie" (Mézières 512) combattre le sultan Bajazet, "racheter nos prisonniers et vengier en Dieu et par Dieu la vergoingne de la foy et de la crestienté" (512). Dans ses propos, Mézières cherche à enflammer l'esprit de vengeance, important dans la société médiévale d'Occident, pour effacer l'humiliation essuyée par la France dans la bataille de Nicopolis. Il ne se distingue en rien, en fait, des premiers croisés qui partaient en guerre de conquête, en invoquant la vengeance du sang du Christ et la délivrance des Saint-Lieux. Les plans expansionnistes des Européens s'expriment souvent en des termes encore plus clairs, comme c'est le cas de Froissart qui fait parler de la manière suivante un guerrier français allant en guerre contre Bajazet qui était sur le point d'attaquer la Hongrie: "Jehan de Bourgoingne, à tout très-grant charge de chevalliers et d'escuiers, yroit en Honguerie et passeroit oultre en la Turquie... et, ce voyage achievé, les chrestiens yroient en Constantinoble et... entreroient en Surie, et

²³⁶ Nous ne pouvons que reconnaître à quel point E. W. Saïd avait raison lorsqu'il affirmait que "political imperialism governs an entire field of study [Orientalism], imagination, and scholarly institutions – in such a way as to make its avoidance an intellectual and historical impossibility" (*Orientalism* 14).

acquitteroient la Sainte-Terre et delivreroient Jherusalem et le Saint-Sepuclre des payens” (XV, 220). Les auteurs justifient donc la politique extérieure européenne, en la présentant comme le résultat de l’invasion de Bajazet sur le territoire européen. De plus, le lien associatif entre les mots “Turc” et “envahisseur” a une fonction importante encore, du point de vue politique, surtout dans les traités de croisade de la fin du Moyen Âge, comme ceux de Torzelo, traduit en français, ou de Brocquière. Le but principal de tels traités étant de suggérer des moyens pour mettre un frein à l’expansion turque et, ensuite, défaire l’ennemi pour de bon, la notion d’“envahisseur turc” pourrait, selon ces auteurs, contenir des éléments de solution à ce problème. Parmi de nombreuses propositions avancées par les auteurs mentionnés, n’en retenons que deux, ayant une relation directe au sujet de la présente section. Premièrement, l’un des soucis majeurs des prédicateurs de la croisade consiste à persuader les Européens à s’unir pour combattre le Turc. Comment le faire ? Outre les raisons religieuses, spirituelles, il ne faut pas oublier les intérêts matériels des futurs combattants. Ainsi, les Vénitiens et les Catalans, affirme Torzelo, seraient ravis de fournir des galères “pour la deslivrance de leurs lieux et seigneuries que ont prins les Turcz” (Torzelo 265). Le fait que la présence de ces deux nations dans les terres d’Orient avant la venue des Turcs peut être perçue comme une forme d’invasion, de colonialisme ne semble aucunement troubler l’auteur. La présupposition que toute puissance chrétienne, catholique, européenne a le droit naturel à toute conquête militaire, légitimise évidemment à ses yeux celles des Vénitiens et des Catalans en Orient.

Deuxièmement, l’aide aux troupes chrétiennes viendra, croient Brocquière et Torzelo, des populations tombées sous le joug turc: Grecs, Bulgares, Macédoins, Albanais, Russes, Serbes. Brocquière nous fait savoir que les Turcs forcent de nombreuses nations chrétiennes

à servir dans leurs armées et que “s’ilz veoyent les Crestiens et par especial les Francois en grant puissance contre le Turc, ce seroient ceulx qui luy porteroient plus de dommaige et luy tourneroient le dos, car il les tient en grant servitude” (Brocquière, Voyage 224). Quant à Torzelo, il ne met pas du tout en doute le fait que les seigneurs chrétiens des pays conquis par les Turcs ainsi que ceux qui sont “subjectz au Turc par tribut” (265) viendront en aide aux Occidentaux partis en croisade contre le Turc, et conclut son traité par l’affirmation suivante, pleine de belles espérances: “Tout le pays se rebellera contre le Turc et ceulx du pays propre seront ceulx qui le destroyront” (266). L’image du Turc en tant qu’envahisseur est, par conséquent, exploitée dans des intentions consolatrices à l’égard des Européens: tout conquérant, tout envahisseur qu’il est, le Turc périra et ce sont ses propres succès militaires qui seront à l’origine de sa perte. Autrement dit, qui sème le vent récolte la tempête. Allusion biblique qui résume on ne peut mieux cette attitude des Occidentaux envers les occupants turcs.

4.2.2 Turc/Barbare vs Franc/Civilisé: couple antithétique

4.2.2.1 La notion de “barbare”: quelques considérations théoriques

Dans la construction de l’ennemi, l’image de l’envahisseur se complète souvent par celle du barbare. Le terme de “barbare” est lié d’une manière fondamentale à celui de civilisé, car l’un est défini en opposition à l’autre: le barbare, c’est l’étranger à la civilisation, du point de vue du civilisé; c’est ce qui est hors du centre, à l’extérieur. Le binôme civilisation/barbarie s’inscrit donc, dans un sens large, dans le concept de l’altérité et par cela même contribue à une meilleure compréhension et définition de sa propre identité. Le rapport centre/périphérie, exemplifié par l’utilisation de la notion “barbare” par celui qui se voit

comme “civilisé,” représente un élément de référence et de comparaison et s’accompagne parfois d’un nationalisme arrogant. D’où le mépris envers l’autre, réduit à une dimension, à un type (barbare) ou – s’il s’agit d’un peuple entier – à un ethnotype, comme le note B.

Westphal:

Nationalisme et ethnotypicité vont souvent de pair, car la volonté nationaliste (manifeste ou non) se sustente à la source d’ethnotypes soigneusement triés. L’ethnotype renforce une identité rêvée pour soi-même (ethnotype mélioratif) et/ou par opposition (agon) aux entités voisines, considérées comme irrévocablement autres (ethnotype péjoratif).²³⁷

Bien sûr, il faut employer avec précaution le terme “nationalisme” lorsque l’on parle de la période médiévale, mais il est indéniable que le caractère barbare devient, dans le cas des Turcs, une propriété turque par une identification d’un groupe de gens au peuple entier, ce qui mène à la construction de l’ethnotype dans la conscience collective de la société regardante, dans notre cas, la société médiévale occidentale. En qualifiant les Turcs de barbares, les Occidentaux se placent automatiquement dans une position privilégiée, supérieure, comme étant les représentants de la civilisation, donc du centre, par rapport à la barbarie, c’est-à-dire, l’extérieur, la frontière. S’il faut en croire à E. W. Saïd, une pareille attitude est, d’ailleurs, centrale à l’idée de l’identité européenne comme étant supérieure par rapport à toutes les autres nations et cultures.²³⁸

Le mot “barbare” ne se réfère pas seulement à une position éloignée du centre géographique ou culturel, mais comporte une image négative marquée qui avait subi très peu de changements depuis des siècles. D’origine accadienne ou sumérienne, le mot “barbare”

²³⁷ Westphal 37.

²³⁸ Saïd, *Orientalism* 7: “Orientalism is never far from what Denys Hay has called the idea of Europe, a collective notion identifying ‘us’ Europeans as against all ‘those’ non-Europeans, and indeed it can be argued that the major component in European culture is precisely what made that culture hegemonic both in and outside Europe: the idea of European identity as a superior one in comparison with all the non-European peoples and cultures. There is in addition the hegemony of European ideas about the Orient, themselves reiterating European superiority over Oriental backwardness.”

serait vieux de plusieurs milliers d'années, observe A. Desjacques, s'étonnant qu' "un mot si ancien, ayant été repris avec peu de variations linguistiques par des hautes civilisations qui se sont succédées, soit encore employé à notre époque, dans un sens si peu altéré...."²³⁹

Constamment désigné comme "barbare," l'ennemi turc n'est par conséquent plus défini uniquement en termes politiques (envahisseur), mais également en termes historiques (barbare), s'inscrivant dans une longue lignée de peuples barbares adversaires du monde civilisé.²⁴⁰ N'en donnons qu'un exemple. Philippe de Mézières dresse, dans son Epistre Lamentable, le portrait suivant du sultan Bazajet, ou celui-ci apparaît comme le successeur direct des célèbres Barbares des siècles précédents: "fort et orible tyrant appellé Baseth, droit lieutenant en meurs et cruauté des roys Athilla et Tothilla, roys des Huns, des Vandales et des Goths" (452).

Le barbare posséderait plusieurs traits distinctifs atemporels, résumés de la façon suivante par A. Rousseau (cité par Desjacques 1-2):

1. Le barbare s'exprime dans une langue incompréhensible
2. Le barbare vient de loin, d'un pays étranger à la civilisation de référence
3. Le barbare manque de culture, est un ignorant
4. Le barbare est un sauvage poussant des cris de guerre
5. Enfin et surtout, le barbare se montre cruel et destructeur.

Desjacques ajoute à cette liste deux traits supplémentaires: le barbare se distingue du civilisé sédentaire par son caractère nomade et, aussi, il possède une dimension eschatologique, étant perçu comme une punition divine pour les péchés des gens. Appelé "barbare" par les auteurs

²³⁹ Alain Desjacques, "Y a-t-il une civilisation de Barbares? Le cas des Mongols dans l'histoire," Lieux et figures de la barbarie, Cecille – EA 4074, Université Lille 3 (May, 2007): 1.

²⁴⁰ Voir, notamment, W.R. Jones, "The Image of the Barbarian in Medieval Europe," Comparative Studies in Society and History 13.4 (1971): 376-407.

médiévaux, le Turc acquiert, du même coup, les traits évoqués plus haut, consacrés par l'usage. Examinons de plus près comment les auteurs exploitent la notion de "barbare" pour créer la figure de l'ennemi, dont elle devient une des facettes identitaires.

4.2.2.2 Le Turc et la figure du barbare traditionnel

La nature barbare du Turc se révèle le mieux dans sa cruauté odieuse, dans son inhumanité, dans ses actes de vandalisme et dans son comportement sauvage.

Les sources médiévales abondent en passages décrivant la cruauté sans bornes des Turcs, les auteurs rivalisant l'un avec l'autre pour donner un tableau choquant des atrocités commises par les Turcs. Il est intéressant de constater que, depuis l'époque de la Première croisade jusqu'au XVe siècle, la façon de décrier les cruautés imputées aux Turcs n'a subi aucun changement, les écrivains du XVe siècle répétant presque mot-à-mot les propos de leurs prédécesseurs du XIIe siècle. Le motif de la description des atrocités turques – le plus souvent dans les discours de pape ou de roi – bénéficie d'une popularité persistante et fige, de ce fait, dans un cadre rigide l'image du Turc comme barbare. Citons deux présentations des Turcs, l'une datant du XIIe siècle, l'autre du XVe siècle. La description de Guibert de Nogent, pour brève qu'elle soit, est une belle illustration de la cruauté légendaire des Turcs:

*De eccleciis querimonia est... in quibus equorum ac mulorum ceterorumque animalium catabula construebat... Porro de catholicorum necibus frustra agerem, quum mortuis in fide vitae aeternalis videretur instare concombium; superstites sub miseri jugo famulatus vitam gererent, ipsis, ut arbitror, mortibus acriorem... Virgines enim fidelium deprehensae publicum fieri praecipiebantur scortum... Matres correptae in conspectus filiarum, multipliciter repetitis diversorum coitibus vexabantur...*²⁴¹

²⁴¹Nogent 131: "Il [l'empereur Alexis] se plaignait que les églises avaient été transformées en étables pour les chevaux, les mules et d'autres animaux... Il n'aurait pas raison que je mentionne le massacre des catholiques, car les fidèles qui sont morts reçurent en échange la vie éternelle, alors que ceux qui ont survécu ont mené une vie misérable, à laquelle ils étaient attachés par le joug de l'esclavage, une vie pire que le sort des morts... Ils

Dans sa Chronique, Michel Pintoin, qui a vécu à la fin du Moyen Âge, accuse les Turcs des mêmes crimes exprimés en presque les mêmes termes:

A Basita scelestissimo tyranno, Bulgarie, Walaquie et Pannonie christianos locis plurimis vinclis mancipatos et compedibus, fame attrittos, horrendis carcerum clauses ergastulis, squalore sordidos, indutos amaritudine et sedere in mendicitate et ferro notum est universis... Quis eorum sevicias siccis posset audire oculis? Rapiuntur ecclesiarum sacra pignora et eorum filii... aut ceduntur gladiis more bidencium... conviciantur sacerdotes, coguntur virgins fornicari, nec matronis etas maturior suffragatur.²⁴²

Les deux passages partagent plus d'un point commun: les Turcs se montrent irrespectueux envers les églises, ils massacrent les chrétiens, les réduisent en esclavage, violent les vierges et maltraitent les chrétiens sans distinction d'âge. D'habitude, les Turcs exercent leur rage sur les faibles ("mortificantes pedites peregrines, puellas, mulieres, parvulos ac senes"),²⁴³ comportement indigne d'un chevalier, voire d'un homme tout simplement. Sacrilèges, ces envahisseurs barbares traitent avec une cruauté inouïe même les gens d'Église: ils tuent les moines, violent les nonnes, découpent en pièces des prêtres en exercice de fonctions ("unum presbyterum missam celebrantem invenerunt, quem ante altare detruncaverunt")²⁴⁴ et sodomisent même des évêques (Nogent 131-132). La férocité des Turcs frise parfois la perversion, quand la contemplation de leurs propres crimes les remplit de joie. C'est ainsi que les Turcs éprouvent du plaisir en tuant Rainald Porchet

[les Turcs] firent des vierges des prostituées publiques... Les mères étaient violées devant les yeux de leurs filles maintes et maintes fois par différents hommes..." (notre traduction)

²⁴² Saint-Denis, XVII, 424-426: "Bajazet, le plus cruel des tyrans, réduisit en captivité presque tous les chrétiens de la Bulgarie, de la Valachie et de la Pannonie; chargés de fers, épuisés par la faim, enfermés dans d'horribles cachots et abreuvés d'amertume, ils languissent au sein de la misère de l'esclavage... Qui pourrait entendre, sans verser des larmes, le récit de leurs atrocités? Ils dépouillent les églises de leurs ornements sacrés, ils enlèvent les enfants... ou les égorgent comme des victimes... Ils outragent les prêtres, déshonorent les jeunes filles et exercent même leur brutalité sur les femmes que leur âge devrait protéger."

²⁴³ Aix 39: "ils tuent pèlerins, filles, femmes, enfants et vieillards." (notre traduction)

²⁴⁴ Moine 734: "ils trouvèrent un prêtre célébrant la messe qu'ils tuèrent devant l'autel." (notre traduction)

(“Turci cum magno gaudio decollaverunt eum”)²⁴⁵ ou qu’ils massacrent les chrétiens pour rire. On voit l’émir turc Il-gazi prendre plaisir à faire mourir de soif les chrétiens captifs.²⁴⁶ L’énormité des crimes commis par les Turcs inspire parfois de l’horreur aux Turcs eux-mêmes. Aussi Bajazet ordonne-t-il de mettre fin au massacre des chrétiens, dégoûté de voir “les bourreaux souillés de sang depuis les pieds jusqu’à la tête.”²⁴⁷

Pour mettre en relief l’inhumanité dépassant les limites de l’imaginable dont font preuve les Turcs, les écrivains ont le choix entre plusieurs procédés rhétoriques, les plus communs étant ceux d’analogie: la comparaison et la métaphore. L’analyse des textes sélectionnés montre que les auteurs ont une prédilection manifeste pour les représentations métaphoriques biologisées du Turc, établissant une analogie entre Turcs et animaux.²⁴⁸ Cette analogie nous semble efficace, car elle satisfait plusieurs objectifs à la fois. Le fait de nommer les Turcs “bêtes” les place, tout d’abord, du côté du non-humain, ce qui met en évidence cette altérité fondamentale: le Turc/non-humain face à “nous”/humain. Une fois de plus, on se convainc que le Turc est l’Autre par rapport à nous. Aussi, le caractère bestial des Turcs explique en quelque sorte leur comportement cruel envers leurs ennemis: il est sous-entendu que seuls les bêtes et non les êtres humains sont capables de telles atrocités. Enfin, la présentation du Turc en tant que bête fait partie de la campagne de dénigrement contre ce peuple oriental, le dénigrement étant un des piliers idéologiques de la propagande guerrière, occidentale ou non.

Le plus souvent, les auteurs se bornent à lancer, ça et là dans le texte, cette épithète diffamatoire, “bête.” Ainsi, Robert le Moine exalte la bravoure des Francs qui ont tué les

²⁴⁵ Tudebode 52: “Les Turcs le décapitèrent avec une grande joie.” (notre traduction)

²⁴⁶ Gauthier le Chancelier, “Bella Antiochena,” *RHC Occ.*, vol. 5 (Paris: Imprimerie nationale, 1895) 112.

²⁴⁷ Saint-Denis, XVII, 519: “tortores a planta pedis usque ad verticem cruore.”

²⁴⁸ Voir Leclercq, *Portraits croisés* 289-297 pour une discussion plus générale de l’animalisation des Sarrasins dans les chroniques et les chansons de geste sur la Première croisade.

Turcs comme des bêtes à l'abattoir ("sicut in macella bestiarum corpora solitum est dilaniare, sic et nostris licitum erat Turcorum corpora macerare").²⁴⁹ Odon de Deuil ne cache pas son aversion pour les Turcs qui ne sont pour lui que des "fera quae sanguine gustato fit trucior."²⁵⁰ Des métaphores et des comparaisons plus spécifiques ne manquent pas non plus dans nos textes. L'auteur anonyme du Livre des Fais utilise ainsi une métaphore zoologique – "cette chiennaille" (111), "ces chiens" (114) – pour désigner les Turcs. Parfois, les écrivains construisent, dans un élan poétique, des comparaisons développées où l'ennemi apparaît sous la forme de divers animaux destructeurs. Les chrétiens défaits par les Turcs sont décrits dans Le Livre des Fais comme "brebis esparses sans pastour entre les loups" (117), qui est une allusion biblique. Robert le Moine établit un parallèle entre le Turc et la sauterelle/la locuste: "superficiem terrae cooperuerant, sicut locusta et bruccus, quorum non est numerus."²⁵¹ Enfin, Bertrandon de la Brocquière fait preuve d'un mépris encore plus évident, notant que les Turcs "se rassemblent comme pourceaux au cry l'un de l'autre" (Brocquière, Voyage 223).

En plus de la cruauté et de la bestialité, il y a aussi le vandalisme qui s'ajoute à la liste des crimes dont l'Occident accuse les Turcs. L'image de la barbarie turque se trouve renforcée du fait de ce manque de respect pour les œuvres d'art représentatives de la civilisation. Il est vrai qu'au Moyen Âge l'heure n'est pas encore à déplorer les dégâts causés par les Turcs aux monuments antiques de l'Anatolie, comme le feront les voyageurs humanistes de la Renaissance.²⁵² L'attention des écrivains médiévaux se porte plutôt sur la

²⁴⁹ Moine 833: "Tout comme il est d'usage de découper les corps d'animaux à l'abattoir, il nous était loisible de déchiqueter les corps des Turcs." (notre traduction)

²⁵⁰ Deuil 368: "bêtes feroce, qui deviennent plus cruelles lorsqu'elles ont goûté du sang."

²⁵¹ Moine 763: "Ils couvrirent la surface de la terre, comme des locustes et des sauterelles sans nombre." (notre traduction)

²⁵² À consulter Esther Kafé, "Le Mythe turc et son déclin dans les relations du voyage des Européens de la Renaissance," Oriens 21 (1968-69): 168-170.

profanation des églises et autres lieux saints et sur la démolition des demeures des chrétiens. Par exemple, Brocquière affirme avoir vu en maints lieux en Turquie les traces de la rage destructrice à laquelle les Turcs ont soumis tant les édifices laïcs (“sy a beaucop de chasteaux destruitz qui souloient ester crestiens anciennement,” Voyage, 92) que religieux (“ceste ville de Misses... a esté ville aux Crestiens, car il y a encores aulcunes eglises à moitié destruietes,” 94). Les actes de vandalisme s’accompagnent toujours de scènes de pillage, les Turcs emmenant avec eux “chevaux, anes, mulets, or et argent et tout ce qu’ils pouvaient trouver.”²⁵³ Cette soif du gain turque ne serait, en fait, que le corollaire de leur avidité insatiable, un des sept péchés capitaux selon la tradition chrétienne. Leur avarice l’emporte même sur le sentiment de gratitude quand les seigneurs turcs, nous apprend Simon de Saint-Quentin, s’approprient les trois cent mille pièces de monnaie d’or (“omnia retinuerunt ipsi Turci,” 64) que le sultan de Konya destinait, en signe de reconnaissance, aux mercenaires européens pour avoir su réprimer la révolte de Paperoissole. C’est toujours dans l’espérance de s’enrichir que les Turcs épargnent la vie à certains grands seigneurs français faits prisonniers dans la bataille de Nicopolis. Une pareille décision ne peut pas surprendre, car les Turcs, affirme Froissart, “sont grandement convoitteux sus or et sus argent” (XV, 320) et qu’ils “extrairoient grand finance” (XV, 320) des seigneurs pris. Encore plus révélateur au sujet de l’amour turc pour l’argent est le témoignage de l’auteur du Livre des Fais, lorsque le sultan Bajazet prend la décision de laisser la vie aux prisonniers français et de les libérer en échange d’une grande rançon, bien que sa conscience et ses conseillers lui disent le contraire: il serait préférable de mettre les Français à mort, sinon ils pourraient revenir en Turquie avec des renforts et se venger de l’humiliation subie en détruisant le pays. Malgré le danger

²⁵³ Anonyme 54-55: “ducebant equos secum et asinos et mulos, aurum et argentums et ea que reperire poterant.”

menaçant son pays, Bajazet opte pour la rançon et se laisse, en plus, séduire par la promesse de “mains beaulx dons” (Bouciquaut 124).

Pour terminer notre aperçu des diverses composantes de la figure du barbare turc, évoquons-en une dernière et non la moindre. Il s’agit de la nature sauvage du barbare, le mieux illustrée par les épouvantables cris de guerre et le bruit effrayant et assourdissant qui accompagnent toujours son apparition. On peut constater que les auteurs ne laissent échapper aucune occasion pour mentionner le vacarme que fait “la sauvaige gent de Turquie” (Mézières 519), en engageant une attaque contre les chrétiens. Le caractère permanent d’un tel comportement fait en sorte que le bruit et les cris de guerre, d’une part, acquièrent le rang de coutume, de tradition militaire propre aux guerriers turcs (“Turci... more suo altis vocibus inclamantes”),²⁵⁴ et, de l’autre, alimentent la catégorie de ‘barbare turc’ car seuls les barbares sont censés se comporter de telle manière, indigne du civilisé. En fait, les termes utilisés par les auteurs pour décrire la conduite barbare des Turcs reposent souvent sur l’extension de lexiques désignant la bestialité de ce peuple, autre trait caractéristique du barbare, comme nous venons de le voir. Il n’est, par conséquent, pas rare de voir dans nos textes les Turcs vociférants décrits dans des termes les rapprochant des animaux (“moult grant noise firent, il glatissoient comme chien, et fesoient sonner tabors et timbres”).²⁵⁵ Les exemples de ce type pourraient être cités indéfiniment, car ils se rencontrent chez de nombreux auteurs médiévaux et constituent, en quelque sorte, un lieu commun littéraire, sans lequel ne se passait aucune mention des Turcs.

²⁵⁴ Aix 567: “Les Turcs... criant à haute voix, selon leur coutume” (notre traduction).

²⁵⁵ Tyr 1:742.

4.2.2.3 Le Turc et l'égocentrisme civilisationnel européen

Comme on s'en souvient, la représentation du Turc en tant qu'“envahisseur” servait, entre autres, à masquer les projets expansionnistes des Occidentaux eux-mêmes et à rendre inadmissibles et illégitimes les conquêtes turques. L'usage du terme “barbare” pour qualifier l'ennemi turc obéit également à des critères politiques et vise les mêmes objectifs, en prenant cette fois, comme argument, le caractère barbare du Turc. L'ennemi vient non seulement en envahisseur, enlevant les anciens territoires chrétiens, mais il présente aussi une menace importante à la civilisation incarnée par l'Occident. Cette vision de l'antagonisme a fonctionné depuis les premiers contacts des Européens avec les Turcs pendant la Première croisade et a continué jusqu'à la Renaissance, apportant une raison de plus à la nécessité de lutter contre ce peuple. En d'autres termes, l'enjeu est, à en croire les prédicateurs des croisades médiévaux, de défendre et de préserver la civilisation (occidentale) agressée par la barbarie turque. Dans de telles circonstances, il est loisible sinon impératif de combattre le Turc: s'il est lié au comportement dévastateur, barbare, la réaction militaire occidentale ne peut être, par opposition, que civilisatrice, ce à quoi E. W. Saïd se réfère ironiquement comme à une “White Man's difficult civilizing mission” (Orientalism 204).

Dans un sens large, cette vision du Turc barbare, envisagé dans son ensemble, apparaît comme une construction imaginaire faisant partie de la lutte séculaire opposant l'Occident civilisé à l'Orient sauvage. Mais aussi, sur un plan plus restreint, la notion de “barbare turc” est utilisée par les auteurs médiévaux français dans le but de souligner le caractère exceptionnel de la civilisation française, quand la francité devient synonyme de la civilisation même, au regard français. La conception française de la nation se battant pour la défense du monde civilisé découle tout naturellement de cette certitude d'une vocation

civilisatrice de la France. On objectera peut-être que le Moyen Âge n'a pas connu le nationalisme, la naissance même de l'idée de nation, un des éléments caractéristiques de l'Etat moderne, ne datant que de la Renaissance, voire plus tard. Il nous semble pourtant possible de reporter à l'époque médiévale l'émergence des premiers germes du patriotisme et du sentiment de la fierté et de la supériorité nationales, ne serait-ce que dans le cas des Français.²⁵⁶ Le discours mélioratif visant à encenser sa propre nation se construit souvent à travers le rejet et la dévalorisation de l'Autre; c'est pourquoi les propos élogieux sur les Français apparaissent d'habitude dans des textes ayant comme sujet les guerres des Français avec leurs ennemis, les Turcs entre autres. Ainsi, l'auteur anonyme du XVe siècle narrant la bataille entre les Turcs de Bajazet et les Français profite de l'occasion pour louer sa nation:

Ha! Noble contrée de François! Ce n'est mie de maintenant que tes vaillans champions se monstrent hardis et fiers entre trestoutes les nacions du monde! Car bien l'ont de coustume tres leur premier commencement, si comme il appert par toutes les histoires que de fais de batailles où François ayent esté font mencion... par les esprouves de leurs grans faiz, que nulles gens du monde oncques ne furent trouvez plus hardis ne mieulx combatans, plus constans ne plus chevalereux des François" (Bouciquaut 107-108)

De même, Baudri de Dol exclame: "O super omnes regiones extollenda Gallia!"²⁵⁷

Robert le Moine, originaire de Reims, relate le discours du pape Urbain – lui-même né dans le Nord de la France – adressé aux Français et exaltant leur gloire militaire et le statut honorifique de la France en tant que "Fille aînée de l'Église":

Gens Francorum, gens transmontana, gens, sicuti in pluribus vestris elucet operibus, a Deo electa et dilecta, tam situ terrarium quam fide catholica, quam

²⁵⁶ Colette Beaune, "La Notion de nation en France au Moyen Âge," *Communications* 45 (1987): 101-116; *ibid.*, *Naissance de la nation France* (Paris: Gallimard, 1985); J.-M. Moeglin, "Nation et nationalisme du Moyen Âge à l'époque moderne (France-Allemagne)," *Revue historique* 611 (1999): 537-553; Yvon Lacze, "Le Rôle des traditions dans la genèse d'un sentiment national au XVe siècle. La Bourgogne de Philippe le Bon," *Bibliothèque de l'École des Chartes*, vol. XXIX (Paris, 1972) 303-385.

²⁵⁷ Baudri de Dol, "Historia Jerosolimitana," *RHC Occ.*, vol. 4 (Paris: Imprimerie nationale, 1879) 28 : "O Gaule, supérieure à toutes les autres terres!"(notre traduction)

honore sanctae Ecclesiae, ab universis nationibus segregata...²⁵⁸

Vu l'idée médiévale française sur la position exceptionnelle, supérieure de la France parmi toutes les nations, ce qui a été exemplifié par les citations fournies plus haut, c'est à elle que revient aussi l'éminent rôle de protectrice de la civilisation. Cette perception de la France se traduit notamment dans le fait que tous font appel aux Français, dès qu'apparaît aux frontières du monde civilisé/chrétien une horde de barbares menaçant de bousculer l'ordre établi. C'est aux Français, avant toute autre nation, que s'adresse, en 1396, le roi de Hongrie attaqué par Bajazet; c'est à la cour de France que se présentent Hayton l'Arménien et, plus tard, Philippe de Mézières (au nom du roi de Chypre) pour demander du secours contre les Turcs; c'est à Philippe VI de Valois qu'en appelle, en 1336, le pape Benoît XII, venu à Avignon pour prêcher la croisade, alors même que le roi avait déjà formé, en 1333, le projet d'une expédition contre les Turcs.²⁵⁹ N'oublions pas non plus l'appel lancé à Clermont par le pape Urbain en 1095 non tellement aux chrétiens en général qu'aux Français, à en croire Guibert de Nogent:

Ad quos papa Urbanus contra Turcos praesidia contractures divertit? None ad Francos? Hi nisi praeissent et barbariem undecumque confluentium gentium vivaci industria et impavidis viribus constrinxissent...²⁶⁰

D'ailleurs, ajoute Guibert, les papes ont bien l'habitude de ne demander secours qu'aux Français en cas de danger: "Apostolicae nempe sedis pontificibus ab antiquo consuetudinarium fuit, si quam sunt passi a finitima gente molestiam, auxilia expetere

²⁵⁸ Moine 727: "Peuple français, peuple de l'autre côté des montagnes, peuple élu et aimé de Dieu, comme cela se reflète dans vos nombreuses œuvres, distingué de toutes les autres nations tant par la position de votre pays que par votre foi catholique et l'honneur de la Sainte Église." (notre traduction)

²⁵⁹ Viard 305.

²⁶⁰ Nogent 135: "À qui s'adressa le pape Urbain, en lançant son appel au secours contre les Turcs? N'était-ce pas aux Français? S'ils n'avaient pas été là, attaquant les barbares partout, dévouant leur énergie indomptable et leur force intrépide à la bataille..." (notre traduction)

semper a Francis.”²⁶¹

4.2.3 *La tradition épique et le modèle littéraire de l'ennemi*

Dans les sections précédentes, nous avons examiné comment les écrivains médiévaux se sont servis de modèles politiques et historiques pour composer la figure du Turc comme ennemi, envahisseur et barbare. Il nous reste à étudier la troisième composante constitutive de la notion de l’“ennemi turc” dans le discours médiéval, tout aussi importante et évocatrice que les deux premières. Il s’agit de la composante littéraire. Notons qu’il existe bien une tendance médiévale à s’inspirer de modèles littéraires pour véhiculer les valeurs de la société occidentale.²⁶² Or, l’analyse des sources écrites permet de constater que les auteurs français des chroniques, des traités de propagande pour la croisade, de diverses histoires puisent souvent dans l’héritage littéraire et s’appuient sur des modèles préexistants qu’ils reprennent et remanient, en tenant compte des objectifs poursuivis dans leurs œuvres. Le procédé n’est pas neuf, si l’on pense, par exemple, à Chrétien de Troyes, créateur du roman médiéval, qui emprunte à la légende arthurienne ses personnages et ses thèmes, mais, sous l’effet de la fameuse “conjointure” (art d’organiser des données disparates en un ensemble harmonieux),²⁶³ renove entièrement la matière de Bretagne en y incorporant les valeurs courtoises du XIIIe siècle. Aucun auteur médiéval n’aurait eu l’idée de créer une œuvre tout à

²⁶¹ Nogent 135: “C’était une tradition ancienne des papes de toujours demander secours aux Français, s’ils avaient été attaqués par un peuple voisin.” À consulter là-dessus La Chevalerie Ogier de Danemarque, chanson de geste française (XIIIe s.) racontant, entre autres, les aventures d’Ogier à Rome, où il accompagne Charlemagne à qui le Pape a demandé secours contre les Sarrasins assiégeant la ville. M. J. Barrois, ed., La Chevalerie d’Ogier, par Raimbert de Paris (Paris: Techener, 1842).

²⁶² Nous n’avons qu’à citer les chansons de geste, les romans de chevalerie, les œuvres allégoriques, tel Le Roman de la Rose, qui traduisent les valeurs de la société féodale (la fin’amor, la prouesse, la largesse, etc.)

²⁶³ Écritures médiévales: conjointure et sénéfiance : hommage à Alain Labbé, Groupe de recherches Lectures médiévales (Toulouse: Presses universitaires du Mirail, 2006); F. Douglas Kelly, Sens and Conjointure in the “Chevalier de la Charrette” (The Hague; Paris : Mouton, 1966); De l’étranger à l’étrange ou la Conjointure de la merveille: en hommage à Marguerite Rossi et Paul Bancourt, Centre universitaire d’études et de recherches médiévales d’Aix, 13e colloque (Aix-en-Provence : CUERMA, 1988); Michelle A. Freeman, The Poetics of Traslatio Studii and Conjointure : Chrétien de Troye's "Cligés" (Lexington: French Forum, 1979)

fait neuve, sans référence aux images, aux motifs, aux sujets antérieurs.²⁶⁴ La nouveauté, l'originalité ne sont pas vraiment à l'honneur au Moyen Âge, ce qui fait que l'auteur se voit obligé d'être créateur, mais aussi imitateur, traducteur, compilateur. Une lecture attentive de nos sources révèle ainsi le caractère stéréotypé de maints passages ayant trait à la représentation de l'ennemi. Parmi tous les registres existants (tragique, dramatique, lyrique, comique, satirique...), c'est la comparaison avec le registre épique qui permet de découvrir le modèle littéraire dans lequel s'inscrivent des passages entiers des textes sélectionnés, celui de la chanson de geste.

Pourquoi l'épique? Etant donné la familiarité des personnages, de la thématique, des problématiques et du style épiques pour le public féodal, il n'y a rien d'étonnant à ce que les auteurs d'œuvres de (semi-)fiction, les chroniqueurs, les prédicateurs de croisade, les voyageurs aient eu recours à l'épique dans l'intention de donner plus de force et d'intensité à des idées qu'ils cherchaient à transmettre dans leurs écrits. Le passage par le modèle épique s'avère, ainsi, incontournable lorsqu'il s'agit de façonner la figure de l'ennemi, surtout si celui-ci est un "Sarrasin" et présente une menace au monde chrétien. C'est bien le cas des Turcs. S'il est vrai que les personnages et les thèmes épiques se construisent initialement à partir de la réalité historique, il est tout aussi vrai que la réalité – telle qu'elle se trouve représentée dans nos textes – s'alimente des structures et des procédés empruntés à la littérature épique. C'est dans le même ordre d'idées que les auteurs français, en composant les textes centrés sur les Turcs, renouent – consciemment ou non – avec la tradition épique française. L'élément épique s'avère important – on le voit bien – dans la représentation de l'ennemi turc.

²⁶⁴ Douglas Kelly, Medieval French Romance (New York: Macmillan, 1993).

Le choix de l'épique s'explique également par la fascination que les épopées exercent sur l'imagination médiévale tout au long du Moyen Âge, car c'est l'époque où se forgent de grands projets (les expéditions militaires en Orient, les croisades, les guerres de défense, etc.). Le caractère grandiose de ces entreprises trouve aussi sa meilleure expression dans des formes génériques relevant du registre épique, l'action épique mettant en jeu les grands intérêts d'un peuple ou d'une classe sociale (la noblesse): religion, unité, patriotisme, territoire, culture. Comme nous l'avons déjà vu, le discours militaire sur le Turc manie efficacement les mêmes concepts, incitant tantôt les chrétiens à freiner l'expansion de l'hérésie musulmane que professent les Turcs, appelant tantôt à leur patriotisme pour défendre leurs terres contre ces envahisseurs barbares, notamment dans l'utilisation récurrente des situations, des types de personnages et des procédés d'écriture propres à la chanson de geste et, par extension, au roman de chevalerie.

4.2.3.1 Terrain de fusion: la structure narrative épique et celle du discours historique sur les Turcs

Tout comme dans l'épopée il y a une **action centrale** (d'habitude, la guerre contre l'Infidèle), sur laquelle se greffent de nombreux **développements**, comme les *ecphraseis*, ou descriptions d'armes, de tentes, d'objets d'art, etc. Les récits médiévaux au sujet des Turcs ont aussi dans la plupart des cas pour cadre principal la guerre, offensive ou défensive, complété par des interpolations romanesques, épiques, comme la description de la mêlée générale dans Le Livre des Fais qu'il nous paraît intéressant de citer en entier pour donner l'idée de son caractère épique:

Si commença l'assault, lui et les siens, avant que autres gens y venissent. Si veissies la merveilles faire d'armes, car la grant hardiece que ces bonnes gens prenoient es biens fais de leur conduiseur les faisoit abandoner comme lyons;

et pour la grant ardeur que ilz avoient de monter contremont les murs, ilz chargioient tant les eschelles que a pou ne brisoient. Si estoit la bataille la moult grant de ceulx de dehors qui estrivoient a monter sus les murs, et de ceulx de dedens qui leurs chalengioient vigueusement. Si s'entrelancoient de merveilleux coups, dont moult en y avoit de mors et d'affollez d'un costé et d'autre... Si fu la l'assault grant et merveilleux; ja y furent arrivez les autres François et le roy de Honguerie atout son grant ost. Si dura ainsi tout le jour jusques la nuit les departi..." (97)

L'utilisation de phrases comme "si veissies," "si estoit la bataille la moult grant," "si fu l'assault grant et merveilleux," empruntées au style formulaire de la chanson de geste française, donnent des couleurs épiques indéniables au récit. En plus, l'emploi constant de l'adjectif "merveilleux" ("merveilleux faire d'armes," "de merveilleux coups," "assault grant et merveilleux") reflète le caractère grandiose de la scène décrite, tout à fait en harmonie avec le registre épique. On peut même dire sans crainte d'exagérer que la composition d'un bon nombre de récits de batailles – dans les œuvres historiques, comme les chroniques, ou semi-fictives, comme La Relation – suivent le même modèle épique, comme étant le plus approprié à ce type de narration.

Citons, ensuite, le motif de la tente ornée comme un exemple supplémentaire de la narration épique dans le discours médiéval sur le Turc, destiné à frapper l'imagination du lecteur. Ces digressions habituelles de l'action centrale, aussi fréquentes tant dans les chansons de geste que dans les romans courtois, sont également présentes dans les textes plus historiques ayant les Turcs comme sujet. C'est ainsi que Joinville recourt, dans le but de transmettre l'idée de la richesse du sultan seldjoukide de Konya, à ce motif littéraire consacré par l'usage: "Sa grant richesce apparut en un paveillon que le roy d'Ermenie envia au roy de France, qui valait bien .V.C livres; et li manda le roy de Hermenie que un "ferrais" au soudanc du Coyne li avoit donné" (228-9). Froissart aussi fait état de la beauté et de la somptuosité de la tente du roi hongrois qui passe dans les mains du sultan Bajazet: "le roy

Basaach, dit l'Amourath-Bacquin, vint descendre... devant la maistre-tente qui avoit esté au roy de Honguerie, laquelle estoit belle et bien aournée de moult beaulx aornements et paremens, ou le dit Amourath prinst très-grant plaisance au regarder, et entra dedens à moult grant gloire et magnificence..." (XV, 321). Un des plus beaux exemples du motif en question provient, à notre avis, de L'Historia de Guillaume de Tyr, où la tente de Kerbogha fait l'objet d'une description minutieuse et rappelle, par le pittoresque et le merveilleux de ses détails, les tentes merveilleuses des personnages épiques ou romanesques (p.ex. La tente-mappemonde d'Alexandre le Grand):²⁶⁵

Entre les autres choses s'assemblerent li baron por veoir la merveille de la tante Corbagaz, quar ele restoit fete en la forme d'une cité; tours i avoit et creniaux de diverses coulors, ouvrez de bone soie; del mestre pales movoient alées es autres tantes fetes ausint comme rues en une grant vile; plus de dues mile homes poissent seoir en la mestre sale. (Tyr 1:272)

Blessé, Kerbogha se fait transporter, dans La Chanson d'Antioche, dans une autre tente merveilleuse, celle de son suzerain (le sultan de Perse), qui est aussi décrite d'une façon détaillée:

Li très estoit ouvrés d'un paille (*étouffe*) madian,
 Listé (*bordée*) à bendes d'or, li geron (*milieu*) et li pan,
 Les cordes sont de soie, li païsson (*pieux*) d'olifan (*ivoire*),
 Par merveilleuse estude li painsent (*peint*) Surian:
 De toutes les vies (*vieilles*) lois de l'ancien tans Adan,
 I estoit la devise ens el senestre pan.
 D'autre part ot escrit de la geste d'Abrahan.
 Et trestoute la vie de ci à Moïsan,
 Com la bible devise d'Aaron et Josan.²⁶⁶

²⁶⁵ Alexandre 194-205.

²⁶⁶ Chant V, vv. 711-723, pp. 246-47. La traduction partielle est de nous. Ailleurs, la même tente est décrite dans des termes différents: "La fist Soudans li rois son paveillon drescier, / Tout li païsson (*pieux*) estoient et d'argent et d'ormier, / Et li geron entour d'un paille de quartier; / Li auquant furent ovre à eschiquier, / Li plusor en sont gaune, qui moult font à prisier, / Et li auquant sont inde por mius apareillier (*varier*), / Li autre après sont blanc come flor de pumier; / De mil listes (*bordures*) estoient listés por esclarier; / En chascune ot de pieres assez plus d'un milier, / Nes esligast (*auraient choisi*) Cesaires né ses frere Angobier, / Bien se puent el tref vint mil Turs ombroier. / Sor la feste fist mestre Soudans un aversier (*idole*), / Tous fu d'or et d'argent, sens i ot au taillier." (La Chanson d'Antioche, Chant V, vv. 711-723, p. 45). Voir aussi une très longue description de la tente d'un roi païen dans La Chanson de Jérusalem, v. 6088-6121.

Bien qu'elle ne corresponde pas tout à fait aux tentes historiques des chefs turcs, la tente païenne, luxueuse, a tout pour nourrir l'imagination du public occidental, ce en quoi consistait, d'ailleurs, l'objectif principal de l'*ecphraseis*.²⁶⁷

4.2.3.2 Les personnages historiques turcs coulés dans le moule épique

Si, du point de vue narratif, le thème de la guerre est au centre de l'action épique – dans les épopées comme dans le discours historique sur le Turc, – ce thème symbolise, sur le plan religieux, **le combat du Bien et du Mal**. En cela consistent la morale et l'idéologie épiques, très sommaires, sans raffinements psychologiques. Du fait de la simplicité de cette morale, la création de la figure de l'ennemi se facilite aussi: le Bien est représenté par "Nous," par les valeurs de "notre" société (féodale, bien entendu: vaillance, générosité, loyauté, piété...), alors que le Mal, c'est l'Autre, l'adversaire. Cette bipolarité épique Bien/Mal dans le traitement des personnages se perçoit, d'une façon explicite, dans nos textes de base, les Turcs étant dotés des traits typiques des Sarrasins épiques, comme nous le verrons par la suite. Peindre l'ennemi non d'après nature, mais plutôt d'après un modèle littéraire présente l'avantage de ne pas laisser d'ambiguïté sur le statut du Turc, celle d'ennemi: il est le contraire du Franc, différent de lui sur tous les points, comme le noir du blanc. Il est l'image négative du héros chrétien. Il va de soi que le public adhérera plus facilement à cette idéologie prônée par les auteurs (la guerre contre les Turcs), s'il peut reconnaître dans les portraits des personnages turcs des traits traditionnellement attribués par les chansons de geste à l'ennemi sarrasin, pris au sens large.

²⁶⁷ Notons quand même l'hypothèse intéressante tentée par A. Leclercq qui propose d'interpréter les peintures mentionnées dans le texte comme étant des reminiscences de l'écriture arabe: "Les "peintures" peuvent être assimilées à des caractères d'écriture, puisqu'il est précisé qu'il s'agit de textes (les viés lois des le viel tans Adan): cela pourrait être des sourates du Coran, si l'on cherche à y voir une once de réalisme" (177-78).

Parmi les clichés véhiculés par la littérature épique sur les Sarrasins une place notable revient à la **vantardise**. À l’instar de leurs homologues littéraires, les Turcs historiques sont présentés en tant que vantards, sûrs de conquérir le monde entier. Froissart décrit, par exemple, les projets ambitieux de Bajazet de la façon suivante:

[il] se vançoit... que il le venroit combater au mylieu de son pays et chevaucheroit si avant que il venroit à Romme et feroit son cheval mengier avoine sur l’autel saint Pierre à Romme, et tenroit la son siege imperial. (XV, 217)

Aussi, les Turcs se gonflent d’orgueil chaque fois qu’ils remportent des succès militaires. Les auteurs occidentaux ne manquent jamais l’occasion de mettre l’accent sur cette absence totale de modestie, une des grandes vertus chrétiennes: ayant emmené en captivité Bohémond, le puissant prince chrétien et un des chefs de la Première croisade, les Turcs montent “en grant orgueil” (Tyr 1:397), tout comme, plus tard, Zengui qui “fu montez en trop grant orgueil de ce qu’il ot prise la cité de Rohes” (Tyr 1:714). Les Turcs ne cessent de se vanter même quand ils essuient une défaite cuisante, la vantardise et le mensonge les aidant à obtenir la victoire sans combat:

...veniebamus nos persequentes iniquissimos Turcos, quotidie fugientes ante nos. At illi venientes ad cuncta castra sive civitates, fugientes et deludentes habitatores illarum, dicebant: “Nos itaque devicimus Christianos omnes, atque superavimus illos eo tenore quod nullus eorum jam unquam audebit se erigere ante nos. Tantum permittite nos intrare.” Qui intrantes exspoliabant ecclesias et domos, et alia omnia...²⁶⁸

Les Turcs cèdent, en plus, constamment au péché d’**arrogance**, ce qui se perçoit dans les propos qu’ils tiennent, propos inventés par les auteurs européens eux-mêmes, évidemment. L’exemple de Kerbogha, personnage historique et épique à la fois, en est

²⁶⁸ Tudebode 29: “Nous poursuivions les infâmes Turcs fuyant tous les jours devant nous. Et les fuyards, venant à des châteaux-forts et à des villes, disaient aux habitants ces mensonges: ‘Nous avons vaincus tous les chrétiens; nous les avons battus à plate couture, de telle sorte qu’aucun d’eux n’osera plus jamais s’opposer à nous. Permettez-nous donc d’entrer.’ Étant entrés, ils pillaient églises et maisons et tout le reste.” (notre traduction)

l'illustration. Kerbogha est l'arrogance même, quand il parle aux croisés, se moquant, plein de "tumida superbia," des chevaliers chrétiens et les menaçant de captivité s'ils refusent de se faire musulmans (Anonyme 151; Tudebode 78, etc.).

Le comportement arrogant de Kerbogha se remarque aussi dans le motif des armes rouillées arrachées par les Turcs à de pauvres pèlerins. Devant ces armes ridicules Kerbogha ironise et se moque des chrétiens: "Hec sunt arma bellica et nitida que attulerunt Christiani super nos in Asiam, quibus utant nos et confidunt expellere ultra confinia Corrozone..."²⁶⁹

Il est intéressant de noter que, déjà à la fin du Moyen Âge, un autre auteur français – Michel Pintoin – évoque le même motif des armes de pacotille qui servent aux Turcs de prétexte pour rire des chrétiens. Cette fois, c'est un grand seigneur turc, proche du sultan Bajazet, qui envoie des présents sans aucun prix au roi de France pour lui rappeler la défaite désastreuse des Français par les Turcs à la bataille de Nicopolis:

Interrogati a rege quid super his dicerent, responderunt singular interpretando quod sic Turchus ipsum regem ad ardorem marcium poterat incitare. Sance clava ferrea ad confringendum galeas, equus eciam habens abscisas ambas nares ut diucium ad cursum habilis redderetur, item cum uno tympano decem parva coopertoria lanea et sex arcus Turquie, quorum corde errant de coriis hominum, habebantur. Et quoniam Turci his omnibus utebantur, cum in expedicione bellica mutuo se recolligebant, cum castra per campestria metabantur, vel insequiebantur hostes fugientes, ideo per hec munera victoriam in Hungaria de christicolis habitam, iudicio nuncio offerentis, ad memoriam reducebat.²⁷⁰

²⁶⁹ Anonyme 117: "Telles sont les armes belliqueuses et brillantes que les chrétiens ont apportées pour nous surmonter en Asie et avec lesquelles ils pensent avec confiance nous chasser au-delà du Khorassan..."

²⁷⁰ Saint-Denis, LIV, 565: "Le roi ayant demandé aux seigneurs qui se trouvaient là ce qu'ils en pensaient, ceux-ci répondirent, en cherchant à donner un sens à chaque objet, que le Turc avait sans doute voulu par cet envoi réveiller l'ardeur guerrière du roi. Il y avait en effet une masse d'armes dont on se servait pour briser les casques, un cheval à qui on avait fendu les naseaux afin qu'il pût fournir une plus longue course, un tambour, dix petites casaques en laine, et six arcs de Turquie dont les cordes étaient faites de boyaux humains. Or, comme les Turcs faisaient usage de ces choses dans leurs expéditions, sur les champs de bataille, ou lorsqu'ils poursuivaient leurs ennemis en déroute, messire de Vergy lui-même fut d'avis que ces présents avaient pour but de rappeler au roi la victoire remportée en Hongrie sur les chrétiens."

Le comportement épique des personnages historiques négatifs, les Turcs, s’observe fréquemment dans d’autres cas, auxquels on peut référer, par exemple, **l’adoration des idoles**. Les Turcs sont décrits comme adeptes de l’islam, vénérant les statues de Mahomet (“idolo in nomine Mahomet,” Foulcher 357) et lui adressant des prières ferventes modelées sur les prières chrétiennes, comme celle, très longue, d’un Turc qui reproche à Mahomet de ne pas avoir aidé ses adorateurs dans leur lutte contre les croisés:

O Machomet praeceptor noster et patrone, ubi est virtus tua? Ubi est caelestium virtus numinum, cum quibus ipse gloriaris? Ubi est Creatoris efficax potentia, cui semper astat tua praesentia? Cur sic reliquisti gentem tuam, quam immisericorditer dissipat, destruit, et interficit gens pauperrima et pannosa gens, aliarum gentium peripsema, omniumque prorsus hominum faex, rubigo et scoria. Gens, inquam, quae a nostra solita erat quaerere panem, quae nihil prorsus habebat nisi baculum et peram? Toties eis eleemosynam dedimus, toties eorum miserti sumus. Heu! heu! quare eis pepercimus? Cur illorum miseriae indulsumus? Quare non omnes occidimus? Nunc scire possumus quod huc veniebant non ut veri adoratores, sed ut subdoli exploratores. Gloriam nostrae felicitatis viderunt, divitias nostras concupierunt, concupiscentiam secum in terram suam detulerunt, et istis nuntiaverunt. Nunc igitur isti sitiunt aurum argentumque nostrum, et ob hoc tam crudeliter effundunt sanguinem nostrum. Ergone sunt homines isti, qui tantam habent potestatem, aut certe infernales dii? Forsitan infernus ruptus est, et populus iste eruptus est. Abyssus crepuit, inde gens ista efferbuit; nulla enim habent viscera humanitatis; nulla indicia pietatis. Si homines essent, mori timerent, sed unde emerserunt, in infernum redire non expavescunt... Quis enim valet oculos suos a lacrymis temperare, et erumpentes ab intimo corde singultus cohibere?.. Quem honorem habebis ulterius in terra mea, cum sic me dehonostat gens advena, populus alienus? O Machomet! Machomet! quis unquam venustiori cultu te colitur, in delubris auro argentoque insignitis, pulchrisque de te imaginibus decoratis, et caerimoniis et solemnitatibus omnique ritu sacrorum?.. Cujus igitur culpa ita degeneres efficimur, cum omnem tibi exhibeamus honorem, et nullam nobis rependis vicem?..²⁷¹

²⁷¹ Moine 877-8: “O Mahomet, notre docteur et patron, où est ta vertu, où est la vertu des puissances célestes dans lesquelles tu te glorifies? où est cette vertu de puissance créatrice qui accompagne toujours ta présence? Pourquoi as-tu ainsi abandonné ton peuple et le laisses-tu disperser, détruire et tuer sans miséricorde par une race misérable, déguenillée, par des peuples étrangers, par une engeance scélérate, la lie, l’écume et le rebut des nations ? Des gens qui avaient coutume de venir nous demander du pain, ne possédant rien que leur bâton et leur besace! que de fois nous leur avons fait l’aumône, que de fois nous avons eu pitié d’eux! Hélas! hélas! pourquoi avons-nous pris compassion de leur misère? Nous voyons bien maintenant qu’ils venaient, non pas véritablement pour adorer, mais pour espionner avec perfidie; ils ont vu l’éclat de notre félicité, ils ont convoité nos richesses, ont rapporté la convoitise avec eux dans leur pays et nous ont envoyé ceux-ci, qui altérés de notre

Dans la meilleure tradition épique, les chroniqueurs et d'autres auteurs français font aussi **jur**er les Turcs par les noms de leurs dieux, les Turcs étant considérés polythéistes. Ainsi, l'Anonyme (ou plutôt le rédacteur qui a enrichi le texte de l'Anonyme de nombreuses interpolations romanesques) attribue, dans sa Gesta Francorum, à Kerbogha le serment suivant que l'émir turc fait au sultan: "Amodo juro vobis per Machomet et per omnia deorum nomina..."²⁷² Sans doute cette phraséologie religieuse est-elle la même que celle des chansons de geste.

Le récit des événements peut, en outre, être interrompu à plusieurs reprises par l'insertion de passages mettant en scène les Turcs tenant **conseil de guerre**, semblable au conseil du roi Marsile dans La Chanson de Roland. À cet égard, le passage où Froissart montre le sultan Bajazet s'entretenant avec le sultan de Babylone, son suzerain, mérite d'être retenu en raison des ressemblances apparentes qu'il partage avec les scènes analogues dans les épopées françaises. Tout d'abord, il nous est dit que "le roy Basaach estoit au Kahaire en Babiloinne avec le souldan" (XV, 251); une fois que le messager leur a fait savoir que le roi de Hongrie rassemblait des troupes pour attaquer le sultan turc, Froissart rapporte le dialogue entre les deux sultans à ce sujet et les promesses de "grant secours et grant ayde" (XV, 262) que le sultan de Babylone fait à Bajazet, suivies de la description du grand rassemblement de

or et de notre argent sont venus pour cette raison répandre si cruellement notre sang, mais sont-ce bien des hommes que ceux qui déploient tant de puissance, ne sont-ce pas plutôt des dieux infernaux? Peut-être l'enfer s'est-il ouvert, et ce peuple s'en est-il élancé contre nous. L'abîme a crevé, et son bouillonnement a jeté au dehors cette nation, car elle n'a en rien des entrailles humaines, et on ne voit en elle nul signe de compassion, si c'étaient des hommes, ils craindraient la mort, mais ils ne sont nullement épouvantés de retourner dans l'enfer d'où ils ont surgi...Que sert de retenir les larmes qui coulent de nos yeux, de réprimer les sanglots qui éclatent du fond de notre cœur?... Quel honneur puis-je désormais espérer dans mon pays, lorsque je suis ainsi couvert d'ignominie par des étrangers, de nouveaux venus ! ô Mahomet, Mahomet! qui t'a jamais rendu un plus beau culte en des temples enrichis d'or et d'argent, merveilleusement décorés de tes images et honorés par toutes les cérémonies et les solennités de ta sainte religion?.. En punition de quelle faute sommes-nous donc ainsi dégénérés? et quand nous te rendons ainsi toutes sortes d'honneurs, pourquoi n'obtenons-nous rien en retour?.."

²⁷² Anonyme 118: "Et je vous fais serment par Mahomet et par les noms de tous nos dieux..."

troupes venues de tous les coins du monde sarrasin, comparable au passage similaire dans La Chanson de Roland (vv. 3214-3264):

Sus le commandement et pryere du souldan, du caliphe de Baudas et de l'Amorath-Bacquin s'enclinerent plusieurs roys sarrazins, et descendirent ces pryeres et mandemens jusques en Perse, en Mede et en Tarse, et d'autre part sur le septentrion ou royaume de Lecto et tout oultre jusques sur les bonnes de Prusse. (XV, 263)

Enfin, pour compléter la similitude, Froissart introduit même un traître dans la figure du duc de Milan qui, tel Ganelon, agit par dépit et révèle au sultan turc tout concernant le nombre des chrétiens partis en guerre contre lui, dont les noms des meilleurs chevaliers français:

Et par despit ou engaigne que le duc de Milan avoit sur le roy de France et sur aucuns membres du conseil de France... il tenoit à amour et à alliance grandement le dit Amorath-Bacquin; car par ce duc de Milan estoient sceus et révélés devers celluy Amorath-Bacquin plusieurs secrets de France. (XV, 262)

Pour terminer, citons un motif épique très utilisé par les auteurs écrivant sur les Turcs, celui du **combat désespéré** d'un guerrier chrétien (ou d'un petit groupe de chrétiens) contre les Sarrasins innombrables. De telles épisodes se placent dans un contexte historique contemporain, tout en mettant à profit une tradition littéraire de longue date – épique – qui se traduit notamment dans l'intensité dramatique et narrative. Tout comme Roland se bat contre une multitude innombrable de Sarrasins, Louis VII de France doit combattre, seul, les Turcs presque sans nombre. Ce combat héroïque est décrit dans Les Grandes Chroniques de France avec des phrases élogieuses et admiratives, dans un style dithyrambique:

Le roy demoura tout seul sur la Montaigne, si avoit assez de ses ennemis entour luy qui forment l'assailloient et ne scavoient mie que ce fust le roy et il se deffendoit tout à pie moult fierement, si estoit ja ainsi comme noire nuit. Lors se traist sous un arbre qui sur la Montaigne estoit et monta dessus et se deffendi ainsi de l'espée moult longuement et moult fierement.²⁷³

²⁷³ Les Grandes chroniques de France, ed. Jules M. Viard, vol. 3 (Paris: Librairie ancienne H. Champion, 1920) 381.

De même, Robert le Moine recourt à un lexique valorisant pour dépeindre le combat – digne d’une chanson de geste – entre un Walter, “signifier agminis Heremitaë,” et les Turcs:

His tamen omnino resistere non valuit, sed tamen pretiosam mortem suam multo Turcorum sanguine commendavit. Irruit enim in illos velut ursus esuriens inter animalia; et quos in occursum invenit, et prostravit et vita privavit...²⁷⁴

Michel Pintoin décrit aussi le combat épique d’un autre porte-étendard, Jean de Vienne, l’amiral de France, avec les Turcs. Entouré par l’ennemi, l’amiral adresse un beau discours à une dizaine de chevaliers qui sont restés avec lui et, assailli de tous côtés par les Turcs, leur offre une résistance acharnée (“in hostes tam potenter quam audacter insurrexit. Ab eorum autem cuneis ut se vidit circumdatum et inclusum, quasi leo fulminate, a dextrisque et a leva stragem ingentem operans”),²⁷⁵ et périt en héros et en martyr.

D’après ces représentations, les Turcs doivent leur force à leur grand nombre, alors que les Francs/Européens s’en remettent à leur vaillance, à leur force morale, aidés par la foi en Dieu. Peints de telle façon, les Turcs deviennent des personnages littéraires stéréotypés, sans rapport avec la réalité. Stéréotypes, certes, mais qui permettent au public médiéval de saisir les comportements turcs en parfaite syntonie avec ceux des personnages épiques négatifs, bien connus du public, populaire ou noble.

²⁷⁴ Moine 734: “Il ne valait pas la peine de résister à eux tous, mais il vendit cher sa vie, en répandant le sang de nombreux Turcs. Il les attaqua, tel un ours parmi les bêtes, et, jetant par terre tous ceux qu’il rencontra sur son chemin, il les priva de vie.” (notre traduction)

²⁷⁵ Saint-Denis, XVII, 514 : “Au même instant il fondit courageusement sur les infidèles; mais il fut bientôt entouré et enveloppé par leurs nombreux escadrons. Alors, comme un lion furieux, il répandit la mort autour de lui...”

4.2.3.3 Procédés d'écriture épiques dans les textes historiographiques portant sur les Turcs

En plus des types de personnages empruntés aux épopées nationales, les auteurs français s'inspirent aussi du **style épique** pour représenter l'ennemi turc. Le discours dramatique autour de l'axe Mal (Turc)/Bien (Européen) se construit par l'emploi de procédés d'écriture spécifiques au genre épique. Ce sont les auteurs des premières chansons de geste, surtout de La Chanson de Roland, qui ont donné à la littérature française la formule du récit épique: l'exagération, la répétition, divers effets dramatiques sont autant de traits distinctifs du style épique, pratiqué également par des auteurs n'ayant rien à voir avec les chansons de geste, ni même les belles lettres en général.

L'écriture épique dans les textes sur les Turcs se voit, avant tout, dans la structure des phrases. Marqueur de profusion, le procédé d'**énumération** constitue un des éléments principaux du style épique et se rencontre, par exemple, dans toutes les chroniques de croisade et dans beaucoup d'autres textes historiques. Le désir des auteurs de faire sentir au lecteur l'énormité du danger auquel doivent faire face les soldats du Christ se traduit par des énumérations interminables de peuples "sarrasins" rassemblés pour détruire la chrétienté: "Curbaram congregavit innumeras gentes paganorum, videlicet Turcos, Arabes, Saracenos, Publicanos, Azimitas, Curtos, Perses, Agulanos et alias multas gentes innumerabiles."²⁷⁶ De telles phrases, avec des modifications insignifiantes, se rencontrent de texte en texte et continuent à être utilisées jusqu'à la fin du Moyen Âge. Ainsi, Froissart se sert du même procédé et cite, un à un, tous les grands seigneurs français partis en croisade et toutes les contrées dont les représentants se trouvent dans l'armée de Bajazet: "Il y avoit gens de

²⁷⁶ Anonyme 110-113: "Courbaran rassembla des masses innombrables de païens, Turcs, Arabes, Sarrasins, Publicains, Azymites, Kurdes, Persans, Angulans et autres peuples innombrables."

Tartarie, de Perse, de Mède, de Surie, d’Alexandrie, de Lecto et de moult loingtains contrees des mescroians” (XV, 329).

Si de telles listes de peuples ennemis s’accompagnent fréquemment de l’adjectif “innombrable,” il arrive dans bien des cas que les auteurs donnent des chiffres précis qui fonctionnent de façon hyperbolique, l’**hyperbole** étant, souvenons-nous, la figure de style la plus naturelle au registre épique: Tudebode nous fait savoir que sept cent chrétiens doivent combattre vingt cinq mille Turcs (44); selon l’auteur anonyme de La Relation, le sire de Coucy a tué, à lui seul, quinze mille Turcs (XV, 489), alors qu’après la bataille de Nicopolis, “contre ung crestien qui illec gisoit mort, il y avoit XXX Sarrasins” (XV, 481). Ces chiffres exorbitants traduisent clairement le caractère hyperbolique de la narration épique qui est exemplifiée davantage par la présence de métaphores et de comparaisons développées ajoutant à l’impression de puissance et de violence, caractéristique du style épique. Citons, dans Le Livre des Fais, le massacre des captifs chrétiens par Bajazet qui est comparé à celui des Innocents par Hérode (114) ou encore la comparaison, dans La Gesta Francorum, de Bohémond à un lion, le but étant de susciter l’admiration chez les lecteurs par l’expressivité qui se dégage de cet emploi d’images fortes:

Qualiter leo perpressus famem per III aut IV dies, qui, exiens a suis cavernis rugiens ac sitiens sanguine pecudum, sicut improvide ruit ille inter agmina gregum, dilanians oves fugientes huc et illuc, ita agebat iste inter agmina Turcorum.²⁷⁷

Pour donner plus d’épaisseur aux personnages turcs historiques – desquels on ne savait que trop peu – les auteurs utilisent, en plus des trois figures d’amplification citées (métaphore, comparaison, hyperbole), un procédé d’amplification oratoire de plus: **le**

²⁷⁷ Anonyme 84: “Tel un lion qui a souffert de la faim pendant trois ou quatre jours, sort de son antre en rugissant, altéré du sang des troupeaux, s’élance comme à l’improviste au milieu du bétail, déchirant les brebis qui fuient çà et là, ainsi il [Bohémond] se comportait au milieu des rangs des Turcs.”

discours direct. Citons le dialogue de la mère de Kerbogha avec son fils; l’entretien de Kerbogha avec les ambassadeurs chrétiens; la conversation de Bazajet avec le sultan égyptien; les lamentations de Soliman après la bataille de Dorylée... Les exemples pourraient être multipliés, mais ceux-ci suffisent pour démontrer que l’expression directe des personnages turcs – procédé emprunté aux épopées – leur confère un surplus de présence et permet aux auteurs de modeler les personnages comme bon leur semble, les œuvres relevant, par conséquent, plus de la fiction que de l’histoire.

Autre souvenir épique fréquent dans les textes sélectionnés: **la modalité exclamative.** Loin de garder le sang-froid nécessaire à l’historien ou à tout autre auteur d’une œuvre non-fictive, nos auteurs se laissent parfois emporter – sincèrement ou délibérément – par des émotions qu’ils ne cherchent d’ailleurs pas à cacher au lecteur, l’invitant, semble-t-il, à les partager. Dans les chansons de geste et les romans de chevalerie nous entendons parfois la voix de l’auteur (ou d’un remanieur) exprimant ses propres pensées et sentiments. De même, dans les œuvres de nature moins littéraire, pour ainsi dire, la présence de l’auteur et ses réactions aux événements racontés se font sentir par les exclamations. Par exemple, l’auteur du Livre des Fais trahit sa présence par de nombreuses exclamations, en racontant comment son protagoniste, le maréchal Bouciquaut, a été fait prisonnier par les Turcs de Bajazet: “Ha, Dieux! Quel chevalier! Dieu lui sauve la vertu! Dommage sera quant vie lui faudra!.. Ha! Quel pitié de tant noble compagnie... Ha! Quel dommage et quelle pitié!” (112).

En introduisant ces épanchements tout épiques dans le texte, les auteurs enrichissent davantage une dimension fictive de l’écriture de l’Histoire et, par cela même, font des Turcs des personnages plus littéraires, plus fictifs que réels. Il s’ensuit de ce qui précède que le

discours sur le Turc s'est amplement nourri des éléments empruntés à la matière épique, la saisie de l'Autre se faisant cette fois à travers les situations, les personnages et le langage propres à la chanson de geste. Les auteurs donnent aux Turcs, dans leur ensemble, une stature de personnages épiques, conformes au stéréotype du Sarrasin tel qu'on le connaît dans les épopées. Cela ne devrait pas surprendre, surtout si l'on pense que la matière historique a servi de base à maintes chansons de geste, menant à la formation d'un cycle épique à part entière, le cycle de la Croisade (La Chanson d'Antioche, La Conquête de Jérusalem, Les Chétifs, La Chrétienté Corbaran, etc.) et à l'épicisation tant de la matière historique que des personnages réels.

4.3 LE TURC, PRÉTEXTE POUR UN APPEL À UNE RÉFORME MORALE ET SOCIALE

Tout un concours de circonstances – politiques, religieuses, sociales, culturelles – a favorisé la création, dans le Moyen Âge français, de l'ennemi turc, figure complexe à plusieurs facettes, comme nous avons essayé de le montrer ci-dessus. Jusqu'ici, le but était d'examiner *comment s'est formée cette image particulière du Turc comme ennemi*. L'étude ne serait pourtant pas complète si nous manquions d'étudier *comment les auteurs médiévaux ont utilisé cette image*.

4.3.1 Le Turc comme moyen indirect de condamner la décadence de l'Occident

On peut dire que l'objectif essentiel de nos textes consistait à inciter les Européens à partir en croisade contre les Turcs afin de défendre le monde chrétien et la civilisation que menaçaient les hordes de ces envahisseurs sauvages. Mais, plus important encore, les auteurs se servent, à maintes reprises, de la notion de "Turc" comme d'un procédé rhétorique dans

l'intention de promouvoir une réforme morale et sociale et d'assainir les mœurs de la société du temps. Une telle visée correspond tout à fait aux goûts de l'époque: les traités didactiques de tout genre ne seront plus jamais aussi nombreux, dans l'histoire française, qu'au Moyen Âge. Les clercs ont écrit sur tous les sujets scientifiques ou moraux, car il ne faut pas oublier que l'étude de l'astronomie, de l'histoire, de l'histoire naturelle, provenait avant tout du désir d'enseigner par l'exemple un principe de morale ou de religion.²⁷⁸

La tradition du discours didactique et moral connaît une grande vogue à la fin du Moyen Âge, époque de transition, caractérisée par l'omniprésence du scepticisme, du matérialisme cynique, de l'individualisme. La décomposition de la société médiévale va de pair avec le déséquilibre moral profond débouchant finalement sur la dévaluation de la morale. En plus des livres de sagesse ou d'autres œuvres consacrés en entier aux questions de la morale, des notes moralisatrices se laissent percevoir aussi chez nombre d'écrivains, soucieux de reformer les mœurs déréglées de la société, les considérant comme responsables des maux accablant les gens. Parmi ces maux une place notable revient aux continuelles

²⁷⁸ Pensons, par exemple, aux nombreux "Lapidaires" et "Bestiaires," dont le plus célèbre est celui de Philippe de Thaon, écrit au XIIe s. (Shannon H Cottin-Bizonne, Une nouvelle édition du Bestiaire de Philippe de Thaon, diss., U. of North Carolina: Chapel Hill, 2003) qui décrivent respectivement les propriétés des pierres ou des animaux afin d'y trouver des analogies avec Dieu, le Christ, les vertus, les vices. Signalons encore diverses compilations didactiques, qui ont paru dès le XIIIe siècle, où l'on trouve une peinture des mœurs du temps et l'analyse détaillée des péchés et des vertus morales, soutenue par des *exempla* historiques et littéraires, des passages tirés de la Bible, des préceptes des pères de l'Église, des proverbes, et ainsi de suite. Parmi les ouvrages importants de ce genre, composés principalement dans le but de donner une instruction morale aux seigneurs et aux dames de la société féodale, on peut citer, entre autres, l'Ymage du mounde (ms. Cambridge, Gg. I. 1) de Gossuin de Metz (1245); le "Jeu des échecs moralisé" (Carol S. Fuller, A Critical Edition of "Le Jeu des Eschés Moralisé" Translated by Jehan de Vignay, diss., Catholic University of America, Washington, 1974), traduction de Jean de Vignay de la Moralisatio super ludum scaccorum du moine dominicain Jacques de Cessoles, ouvrage didactico-allégorique extrêmement répandu au Moyen Âge; Le Trésor, en prose, de Brunetto Latini (1265), qui peut être considéré comme une encyclopédie de la science médiévale; Le Livre de Mandevie (début du XIVe s.) de Jean Dupin, ed. Lauri Lindgren, Les Mélancolies de Jean Dupin (Turku: Turun Yliopisto, 1965), œuvre allégorique, dans laquelle l'auteur guidé par le chevalier Mandevie ("mander" – "améliorer" et "vie" – "vie, existence") rencontre des figures allégoriques représentant les vices et les vertus des divers états de la société; Édith Brayer et Anne-Françoise Leurquin-Labie, eds., Somme des vertus et des vices / La "Somme le roi" par frère Laurent (Paris: Société des anciens textes français, 2008), dédiée à Philippe le Hardi en 1279 par le frère Laurent (Laurent d'Orléans). La liste pourrait être allongée, si l'on y ajoutait d'innombrables sermons, dits et autres ouvrages moralisateurs.

défaites des chrétiens face aux Turcs. Notre but dans la présente section sera justement d'examiner de plus près comment les auteurs médiévaux se servent du motif de l'ennemi turc pour dénoncer la décadence des mœurs occidentales et expliquer les succès militaires turcs.

4.3.1.1 Punition divine pour les péchés des chrétiens

De toutes les raisons énoncées au Moyen Âge pour expliquer au public les défaites chrétiennes en Orient, la plus répandue est, sans doute, l'évocation des péchés des soldats du Christ. Cette interprétation religieuse se trouve dans la vaste majorité des œuvres sélectionnées pour notre étude et jouit d'autant de popularité au début de l'époque des croisades qu'à la fin du Moyen Âge, dans les travaux de Philippe de Mézières, de Michel Pintoin, de Froissart, parmi tant d'autres. En fait, il ne serait pas exagéré de dire que c'est souvent la seule explication que fournissent les chroniqueurs des croisades du XIIe siècle pour justifier les échecs des croisés:

Nos quidem omnes in unum conglobati, tanquam oves clausae ovili, trepidi et pavefacti ab hostibus undique circumvallabamur, ut nullatenus aliquorsum procedure valemus. Quod nobis visum est propter peccata nostra sic contigisse. Nam quosdam luxuria polluebat, quosdam vero avaritia vel quaelibet aliqua iniquitas corrumpebat.²⁷⁹

Les passages de ce type se rencontrent dans les textes chaque fois que les chrétiens essuient une défaite. Et peu importe aux auteurs le caractère inconséquent de la narration, où les victoires turques, présentées comme la punition de Dieu contre l'impiété des croisés, voisinent avec les victoires de ces mêmes croisés, décrites comme le triomphe des fidèles, aidés de Dieu, contre les Infidèles.

²⁷⁹ Foulcher 335: "Serrés les uns contre les autres, comme des moutons enfermés dans une bergerie, tremblants et saisis d'effroi, nous sommes de toutes parts cernés [par les Turcs], et n'osant le moins du monde avancer sur un point quelconque. Un tel malheur parut n'avoir pu arriver qu'en punition de nos péchés. La luxure en effet souillait plusieurs d'entre nous, et l'avarice ainsi que la superbe en corrompaient d'autres."

La représentation du Turc comme figure eschatologique et fléau de Dieu continue jusqu'au XVe siècle, les auteurs reprenant de très près la phraséologie de leurs prédécesseurs:

Deo procul dubio permittente, tunc dies amara, dies funesta instabat christianis, ut dirus rerum declaravit eventus... Nec in causa dicitur aliud extitisse, nisi quod peccatis multiplicibus Dominum ad iracundiam provocaverant impietatem sequenti, que suis cultoribus terrorem solet incutere. *Fugit enim impius, juxta verbum sapientis, nemine persequente...* Vere, piissime Jhesu, juxta ethereum cytharistam, *judicia tua abyssus multa*. Tu enim solus es, Domine, qui cuncta potes, et non est qui posit resistere tue voluntati. Agravasti tunc, Domine, manum tuam super populum tuum in virga furoris tui Basati, quem ad suum exterminium debachari permisisti...²⁸⁰

Michel Pinton a recours à un nombre de procédés rhétoriques, employés normalement dans ces circonstances. Relevons, par exemple, le motif de la colère divine provoquée par la dégradation morale des chrétiens, ou encore celui de l'ennemi (les Turcs, dans notre cas) comme étant l'instrument de la vengeance de Dieu, le tout accompagné de sentences tirées de la Bible et de formules invocatoires rapprochant la narration de la prière. Somme toute, le passage entier reflète la conception médiévale que tout au monde est l'accomplissement de la volonté divine et que même les conquêtes barbares font partie du plan divin. Il vaut la peine de rappeler, à ce propos, que l'un des traits caractéristiques permanents du barbare est justement sa dimension eschatologique. Nous avons déjà fait observer que les Turcs, tels que décrits par les auteurs médiévaux, correspondent parfaitement à l'image du barbare conventionnel. La perception médiévale de ce peuple

²⁸⁰ Saint-Denis, XVII, 511: "Dieu réservait aux chrétiens une journée cruelle, une journée fatale, comme le prouva la malheureuse issue de la bataille...C'était sans doute un effet de la vengeance du ciel, dont ils avaient provoqué le courroux par leurs crimes sans nombre; car l'impiété traîne toujours à sa suite le remords, et, suivant la parole du sage, *l'impie s'enfuit, même sans qu'on le poursuive...* Grand Dieu, *tes jugements sont un abîme*, suivant les paroles du prophète. Tu es le seul, ô Seigneur, qui peux tout, et il n'est personne qui puisse résister à ta volonté. Tu as appesanti ta main sur ton peuple, en prenant Bajazet pour instrument de ta vengeance, et tu lui as permis d'exterminer les chrétiens..."

comme fléau de Dieu ne fait, par conséquent, que confirmer son appartenance à la catégorie fonctionnelle de “barbare” et la compléter.

4.3.1.2 Explication morale des défaites chrétiennes en Orient

L’impiété des chrétiens – qui décide le Dieu furieux à abandonner ses fidèles et à les priver de son secours, ce qui mène à de nombreuses défaites – se complémente par diverses dissensions parmi les Européens, d’où de nouveaux triomphes militaires turcs. D’abord, les différends sur le plan religieux. Comment explique-t-on, dans l’Occident médiéval, le fait que la plus grande partie de l’Europe orientale soit tombée entre les mains des Turcs? C’est, bien sûr, dû à leur éloignement de la vraie foi, c’est-à-dire, de la foi catholique: le pirate turc Morbaissant est victorieux en Grèce “pour les péchés des Grecs” (Mézières 507), alors que les sultans ottomans Mourad et, ensuite, son fils Bajazet ont conquis la majorité des états d’Europe orientale “pour ce principalement que tous les dessus dis crestiens estoient et sont schismatiques” (511). Le courroux divin contre les hétérodoxes se voit le mieux, selon Philippe de Mézières, dans le fait que les Turcs ont mis ceux-ci sous le joug sans jamais réussir à prendre “une seule forteresse des crestiens catholiques” (512).

Pourtant, le désastre de Nicopolis a démontré que la colère de Dieu s’était finalement dirigée contre les catholiques aussi. Cela donne beaucoup à réfléchir sur l’état contemporain de la religion et des mœurs dans la société occidentale. Cette question religieuse et morale à la fois a aussi d’importantes implications politiques, car le schisme religieux déstabilisant le monde chrétien aiguisé, – à en croire les textes de Ph. de Mézières, de G. de Tyr, de B. de la Brocquière, – les appétits militaristes des Turcs. Cette interrelation du politique et du religieux se révèle avec une netteté particulière dans La Chronique du Religieux de Saint-

Denis, où Bajazet demande au sultan de Babylone de prendre part à l'expédition, faisant valoir comme une occasion favorable à l'exécution de ce projet la division qui règne parmi les chrétiens ("quia omnes christiani temporaliter et spiritualiter dissidebant... ad amplissimam spem propter hoc incitabatur.")²⁸¹

Il s'ensuit que les chrétiens sont eux-mêmes responsables de leurs maux, la menace turque n'étant que le résultat de la division religieuse dans le monde chrétien. Le ton moralisateur du passage traduit clairement le désir de l'auteur de changer en mieux, dans la mesure du possible, la situation religieuse en Europe afin d'éviter le pire, autrement dit la conquête turque et la fin de la chrétienté.

Ce n'est pas un hasard si, dans la citation précédente, nous apprenons que les divisions entre les chrétiens sont liées non seulement "au spirituel" mais, en plus, "au temporel." Les succès turcs s'expliquent aussi en grande partie par des querelles entre les seigneurs européens au niveau profane, qui ne sont pas moins nuisibles aux intérêts de la chrétienté entière que les problèmes religieux. Le manque d'unité et de volonté de s'entr'aider, sinon des conflits ouverts entre les grands féodaux, poussent les Turcs à envahir les territoires chrétiens. La "grant puissance des Turs" (Mézières 511) se présente ainsi comme la conséquence directe de l'irresponsabilité, de "la negligence et defaulte des princes crestiens" (511), critiqués par les auteurs prônant la nécessité urgente de l'union et de la paix chez tous les chrétiens. L'évocation de l'ennemi turc sert, par conséquent, d'argument de taille à l'appui d'une telle position sur le problème. Montrée du doigt par de nombreux écrivains depuis le début des croisades, la désunion régnant parmi les chrétiens a souvent été à l'origine de sérieux ennuis, les exemples historiques ne manquant pas. Pensons, à ce titre, à

²⁸¹ Saint-Denis, V, 319: "...la division qui régnait parmi les chrétiens au temporel comme au spirituel. Lamorat... avait fondé sur ces dissensions les plus brillantes espérances."

la prise d'Edesse par les Turcs en 1144 qui a causé en Europe une profonde émotion et a mené à la Seconde croisade. D'après Guillaume de Tyr, ce n'est pas tellement la soif de conquêtes de la part de l'émir turc Zengui/Sanguin que l'animosité profonde et réciproque entre le prince d'Antioche et le comte d'Edesse qui en est la cause principale, car c'est elle qui a déterminé le Turc à commencer l'invasion: "Sanguins... se fu bien aperceuz de ce [de la haine entre les deux seigneurs], plus seurement en commença s'emprise devers la terre d'Oriant" (Tyr 1:709). La culpabilité des princes chrétiens s'avère d'autant plus grande que leur désaccord, connu de Zengui, – et non pas le nombre de ses troupes – renforce la conviction de l'émir de pouvoir mener à bien son projet: "Tant i amena gent que toute la terre en fut pleine: en cela se fioit mout, mes plus avoit encore grand esperance en une discord qui estoit soursse entre le prince d'Antioche et Joscelin le conte de Rohes" (Tyr 1:709).

La situation ne fait que s'aggraver vers la fin du Moyen Âge, malgré la multiplication des appels à l'unification des chrétiens qui, de toute façon, n'ont pas été entendus par les princes occidentaux, en proie à des querelles intestines. Ce n'est plus sur les frontières du monde chrétien – à Edesse – que se déroulent les événements impliquant les Turcs, mais en Europe même: en Hongrie, en Serbie, en Grèce. À quoi est dû le désastre de Nicopolis, selon nos sources? Entre autres, au manque de cohésion entre les princes chrétiens qui continuent à se quereller sur le champ de bataille même. Dignes héritiers de Roland, ils font la sourde oreille aux sages conseils de Jehan de Vienne, l'amiral de France: "Il me semble, dit-il, que nous ferions plus sagement de suivre le conseil du roy de Honguerie et de attendre que nous fuissions tous ensemble pour combattre nos ennemis" (Relation, XV, 474). En sa qualité de porteur de l'étendard de la Vierge Marie, emblème d'une alliance de nations unies par la foi,

Jehan de Vienne devient aussi la figure idéalisée du soldat du Christ, engagé corps et âme dans la cause chrétienne à la différence des autres chevaliers français qui ne pensent qu'à leur gloire personnelle et agissent chacun à sa fantaisie vouant la croisade à l'échec, comme l'indique E. Gaucher:

Pour Michel Pintoin, l'expédition devait servir la chrétienté toute entière (*ad honorem nominis christiani*, XXIII, 488). Son succès dépendait de la cohésion des croisés. Ce principe trouve un écho dans les avertissements répétés du roi de Hongrie, qui conseille à ses alliés de substituer à leurs impulsions désordonnées le respect d'une unité fondée sur les liens de la solidarité (*omnes rogans humiliter ut unitatem servants incaritatis vinculo... non dirigantur impetu*, *ibid.*, 490). Le royaume de France doit construire son prestige dans la défense du royaume de Dieu... mais le comte de Nevers et les jeunes chevaliers de sa suite ont tôt fait de remplacer la raison d'Etat par la recherche de leur gloire personnelle. (96)

L'individualisme et l'égoïsme symptomatiques de la fin du Moyen Âge français sont donc la source de beaucoup de problèmes pour les chrétiens. La gloire et non plus le dévouement sincère et le service à Dieu se trouvent au centre des préoccupations des chrétiens, d'où de continuelles défaites face aux Turcs.²⁸² Or, seuls les efforts unis, le dévouement et l'humilité assureront aux chrétiens la victoire sur le Turc, nous disent les auteurs, dont un grand connaisseur des Turcs, Bertrandon de la Brocquière:

Il me semble que si un prince crestien se vouloit metre sus, il faudroit premierement disposer que la conquête qu'il voudroit faire seroit en l'onneur et reverence de Dieu et pourroit tant de ames qui sont en voye de perdicion metre en voye de salut, et non pas pour la loenge ne pour la vaine gloire de ce monde. (Voyage 225)

Philippe de Mézières, contemporain de Brocquière, partage l'opinion de celui-ci, persuadé que seuls les gens d'une morale rigide triompheront des Turcs: "Les Thurs et ennemis de la foy ja ne seront vaincus et reboutés... par multitude de gens d'armes non

²⁸² Nous avons présenté ici la vision cléricale de la gloire, critique. Il en existe aussi la version profane, positive, sur laquelle nous nous pencherons dans la section suivante.

regulés, mais par une génération qui pour l'amour de Dieu volontairement sera à la lettre de Dieu regulée et preste à la mort à toute heure sans regarder derriere" (473-474).

4.3.1.3 Le Turc vicieux, miroir de la société occidentale

Comme on le voit à partir des exemples précédents, les auteurs ne s'en tiennent pas au simple récit des événements historiques. Ils en profitent en même temps pour édifier le public européen. Mais en plus des situations historiques concernant les Turcs, les auteurs occidentaux se servent – également à des fins moralisatrices – de la figure du Turc elle-même. Comment procèdent-ils? Nous savons, par ce qui précède, ce qu'est le Turc aux yeux du Français médiéval: un envahisseur, monstre altéré de sang, sauvage, féroce, vantard. En un mot, le contraire de ce que le bon chrétien devrait être. Or il n'est pas rare de voir les auteurs médiévaux montrer les guerriers chrétiens sous la même lumière que les Turcs et d'accuser ceux-là de partager les mêmes vices avec les ennemis traditionnels de l'Occident et de la chrétienté en général.²⁸³ Aussi le prince, le chevalier, le guerrier occidental s'assimile-t-il, sur le plan moral, au Turc, porteur de tous les vices, d'où la colère de Dieu et toutes les conséquences qui en découlent.

En quoi précisément l'Européen se rapproche-t-il du Turc, d'après les textes de notre corpus? Avant tout, mentionnons le comportement des soldats chrétiens qui, souvent, ne peut être qualifiée que de "barbare." Déjà l'Anonyme, au début de sa Gesta Francorum, nous montre les premiers croisés accomplir les actes de vandalisme pour le moins bizarres, vu les objectifs pieux de la Première croisade. L'auteur – le seul chroniqueur à parler de ces barbaries – affirme que Pierre l'Ermitte et ses compagnons détruisent et incendient les palais

²⁸³ Pour une étude générale de ce sujet voir M. Houdeville, "Les Sarrasins, miroir des chrétiens?" La chrétienté au péril sarrasin (Aix-en-Provence: Publications du C.U.E.R.M.A., 2000) 77-84.

de Constantinople et enlèvent le plomb dont les églises étaient couvertes dans le but de le vendre ensuite aux Grecs.²⁸⁴ Une fois traversé le Bosphore, ils continuent de se comporter de la même façon, brûlant et dévastant les maisons et les églises²⁸⁵ et ne le cèdent, en conséquence, en rien aux vandales turcs. Guibert de Nogent, lui aussi, raconte – sans pourtant montrer le moindre signe de réprobation – comment les Francs ont déterrés les guerriers turcs morts, les ont décapités et ont apporté les têtes au camp pour compter le nombre des ennemis tués (181). Le comportement de l'empereur allemand, Frédéric Barberousse, durant la Seconde croisade ne diffère guère de celui de ses prédécesseurs de la Première croisade: malgré le traité conclu entre l'empereur et le sultan de Konya, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, les Allemands ont commis de grands méfaits à l'égard des sujets du sultan, provoquant ainsi le courroux, tout à fait légitime, de celui-ci:

Il toloient les viands et chevaucheres, et les autres choses que il trovoient à marche, sans riens paer; et se aucuns lor requeist que il deussent les choses paer que il enportoient, il les metoient toz a la mort. (Tyr 2:135)

Enfin, les Européens commettent constamment, à l'instar des Turcs, l'un des sept péchés mortels, celui d'orgueil,²⁸⁶ qui fait naître la division et d'autres maux parmi les guerriers chrétiens. Il est intéressant de noter que, selon les textes médiévaux, ce sont surtout les Français, qui, de tous les peuples européens, se distinguent par leur orgueil démesuré, source de beaucoup d'ennuis pour l'ensemble des chrétiens. Ainsi l'Anonyme indique qu'à peine les croisés furent-ils arrivés en Romanie, les Lombards et les Allemands ont dû se

²⁸⁴ Anonyme 6: “palatis urbis sternebant et ardebant, et auferebant plumbum quo ecclesie errant cooperate et vendebant Grecis.”

²⁸⁵ Anonyme 6: “comburentes et devastantes domos et ecclesias.”

²⁸⁶ Rappelons que l'orgueil, au Moyen Âge, tenait souvent le premier rang parmi les sept péchés capitaux, étant la mère de tous les autres vices et péchés, comme l'atteste Le Mirouer du Monde (XIV^e s.): “Orguel fut le premier péchié qui onques fust, et pour che est-che le comenchement de tous péchiés” (28); “Orguel si est l'ainnée fille au Déable. Qui ceste fille a, grant part a en l'éritage au déable... Orguel est royne des vices, et mere et nourrice” (31), Le Mirouer du Monde, ed. Felix Chavannes (Lausanne: Librairie de Georges Bridel, 1845).

séparer des Francs, du fait que ceux-ci étaient gonflés d'orgueil.²⁸⁷ Cela a résulté, par la suite, en un massacre lamentable de tous les Français par les Turcs. La présomption des Français est toujours montrée du doigt à la fin du Moyen Âge comme la raison directe de défaites subies par les armées unies des Européens. En relatant le désastre de Nicopolis, qui a eu d'énormes répercussions partout en Occident, Froissart accable de reproches ses compatriotes dont l'orgueil et la démesure ont anéanti les espérances européennes de victoire sur les Turcs: "Par leur fole oultre-cuidance et orgueil fut toute la perte" (XV, 315-316). Le remanieur anonyme de Froissart, qui se nomme "un serviteur de Gui de Blois," fait preuve d'encore plus d'intransigence et de dureté à l'égard des Français, soulignant plusieurs fois la faute des Français. Lisons, par exemple, ces paroles suivantes qu'il prête au grant prieur et maître de Rhodes: "Elas! Aujourd'huy nous serons tous destruis par le grant orguel et outrage de ces Franchois, et par eulx perderons la bataille" (Relation, XV, 476). L'auteur accordait, semble-t-il, une grande importance au rôle de la conduite orgueilleuse des Français dans la défaite des Européens, puisque, le récit de la bataille faite, il répète, cette fois à la première personne, les propos du maître de Rhodes: "A tout considérer, les Franchois furent cause et coulpe de celle grand misadventure; car, par leur orguel et outrage tout fut perdu" (Relation, XV, 478).

Non contents de doter les Européens et les Turcs de mêmes traits, démontrant ainsi la décadence morale des chrétiens et, de ce fait, l'effacement des frontières entre les deux mondes antagonistes (le turc et l'occidental), certains auteurs iront encore plus loin et montreront les mœurs déréglées des Européens à travers les yeux des Turcs, ces "barbares" qui observent d'un regard stupéfait les mœurs de l'Occident "civilisé." Citons, par exemple, Bajazet qui justifie sa décision de mettre à mort les prisonniers français - "ces infracteurs des

²⁸⁷ Anonyme 6: "divisi sunt Longobardi et Alamanni a Francis, quia Franci tumbant superbia."

lois et des traités” qui ont foulé aux pieds leur propre loi²⁸⁸ - par le fait que les Français eux-mêmes ont massacré lâchement les prisonniers turcs, nonobstant l’accord qui leur garantissait la vie sauve. Ou encore, on voit les prisonniers turcs observer avec étonnement les Français s’adonner dans le camp à une vie licencieuse, caractérisée par de splendides festins dans leurs tentes ornées de peintures,²⁸⁹ de l’abus de vins et de mets recherchés,²⁹⁰ de débauches et d’orgies en compagnie de filles de mauvaise vie,²⁹¹ enfin, par la pratique des jeux de hasard.²⁹² Les Turcs s’ébahissent aussi de la mode extravagante et ridicule parmi les nobles, à savoir, des chaussures à la poulaine, longues de deux pieds (*calciamenta rostrata longitudinis duorum pedes*). Réprobateur d’une telle conduite honteuse, M. Pintoin met dans la bouche de Bajazet des propos pleins de sagesse: “De quibus cercior factus Basita per eos qui detinebantur captive, abhominatus scelera, ipsos non Victoria sed animadervsione dignos reputavit, cum sic Deum suum Christum ad iracundiam profocabant.”²⁹³ Quoi de plus déshonorant que de se faire donner une leçon de morale par un incivilisé, un infidèle, un vandal, en un mot, un Turc? En faisant de Bazajet son porte-parole, l’auteur de la chronique poursuit sans doute le but de faire voir à ses compatriotes et à ses coreligionnaires à quel point ils se sont dégradés, puisqu’un Turc en est à les sermonner.

Comme si cela ne suffisait pas, on représente parfois les Turcs qui non seulement semoncent les Européens mais aussi se moquent ouvertement d’eux, ce qui ne fait que les humilier davantage. Evoquons, par exemple, le récit que le comte de Nevers, au retour de sa captivité en Turquie, fait au roi et aux grands seigneurs de France. Il rapporte longuement les

²⁸⁸ Saint-Denis, XVII, 517: “legume violatoribus ac pactorum federum.”

²⁸⁹ Saint-Denis, XVII, 497: “in tentoriis depictis summis ediis vacantes.”

²⁹⁰ Saint-Denis, XVII, 497: “exquisite vinis et dapibus.”

²⁹¹ Saint-Denis, XVII, 497: “animo leves muliercule.”

²⁹² Saint-Denis, XVII, 497: “taxillorum ludo.”

²⁹³ Saint-Denis, XVII, 498: “Bajazet, instruit de ces abominations par les prisonniers, témoigna une profonde horreur pour les chrétiens, et déclara qu’ils méritaient plutôt d’être châtiés que de vaincre, eux qui ne craignaient point de provoquer la colère de leur Seigneur Jésus-Christ.”

propos de Bajazet concernant le schisme religieux et les troubles qui en sont venus, tout cela ne faisant que rire les Turcs, comme en témoigne Froissart:

L'opinion de l'Amourath (= Bajazet) et des plus grands de son conseil estoit telle... que nostre foy estoit nulle, et nostre loy toute corrompue par les chiefs de ceulx qui la devoient gouverner, et ne s'enfaisoient les Turs et les Sarrazins que truffer et gaber, et par ceste variation toute la terre crestienne seroit et devoit ester destruite, et que ce temps estoit venu..." (XV, 66)

De telles paroles, continue l'historien, ont donné beaucoup à penser tant aux seigneurs qu'aux clercs de l'Université de Paris qui ont dû reconnaître que "les Sarrazins ont cause et raison, s'ils s'en truffent et gabent," tout en se réjouissant que le comte de Nevers ait raconté les pensées des Turcs à ce sujet: désormais, on pouvait espérer que ce grave problème religieux, le schisme, soit finalement mis à l'ordre du jour et, peut-être, résolu.

Le procédé qui consiste à utiliser les Turcs et à les faire parler pour mettre en lumière les problèmes moraux et religieux de l'Occident médiéval et faire passer des critiques acerbes contre les mœurs du temps est assez présent dans les textes français médiévaux. Comme nous avons pu nous en convaincre d'après notre corpus, il constitue un des emplois importants de la figure du Turc par l'Occident. Il est curieux de constater, à ce propos, que le Moyen Âge connaît déjà le procédé rendu célèbre quelques siècles plus tard par Montesquieu dans ses Lettres persanes et que Roger Caillois appelle la "révolution sociologique": "J'appelle... révolution sociologique la démarche de l'esprit qui consiste à se feindre étranger à la société où l'on vit, à la regarder du dehors et comme si on la voyait pour la première fois."²⁹⁴

L'utilisation médiévale de la figure du Turc ne se limite pourtant pas à la mise en évidence des défauts moraux des chrétiens et à l'insistance sur l'importance des vertus morales à des fins stratégiques, militaires. Dans les textes du corpus, on relève aussi maints

²⁹⁴ Roger Caillois, ed. Oeuvres complètes de Montesquieu, vol. 1 (N.p.: Pléiade, 1985) xiii.

passages où le Turc joue un autre rôle majeur. Il s'agit d'utiliser la figure du Turc dans le but de réformer la classe féodale, en rappelant aux nobles seigneurs les idéaux chevaleresques et le passé glorieux. La discussion de ce deuxième emploi de la figure du Turc va faire l'objet de la section suivante.

4.3.2 *Le Turc dans le discours didactique à l'intention des nobles*

À côté de la littérature morale, le Moyen Âge a vu fleurir la littérature pédagogique à l'intention de la noblesse. Comme il serait fastidieux et hors sujet d'énumérer toutes les œuvres médiévales consacrées à ce thème, limitons-nous à n'en mentionner que quelques-unes, des plus importantes. Parmi ces traités d'éducation à l'usage des nobles, il faut tout d'abord citer De regimine principum, écrit par Gilles de Rome (1247-1316) en 1282 pour le futur roi de France, Philippe IV le Bel, et traduit en français sous le titre de Livre de gouvernement des rois. Ce traité, traduit par la suite en espagnol, portugais, catalan, anglais, allemand, hébreux – ce qui témoigne de son grand succès – contient des chapitres sur les vertus nécessaires au prince et sur le gouvernement civil et militaire. L'Enseignement des princes de Rolert de Blois (milieu du XIIIe s.) est une sobre allégorie chrétienne des vertus princières. Le Livre de Chevalerie (1350) est une belle source de renseignements sur les valeurs chevaleresques du XIVe siècle, composée par Geoffroi de Charny, chevalier sans peur et sans reproche, l'un des meilleurs guerriers de l'époque.²⁹⁵ L'immense succès au Moyen Âge de l'auteur militaire latin Végèce,²⁹⁶ se perçoit dans plusieurs traductions

²⁹⁵ Sur Geoffroi de Charny voir André-Marie Dubarle, "La Première captivité de Geoffroy de Charny et l'acquisition du linceul," Montre-nous ton visage 8 (1993): 6-18; Richard W. Kaeuper, Elspeth Kennedy, The Book of Chivalry of Geoffroi de Charny (Pennsylvania: Pennsylvania U.P., 1996); Steven Muhlberger, Jousts and Tournaments: Charny and Chivalric Sport in Fourteenth-Century France (Chivalry Bookshelf, 2003).

²⁹⁶ B. S. Bachrach, "The Practical Use of Vegetius' 'De Re Militari' During the Early Middle Ages," Historian 47 (1985): 239-255; Cristopher Allmand, "The 'De Re Militari' of Vegetius in the Middle Ages and Renaissance," Writing War: Medieval Literary Responses to Warfare, ed. Corinne Saunders, Françoise Le Saux

françaises médiévales de son œuvre intitulée Epitoma rei militaris: Li Abregemenz noble honme Vegesce Flave René des establissemenz appartenanz à chevalerie par Jean de Meung, Le Livres Flave Vegece de la Chose de Chevalerie (1325) par Jean de Vignay, et L'Abreiance de l'ordre de Chevalerie, par Jean Priorat de Besançon (XIV^e s.), mise en prose de la traduction de Végèce par Jean de Meung. Bon nombre de ces traités d'éducation "engageaient les jeunes damoiseaux à parcourir le monde et à combattre l'Infidèle pour apprendre le métier des armes."²⁹⁷ Les voyages et les guerres forment la jeunesse noble, nous dit Hue de Lannoy au milieu du XV^e siècle dans son Enseignement de la vraie noblesse, ou Le Livre de l'estat de noblesse et chevalerie:

Il est bien séant en temps de paix que jeunes homes de noble linaige... s'emploient en guerre contre les Sarrasins et mescreans, car jeune home ne peut nulle part apprendre les affaires du monde que par voiaiges et hanter le fait des armes en estranges contrees et pais. (cité par Paviot 73)

Comme il s'ensuit de la liste de ces "miroirs du prince" cités ci-dessus, ce sont surtout le XIV^e et le XV^e siècles – époque de malaise de la chevalerie, enfermée dans un monde des tournois et des ordres de chevalerie, un monde brillant mais ritualisé, infécond, oublieux de la vieille éthique chevaleresque – qui voient se multiplier les œuvres exaltant les idéaux courtois du passé, visant à réveiller l'esprit chevaleresque des nobles seigneurs.²⁹⁸ Pour illustrer cela, il suffit de voir les prologues où les auteurs ont l'habitude d'exposer les objectifs qu'ils poursuivent dans leur ouvrage. Ainsi, plusieurs auteurs dont les noms

et Neil Thomas (Cambridge: Brewer, 2004) 15-28; Foster H. Sherwood, Studies in Medieval Uses of Vegetius' "Epitoma Rei Militaris," diss., University of California, Los Angeles, 1980; M. Springer, "Vegetius im Mittelalter," Philologus 123 (1979): 85-90; Philippe Richardot, De re militari. Mille ans de guerre en lisant Végèce (Ve-XVe siècles). La tradition médiévale d'un traité militaire tardoantique, diss., Université de Toulouse 2, Toulouse, 1995; Philippe Richardot, Végèce et la culture militaire au Moyen Âge (Paris: Institut de stratégie compare, 1998); Vegetius, Epitoma rei militaris, ed. M. D. Reeve (Oxford, Oxford University Press, 2004).

²⁹⁷ Jacques Paviot, "Noblesse et croisade à la fin du Moyen Âge," Cahiers de Recherches Médiévales 13 (2006): 71.

²⁹⁸ Barbara Tuchman, A Distant Mirror: The Calamitous 14th Century (Ballantine Book Editions, 1978).

apparaissent souvent dans notre étude, déclarent, dans le prologue, avoir pour but la glorification de la prouesse, première vertu du chevalier, et de la Chevalerie, en général. Au début du Livre des Fais nous lisons que l'un des deux piliers soutenant les lois divines et humaines, sur lesquelles repose la société est la Chevalerie qui trouve son écho dans la figure de Bouciquaut, modèle de toutes les vertus chevaleresques (“vertu, nobles meurs, gentillece... proueece et vaillantise...” 8). Et tous “ceux qui tendent à honneur” doivent prendre le maréchal français pour modèle afin de “atteindre au loyer de bonne renommée” (Bouciquaut 9). Froissart fait, lui aussi, l'éloge de la prouesse et destine son œuvre aux jeunes pour qu'ils apprennent à être preux, en regardant les faits de leurs prédécesseurs.²⁹⁹

4.3.2.1 Le thème turc et la nostalgie des valeurs chevaleresques

Compte tenu de cette obsession tardo-médiévale pour les idéaux chevaleresques, essayons de comprendre pourquoi et comment le recours à la figure du Turc pouvait aider les auteurs français de la fin du Moyen Âge à promouvoir leurs idées à ce sujet? Dans la perspective de ce qui précède, la noblesse de sang médiéval trouve toute sa signification dans la pratique efficace des anciennes valeurs, dont la prouesse à la guerre. Autrement dit, la justification du statut nobiliaire se trouve dans l'importance militaire de la chevalerie en tant que classe sociale. La notion de prouesse ne peut pas survivre longtemps si elle est détachée de la vie réelle et n'est pas mise en pratique sur les champs de bataille et dans les expéditions militaires. Or, une des façons de faire preuve de vaillance et d'accéder à l'honneur chevaleresque au Moyen Âge est la guerre contre l'Infidèle. Pensons, par exemple, à Philippe de Mézières, gentilhomme picard fait chevalier après la bataille de Smyrne, sur la côte

²⁹⁹ Froissart, II, 2: “Et ce doivent désirer par droit à oyr tout jone gentil homme qui se désire à avanchier, car par lo recort des bons et la renommée des preux se enflamment et attissent li corraige en toutes proches.”

occidentale de l'Asie Mineure, en 1346, qui a marqué le début de sa brillante carrière militaire et politique. L'exemple de Mézières est représentatif de l'intérêt traditionnel que les Français ont témoigné pour la partie orientale de la Méditerranée, dont la Turquie, et fournit, en conséquence, des éléments de réponse à la question posée ci-dessus. En effet, même s'il s'agissait de combattre l'Infidèle (donc, le musulman en général), rares sont les chevaliers français que partiront en Espagne pour acquérir la gloire chevaleresque, en luttant contre les Maures:

Nous sommes mal renseignés sur les Français qui allaient combattre les Maures dans la péninsule Ibérique. Ce champ de bataille semble les avoir peu attirés, au contraire des Anglais ou des Allemands... (Paviot 79)

Historiquement, le Français combat soit le Turc soit l'Arabe. La fin du Moyen Âge français a connu de vrais "spécialistes" en matière de lutte contre les Turcs, dont Thibaut de Chépoï, capitaine du règne de Philippe le Bel qui dirigea entre 1306 et 1310 l'expédition pour la récupération de l'empire latin de Constantinople, en compagnie de son frère Jean et de son fils Jean. En 1334, ce dernier commanda le corps français sous les Vénitiens durant la guerre contre les Turcs. Dans la même lignée que Thibaut de Chépoï, citons Philippe de Mézières (1327-1405), déjà mentionné, qui construit son idée de *Nova religio passionis* (1367, 1386, 1396) sur ses observations des armées turques et rédige sa dernière œuvre, L'Epistre lamentable et consolatoire en réponse à la tragédie de Nicopolis. Parmi les rescapés de la bataille de Nicopolis se trouvait aussi Philibert de Naillac, grand maître de Rhodes qui ensuite devint l'âme de la ligue formée par les princes chrétiens contre les Turcs et déploya une activité impressionnante dans la mer Egée et en Anatolie, défendant Smyrne, traitant de l'acquisition du Péloponèse pour le défendre contre les Turcs, fortifiant les Iles de Castel-

Rosso.³⁰⁰ N'oublions pas non plus Jean II le Meingre, dit Bouciquaut (1366-1421), qui est fait prisonnier à la bataille de Nicopolis en 1396; trois ans plus tard, Charles VI, roi de France, le désigna chef du détachement envoyé à Constantinople au secours des Byzantins assiégés par les Ottomans; il mena des raids contre les Turcs, délivrant les environs de Constantinople des Turcs qui s'y étaient fortifiés et attaquant l'Escandelour (Alaya) en Anatolie. Mentionnons encore Bertrandon de la Brocquière, diplomate français chargé d'une mission d'espionnage dans tout l'empire ottoman qu'il avait relaté dans un ouvrage d'une grande importance historique portant sur la vie et les mœurs des Turcs ottomans du XVe siècle. Enfin, dans le groupe de pèlerins que le duc de Bourgogne a envoyé en 1432 en Terre sainte, se trouvait, en plus de Brocquière, Geoffroy de Thoisy que J. Paviot présente de la façon suivante:

[En 1444] il commandait les navires armés en Provence, partie de la flotte qui devait rejoindre Constantinople pour mener campagne contre les Turcs... Il arriva trop tard à Constantinople pour participer à la vaine défense du Bosphore pour empêcher le passage des troupes ottomans qui écrasèrent les forces terrestres des croisés à Varna, le 10 novembre. Au printemps suivant, il fut chargé d'explorer le rivage oriental de la mer Noire à la recherche de rescapés de Varna. Il alla en fait "à son aventure," capturant des navires turcs, dévastant le château d'Únye... Il poursuivit une croisière offensive en mer Egée et en Méditerranée orientale jusqu'en 1447. (82-83)

Il est intéressant de noter que ce personnage historique à la vie agitée et orageuse est devenu, par la suite, le héros du roman d'aventures catalan, Tirant lo Blanc.³⁰¹

Les biographies de ces quelques nobles français engagés dans la lutte contre les Turcs montrent que la Méditerranée orientale se présentait, aux yeux du public noble français, comme un champ d'action idéal pour quiconque voudrait se couvrir de gloire et prouver à

³⁰⁰ Louis de Mas Latrie, "Des relations politiques et commerciales de l'Asie Mineure avec l'Île de Chypre, sous le règne des princes de la maison de Lusignan," Bibliothèque de l'École des Chartes 7 (1846): 121-142.

³⁰¹ Constantin Marinesco, "Sources historiques inconnues d'un roman de chevalerie: Tirant le Blanc," Comptes-rendus des séances de l'année... – Académie des inscriptions et belles-lettres 95.2 (1951): 134-137.

soi-même et aux autres son droit de s'appeler chevalier, au sens complet de ce mot.

L'agrandissement continu de l'empire ottoman perpétuait dans les esprits français l'idéal de la croisade, la guerre sainte s'associant désormais presque exclusivement avec les Turcs. Ce fait explique pourquoi les auteurs français des chroniques, des traités, des œuvres (semi)-fictives se saisissent souvent du prétexte de guerre sainte pour faire entendre leur appel au retour aux anciennes valeurs chevaleresques.

Nous croyons avoir répondu à la première question posée plus tôt concernant les raisons pour lesquelles les auteurs français choisissaient la figure du Turc pour faire avancer les idéaux courtois parmi la noblesse. Essayons maintenant de répondre à la deuxième question posée: comment, vu leurs intentions didactiques, les auteurs se servent-ils de l'image du Turc?

Il va de soi que, comme il s'agit de la guerre contre les non-chrétiens, les préoccupations religieuses continuent, aux XIV^e et XV^e siècles, à avoir une grande importance, étant toujours présentes dans le discours anti-turc. Dans Le Livre des Fais le jeune comte de Nevers, en vrai héros épique, exprime sa volonté d'aller combattre les Turcs en Hongrie dans les termes suivants:

Considerant que mieulz ne se pouoit employer que de donner ou service de Dieu sa jeunece en traveillant son corps pour l'accroissement de la foy, desira moult à aler en celle honorable besongne. (90)

De même, Brocquière, dans sa réponse à L'Advis de Torzelo, appelle les seigneurs à "laisser toutes pompes et vaines glories arrieres et... à server Dieu devotement et à l'augmentacion de nostre foy" (274).

Pourtant, le temps n'est plus aux manifestations sincères et profondes de la ferveur religieuse. L'essentiel désormais est d'accomplir les hauts faits d'armes, récoltant de la gloire

à la bataille, que ce soit lors d'une croisade ou, en fait, de toute autre action militaire. Les vrais héros de l'époque sont des Bouciquaut et des Geoffroy de Thoisy, chercheurs d'aventures plutôt que soldats de Dieu. En effet, bien que condamnée par certains auteurs (voir la section précédente), la recherche de la gloire et du renom³⁰² est souvent exaltée dans d'autres textes. Les nobles se retranchent derrière le prétexte de la guerre sainte, qui se déroule essentiellement dans la mer Egée et sur les territoires ottomans, pour acquérir du renom, voir du pays, se lancer dans des aventures lointaines et exotiques, à l'exemple d'impétueux héros des romans d'amour et d'aventures orientales, à la mode en ce temps-là.³⁰³ Ces préoccupations plus courtoises que religieuses se perçoivent notamment dans le choix des termes utilisés pour décrire les préparatifs des chrétiens partant en guerre contre le Turc. L'auteur de La Relation met un accent particulier sur le caractère courtois de l'entreprise, apparent dans l'emploi excessif de mots "voyage," "voyager," "hauts faits d'armes," "honneur," "gloire," le départ à la guerre prenant des tournures de réclame à l'honneur de la chevalerie. Ainsi, l'appel à la campagne vise à "esmouvoir les cœurs des nobles homes, chevaliers, escuiers et aultres, qui desiroient à voiaquier et à accroistre leur honneur" (XV, 441). L'un des premiers à répondre à l'appel est le conte d'Ostrevant qui explique sa participation à la croisade ainsi: "je désire employer mon jeune temps à l'ouneur de Dieu, notre createur et à l'exaltation et advancement de ma personne en suivant les haulx fais d'armes" (ibid. 449). Le Livre des Fais évoque également "le voyage de Honguerie" (88), "l'emprise de grant renom" (88), "le conte d'Eu [qui] ja esté en plusieurs pars avau le monde en maint honorables voyages" (88), "honorable besongne" (91), "la noble poursuite d'armes" (91), etc. S'adressant aux nobles seigneurs européens, Brochard les appelle aussi à

³⁰² Jacqueline Cerquiglini-Toulet, "Fama et les preux: Nom et renom à la fin du Moyen Âge," Médiévale 24 (1993): 35-44.

³⁰³ Pour la discussion générale, voir Paviot 69-70.

partir en croisade pour reprendre et renforcer “l’onneur de vos prédécesseurs” (Directorium 379).

Les ouvrages cités sont des exemples parfaits de la littérature engagée, les intentions didactiques des auteurs comme Brocquière, Brochard ou Bouciquaut, étant explicites. Tels les “miroirs du prince,” ces ouvrages ont été écrits “pour eulx [jeunes seigneurs du sanc royal et autres barons et nobles homes] tirer hors de oyseuse et employer leur temps et leurs forces en fait de chevalerie” (Bouciquaut 90). Il s’agit, en d’autres termes, d’occuper la jeunesse désœuvrée et déréglée. Bien que la figure du Turc n’apparaisse – convenons-en – qu’en toile de fond, il n’en reste pas moins qu’elle remplit le rôle important de donner aux écrivains l’occasion d’exprimer leurs opinions sur la façon dont la noblesse française devrait se comporter pour rester à la hauteur de sa fonction sociale.

4.3.2.2 Le Turc, guerrier modèle et exemple à suivre

L’observation directe des Turcs en temps de guerre (mais aussi en temps de paix, comme c’est le cas du voyage en Turquie entrepris par Brocquière) permet, en plus, aux auteurs d’analyser les défaites chrétiennes face aux Turcs, en comparant la conduite et les méthodes des guerriers turcs à celles des Européens, et d’élaborer ensuite des projets de réformes à effectuer au sein des armées européennes pour les rendre plus efficaces et manœuvrables. Se servir de l’exemple turc pour réformer l’armée chrétienne, tel est l’autre emploi majeur de la figure de l’ennemi turc par les écrivains français du Moyen Âge.

Quelques pages plus haut, nous avons constaté l’importance que le Moyen Âge attribuait aux vertus morales pour le bon déroulement des expéditions militaires. Les vertus

morales ne suffisent pourtant pas. Référons-nous à L'Épître lamentable de Philippe de Mézières, écrite le lendemain de la bataille de Nicopolis, dans laquelle l'auteur examine les causes de la défaite et propose sa solution au problème qui consiste en la pratique des quatre vertus suivantes: Règle, Discipline de Chevalerie, Obéissance et Justice. Les propositions de Mézières se basent essentiellement sur la bonne connaissance des défauts des soldats occidentaux qui ont été maintes fois à l'origine des défaites des chrétiens dans la guerre contre les Infidèles. D'où, par exemple, l'accent sur l'importance de la justice dans les armées européennes que les princes "devront tenir et faire... sans laquelle samble que ladite conquête ne se pourroyt faire ne conduire" (Brocquière, Réponse 272). Par la justice l'auteur entend le respect que les soldats devraient montrer vis-à-vis des habitants des contrées par lesquelles ils passent lors d'une expédition militaire. Ni le pillage ni d'autres malversations ne devraient être tolérés:

Jusques au pays où on trouveroit le Turc et sa puissance, on ne prinst riens sans payer, car chascun peut panser que nul n'est content quant on luy prend le sien et autresfois en est mesadvenu à ceulx qui ainsi l'ont fait, comme j'ay ouy dire de ceci..." (Brocquière, Voyage 226)

Malgré l'importance de la justice dans l'armée chrétienne, c'est l'obéissance et la discipline qui attirent surtout l'attention des auteurs comme facteurs décisifs pour remporter des victoires sur les Turcs. Ainsi, Brochard rappelle aux futurs croisés que "l'assidue discipline de chevalerie" (Directorium 399) est une des conditions impératives pour mener à bien un "saint voyage." Philippe de Mézières abonde dans le sens de Brochard, soulignant la nécessité absolue d'une discipline de fer dans l'armée chrétienne, faute de quoi "la chevalerie de l'ost pourra estre débaretée" (463) et les princes eux-mêmes courraient le danger d'être tués ou faits prisonniers.

C'est ici que la comparaison avec les Turcs s'impose tout naturellement à l'esprit des auteurs médiévaux. À l'indiscipline et à la désobéissance ahurissantes des troupes européennes aux ordres de leurs capitaines ("insequi invitis capitaneis," Saint-Denis, XVII, 509) s'oppose une discipline rigoureuse et une obéissance parfaite dans les rangs des soldats turcs, circonstance qui leur assure des triomphes sur les chrétiens. Après avoir donné une liste impressionnante des conquêtes réalisées par Amourath et son fils Bajazet, Mézières fait observer immédiatement que ces accomplissements n'ont pas été effectués aussi facilement que l'on croit: les Turcs doivent leurs succès à une grande "vaillance d'armes et [à la] règle bien gardée en leur host" (Mézières 511). L'auteur anonyme de la Relation fait chorus et cherche à frapper l'imagination de ses lecteurs, en mettant les scènes représentatives de la discipline turque à côté de celles montrant la déroute des Occidentaux suite à l'absence totale, chez eux, d'esprit de subordination. Une fois que le maître de Rhodes a terminé sa violente diatribe contre les Français qui, ayant agi à leur tête, ont voué la croisade à l'échec, l'auteur nous transporte au camp des Turcs victorieux où règne l'obéissance totale aux ordres du sultan: "Ainsi que l'Amourath avoit commandé, il fust fait; car nul n'eust osé penser au contraire, ne désobeit à ses commandemens" (XV, 480). Il n'y a point de doute que l'auteur s'adresse ici à ses compatriotes, les incitant – à mots couverts – à suivre l'exemple des Turcs s'ils veulent avoir, sur le champ de bataille, autant de succès qu'eux. Quant à Brocquière, il va droit au fait et déclare haut et clair que le seul moyen de triompher des Turcs est d'être aussi discipliné qu'eux, la discipline des soldats turcs ayant assuré au sultan tant de conquêtes militaires que c'est pitié de voir la France, déchirée par des querelles:

N'est nul si grant soit il que, pour sa vie, osast trespasser son commandement. Et je croy que c'est une des choses qui luy a fait faire de plus grandes executions et conquests en fait de guerre, de quoy il a fait plus beaucoup que ne monte le royaulme de France en grandeur, qui est grant pitié à voir.

(Brocquière, Voyage 222)

L'admiration pour les mœurs turques qui perce dans ces paroles n'est, en fait, qu'un des procédés servant à accentuer les regrets que suscite, chez l'auteur, la contemplation de la licence régnant parmi les Occidentaux, surtout parmi les grands seigneurs, à la cour comme à l'armée. Autrement dit, nous sommes mis en présence de l'image de l'adversaire utilisée en positif dans le but de faire ressortir davantage les défauts de Soi. Comme nous l'avons fait observer ailleurs, l'Autre nous définit comme entité par un mécanisme d'opposition: plus les défauts de l'Autre sont apparents et spectaculaires, plus nos qualités impressionnent. Il arrive aussi – moins souvent, il est vrai – que l'image positive de l'Autre sert à mettre en relief les défauts de Soi. C'est le cas de certains auteurs français examinés dans le présent chapitre. La comparaison tourne à la satire les mœurs européennes, plus particulièrement françaises, l'image positive du Turc devenant un moyen commode de critique l'état social et moral de l'Occident.

L'attribution de certaines vertus, absentes chez les princes très-chrétiens, à un Turc, à un barbare, donc, était censée stimuler la réflexion critique et pousser la haute noblesse à jeter sur elle-même un regard sévère et à se perfectionner. Il est loin encore, le XVIII^e siècle, avec son esprit critique appliqué à la morale, à la religion, à la société. Loin, son sentiment de la relativité universelle, amorcé par de nombreux récits de voyages,³⁰⁴ étant souvent le prétexte à la critique des mœurs et des institutions européennes. Il n'en reste pas moins que la fin du Moyen Âge témoigne déjà de l'éveil de ce fameux esprit critique français qui, grâce au nombre croissant de voyages et à la découverte progressive de l'Autre, va se servir de celui-ci pour énoncer ses critiques et ses jugements sur sa propre société.

³⁰⁴ Nous renvoyons le lecteur aux œuvres du baron de Lahontan, de Montesquieu, de Diderot, entre autres.

D'après les exemples cités, il devient clair que les écrivains ciblent un public bien cerné, à savoir, le roi, les princes et d'autres grands seigneurs du royaume. On les exhorte à introduire la discipline dans l'armée, à défendre aux soldats de piller les civils; on tire parti de l'occasion offerte par les Turcs pour inciter les nobles à se faire obéir au doigt et à l'œil par leurs sujets; on analyse, enfin, les raisons pour lesquelles ce sont justement les grands princes qui manquent de discipline dans l'armée (Mézières 470). La portée didactique des textes se manifeste, par conséquent, non seulement dans la promotion de valeurs morales parmi les jeunes nobles, comme nous avons pu le constater précédemment, mais aussi dans celle des valeurs militaires, indispensables pour remporter des victoires. Dans les deux cas, le recours à la figure du Turc permet aux auteurs d'illustrer leurs propositions par des exemples concrets, tirés de la réalité. Réalité, certes, mais ajustée aux intentions particulières des auteurs. La représentation de l'Autre est – on s'en souvient – un fruit de l'imaginaire, contribuant moins à une meilleure compréhension de l'Autre qu'à une révélation de sa propre identité, de ses propres envies, espoirs et peurs.

Tout au long du chapitre quatre, nous nous sommes efforcée de comprendre, en nous appuyant sur les sources primaires, si les Occidentaux du Moyen Âge s'étaient laissés enfermer dans un cadre rigide qui rayait le Turc de l'humain ou si, par contre, il est possible de parler d'une représentation plus nuancée des Turcs dans la période médiévale. Au terme de ce chapitre, nous croyons pouvoir affirmer qu'il n'existe pas de réponse unique à cette question. Le plus souvent perçu comme un ennemi, – sur le plan militaire et religieux, – le Turc fait, en effet, l'objet de commentaires malveillants, voire ouvertement hostiles. C'est un barbare, cruel, inhumain, violent et violeur. Il n'en est pas moins vrai que les textes donnent

fréquemment une image bien plus positive des Turcs qui semble entrer en contradiction avec les jugements défavorables évoqués plus tôt: les Turcs seraient des soldats disciplinés et obéissants; les sultans et les émirs turcs seraient souvent capables de gestes courtois envers leurs captifs chrétiens et prononceraient des discours pleins de sagesse.

Comment concilier ces deux attitudes diamétralement opposées qui existaient au Moyen Âge à l'égard des Turcs? Plutôt que de considérer certains auteurs comme des esprits bornés, dogmatiques, enfermés dans une vision étroite du monde en opposition avec d'autres auteurs, plus éclairés, réalistes, précurseurs de la Renaissance, nous préférons proposer une interprétation plus nuancée. Laissant de côté l'étroitesse de vues et l'obscurantisme dont on accuse souvent le Moyen Âge, nous croyons que l'image négative du Turc est le résultat d'une campagne de dénigrement – tout à fait délibérée, intentionnelle – que l'Occident médiéval a menée contre les Turcs dans le but de délégitimer toute l'activité de ce peuple et, surtout, de justifier sa propre politique extérieure aux yeux de la société européenne. Qu'il s'agisse du XXI^e siècle ou du Moyen Âge, les procédés sont les mêmes: il faut discréditer et dévaloriser celui dont on a peur. Nous avons examiné, au cours du présent chapitre, à quels moyens les auteurs recouraient afin d'atteindre ce but. L'insistance sur l'image de l'envahisseur turc qui menace d'enlever aux chrétiens leurs terres, une à une, va de pair avec celle du barbare mettant en danger “nos” valeurs et “notre” civilisation qu'il faut sauver, coûte que coûte, en organisant des expéditions militaires en terre turque. Les auteurs ont recours, en supplément, aux formes épiques littéraires, connues des lecteurs, suggérant qu'il existe une réciprocité entre le Turc réel et le “Sarrasin” épique. Le modèle épique avec sa morale extrêmement simple – la lutte entre le Bien et le Mal – ne fait que faciliter les choses, le Turc devenant le représentant du Mal et l'Européen/le chrétien, celui du Bien. L'utilisation

de divers procédés stylistiques et rhétoriques vient compléter l'image négative du Turc qu'on impose à la société. Nous avons relevé, parmi ces procédés, le discours direct, c'est-à-dire les paroles que les auteurs mettent dans la bouche de tel ou tel personnage turc; l'énumération de pays conquis, qui est une façon détournée d'agir sur l'imagination et la psychologie du public ciblé; enfin, les appels au secours, lancés par les rois et d'autres personnages influents et qui sont de parfaites illustrations du style hyperbolique. C'est là que prédominent des métaphores et des comparaisons développées relevant du vocabulaire zoologique et où la description des atrocités commises par les Turcs est destinée à frapper le lecteur par le pittoresque des détails.

Il découle des considérations qui précèdent que les auteurs ne poursuivaient aucunement l'objectif de saisir et de transcrire fidèlement la réalité, en donnant du Turc un portrait aussi réaliste que possible. Leurs intentions étaient ailleurs et témoignent d'un parti-pris contre les Turcs, attitude, somme toute, fort compréhensible. Le parti-pris, la propagande présupposent la déformation de la réalité. Cette idée rejoint la définition de l'Autre, discutée dans l'Introduction, qui est – rappelons-le – une image d'une personne ou d'un peuple, basée sur des éléments de réalité, mais déformée par "notre" regard. Dans cette perspective, l'image du Turc, tel qu'il est représenté dans les textes médiévaux du corpus, ne devrait-elle nous en dire plus long sur les Français de l'époque que sur les Turcs? Chercher la réponse à cette question a constitué un autre objectif que nous avons poursuivi dans le chapitre quatre. En effet, nous avons remarqué que les auteurs français s'inspirent de leur propre culture et, par extension, du fond culturel européen, dans la construction du portrait de l'ennemi turc.

Ainsi, ils se servent de modèles empruntés aux épopées nationales, en attribuant aux Turcs des qualités traditionnelles des Sarrasins épiques, la vantardise et l'orgueil démesurés.

En comparant les Turcs aux Barbares des siècles passés, les auteurs français profitent de l'occasion pour promouvoir l'exception française en matière de civilisation, les Français étant, selon eux, chargés d'une mission particulière, celle de défendre le monde civilisé. Ce n'est pas un hasard, nous disent-ils, si les rois, les empereurs et les papes adressent des appels de secours contre les Turcs aux Français, avant tout. L'exception civilisationnelle française n'est pas le seul trait typique des Français remontant au Moyen Âge. Le thème turc met en évidence un autre trait dominant du caractère français, l'esprit critique et moralisateur, présent chez les écrivains français déjà à l'époque médiévale. Il a, d'ailleurs, été exemplifié, dans la deuxième partie du présent chapitre, par le souci de certains auteurs médiévaux d'inciter le public féodal à assainir ses mœurs et à revenir aux idéaux chevaleresques du passé afin de remporter, enfin, des victoires sur les Infidèles.

Parmi diverses façons de répandre leurs idées, nombre d'écrivains optent pour la figure du Turc en tant que moyen permettant aux auteurs de transmettre leur message moralisateur au public. En dénonçant le dérèglement des mœurs françaises, les auteurs utilisent, ainsi, les mêmes expressions qu'ils réservent aux Turcs de sorte que les Français sont mis sur le même plan que ces ennemis de Dieu et de toutes les vertus. Il y a aussi des moments où les Turcs s'avèrent être bien supérieurs aux chrétiens sur le plan moral: le procédé de faire voir les mœurs débauchées des chrétiens à travers les yeux de l'ennemi étonné, le Turc, connaît la vogue déjà à la fin du Moyen Âge. Les appels à mettre fin au schisme religieux, l'un des grands sujets de discussion chez les moralisateurs français, s'alimentent, eux aussi, du thème turc: l'unification des chrétiens devient une condition obligatoire de leur survie, vu que la puissance des Turcs augmente à mesure que s'élargit le schisme chez les chrétiens. La mise en scène des Turcs qui se rient des dissensions

religieuses dans le monde chrétien participe aussi à cette utilisation de la figure du Turc par les moralisateurs français médiévaux en tant que moyen de se faire entendre par le public.

L'intérêt traditionnel des Français pour les affaires de la Méditerranée orientale rend cette région attrayante, comme nous l'avons vu, pour les jeunes nobles désireux d'acquérir la gloire militaire et d'égaliser ainsi en mérite leurs illustres ancêtres. Les auteurs tirent parti de cet intérêt pour la Turquie en particulier et pour le Proche Orient en général, afin d'insister sur l'importance d'accomplir de "hauts faits d'armes," en prenant comme prétexte et moyen la guerre contre les Turcs. La croisade servira, avant tout, à occuper la jeunesse noble désœuvrée, rendant à la chevalerie sa raison d'être. En plus de cette réforme au sein de la classe féodale, les moralistes français font avancer leurs idées sur les réformes à mener dans l'armée, en recourant toujours au thème turc. La comparaison avec la discipline et l'obéissance régnant dans les armées du sultan turc est censée offrir un contraste saisissant avec l'indiscipline des soldats européens. Ainsi, même si dans la représentation de l'ennemi turc prévalent les images négatives, il n'en reste pas moins que nos textes ne négligent pas les côtés positifs des Turcs. La présence d'images positives dans les textes ne traduit, à notre avis, ni l'affection de tel ou tel auteur occidental pour cet ennemi traditionnel qu'est le Turc, ni des attitudes plus éclairées, plus humanistes, pour ainsi dire, à l'égard des Turcs. Il s'agit, tout simplement, d'une critique détournée de la société occidentale de l'époque, accentuée par l'invitation à emprunter aux Turcs certains côtés positifs qui font défaut en Occident. Le Turc en question est, en quelque sorte, une figure imaginaire. C'est dans cette utilisation de la figure du Turc que se perçoit le mieux l'esprit critique français, qui connaîtra l'épanouissement au XVIIIe siècle, mais dont les germes sont présents dans la période médiévale.

Au-delà de la réflexion sur la construction et les emplois de l'ennemi turc dans les textes français du Moyen Âge, nous entendons compléter notre étude par une analyse précise des manifestations culturelles de la civilisation turque qui ont pu attirer l'attention des Occidentaux se rendant en Turquie et qui ont, par conséquent, conditionné leur conception des Turcs. À cette fin, nous nous proposons d'examiner les impressions françaises des armes et des tactiques turques et de la cour du sultan turc pour mettre en évidence l'antagonisme culturel entre Occidentaux et Turcs, et ainsi mieux comprendre les dessous de l'image des Turcs dans la pensée française médiévale. En analysant les descriptions des armes, des armements, des tactiques guerrières des Turcs, d'une part, et des réalités observées à la cour turque (le cérémonial, le harem, etc.), de l'autre, nous essaierons de déterminer si ces représentations étaient uniquement basées sur des considérations culturelles, ou si elles comportaient des enjeux particuliers, reflétant l'image générale du Turc – ou plutôt, de l'ennemi turc – telle que présentée dans le chapitre quatre.

LA CULTURE TURQUE SOUS LE REGARD MÉDIÉVAL FRANÇAIS ET LA NAISSANCE DES STÉRÉOTYPES

Dans notre analyse de la construction de l'ennemi turc et des emplois que les auteurs occidentaux du Moyen Âge en ont faits (i.e. intentions moralisatrices), nous avons proposé que les opinions et, surtout, les interprétations des Occidentaux médiévaux concernant le Turc comme ennemi étaient conditionnées par une vision médiévale du monde, empreinte d'influences chrétiennes, de mentalités féodales, de mythes et souvenirs antiques. Loin d'être inscrite dans une neutralité idéologique, l'image du Turc revêt, au contraire, de nombreuses connotations péjoratives.

Le contenu des pages qui suivent ne se veut aucunement une étude exhaustive des armes, de l'art guerrier turc et de l'organisation militaire du Sultanat de Roum et des premiers siècles de l'Empire ottoman. La tâche d'entreprendre pareille étude relève de la compétence des historiens militaires, qui trouveront dans les textes médiévaux grand nombre de précieuses informations en la matière. Notre examen ne tiendra compte que des éléments qui reviennent le plus souvent dans les textes français et latins de différents types et époques. L'objectif premier sera d'établir des liens entre ces données en matière militaire turque et les traits traditionnellement attribués aux Turcs à l'époque médiévale. Nous entendons ainsi mettre en pratique les méthodes de l'histoire culturelle, comme nous l'avons fait dans les chapitres précédents, afin d'expliquer la provenance des stéréotypes sur les Turcs, en prenant, cette fois, pour point de départ des éléments de la culture turque.

À l'analyse des réalités militaires turques à travers le système de valeurs de l'Occident médiéval, nous ajouterons, dans le deuxième volet du présent chapitre, l'étude de plusieurs autres manifestations de la culture turque, sans rapport avec la guerre. L'enjeu sera toujours de démontrer, en prenant en considération le système des valeurs de la société qui perçoit (dans notre cas, la société féodale), que ces facteurs culturels ont apporté une contribution majeure à l'image des Turcs chez les Occidentaux du Moyen Âge.

5.1 LE DISCOURS SUR L'ART DE LA GUERRE CHEZ LES TURCS DANS LA FRANCE MÉDIÉVALE

En parcourant les textes médiévaux narrants les rencontres des Occidentaux avec les Turcs dans un contexte de guerre, il devient évident que l'attention des auteurs se porte, avant tout, aux réalités guerrières que les Occidentaux ignoraient avant d'en prendre connaissance lors de la Première croisade. Le premier contact avec l'inconnu, l'étranger suscite, avant tout, un intérêt particulier de la part du regardant qui s'efforce d'en donner une interprétation, basée, d'habitude, sur ses propres barèmes culturels. Aussi le regardé se trouve-t-il souvent doté de nouvelles caractéristiques conformes à des interprétations proposées. Il n'est pas rare que ces observations mènent à des interprétations défavorables, – le cas des Turcs en est un exemple, – vu que tout ce qui déborde le cadre de notre monde, de notre culture paraît inquiétant, troublant, inférieur aussi par rapport à ce centre qui est “Nous.” Dans les pages qui suivent nous nous pencherons sur les renseignements que les textes médiévaux occidentaux fournissent au sujet des armes, des armements turcs, ainsi que des tactiques et des coutumes guerrières turques, pour essayer de dégager en quoi ces renseignements avaient pu influencer la perception des Turcs à travers le regard occidental.

5.1.1 *L'infériorité des armements turcs selon l'idéologie de la supériorité culturelle occidentale*

Dans les textes de notre corpus, on voit souvent les Latins refuser aux guerriers turcs l'armure et l'emploi des armes, exception faite de l'épée et des flèches. D'où la comparaison des Turcs aux barbares, car une représentation très répandue associe la barbarie à un retour aux modes anciens dans l'art de la guerre.³⁰⁵ Les procédés turcs sont assimilés à un stade inférieur de la civilisation, qui permet, en outre, de mettre en valeur les méthodes françaises liées au présent de la civilisation et au progrès, à l'avenir donc. En cela se perçoit, de notre point de vue, l'arrogance civilisationnelle française envers les Turcs, discutée en détail dans le chapitre précédent, et l'attitude orientaliste de l'Occident médiéval vis-à-vis du Turc, marquée par le concept de typologie binaire de races, de cultures et de sociétés avancées et arriérées qui se trouve à l'origine de la politique impérialiste de l'Occident en Orient.³⁰⁶ Donnons-en quelques exemples précis, pris du domaine des armes et des armements turcs.

Les auteurs médiévaux exploitent avec une constance remarquable le **motif des armes turques obsolètes**, qui se rencontre dans les textes datant du XIIe siècle jusqu'au XVe siècle. Ainsi, l'armure turque se cassant au premier coup d'épée ne vaudrait rien: "Loricarum, ut putabant, impenetrabilium praetextiones tenuitatis accusant. Nullis corporum partibus munimenta profuerant; quicquid tutum barbari judicant, infirmatur; quicquid Franci

³⁰⁵ "La formation du couple antithétique barbarie/civilisation et son évolution avant 1914," La Représentation du soldat pendant la Grande Guerre, Académie d'Amiens, septembre 2004, 5 février 2010 < http://crdp.ac-amiens.fr/historial/soldat/thema_repres_01_formation.html>.

³⁰⁶ Saïd, Orientalism 207: "The whole question of imperialism ... carried forward the binary typology of advanced and backward (or subject) races, cultures and societies. Along with all other peoples variously designated as backward, degenerate, uncivilized, and retarded, the Orientals were viewed in a framework constructed out of biological determinism and moral-political admonishment... Since the Oriental was a member of a subject race, he had to be subjected: it was that simple."

tetigere, conscindunt.”³⁰⁷ Bertrandon de la Brocquière fait une description encore plus détaillée des “habillemenz de guerre” turcs (Voyage 219) qu’il a vus de ses propres yeux, ayant assisté à une grande fête, à l’occasion de laquelle les soldats du sultan avaient mis leurs costumes d’apparat. Il mentionne notamment les “brigandines asses belles de plus menue escaille” (Voyage 219), autrement dit, une cotte de maille, allant jusqu’à la demi-cuisse et à laquelle s’attachent des draps de soie. Pour se faire mieux comprendre de ses lecteurs, l’auteur ajoute un commentaire explicatif assez curieux, précisant que ces brigandines turques ressemblent fort à celles que l’on “voit en peintures du temps de Julle Cesar” (Voyage 219). Les guerriers turcs du début du XVe siècle seraient habillés à la romaine!

Non seulement l’armure, mais aussi les armes turques seraient obsolètes. Ainsi, Michel Pintoin se contente d’une courte remarque expliquant le succès des Européens dans la bataille: “la plupart des ennemis étaient mal armés.”³⁰⁸ Quant à Torzelo, il n’exprime aucun doute que la victoire sur les Turcs sera facile, vu qu’ils sont très mal armés par rapport aux Européens:

Entre ceulx cy [20 mille chevaliers turcs], s’en peuvent trouver dix mil bien armez; le demourant est sans armes, fors seullement escus, espées, arcz et flesches. Et avec ce, il y a environ dix mil gens de pié: et ceulx ci ne sont sans armes fors seullement espées, arcs et flesches. Et les aulcuns ont escus et les aultres non. C’est cy toute la puissance du Grant Turc... (264)

Dans sa réponse à L’Advis de Torzelo, Brocquière ne partage pas tout à fait l’optimisme de l’Italien et se montre en général bien moins dédaigneux vis-à-vis des Turcs, mais cela n’empêche pas que lui aussi signale les mauvais armements de l’adversaire: en plus de l’arc et de l’épée le Turc ne connaît qu’

³⁰⁷ Nogent 171: “Ils trouvèrent leurs cottes trop fragiles. L’armure ne protégeait nullement leurs corps; tout ce que les barbares considéraient solide s’avérait faible; tout ce que touchaient les Francs se cassait.” (notre traduction)

³⁰⁸ Saint-Denis, XVI, 391: “maxima pars eorum armis esset insufficienter contacta.”

une mache grosse sur le rond, de plusieurs quarres à court manche qui est un perillon baston quant il assene sur les espauls ung home desarmé ou sur les bras et je croy que qui en pourroit ferir à son aise, il estourdiroit ung home en une salade. (Brocquière, Advis 221)

Dans le texte de Guillaume de Tyr, on voit aussi les Turcs se battre avec des “maces” et des “qanes forz et roides” (Occ. 1, 719), alors que l’auteur anonyme du Livre des fais de Bouciquaut indique que les Turcs portent en bataille de “grans macues de cuivre et toutes brançonneuses” (109).³⁰⁹

Armés de telle façon, ridicule somme toute, les Turcs, guerriers aux techniques archaïques, ne seront pas en mesure d’offrir une longue résistance aux “archiers,” aux “crennequiniens,” aux “arbalestriers” européens, guerriers au fait des nouvelles techniques militaires. Cette idée se répercute aussi dans Li Fet des Romains, bien que l’auteur se montre encore plus catégorique que Torzelo, refusant aux Turcs même l’usage de l’épée:

Ne sevent il ne ne poent rien, ne de mouton ne de mangonel ne d’autres engins de guerre n’ont il point a us... Totes genz vertueuses se combatent as espees, qui longuement volent durer em bataille. Mes lues que li Turs a tant tret que ses carqais est vuiz, il covient que il se departe de l’estor. (557)

La valeur purement rhétorique de telles affirmations est évidente, bien qu’il soit souvent difficile, reconnaissons-le, de déterminer où s’arrête la description et où commence la rhétorique.

5.1.2 Les tactiques des Turcs comme reflet de leur lâcheté et de leur perfidie

La Première croisade a mis les Européens face à l’ennemi dont les stratégies militaires leur étaient parfaitement inconnues et, par cela même, déroutantes. Les guerriers chrétiens, accoutumés à des méthodes de guerre communes aux Français, aux Italiens, aux

³⁰⁹ Dérivé du substantif “brançon” correspondant au picard *branchon* avec le sens de “spitzes Ende” (bout pointu), selon F. Godefroy (I, 721 b), voir Lalande lxvi-lxvii.

Allemands, parmi d'autres peuples européens, ne savaient pas à quoi s'attendre de la part des Turcs, d'où de nombreuses défaites. Les textes nous apprennent la grande considération dont jouissaient les Européens, qui s'y connaissaient en façons turques de combattre, d'organiser une attaque, etc. (Tyr 1:819; Bouciquaut 225), et la consternation dans laquelle l'étrangeté de la tactique turque plongeait les chrétiens, qui est ainsi décrite par Guibert de Nogent:

Quum in initiis cum eis bello configere coepissent, eorum dem novitiate armorum prope sunt desperate. Nostris enim inexperta erat tanta eorum in equitando agilitas, in evitandis nostrorum incursibus vel ictibus mira pernicitas: praesertim quum non soleant opsas emittere nisi fugaciter pugnando sagittas.³¹⁰

Habitué à des combats corps à corps, les Latins voient les Turcs se contenter de lancer – de loin – des flèches et de fuir, une fois que le carquois est vide. Interprétés selon le crible des modèles militaires de l'Occident féodal, les modes de combat préférés des Turcs réapparaissent régulièrement de texte en texte, indifféremment de l'époque. De ce fait, la spécificité de l'art militaire turc n'a pas manqué, dès les premières rencontres des chrétiens avec les guerriers turcs, de laisser une impression négative aux Latins. Le tir à l'arc, la pratique de la fuite feinte, les attaques éclairs, les embuscades, l'espionnage, autant de stratégies qui, mal interprétées par les Occidentaux, expliquent la provenance de nombreux stéréotypes concernant les Turcs, comme nous espérons le démontrer plus bas.

5.1.2.1 Le tir à l'arc

“Les Turcz sont tous archiers pour la plus grant part” (Brocquière, Voyage 271), affirme Brocquière, et non sans raison. L'image de **l'archer turc à cheval** est sans aucun

³¹⁰ Nogent 162: “Lorsque les Turcs commencèrent à se battre contre eux, les nôtres furent presque réduits au désespoir, par l'étonnement que leur causèrent les armes dont les ennemis se servaient, et dont les nôtres n'avaient aucune connaissance. Les Francs ne pouvaient non plus se faire aucune idée de leur extrême dextérité dans le maniement des chevaux et de la promptitude avec laquelle ils évitent les attaques et les coups de leurs ennemis, ayant l'habitude de ne combattre et de ne lancer leurs flèches qu'en fuyant.”

doute l'une des représentations les plus fréquentes du guerrier turc tant au XIIe siècle qu'à la veille de la prise de Constantinople en 1453.³¹¹ L'amour du Turc pour les chevaux et le tir à l'arc, tout à fait conforme à la réalité, s'est reflété dans beaucoup de textes français médiévaux portant sur les Turcs. Le guerrier turc, par excellence, est un archer habile muni d'un carquois plein de flèches.³¹² Le rôle de premier plan – du point de vue stratégique – réservé par les Turcs à l'arc et aux flèches semble avoir considérablement impressionné les Européens qui évoquent souvent l'image de la pluie de flèches que les Turcs font tomber sur les chrétiens. Ainsi, Guillaume de Tyr établit une comparaison entre les flèches dont les Turcs criblent les guerriers chrétiens et la grêle ("saietes plovoient seur aus ausint comme grille," 1:719). Albert d'Aix lui fait écho: "Balduc et suis, occurentibus in grandine sagittarum et tubarum stridore, graviter repressi sunt."³¹³ L'auteur anonyme du Livre des Fais recourt à une métaphore analogue, employant une tournure encore plus littéraire: "Oncques gresil ne goutte de pluye ne cheyrent plus espesement du ciel que la cheoient fleches, qui en pou d'eure orent occis hommes et chevaulx a grant foison" (Bouciquaut 105).

L'image du Turc et de son arc, inséparables dans la vie réelle comme dans l'imaginaire médiéval occidental, apparaît même dans la chanson de geste, genre littéraire où la rigueur scientifique n'était pas au nombre des soucis primordiaux de l'auteur épique. Citons en exemple Les Chétifs, épopée française racontant les aventures des croisés faits prisonniers de guerre par l'émir turc Corboran/Kerbogha.³¹⁴ L'œuvre montre l'arc et les flèches comme des attributs indispensables des guerriers turcs qui ne s'en séparent presque

³¹¹ C.W. Owen. Ok, Balta ve Mancınık Ortaçağda Savaş Sanatı 378-1515 (Istanbul: Kitap Yayınevi, 2002) ; Paul E. Klopsteg, Turkish Archery and the Composite Bow (Derrydale Pr., 1993) ; Ünsal Yücel, Türk Okçuluğu (Ankara: Atatürk Kültür Merkezi Yayınları, 1999).

³¹² Aix 285: "viros belli peritissimos in arcu corneo et osseo, et sagittarios agillimos."

³¹³ Aix 353: "Balduk et les siens marchèrent à sa rencontre au son des trompettes, et firent pleuvoir sur les arrivants une grêle de flèches qui réprimèrent leur premier élan."

³¹⁴ Les Chétifs, ed. Jan A. Nelson (Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1980).

jamais. En décrivant l'armement de Sorgalé de Valgris, ennemi tout à fait conventionnel, l'auteur le munit d'un arc et note son habileté au tir à l'arc: "Ains prist l'arc et le coivre dont bien se sot aidier, / Oncques en painie n'ot nul mellor archier" (vv. 810-811). A la bataille, on voit un autre Turc tendre son arc et décocher des flèches ("et l'arc de cor tendu, la saiete enpenee," v.1384); à la rencontre avec des brigands, les Turcs saisissent immédiatement leurs "ars de cornier" (v. 3595); dans l'armée envoyée par le sultan de Babylone au secours de son vassal Corboran, on compte, entre autres, "plus de x mil archer" (v. 3006); enfin, en s'armant, le sultan lui-même ne veut à aucun prix abandonner son arc et son carquois avec les flèches ("et son arc et carcais n'i valt il pas laisier, / trestot plein de saietes qu'il ot fait entorquier," vv. 4084-4085). Si l'armement du chevalier figure parmi les motifs narratifs épiques fréquents dans les chansons de geste, il est rare de voir un chevalier, qu'il soit même un Infidèle, d'un rang aussi distingué que celui de sultan, s'armer d'un arc et d'un carquois. Il serait bien sûr exagéré d'affirmer que le narrateur a de profondes connaissances ethnographiques sur les Turcs et qu'il emprunte ses personnages à la réalité. Pourtant, c'est un fait indéniable, à notre avis, qu'il représente, dans son épopée non des "Turcs" épiques conventionnels, de nationalité imprécise, mais bien les Turcs historiques: malgré le fait que le tir à l'arc se trouvait parmi les arts guerriers aimés d'un grand nombre de peuples orientaux, seuls les Turcs y portaient un attachement quasi-religieux. Nous croyons qu'il est peu probable que l'auteur des Chétifs, en multipliant les références à l'arc et aux flèches, ait en vue un peuple autre que les Turcs.³¹⁵

³¹⁵ Cette idée rejoint ce que nous avons dit dans le chapitre précédent sur les connaissances que l'auteur des Chétifs avait sur la situation géopolitique en Orient, notamment, sur la vassalité des émirs turcs, dont Kerbogha/Corboran, au sultan seldjoukide de Perse/Babylone.

5.1.2.2 La fuite feinte

L'image de l'archer turc est intimement liée à l'une des pratiques les plus célèbres des Turcs, à savoir, **la fuite feinte**, qui explique les attitudes dévalorisantes des auteurs occidentaux envers cette nation comme étant un argument en faveur de la prétendue lâcheté et hypocrisie des Turcs. Pourquoi lâcheté et hypocrisie? Parce que, dédaignant le combat ouvert, les Turcs cherchent à entraîner les adversaires à leur suite pour les cribler ensuite de flèches, car il est beaucoup plus facile de tirer à l'arc en fuyant qu'en poursuivant. Cette coutume militaire est mentionnée tant par les chroniqueurs de la Première croisade, dont Robert le Moine ("Turcorum quippe consuetudo est ut, tractis sagittis, retro confugiant et, dum fugiunt, adversum vulnus se insequentibus infligant"),³¹⁶ que par les auteurs du XVe siècle, la tactique en question n'étant toujours pas passée de mode, puisque Brocquière répète les propos de Robert le Moine, en ajoutant quelques informations supplémentaires:

Les Turcs... ont une maniere de faire comme on dict qu'ils faignent eulx enfuyr, affin que on les chasse. En qui ainsi le feroit, ce seroit la perte et destruction des chrestiens. La raison si est: ilz ont leurs chevaux legiers et tousiours en aloyne pour courre et les hommes sont legiers et sans empeschement de harnois et tirent en fuyant mieulx, plus fort et plus royde et plus droict qu'ilz ne font en chassant. (Brocquière, Advis 270)

La fuite est une tactique, une ruse de guerre efficace, d'autant plus que les Turcs, contrastant vivement avec les chevaliers chrétiens, ne risquent pas de se faire attraper en raison de la légèreté de leurs armements ("legierement armes," Grandes Chroniques 372) et de la rapidité de leurs chevaux ("equis velocioribus advecti," Moine 760). Le compilateur des Grandes Chroniques raconte ainsi que les Turcs "approuchoient" les soldats allemands de l'empereur Conrad, immobiles sous leurs lourds hauberts ("pesamment arme[e] de haubers et

³¹⁶ Moine 760: "Les Turcs ont la coutume de s'enfuir après avoir lancé des flèches et, en fuyant, d'infliger des blessures à l'ennemi qui les poursuit."

de chausses, d'escus et de heaumes")³¹⁷ pour "traire de pres puis s'en retournoient arriere" (ibid.), alors que les pauvres croisés "n'avoient pover de les ensuivre," ibid.).³¹⁸

5.1.2.3 L'attaque éclair et l'embuscade

Tout comme les armures légères et les chevaux rapides permettaient aux Turcs de faire semblant de fuir pour ensuite anéantir l'ennemi, c'est pour ces mêmes raisons qu'ils étaient en mesure de réaliser des **attaques éclairs**, semant le désarroi parmi leurs adversaires chrétiens. Les chroniques de croisade sont émaillées d'épisodes où les Turcs prennent les croisés au dépourvu. "Turci in castra repentino impetus advolantes,"³¹⁹ raconte Albert d'Aix, soulignant la rapidité de l'attaque turque par l'utilisation du verbe "voler" et de l'adjectif "repentinus" qui se traduit comme "imprévu, inattendu, soudain." Les Turcs ne laissent non plus aucune chance à l'armée allemande de l'empereur Conrad "qui garde ne s'en prenoit, ains estoient encores ses gens parmi les tentes."³²⁰ Odon de Deuil, témoin oculaire de la Seconde croisade, se souvient aussi de la rapidité étonnante des Turcs qui leur permet d'effectuer des attaques soudaines: "Astu enim non viribus retardabant eum collaterales inimici, ad fugam docti et faciles, et ad persequendum protervi."³²¹ Au milieu du XVe siècle, les Turcs ottomans maintiennent toujours cette tradition militaire ancestrale, à laquelle fait référence Brocquière dans sa description des tactiques turques:

J'ay ouy dire que aussi soudainement que les Turcz viennent, aussi soudainement s'en revont ilz... Et aussitost arriere, ilz reviennent. Et qui ne

³¹⁷ Grandes Chroniques 372.

³¹⁸ Une telle tactique ne peut être appliquée que sur la plaine, affirment certains auteurs ("lor terre est ploine, si poen foir et trere en fuiant," Fet 557), mais on a bien pu se convaincre du contraire sur l'exemple de la désastreuse Seconde croisade, quand les Turcs ont suivi leur tactique préférée au beau milieu des montagnes, exterminant ainsi la majeure partie de l'armée allemande.

³¹⁹ "Les Turcs soudain fondirent sur le camp." (notre traduction)

³²⁰ Grandes Chroniques 372.

³²¹ "Ils nous harcelaient sans cesse avec insolence et se retiraient ensuite avec autant de légèreté que d'adresse" (357).

se prent bien garde, ilz font de tresgrans dommaiges. (Voyage 229-230)

Souvent, l'attaque éclair apparaît en combinaison avec une autre tactique préférée des Turcs, **l'embuscade**. Les épisodes montrant les Turcs tendre des guet-apens aux chrétiens sont trop nombreux pour être cités ici. Faisons seulement remarquer que ce procédé soulève toujours une indignation immense chez les auteurs occidentaux, persuadés, sans doute, qu'une manœuvre aussi peu glorieuse que l'embuscade ne doit être réservée qu'aux brigands ou aux poltrons, le vrai chevalier étant censé combattre ouvertement. La faute des Turcs apparaît d'autant plus impardonnable aux yeux des Occidentaux que les Turcs préparent des embuscades non seulement à leurs adversaires en temps de guerre mais aussi aux paisibles pèlerins se rendant aux Saints Lieux.³²²

5.1.2.4 L'espionnage

Enfin, nos sources indiquent régulièrement un procédé militaire encore, d'usage chez les Turcs, qui leur permet de remporter des victoires faciles sur les chrétiens. Il s'agit de **l'espionnage**. Imperceptibles, invisibles, les espions turcs s'infiltrèrent dans les rangs des soldats chrétiens, accumulent des renseignements pour élaborer d'avance un plan d'action et battent l'adversaire à plate couture. Considérons, par exemple, le cas de Guillaume de Tyr qui relate longuement le problème majeur auquel se sont heurtés les croisés, à savoir la présence envahissante d'espions turcs dans le camp chrétien, impossible de "connoistre entre les autres gens" (1:189) en raison de leur connaissance des langues ("sevent parler grezois et... le langage d'Ermenie," 1:189) et de leurs habits syriens, grecs ou arméniens ("si prenoient l'abit de Syriens, de Griex et d'Ermine," 1:189). Seules les mesures radicales mises

³²² Tyr 1:617: "Iluec [les Francs] fermerent un chastel de fort mur et de bone tors por garantir les pelerins qui passoient par le chemin, quar li Turc d'Escalonne venoient souvent por fere embuschement desouz un pas estroit en la montengne, et meintes foiz i avoient occis les Crestiens qui aloient loing de leur recez."

en œuvre par Bohémond ont libéré les chrétiens des espions turcs.³²³ Dans les siècles suivants, l'utilisation d'espions par les Turcs a continué. Ainsi, selon Michel Pintoin, le pouvoir de Bajazet consisterait, en partie, en son vaste réseau d'espions et d'interprètes qui le tenaient informé de tout ce qui se passait dans les royaumes chrétiens.³²⁴ Cela explique, d'après Brocquière, pourquoi les Turcs étaient toujours au courant de tous les projets d'expéditions militaires que l'Occident allait entreprendre contre eux: "Quant les Crestiens font et ont fait grans armées pour venir en leur pays, le Turc le scet tousiours assez à temps pour faire son assemble... car il a gens propres à ce faire" (220-221). Par les "gens propres à ce faire" l'auteur entend, sans conteste, les espions au service du sultan ottoman.

En posant un regard d'ensemble sur les principales tactiques turques dont nous avons fait un survol ci-dessus, nous pouvons en trouver le dénominateur commun. A la base de toutes ces tactiques, il y a la ruse, la tromperie, le déguisement, qualités hautement négatives sinon diaboliques, selon la perspective occidentale médiévale. Bien que la fuite feinte, l'embuscade, l'attaque éclair, l'espionnage reflètent tous la réalité historique, ils fournissent en même temps aux auteurs occidentaux un riche matériau qui leur permet de modeler la figure du Turc, en lui attribuant des qualités négatives, telles que la lâcheté ou la fausseté,

³²³ Tyr 1:190: "Quant vint a l'anuitier, li olz s'atorna por souper. Il ot mandez les bouchers de sa terre, et fist trere Turs qu'il avoit en prison, si les leur bailla; cil leur couperent les gueles et les effondrerent et les atorerent por rostir. L'en commença a demander que ce estoit: Buiemont l'ot dit a sa mesniee et cil le distrent as autres: que li baron avoient einssint creante entr'aus par sairement que totes les espies que l'en porroit prendre en l'ost l'en les rostiroit et serviroit l'en as tables as barons, et en mengeroient li baron par leur creant. La parole s'espandit par l'ost que l'en faisoit ce en tref Buiemont; tuit corurent veoir cele merveille. Li Turs meismes qui estoient venu por espier, quant il virent ce, si furent mout espoentez; et fu tart a chascun qu'il se fust partiz des herbergez, porce que il doutoient que l'en ne feist autel d'eus... Ceste parole fu si espandue par toute paiennie que oncques puis ne porent trouver li granz soudans ne li granz amirauz, qui leur alast espier l'ost."

³²⁴ Saint-Denis, XII, 709-710: "per interpretes et exploratores suis statum regum et regnorum christianitatis sciens."

corroborées, entre autres, par leurs tactiques militaires, indignes du point de vue de la mentalité féodale.³²⁵

Pour terminer la présente section, disons quelques mots sur la présence simultanée de deux discours diamétralement opposés au sujet des Turcs dans les écrits médiévaux: le discours laudatif, où les auteurs vantent la bravoure des Turcs, allant jusqu'à leur attribuer les mêmes origines qu'aux Francs de par leur nature vaillante,³²⁶ et l'autre, dévalorisant, qui présente le Turc comme un lâche. L'inconsistance des auteurs dans leurs propos peut s'expliquer par le but poursuivi: la mise en relief des valeurs, de la vaillance des Occidentaux. Dans le premier cas, on atteint ce but en opposant les Européens à un ennemi égal en force. Dans le deuxième cas, la lâcheté supposée des Turcs permet aux écrivains de mieux faire ressortir la bravoure des Francs, par le processus des oppositions: l'extrême lâcheté contre la bravoure héroïque. Ce deuxième procédé, plus simple, a joui d'une grande popularité, car, alors qu'il y a relativement peu de textes louant la vaillance des Turcs, rares sont les sources qui ne commentent pas longuement leur lâcheté. N'en donnons que deux exemples illustratifs:

Venientibus militibus nostris, Turci... dederunt velociter fugam per compendia montis et plana loca.³²⁷

Basat... fu telement espouente de la grant vaillance des Francois que lui ne sa grant bataille de cheval n'oserent assaillir les nostres, ains s'enfuyoit tant que il pouoit. (Bouciquaut 110)

Ces deux exemples suffisent, nous paraît-il, pour démontrer le rôle important qu'a joué l'interprétation erronée des tactiques militaires turques, considérées comme preuve de la

³²⁵ Notons également "the usual humanist portrayal of the Turks as Scythian barbarians who never achieved any honest victories in war" (Meserve 194-5), attitude par laquelle se traduit l'influence majeure que les sources médiévales ont exercée sur les écrivains humanistes de la Renaissance.

³²⁶ Voir notre discussion dans le chapitre trois.

³²⁷ Tudebode 26: "A l'arrivée de nos soldats, les Turcs... prirent rapidement la fuite par monts et vaux."

lâcheté et de l'hypocrisie des Turcs, pour le façonnement de la figure du Turc dans les mentalités occidentales.

5.2 LE FRANÇAIS À LA COUR TURQUE: RUPTURES ET CONTINUITÉS CULTURELLES

Dans le deuxième volet, nous nous pencherons sur quelques-unes des manifestations de la réalité culturelle turque n'ayant pas de rapport avec la guerre. Notre but consistera toujours à démontrer qu'il existe une association étroite entre les modalités de la culture turque autre que la modalité militaire et l'image traditionnelle du Turc, telle qu'elle apparaît dans les textes français médiévaux. Cette section se présente, par conséquent, comme complément naturel à celle sur l'art militaire turc dans la perspective culturelle.

Pour atteindre l'objectif délimité, nous allons analyser la perception de la cour du sultan turc dans deux textes français de la fin du Moyen Âge, Les Chroniques de Froissart et Le Voyage de Bertrandon de la Brocquière, tout en nous réservant la liberté de recourir, en cas de besoin, à d'autres sources textuelles. Le choix d'étudier la représentation de la cour du sultan plutôt que d'un autre aspect culturel est dicté par deux considérations. Premièrement, le cadre de notre étude ne nous permet pas d'aborder un sujet aussi vaste que la perception de la culture turque à travers le regard occidental médiéval; un pareil sujet mériterait une étude à part. Deuxièmement, dans le contexte des échanges culturels entre Latins et Turcs pendant le Moyen Âge, l'observation de la vie à la cour du sultan constituait une façon unique de saisir l'essentiel de la culture turque, vu que la cour du sultan, cœur de l'Empire ottoman, représentait, en quelque sorte, le reflet et la quintessence de l'identité culturelle turque, surtout aux yeux des étrangers. Il n'entre pas dans nos intentions d'effectuer une étude méthodique de la vie à la cour turque, mais plutôt d'analyser les aspects les plus significatifs

de l'altérité culturelle entre Latins et Turcs, c'est-à-dire les aspects inusités de la cour qui ne manquaient pas de frapper l'imagination des Occidentaux. C'est par l'analyse de ces modalités culturelles – dont un nombre considérable appartient à ce que E. W. Saïd appelle un “complex array of “Oriental” ideas (Oriental despotism, Oriental splendour, cruelty, sensuality)” (Orientalism 4) – que nous comptons démontrer qu'elles servent à corroborer la représentation conventionnelle des Turcs dans l'imaginaire médiéval.

Comme nous l'avons exposé dans l'Introduction et dans les chapitres précédents de la présente étude, notre position rejette l'idée que les Turcs ont été dépeints dans l'Occident médiéval sous des traits uniformément négatifs. Nous percevons plutôt une optique ambivalente, le discours anti-turc coexistant avec les représentations positives de la nation en question, comme nous allons le voir ci-dessous. À côté des manifestations culturelles reflétant et confirmant les traits négatifs des Turcs au regard occidental, les réalités de la cour ottomane ont aussi fait l'objet de remarques positives de la part des auteurs médiévaux, surtout lorsque ceux-ci repéraient des éléments culturels équivalents à ceux du monde occidental, donc, compréhensibles et partagés par les Européens.

Avant de procéder à l'analyse des deux descriptions de la cour turque dans les textes mentionnés plus haut, nous jugeons nécessaire d'évoquer quelques considérations méthodologiques concernant la distinction entre le témoin oculaire (Brocquière) et celui de deuxième ordre (Froissart). En effet, les détails fournis par Brocquière, qui a vu la cour ottomane de ses propres yeux, diffèrent de la description faite par Froissart qui, tout en insistant sur la véracité des faits rapportés, reconnaît avoir obtenu indirectement ses informations sur la cour turque (“ad ce que il me fut dit,” Voyage 43). Il va de soi que l'exposé de Froissart est moins ancré dans les faits réels et porte davantage l'empreinte de

l'imaginaire occidental médiéval à l'égard des Turcs, voire de l'Orient en général, car cet historien a construit son tableau de la cour de Bajazet en s'inspirant de son propre fonds culturel. En opposition avec la composition plutôt littéraire de Froissart, le récit de Brocquière impressionne par la profusion de renseignements précis sur les vêtements des courtisans, la disposition et les fonctions des gens lors du cérémonial diplomatique, ainsi que diverses coutumes. Malgré la différence générique notable entre les deux textes, l'un comme l'autre présentent pour nous un intérêt égal: comme il a été énoncé précédemment, la véridicité factuelle nous importe moins que les mentalités collectives de l'Occident médiéval qu'il est possible de relever tant dans les textes plus littéraires que dans les textes ancrés davantage dans les faits réels.

Résumons en quelque mots les deux extraits, sur lesquels nous allons baser notre analyse. Le récit de la bataille de Nicopolis fait, Froissart demeure longtemps sur le sort de plusieurs seigneurs français que les Turcs emmènent en captivité en Turquie et y retiennent jusqu'à ce que la France trouve l'argent de la rançon. La rançon payée, les Français se rendent à la cour du sultan turc Bajazet, à son invitation, avant de regagner leur patrie. Le sultan montre ses richesses à ses hôtes illustres, leur fait admirer l'adresse de ses faucons lors d'une partie de chasse; les seigneurs français participent également à la scène où le sultan exerce sa justice.

Quant à Brocquière, il fait de la cour du sultan Mourad une description bien plus longue, riche en détail, pour les raisons explicitées plus haut. Le récit commence avec une entrée somptueuse du sultan dans la ville d'Andrinople (ou Adrianople, aujourd'hui Edirne), suivi d'une brillante escorte. Le narrateur profite de l'occasion que lui fournit l'ambassade du duc de Milan à la cour du padischah turc pour faire le portrait moral et physique de Mourad

et décrire le cérémonial turc, les richesses du sultan, et le festin qui suit l'audience. Le récit se clôt par le tableau pittoresque du départ d'un groupe de nobles dames turques, avec à leur tête la femme d'un pacha, chargée de livrer à la fille du seigneur de Grèce de riches cadeaux de mariage que lui envoie le sultan.

5.2.1 Les images traditionnelles du Turc et les débuts de l'orientalisme occidental

5.2.1.1 La légendaire cruauté turque en milieu courtois

L'un des traits traditionnellement attribués aux Turcs, comme d'ailleurs à d'autres peuples d'Orient, est leur cruauté inhumaine. Comme nous l'avons démontré dans les chapitres précédents, ce trait de caractère s'exprime, dans les textes occidentaux du Moyen Âge, à plusieurs niveaux, à commencer par l'attitude négative des Occidentaux aux paysages de l'Asie Mineure turque, où, à chaque pas, le danger sinon la mort guette le voyageur chrétien (montagnes diaboliques, déserts, chaleur). Aux motifs thématiques de la cruauté turque s'ajoute, en plus des aspects inhospitaliers de la Turquie, le comportement atroce des Turcs envers la population civile chrétienne. Les textes de Froissart et de Brocquière mettent en avant la férocité des Turcs même en temps de paix et, qui plus est, non seulement à l'égard des étrangers, mais aussi entre eux-mêmes. A ce propos, Brocquière raconte les méfaits commis par le seigneur Mourad, proche du sultan.³²⁸ Sa cruauté s'exprime, avant tout, dans les violences qu'il commet journellement envers ses propres sujets, à en croire Brocquière:

Il est pou de jours qu'il ne fasse aucune justice ou qu'il ne fasse morir gens ou taillier piés ou mains ou nez, ou s'il y a aucun riche home en son pays, il le fait mourir pour avoir le sien." (Voyage 115)

³²⁸ Brocquière nous fait savoir qu'il a épousé la sœur du sultan.

Ce seigneur turc se montre impitoyable même envers la mère de son fils aîné qu'il tue pour des raisons que Brocquière passe sous silence ("Et avoit fait mourir une de ses femmes. Laquelle estoit mere de son aisne filz," Voyage 115).

Revenons au mot "justice" utilisé par Brocquière dans son récit des atrocités du seigneur de Karman. La sévérité de la justice orientale, devenue proverbiale, exerce une fascination extraordinaire sur l'imaginaire occidental, contribuant largement à la formation en Occident de l'image du Turc (ou, en fait, de tout autre Oriental) cruel et impitoyable.³²⁹ Cette idée trouve une belle illustration dans le récit de Froissart où les seigneurs français sont témoins d'une scène entre le sultan et une femme venue demander "droit et justice":

Encoires advent, le conte de Nevers et les barons de France estans en la court et compaignie de l'Amourath, que une femme vint à plainte à l'Amourath pour avoir droit et justice d'un des varlets du dit roy, car souverainement et spécialement il vouloit que justice fuist tenue et gardée en toutes ses seignouries. Et fist la femme sa complainte en disant: "Sire roy, je m'adresse à toy comme à mon souverain, et me plains de l'un de tes hommes, varlet de ta chambre, sicomme je suis infourmée. Il est huy et n'a gaires venu et entré en ma maison, et le lait de ma chièvre lequel j'avoie pourveu pour moy et pour mes enffans passer la journée, il m'a beu et mengié oultre ma volenté. Bien luy dis que, se il faisoit cel oultrage, je m'en plainderoie à toy; et si trestost comme je eus ditte la parole, il me donna deux palmées, et si ne s'en vult pas déporter pour le nom de toy. Sire roy, tieng justice comme tu l'as juré à tenir à ton pueple, sique par toy je soie contentée et satisfaitte de ce meffait, et que toutes gens congnoissent que tu veuls tenir ton poeple en justice et en droiture." Le roy Basaach entendy aux paroles de la femme et respondy et dist: "Voulientiers." Adont fist-il venir le varlet turquoise et amener devant luy et devant icelle femme, et fist la ditte femme renouveler sa plainte. Le varlet qui fort doubtoit le roy, se commença grandement à excuser et à dire que de tout ce il n'estoit riens. La femme qui avoit bien cause de respondre, parla sagement et à point, affermant que ses paroles estoient véritables. Le roy s'arresta et dist: "Femme, advise-toy. Si je treuve en bourde tes paroles, tu morras de cruelle mort." La femme respondy et dist: "Sire, je le vueil; car, se ce ne fuist de vérité, je n'avoie cause nulle de moy mettre devant ta présence, et tieng justice, je ne te demande autre chose." – "Je la tendray, dist le roy; car je l'ay juré à tenir à tout homme en mes seignouries." Adont

³²⁹ Sur la justice orientale, voir Christian Lange, Justice, Punishment, and the Medieval Muslim Imagination (Cambridge: Cambridge University Press, 2008); Gerber Haim, State, Society, and Law in Islam: Ottoman Law in Comparative Perspective (Albany: State University of New York Press, 1994).

fist là et tantost le roy prendre le varlet par autres varlets ad ce ordonnés, et luy fist ouvrir le ventre. Aultrement en nulle manière il n'en pouvoit savoir la droite vérité se par le varlet le lait avoit esté beu et mangié. On trouva que oyl, car encoires n'estoit-il pas tourne a digestion ou ventre du varlet. Quant le roy vey ce et entendy par ses menistres que la querelle de la femme estoit bonne, si dist à la femme: "Tu as eu cause de toy plaindre. Or t'en vas quitte et lige; tu es vengie du meffait que on t'a fait." Et luy fist récompenser et délivrer largement tout son dommage, et le varlet fut mort, qui ce délit avoit fait. Ce jugement de l'Amourath-Bacquin veirent les seigneurs de France qui pour ces jours se tenoient et estoient en sa compagnie. (Froissart, XVI, 44-46)³³⁰

Le fait de faire ouvrir le ventre à un soupçonné pour établir qui dit la vérité – l'accusé ou la femme – ne peut que choquer et, pourtant, il est curieux de constater que nulle part dans l'extrait cité, l'auteur ne nous fait sentir son indignation et son rejet d'un tel procédé. Il se peut que Froissart, en introduisant cette longue scène dans la narration, ait poursuivi un double objectif. D'abord puisqu'il façonnait sa description de la cour ottomane d'après sa propre imagination nourrie par le fonds culturel occidental plutôt que des faits réels, il lui importait de donner des exemples frappants de la cruauté légendaire des Turcs. Cette hypothèse se confirme par la présence d'une autre anecdote qui précède immédiatement la scène de justice. Il s'agit d'une partie de chasse, à laquelle participent le sultan et son invité, le comte de Nevers. Désireux de se vanter de l'adresse de ses faucons, le sultan en fait voler un qui "ne volla pas bien à la plaisance du roy" (44) et, courroucé, le Turc "fut sur le point que de faire trenchier les testes à deux mille faulconniers ou plus" (44). Pourtant, la recherche de l'effet n'était pas le seul souci de l'auteur, comme en témoigne la scène du rendement de la justice, à laquelle nous revenons à présent. En construisant cette scène,

³³⁰ Chose intéressante, la même histoire figure dans les mémoires de l'ex-janissaire d'origine serbe Konstantin Mihailovič d'Ostrovitza, écrits dans la deuxième moitié du XVe siècle: "Une femme accusa un *azap* [fantassin ottoman] de lui avoir pris son lait et de l'avoir bu sans le payer. Le sultan Mourad le fit saisir et lui fit ouvrir le ventre. Si le lait se trouvait dans son estomac, l'homme serait mis à mort; si, par contre, il n'y était pas, le même sort attendrait la femme. Et c'est ainsi que le pauvre soldat perdit sa vie et la femme son lait" (notre traduction en français). Konstantin Mihailovič, *Memoirs of a Janissary*, ed. and trans. by B. Stolz (Ann Arbor: The University of Michigan Press, 1975) 189.

Froissart s'inspirait, sans doute, de l'héritage culturel chrétien, notamment des légendes autour du célèbre roi-justicier, Salomon, dont la justice était sévère, mais exemplaire.³³¹ On pense également à d'autres rois justes (Charlemagne, Saint Louis), proches des gens du peuple, prêts à écouter la plainte de quiconque se présentait devant eux et à faire triompher la justice.³³²

Ce lieu commun littéraire s'exprime, chez Froissart, par la facilité avec laquelle une femme quelconque accède au sultan lui-même et lui demande justice. Froissart semble transmettre l'idée que la justice peut être cruelle, pourvu qu'elle soit vraie, car seul l'Etat où règnent l'ordre et la justice peut prospérer. Le Bajazet de Froissart aura compris cette vérité, l'importance du maintien de la justice dans l'état étant mentionnée à trois reprises. D'abord, c'est le narrateur qui nous le fait savoir: "souverainement et especialement il [Bajazet] vouloit que justice fuist tenue et gardee en toutes ses seignouries" (44); ensuite, c'est la femme qui rappelle au sultan sa promesse de maintenir la justice dans son pays ("Sire roy, tieng justice comme tu l'as jure a tenir a ton pueple, sique... toutes gens cognoissent comme tu veuls tenir ton poeuple en justice et en droiture" (45); enfin, le sultan lui-même confirme sa promesse ("je la [justice] tendray, dist le roy; car je l'ay jure à tenir à tout homme en mes seignouries" (95). Froissart présente dans l'extrait discuté un roi exemplaire, ce qui rejoint

³³¹ François Borella, "La Justice de Salomon: réflexions sur le juste," Mélanges en l'honneur du professeur Gustave Peiser, ed. Jean-Michel Galabert et Marcel-René Tercinet (Grenoble: Presses universitaires de Grenoble, 1995); Israel Finkelstein Neil A. Silberman, David and Solomon: In Search of the Bible's Sacred Kings and the Roots of the Western Tradition (Free press, 2006); Jean-Patrice Boudet, "Le Modèle du roi sage aux XIIIe et XIVe siècles: Salomon, Alphonse X et Charles V," Revue historique 310.3.647 (2008): 545-566; Kim I. Parken, Wisdom and Law in the Reign of Solomon (Lewiston, N.Y.: Mellen Biblical Press, 1992).

³³² Le mythe du roi-justicier se rencontre aussi dans d'autres cultures, notamment en Orient. Mentionnons, à titre d'exemple, les personnages d'Iskander et de la reine Nuschabé chez Nizami, celui de Key-Kosrov chez Firdawsi ou encore des légendes sur Tamara, la reine de Géorgie, ou sur le célèbre Haroun al-Rachid.

notre discussion sur l'utilisation par les auteurs médiévaux de la figure de l'ennemi turc pour traduire un message moral.³³³

Ainsi, les épisodes illustrant la cruauté turque, présents dans les deux textes examinés, démontrent, cette fois au niveau culturel, que la cruauté était considérée, dans l'Occident médiéval, comme un trait typique qui devait apparaître à chaque mention des Turcs. Il n'en est pas moins vrai que, parfois, les scènes montrant la cruauté turque donnaient aux auteurs comme Froissart l'occasion de véhiculer d'autres idées.

5.2.1.2 L'ivrognerie, indice de la nature hypocrite des Turcs

À la description de scènes de violence représentatives du caractère dur et cruel des Turcs s'ajoutent des commentaires sur l'ivrognerie turque, faiblesse par laquelle péchent les sultans comme les simples Turcs. Ce trait semble avoir tellement impressionné Brocquière qu'il y revient souvent dans sa description de la cour ottomane et de la personnalité du sultan Mourad. L'auteur s'attarde à décrire l'amour que Mourad porte à la bouteille, n'éprouvant aucune difficulté à absorber des quantités inimaginables de vin: "La chose en quoy il [le sultan] prent le pluys grant plaisir, c'est en boire et aime gens qui boivent bien et m'a l'en dit qu'il boit tresbien X ou XII grondilz de vin qui peuvent bien ester VI ou VII quartes" (Voyage 184).

L'alcool rend le "Grand seigneur de Turquie" (Voyage 115) débonnaire et généreux jusqu'à la prodigalité, à la grande satisfaction de ses serviteurs: "Quant il a bien beu, il n'est rien qu'il ne donne et sont ses gens tresayses quant il boit, car adoncques fait il les grans

³³³Il est intéressant de noter à ce sujet que Brocquière, sans pour autant faire l'association entre la justice et la cruauté turques, croit aussi nécessaire de mettre en avant la fonction importante de justicier que détient le sultan Mourad afin d'assurer la prospérité et la sûreté de son empire: "Il fait de grandes justices et tient son pays en grant seureté et ne fait nulle extorsion à ses genz qui sont Tursz" (Voyage 184-185).

dons” (Voyage 184). Qui plus est, non seulement le sultan, mais aussi les grands dignitaires de l’Empire ottoman s’adonnent à la boisson, souvent au détriment des affaires d’Etat: l’ambassadeur du duc de Milan, désirant parler aux pachas pour se faire accorder une audience avec le sultan Mourad, comme le demandait le protocole, a vu sa requête rejetée du fait que les hauts fonctionnaires “estoient tresbien yvres” (Voyage 180). Une fois que l’ambassadeur a enfin obtenu l’audience, l’attention de Brocquière, qui faisait partie de la suite lors de la cérémonie, a été immédiatement attirée par “ung hault buffet” (Voyage 192), d’où “aucuns... beuvoient.” Et bien que le narrateur avoue ne pas être sûr si “c’estoit vin ou eaue” (Voyage 192), on suppose, après tous les détails sur l’ivrognerie omniprésente à la cour, qu’il s’agissait, en effet, de vin.

Si l’exemple du sultan a poussé les courtisans à tomber, à leur tour, dans l’alcool, cela ne veut pas dire – selon Brocquière – que le reste de la nation mène, loin de la capitale débauchée, une vie sobre et conforme aux lois de Mahomet qui défendent aux musulmans la consommation de vin. Il n’en est rien, et Brocquière relate, avec étonnement, l’ingéniosité que les Turcs, avec qui il traversait la Turquie, déployaient pour se procurer la boisson convoitée:

Aulcuns des Turcz de qui j’estoye jà acointé sceurent que j’estoye logié à l’ostel d’un Franc et me poursievirent fort pour leur faire avoir du vin pour en boire à part, car ilz n’en ozoient boire devant les gens, pour ce qu’il leur est deffendu en leur loy et sy venoient de la Mecque. Adont j’en parlay audit Laurens lequel me respond qu’il ne l’ozeroit faire, car s’il estoit seu que ung Franc donnast à boire vin à ung Sarazin, qu’il en seroit reprins et en dangier. Et lors je leur feis ceste responce, lesquelz nes’en attendirent point à moi, mais en avoient jà trouvé à vendre en la ville en l’ostel d’un Grec... Ilz se prindrent eulx V Turcz et moy le Vie qu’ilz menerent en la maison dudit Grec, lequel nous mena en une petite galerye; et là nous asseismes tous à terre en ung ront. Adont celluy Grec nous apporta une telle de terre qui tennoit bien VIII los de vin et le mist au milieu de nous six et ala querir pour chascun ung grant pot de vin et la mist dedans ladite telle. Et puis nous apporta deux escuelles de terre et les mist dedans le vin... Et commenchames tres bien à

boire l'un après l'autre, tour à tour, sans cesser et sans mengier, quant j'eus tant beu que je n'en povoye plus, je me doubtay que le boire ne me feist mal; je me commenchay à rendre et leur priay à jointes mains que je ne beusse plus. Ilz commencerent ester mal contentz de moy pour ce que je ne buvoye comme eulx et leur sambloit que je leur faisoye grant tort. Adont l'un d'eulx... dist qu'il beveroit pour moy affin que les aultres fussent contens de moy. Il beut à son tour et au mien jusques ad ce que la nuyt vint... Je dis ces choses affin que s'aucun demain ou après se trouvoit en leur compaignye qu'il ne se pregne point à boire avec eulx, s'il ne vault boire jusques ad ce qu'il se couche. (Brocquière, Voyage 79-81)

Il s'ensuit que peu importe la couche sociale, – la noblesse ou le menu peuple, – les Turcs sont dépeints comme des ivrognes, ce qui ne manque pas de déconcerter et de surprendre le voyageur bourguignon qui revient souvent au même sujet dans son récit. D'ailleurs, il n'y a pas que Brocquière qui fait état du penchant turc pour l'alcool. Citons, à titre d'exemple, Gauthier le Chancelier qui, dans sa Bella Antiochena, décrit dans des termes pittoresques l'ivrognerie de l'émir turc, Il-Gazi, l'alcool étant souvent à l'origine de ses actes de violence les plus terribles.³³⁴ Simon de Saint-Quentin nous apprend aussi que, lors de la décisive bataille entre les Turcs et les envahisseurs dans la plaine de Köse-dağ en 1244, le sultan seldjoukide était incapable de commander son armée, pour la simple raison qu'il restait dans sa tente, ivre mort:

Et siquidem exercitus iste victus fuisset, Baioth cum altera secum multitudine illos insecutus fuisset. Nec mirum si succubuerunt Turci quia soldanus ebrius

³³⁴ L'influence de l'alcool sur le comportement d'Il-Gazi telle qu'imaginée par Gauthier le Chancelier est ainsi résumée par A. Mallett, "The 'Other' in the Crusading Period: Walter the Chancellor's Presentation of Naim al-Din Il-Ghazi," Al-Masaq: Islam and the Medieval Mediterranean 22.2 (2010):123: "Walter describes Il-Ghazi as a drunkard. This is highlighted several times, including an occasion when he has apparently been ill for 15 days due to his excessive alcohol consumption, and while the prisoners from the Field of Blood were about to be executed... It [le thème de l'alcoolisme] appears to be the cause of many of the acts about which Walter has been so scathing, as many of his most brutal acts take place after he has been drinking. This is especially so during the drinking bout after his defeat at Tell Danith. At the beginning of the scene, he offers advice to Tughtegin, atabed and effective ruler of Damascus, that it would be more sensible and profitable for the prisoners to be kept alive. However, as his drinking went on, he sent for the prisoners and his executioners. Thus as his drinking increased, so his capacity for logic was reduced, replaced by sadistic rage: "the more the infidel's drunkenness raged, the more the perversity of their tortures increased" (qui amplius perfidorum feruebat ebrietas, tanto magis tormentorum crescebat peruersitas). This link between drinking and evil action occurs throughout the narrative, and wherever Il-Ghazi's drinking is referred to, it is also mentioned that he became cruel because of it."

fuerat in nocte precedente et adhuc vino estuabat quando primi bellatores fuerunt devicti.³³⁵

Une pareille insouciance s'est soldée par la défaite cuisante des troupes turques et, à la longue, par la désintégration du Sultanat de Roum.

Comment cet amour du vin pouvait-il être interprété par les Occidentaux et de quels traits traditionnellement attribués aux Turcs était-il la preuve? On se souvient que le monde occidental médiéval accusait souvent les Turcs de perfidie, de ruse, de fausseté. Ces traits étaient corroborés, entre autres, par les pratiques de la fuite feinte, de l'embuscade, de l'attaque soudaine, comme nous l'avons examiné dans le premier volet du chapitre cinq. N'oublions pas non plus la dimension religieuse, l'islam, dont les Turcs étaient les adeptes, étant perçu, à l'époque médiévale et même à la Renaissance, comme une religion fondée, entre autres, sur la tromperie.³³⁶ Il ne serait pas sans raison, à notre sens, d'affirmer qu'aux yeux des Occidentaux médiévaux, la nature hypocrite des Turcs se traduisait aussi à travers le manque de respect pour leur propre religion qui défend à ses fidèles la consommation d'alcool. Cette attitude légère et insouciance par rapport à la religion trouve une confirmation de plus dans le traitement que le sultan Mourad fait subir à un Maure venu "preschier et dire que tous ceulx qui boivent vin trespassoient les commandemens de leur prophete et qu'ilz n'estoient pas bons Sarrazins" (Voyage 184). Courroucé, le sultan le "fist mettre en prison et deffendre qu'il ne venist plus en son pays" (Voyage 184).

On pourrait objecter que le seul témoignage de Brocquière ne suffit pas pour parler de la perception médiévale des Turcs comme hypocrites en matière religieuse, et, par extension,

³³⁵ Saint-Quentin 78: "Et l'armée [turque] défaite, Baiou les [les Turcs] poursuivit avec ses autres guerriers innombrables. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les Turcs aient perdu la bataille, puisque le sultan était ivre la nuit précédente et buvait toujours au moment où les premiers combattants furent vaincus..." (notre traduction).

³³⁶ Meserve 195: "Islam is a religion based on trickery and carnal licentiousness – familiar topics of medieval anti-Islamic polemic."

en toute autre matière. D'autres textes de l'époque contiennent, pourtant, les mêmes renseignements au sujet des Turcs. "Quant à leur loy de Mahomet," écrit Philippe de Mézières, "ils [les Turcs] le tiennent quant il leur plaist, et bien autrefois ils s'en passent briefment" (478). Gare à celui, semble prévenir l'auteur, qui croit les paroles des Turcs, car cette nation est, dit-on, capable de toute hypocrisie pourvu qu'elle soit à leur profit: "Qui pis est, souvent il ne tiennent pas verité aux crestiens, se ce n'est à leur tres-grant prouffit, par le tesmoing des roys d'Armenye, par les empereurs de Trepezonde et de Constantinople" (Mézières 478). Cette double nature des Turcs s'avère donc, comme en témoigne Mézières, un facteur important même dans les interactions politiques entre les Turcs et les peuples étrangers. Ainsi, la recherche du profit aurait même décidé les Turcs à embrasser la foi musulmane (Hayton 140). Ce pragmatisme turc, associé à leur caractère faux, expliquerait une attitude équivoque, pour ne pas dire irrespectueuse, pour la religion, qui s'exprime aussi, selon les textes médiévaux, par la croyance des Turcs en l'astrologie et la divination par les songes,³³⁷ grands péchés pour l'orthodoxie catholique médiévale dont les textes de l'époque accusent les Turcs, l'objectif étant de présenter au public occidental un portrait défavorable des Turcs. Tel est le cas de la mère de Kerbogha que l'Anonyme de La Gesta Francorum nous montre "speculando atque ingeiose rimando respexi in celorum astra et sagaciter scrutata sum planetas et duodecim signa sive sortes innumeras,"³³⁸ trouvant que les croisés triompheront partout des Sarrasins. Si la prédiction de la mère de Kerbogha s'avère vraie, le lien étroit associant les Turcs et la divination à la tromperie et au mensonge se révèle

³³⁷ Sur les songes et l'astrologie dans le Moyen Âge occidental voir Nicholas Campion, A History of Western Astrology, 2 vol. (London; New York: Continuum, 2009); Richard Trachsler and Julien Abed, Moult obscures paroles. Etudes sur la prophétie médiévale (Paris: PUPS, 2007); T. O. Wedel, Astrology in the Middle Ages (Dover: Dover Publications, 2005); W. R. Newman and Anthony Grafton, Secrets of Nature: Astrology and Alchemy in Early Modern Europe (Cambridge: MIT Press, 2006).

³³⁸ Anonyme 124: "par des observations et des recherches ingénieuses li[re] dans les astres et interrog[er] les planètes et les douze signes et les innombrables presages."

beaucoup plus évident dans La Chronique du Religieux de Saint-Denis. Le chroniqueur fustige les devins, appelés “imposteurs” (conjectores), qui interprètent un rêve de Bajazet de façon à complaire à celui-ci, la vérité étant leur dernier souci. Cette scène est suivie d’une invective personnelle de l’auteur contre la divination:

...ignorantes quod qui sompniorum sequitur vanitatem, et credulitatem suam significacionibus alligat eorumdem, a tramite rationis exorbitat. Nam quociens materiam viciis afferent aut dominandi ingerunt appetitum, ad subversionem anime procul dubio aut caro aut spiritus malignus immittit, et in conjectoria arte frustra confidit, quam Dei spiritus non illustrat.³³⁹

L’utilisation des tournures comme “illusions des songes” (sompniorum vanitatem), “aliment à nos vices” (materiam viciis), “l’esprit malin” (spiritus malignus) fait penser à l’affinité entre la divination, la tromperie, la ruse et le Diable, maître passé en ces vices, ce que l’homme médiéval ne connaissait que trop bien. Ce n’est pas par hasard que la mère de Kerbogha, Calabre, devineresse, est présentée comme un être diabolique. Cela est indiqué, par exemple, par sa laideur physique excessive,³⁴⁰ comme l’observe A. Leclercq: “Ce portrait topique d’un personnage hideux vient entériner l’idée d’un psychisme diabolique” (Destinée 205).

Notre discussion sur l’ivrognerie turque, observée par Brocquière à la cour ottomane, nous a amenée à l’établissement de la chaîne associative suivante: l’ivrognerie → la tromperie/la non-conformité aux lois religieuses → le Diable. Tous les éléments de cette chaîne s’appliquent, à divers niveaux, aux Turcs que l’Occident médiéval accuse de tous ces

³³⁹ Saint-Denis, V, 320: “Ils [les devins] ignoraient que celui qui s’attache aux illusions des songes et qui donne toute sa confiance à leurs promesses trompeuses, se jette hors du sentier de la raison. Toutes les fois que les songes fournissent un aliment à nos vices, ou qu’ils nous inspirent la passion des conquêtes, c’est évidemment la chair ou l’esprit malin qui nous les envoie pour perdre notre âme, et c’est à tort que nous mettons notre confiance dans l’art de la divination, qui n’est point éclairé par l’esprit de Dieu.”

³⁴⁰ Au sujet de l’association entre la laideur physique et le diabolique voir Francis Carmody, “Le Diable des bestiaires,” Cahiers de l’Association internationale des études françaises 3 (1953): 79-85; Le beau et le laid au Moyen Âge. Communications présentées au vingt-quatrième colloque du CUERMA tenu à Aix-en-Provence en février 1999 (Aix-en-Provence: Centre Universitaire d’Etudes et de Recherches Médiévales d’Aix, 1999).

vices, la ruse et la perfidie turques – perceptible tant du point de vue militaire que religieux et culturel – menant à une association inévitable de cette nation avec le Mal, personnifié par Satan. Cette idée s’inscrit, d’ailleurs, parfaitement dans l’image traditionnelle du Turc, à qui le Moyen Âge occidental attribuait souvent la parenté avec le Diable.³⁴¹

Terminons cette section sur la tromperie turque dans la perspective culturelle par une brève remarque concernant les Chroniques de Froissart, que nous n’avons pas eu l’occasion de mentionner ci-dessus. La raison en est simple: en conformité avec notre position sur l’ambivalence de l’image des Turcs au Moyen Âge, tantôt positive tantôt négative, le texte de Froissart reflète son attitude plutôt favorable à l’égard des Turcs, si bien que même la cruauté du sultan en ce qui concerne la justice est perçue moins comme un signe de barbarie que comme une sévérité louable, voire nécessaire à un souverain. Le Bajazet de Froissart est dépeint comme un roi sévère, mais juste, proche du peuple, bref, un roi idéalisé. Il n’y a, en conséquence, aucune raison de perturber cette belle image par l’insertion de traits négatifs représentatifs du discours anti-turc, ce qui explique aussi l’absence de traits tels que l’ivrognerie ou l’hypocrisie dans le texte de Froissart.

5.2.1.3 L’exotisme des mœurs: le harem et la licence turque

C’est, d’ailleurs, pour cette même raison que Froissart passe sous silence le fameux harem turc, symbole de la licence sexuelle des Turcs (mais aussi d’autres peuples de l’Orient musulman), qui est un des vices les plus abominables des Orientaux aux yeux des auteurs médiévaux occidentaux.³⁴² Ces derniers ont toujours porté une attention spéciale au fait que

³⁴¹ Voir notre discussion sur les origines diaboliques des Turcs, pp. 101-103.

³⁴² Voir notamment Leslie P. Peirce, The Imperial Harem: Women and Sovereignty in the Ottoman Empire (New York; Oxford: Oxford University Press, 1993), mais aussi Altan Gökalp, Harems, mythe et réalité

les musulmans avaient le droit d'avoir plusieurs femmes, coutume étrange et révoltante pour la mentalité occidentale, mais aussi séduisante et qui est probablement à l'origine de l'association entre l'Orient et le sensualité dans l'imaginaire occidental.³⁴³ Observateur de la vie à la cour ottomane, Brocquière ne manque pas de revenir plusieurs fois sur le thème de la polygamie turque, prenant comme exemple le cas du sultan Mourad. La description des lieux d'intérêt de Brousse fournit à Brocquière la première occasion d'aborder le thème du harem et de la polygamie. En tant que ville royale,³⁴⁴ Brousse renferme "ung tresbeau chasteau et grant sur une basse montagne" (Voyage 135) où logent "cinquante des femmes du Grant Turc" (Voyage 136). Si, d'habitude, Brocquière tâche de ne raconter que ce qu'il a vu de ses yeux, il doit, dans le cas du harem, citer les paroles des autres, comme il devient clair d'après les incises suivantes: "comme l'en me dist," "ainsy que l'en m'a dist, car je ne l'ay pas peu veoir que par dehors" (Voyage 136). La reconstruction de la vie au harem devient, en quelque sorte, le fruit de l'imagination de l'auteur lui-même qui se voit obligé de compléter ses connaissances lacunières en la matière par des développements basés sur ses propres représentations des Turcs et de l'Orient en général. Le harem turc, tel que fantasmé par les Occidentaux, n'avait que peu en commun avec le harem réel et faisait l'objet de deux types de descriptions chez les auteurs européens. La première, généralement positive, donnait la prédilection à une peinture exotique du harem, avec des odalisques d'une beauté incomparable satisfaisant les désirs du sultan dans un décor de rêve, au milieu du faste

(Rennes: Ouest-France, 2008) et İlhan Akşit, The Mystery of the Ottoman Harem, trans. Reşat Dengiç Çağaloğlu (Istanbul: Akşit Kültür ve Turizm Yayıncılık, 2000).

³⁴³ Saïd, Orientalism 188: "Association between the Orient and sex [is] a remarkably persistent motif in Western attitudes to the Orient. And indeed, the motif itself is singularly unvaried... Why the Orient seems still to suggest not only fecundity but sexual promise (and threat), untiring sensuality, unlimited desire, deep generative energies, is something on which one could speculate."

³⁴⁴ C'est là, entre autres, que "les Turcs ensevelent leurs padischahs" (Voyage 133).

oriental. La deuxième, négative, exprimait l'indignation face à la pratique des unions multiples et simultanées. Illustrons les deux attitudes par des extraits représentatifs.

La description positive nous est fournie par Brocquière qui brosse un tableau idyllique du sultan se divertissant dans "sa maison de grande plaisance": "Il y a ung jardin et ung tresbel petit estang où le seigneur se ebast, quant il luy plaist, avec aulcune de ses femmes, dedans une barquette..." (Voyage 136). Ce récit d'une idylle que vivent le sultan turc et ses femmes offre un contraste marqué avec la description de la luxure abominable des Turcs souillant maintes femmes à la fois. L'extrait choisi constitue une partie du discours anti-turc que Lentulus adresse à Pompée, essayant de le dissuader d'aller chez les Turcs leur demander secours contre César:

Que ne gardes tu a la grant mesestance que puet avenir à ta fame? Turc sont luxuriex; il ont .x. fames ou .xx.; il ne se gardent de la mère ne de la fille, ne plus que bestes. Li rois en a tant, que Cornille sera à paines la millesme. Tu n'esgardes pas con granz dolors ce sera, se dame de si grant lignage comme la fille Metelle et des Cornillois, si gentix et si franche, est livree à tel honte que ele soit conpaigne ou à .c. ou a mil home, qui ne sera pas lasses de soillier l'une et pui l'autre tote la nuit, après ce que il sera toz eniotez de vin et de claré. (Fet 557-558)

Jardin, étang, barquette, d'une part; impureté, honte, viol, de l'autre. Le premier extrait cité présente un certain intérêt en tant que ce témoignage de Brocquière est une des premières représentations exotiques et merveilleuses du harem turc, thème qui connaîtra, dans l'art et la littérature française, un développement étonnant, surtout aux XVIIIe et XIXe siècles. Le deuxième extrait nous paraît d'autant plus intéressant qu'il évoque, à côté de la luxure turque, d'autres stéréotypes liés aux Turcs que nous avons discutés ailleurs, notamment l'ivrognerie et la bestialité. Notable aussi, la phrase "il ne se gardent de la mere ne de la fille," qui semble avoir été empruntée aux chroniques de la Première croisade: en effet, l'image du Turc violant les femmes sans distinction d'âge, déshonorant tour à tour

mère et fille, se rencontre maintes fois dans les chroniques, comme nous l'avons fait observer ailleurs.³⁴⁵ Notons encore que la perception du Turc comme quelqu'un de luxurieux date de l'époque des croisades, les chroniques abondant en passages qui illustrent la lascivité turque avec des exemples saisissants. Pensons au déplorable sort des nobles dames européennes qui, abandonnées par les croisés, se perdent au milieu des montagnes anatoliennes et sont emmenées par les Turcs au Khorassan (Aix 571); à l'histoire d'une religieuse du couvent de Sainte-Marie de Trèves qu'un Turc enlève et dont il fait sa maîtresse (Aix 327-328); au témoignage de Guibert de Nogent qui raconte que les Turcs mènent avec eux, même au cours des campagnes militaires, des jeunes femmes, destinées à la reproduction (Nogent 198).

Le lien entre la nature bestiale des Turcs, évoquée plus haut, et leur prolifération incessante est, comme le fait remarquer A. Leclercq, "un thème récurrent du propos xénophobe" (Portraits croisés 219) et participe, de ce fait, à la construction de la figure de l'ennemi. Pour illustrer l'utilisation polémique de la loi musulmane sur le mariage chez les auteurs médiévaux, A. Leclercq mentionne la perception occidentale de la polygamie comme une ruse hérétique, tout à fait diabolique, dirigée contre les chrétiens: "Il s'agirait d'attirer des zélateurs d'autres religions (et notamment des chrétiens) grâce à une grande permission sexuelle" (ibid. 220). D'autre part, les auteurs médiévaux se servent de cette pratique musulmane pour tourner l'ennemi en ridicule. À cette fin, ils montrent

des armées ennemies en train de s'adonner au sexe au lieu de se défendre. Entrant en concurrence avec la bravoure dans l'esprit des clercs, une sexualité illimitée ne peut être le fait que de piètres soldats. L'idée de luxure sert à dévaloriser les Sarrasins sur tous les plans. (ibid. 221)

La valeur militaire des Turcs consisterait non en la prouesse et l'accomplissement de hauts faits d'armes mais en "l'utilisation de l'arme démographique" (ibid. 222). La représentation

³⁴⁵ Voir p. 167.

du Turc en chevalier indolent est à mettre en parallèle avec le thème littéraire de l'inaction du chevalier demeurant auprès de sa dame au lieu de se battre.

Au péché de polygamie, si répandu chez les Turcs, s'en ajoute un de plus, celui de sodomie. Revenons au texte de Brocquière. Ayant parlé de l'amour excessif que le sultan Mourat porte au vin, Brocquière passe à sa deuxième grande passion, – après la boisson, – les femmes et surtout les garçons:

En après, le plus grand plaisir qu'il peult avoir c'est en femmes et en garçons jeunes sodomites; et a bien IIIc femmes ou plus, et si a bien XXV ou XXX garçons lesquelz sont tousiours avecques luy plus souvent que ses femmes, et à ceulx cy, quant ilz sont granz, donne il les grans dons et les seignouries et a donné à ung, l'une de ses seurs à femme et XXVm ducatz de revenue par an. (Voyage 184)

Cette pratique de sodomie chez les Turcs, que mentionnent déjà les chroniques des croisades,³⁴⁶ complète l'image du Turc lascif, pervers et mou,³⁴⁷ vivant en plus dans le luxe et l'opulence prodigieux, le tout étant caractéristique de l'Orient et des peuples orientaux (Byzantins, Egyptiens) dans la perception occidentale du Moyen Âge.³⁴⁸

5.2.1.4 La vision médiévale occidentale de l'opulence turque

Les deux descriptions de la cour ottomane – celle de Froissart et celle de Brocquière – nous régaleront de détails révélateurs de la magnificence turque qui soulève l'admiration générale des Occidentaux en visite chez eux. Ce qui frappe d'abord les yeux des étrangers à la cour turque, c'est le gigantisme et la démesure en tout. Ainsi, le sultan Bajazet – raconte Froissart – ne fait voir à ses anciens prisonniers, le comte de Nevers et d'autres nobles

³⁴⁶ Nogent 131-132.

³⁴⁷ Cf. Saint-Quentin 76: "miseri Turci, quia viles et effeminati sunt" ("les misérables Turcs, puisqu'ils sont vils et efféminés").

³⁴⁸ Sur la mollesse attribuée aux peuples orientaux à l'époque médiévale voir Bernard Ribémont, "Une vision de l'Orient au XIVe siècle: 'La Prise d'Alexandrie' de Guillaume de Machaut," Cahiers de recherches médiévales et humanistes 9 (2002): 7; Carrier 77-97.

français, qu'une "partie de ses puissances et estas, lesquels, ad ce que il me fust dit, estoient moult grans oultre mesure, en tant que de tenir grant poeuple tous les jours autour de luy" (XVI, 43). Une telle visite suffit aux Français pour se rendre compte de l'immensité des richesses du sultan qui les plonge dans l'émerveillement:

Le conte de Nevers et tous les autres seigneurs de France qui en la court et poursuite de l'Amourath-Bacquin estoient, s'esmerveilloient du grant estat qu'il tenoit, et faisoit ce moult a esmerveillier, et se logoient, il et ses gens, aux champs; car nulles villes ne les peussent porter. (XVI, 43)

Froissart emploie deux fois le verbe "esmerveillier," comme s'il voulait souligner le caractère extraordinaire du train de vie à la cour de Bajazet, inhabituel pour les Européens. L'utilisation répétitive de l'adjectif "grant" ("moult grans oultre mesure," "grant poeuple," "grant estat") sert les mêmes objectifs. L'idée du gigantisme de la cour se traduit aussi par la mention du nombre immense de personnes qui la composent. En effet, la cour de Bajazet loge aux champs, aucune ville n'étant propre à la contenir.³⁴⁹

Le faste de la cour orientale se perçoit, en plus de sa grandeur, dans la consommation immense de diverses épices. Une attention particulière est aussi donnée au sucre: "usent tres-grant foison d'espices et par especial de çucre, car ils en ont abundance" (XVI, 44). La présence d'épices à la cour turque ne pouvait qu'attirer l'attention du public occidental médiéval, si l'on songe au fait que le Moyen Âge connaissait une véritable folie pour les épices, emblèmes d'exotisme, de richesse et de rêve, qui marquent la classe sociale, comptent parmi les produits commerciaux les plus couteux durant le Moyen Âge,³⁵⁰ et se

³⁴⁹ Cette représentation médiévale des Turcs est à lier avec le topos épique du grouillement, lorsque les Sarrasins sont perçus comme une masse anonyme et désordonnée qui remporte des victoires grâce uniquement au surnombre.

³⁵⁰ Les poivres s'équilibraient avec l'or. Aline Durel, *L'Imaginaire des épices: Italie médiévale, Orient lointain* (Paris: L'Harmattan, 2006); Carlo M. Cipolla, *Le Poivre, moteur de l'histoire: du rôle des épices, et du poivre en particulier, dans le développement économique du Moyen âge*, trad. Françoise Liffra (Paris: L'Esprit frappeur, 1997); Fred Czarra, *Spices: a Global History* (London: Reaktion, 2009); G.-J. Aillaud, ed., "Herbes, drogues et épices en Méditerranée: histoire, anthropologie, économie, du Moyen âge à nos jours," *Actes de la*

trouvent même parmi les plantes qui poussent dans les jardins de Tripoli, décrits dans La Prise d'Alexandrie de Guillaume de Machaut ("La croist le sucre et la kanelle, / Et mainte espice bonne et belle," vv. 6940-41), ou encore dans le verger du Ligurge du Roman de Thèbes, *loci amœni* présentant des affinités évidentes avec le paradis terrestre.³⁵¹

Pour sa part, le récit de Brocquière fait également illustration des richesses fabuleuses de l'Orient que le voyageur a la liberté d'observer à la cour de Mourad. Sa description retient deux manifestations précises de l'opulence turque, contribuant au développement de l'idée de la richesse fabuleuse, tout à fait orientale, des Turcs: 1) les trésors et les revenus de Mourad, et 2) les vêtements somptueux des courtisans turcs. En brossant le portrait du sultan Mourad, Brocquière revient plus d'une fois à l'estimation de ces trésors et de ses revenus astronomiques, destinée probablement à impressionner le public européen et à éveiller son esprit mercantile pour le décider à partir en guerre contre les Turcs. C'est l'objectif premier de son récit de voyage, rédigé, comme nous le savons, sur la commande du duc de Bourgogne, grand partisan de la croisade contre les Turcs. Les richesses du sultan s'avèrent littéralement inestimables, puisque Brocquière refuse de préciser les chiffres rapportés:

Aucuns me dirent qu'il puelit bien avoir en son tresor ung million de ducatz, et autres me dirent la moittié. Et de son tresor si est en ses esclaves et en joyaulx de ses femmes bien ung million d'or vaillant. (185-6)

La pensée de ce trésor accompagne, évidemment, le voyageur bourguignon durant sa traversée de l'Empire ottoman, comme il devient apparent de par la remarque concernant la

table ronde de l'Institut de recherches méditerranéennes et de la Chambre de commerce et d'industrie de Marseille (Paris: Editions du CNRS, 1988); Paul Freedman, Out of the East: Spices and the Medieval Imagination (Haven: Yale University Press, 2008).

³⁵¹ Consulter à ce sujet Ernesta Caldarini, "Un lieu du roman médiéval: un verger," Cahiers de l'Association Internationale des études françaises 34 (1984): 7-23: "L'Auteur inconnu du Roman de Thèbes n'a pas inventé de toutes pièces son beau verger. La description qu'il en donne nous rappelle immédiatement la représentation du paradis terrestre, à laquelle nous ont habitués les écrivains et les peintres du Moyen Âge. Le mur solide qui l'entoure..., la vallée ténébreuse et effrayante que les Grecs traversent pour y parvenir, la présence d'arbres et d'épices de toutes sortes sont en effet des traits épiques qui appartiennent tous à l'iconographie du mythique jardin de la Genèse" (10-11).

ville de Dimotiq, où le Grand Turc ferait bien de garder son trésor (Voyage 180).³⁵² L'intérêt que Brocquière témoigne pour les richesses du sultan se voit aussi à l'indication du revenu annuel du sultan Mourad, information qu'il tient, encore une fois, de seconde main: "me l'en a dit qu'il [sultan] a bien deux millions ert demi de ducatz tous les ans que de ses rentes que de ses tributz qui montent a XXVm ducatz" (Voyage 182).

Tout aussi représentatifs de l'opulence turque que les trésors du sultan sont ses vêtements et ceux de ses courtisans. Cette fois, Brocquière se montre beaucoup plus fiable dans ses affirmations, ne basant ses propos que sur ses observations personnelles. Dans sa description de la cour ottomane, Brocquière fournit quatre descriptions des habits turcs (176, 189, 195, 198), ce qui montre l'importance qu'il y attribuait comme étant le signe de la richesse de leurs possesseurs. En effet, la somptuosité des vêtements se traduit dans les matériaux utilisés (satin, velours, camecas, bocassin, fourrures de martres sébelines), ainsi que dans la variété des couleurs éclatantes où prédominent l'or, le vert, le jaune et le rouge foncé. Il n'est pas non plus rare de rencontrer des indications directes quant à la richesse des habits ("riches robes," "moult richement," "de bien riches selles," 198-199). A titre d'exemple, il nous semble intéressant de citer en entier le passage décrivant le départ d'un groupe de nobles dames turques qui donne à l'auteur l'occasion de brosser un tableau pittoresque où s'entremêlent l'opulence orientale et l'exotisme si recherché par les lecteurs

³⁵² Notons des passages similaires chez Simon de Saint-Quentin qui montre un intérêt particulier pour les richesses du sultan turc, indiquant, par exemple, l'emplacement et l'immense quantité du trésor royal: "Dixit eciam quidam soldani thesaurarius quod in Casaria erant tres domus quarum una plena erat iperperis, due autem dragmis" ("Un trésorier du sultan dit qu'il y avait à Césarée trois maisons dont une était pleine d'hyperpères [synonyme de 'besant d'or'] et deux autres de drachmes" (70). Il vaut aussi la peine de mentionner le passage où Simon énumère longuement les trésors inestimables du sultan turc tombés entre les mains des conquérants mongols après la bataille de Köse-dağ (voir Saint-Quentin 79-80).

occidentaux. L'intérêt du passage réside aussi dans le fait qu'il s'agit d'une des rares apparitions de la femme turque authentique dans les textes occidentaux médiévaux:³⁵³

Et ala presenter ledit present la femme de l'un des bachas, laquelle estoit accompagniee de XXX femmes ou plus, tresbien vestues de riches robes de veloux cramoisy et aucunes de drap d'or sans nulls fourrures. Et elle mesmes estoit vestue d'un tissu d'or cramoisy et portoit le visaige couvert d'un delié drap moult riche, charge de pierreries, car la coustume est telle et les autres aussi, chascune moult richement... Et devant elles aloient XII ou XIII hommes, deux menestrelz et une trompette et ung grant tambour et bien VIII paires de naquaires, et tous à cheval menoient grant noise et grant bruyt. (Voyage 198)³⁵⁴

Malgré bon nombre de détails exotiques sur les vêtements et l'aspect général de cette cavalcade, il serait faux, nous paraît-il, d'affirmer que les Occidentaux médiévaux, en lisant ce passage, auraient du mal à se représenter cette procession qui présente des parallèles évidents avec les processions semblables en Occident, ne serait-ce que par la présence des dames de haute noblesse, en riches vêtements, accompagnées de ménestrels et de serviteurs. Scène, somme toute, fort familière au Moyen Âge. Ainsi, on peut dire que la relation citée plus haut est emblématique de l'image contrastée des Turcs au regard occidental, où s'opposent les connotations négatives, basées sur les éléments de la culture turque étrangers au monde occidental, donc inacceptables, et les connotations positives, se manifestant là où les réalités turques ont leur équivalent dans la culture occidentale. Et en effet, de tels repères

³⁵³ Nous ne prenons pas en compte les figures féminines turques construites d'après les modèles littéraires épiques (mère de Kerbogha dans les Chétifs) ou courtoises (Mélas, Sarrasine amoureuse de Bohémond chez Orderic Vital).

³⁵⁴ Dans cet extrait, on peut proposer une réminiscence de chroniques des croisades qui mettent toujours en valeur le vacarme assourdissant que font les Turcs en bataille ce qui leur a valu la comparaison aux barbares (voir notre discussion aux pages 173-174). Notons aussi la mention des trompettes, des nacaires (c'est-à-dire, des petits doubles tambours) et, surtout, des grands tambours qui font tous partie de l'*instrumentarium* épique français, d'après l'expression de Bernard Ribémont, "A propos de *l'instrumentarium épique*," Plaisit vos oïr bone cançon vallant? Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à François Suard, éd. Dominique Boutet, Marie-Madeleine Castellani (Lille: Editions du Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille III, 1999) 781-793. En effet, l'espace sonore militaire représenté par ces instruments devient négatif parce que hors du contexte: cette musique militaire n'est bonne que sur le champ de bataille, mais non pas en compagnie de nobles dames où elle ne devient que "noise" et "bruyt," témoignant du manque de goût, voire de la barbarie des Turcs.

communs aux deux mondes se rencontrent plus d'une fois dans nos deux descriptions de la cour turque et seront décrits en plus de détails dans la section suivante.

5.2.2 Références culturelles partagées entre l'Occident et le monde turc

5.2.2.1 Divertissements royaux analogues: la chasse, les nains, les fous

Parmi les références socioculturelles qui appartiennent tant au monde turc qu'au monde occidental, une place notable revient à la chasse, passe-temps favori des rois chrétiens comme des padischahs turcs.³⁵⁵ Cette passion vraiment royale des souverains turcs pour la chasse devient évidente, chez Froissart, si l'on considère le nombre impressionnant de fauconniers et de veneurs employés à la cour de Bajazet: "Pour ce temps l'Amourath-Bacquin avoit pour son corps huit mil fauconniers et autretant de veneurs" (Froissart, XVI, 44). L'importance que le sultan ottoman donne à la chasse se traduit, comme nous l'avons déjà vu, par le fait qu'il possède de bonnes connaissances en fauconnerie. Pour sa part, Brocquière observe le même amour de la chasse de la part de Mourad, précisant même qu'il a eu l'occasion de contempler, lors de sa visite à la cour turque, bon nombre de ses chiens et de ses oiseaux de chasse: "On m'a dist et aussi j'en ay veu aucunement l'expérience que ce seigneur [Mourad] se deduit moult en chasses et en oyseaulx. Et m'a l'en dit qu'il a plus de mil chiens et plus de deux mil oyseaulx, et de cecy ai je veu une grande partie" (Voyage 183). Le témoignage oculaire de Brocquière vient ainsi appuyer les propos de Froissart.

³⁵⁵ Agostino P. Bagliani et Baudouin van den Abeele, eds., La Chasse au Moyen Âge: société, traités, symboles (Turnhout: Brepols, 2000); Lucien-Jean Bord et Jean-Pierre Mugg, La Chasse au Moyen Âge: Occident latin, VIe-XVe siècle (Aix-en-Provence: Compagnie des éditions de la Lesse, 2008); Baudouin van der Abeele, La Fauconnerie au Moyen âge: connaissance, affaitage et médecine des oiseaux de chasse d'après les traités latins (Paris: Klincksieck, 1994); *ibid.*, La Fauconnerie dans les lettres françaises du XIIe au XIVe siècle (Leuven: Leuven University Press, 1990); Daniela Boccassini, Il volo della mente: falconeria e Sofia nel mondo mediterraneo: Islam, Federico II, Dante (Ravenna: Longo, 2003); Richard Almond, Medieval Hunting (Stroud, Gloucestershire: Sutton, 2003).

A la pratique de la chasse, attribut indispensable de toute cour seigneuriale, s'ajoute la tradition – tout aussi royale – de faire entourer la personne du souverain de nains et de fous, usage qui n'était que trop familier aux Occidentaux du Moyen Âge.³⁵⁶ Il est curieux, quand même, de constater que, de ce point de vue, la cour ottomane ne présentait pas de différences avec les cours d'Europe: Brocquière nous montre le sultan Mourad sortant de sa chambre, accompagné d' "un petit nain et [de]deux autres garçons qui font le fol" (Voyage 188). On peut établir le même type de parallèle entre les façons royales de se divertir en Occident et dans l'Empire ottoman, à propos de la présence à des cours seigneuriales de ménestrels distrayant le seigneur et son entourage avec de la musique et des chansons. D'après Brocquière, ce divertissement traditionnel des seigneurs européens n'est pas inconnu non plus aux Turcs, puisque le voyageur français raconte avoir vu, dans la salle d'apparat du palais du sultan Mourad, des "menestrelz" jouer "d'instrumens de corde moult grans" (Voyage 192) et "chanter chansons de gestes des fais que leurs predecesseurs avoient fait" (Voyage 192). On remarquera ici le même engouement chez les Occidentaux et les Turcs pour les chansons glorifiant les hauts faits d'armes de leurs ancêtres, en d'autres termes, les chansons épiques.

Ainsi, au-delà de la diversité culturelle entre l'Occident et la Turquie, se mettent en évidence, dans les textes médiévaux, certaines références culturelles partagées tant par les Occidentaux que par les Turcs et qui servent de sorte de terrain d'entente entre ces deux cultures et expliquent, en partie, la représentation souvent positive des Turcs par les Occidentaux. L'accent sur la similarité entre les divertissements royaux dans les deux

³⁵⁶ Beatrice K. Otto, Fools Are Everywhere: The Court Jester Around the World (Chicago: Chicago University Press, 2001); Enid Welsford, The Fool: His Social and Literary History (Gloucester, Mass.: P. Smith, 1966); James Patterson and Andrew Gross, The Jester (Boston, MA: Little, Brown and Co., 2003); John Southworth, Fools and Jesters at the English Court (Bel Air, CA: Alan Sutton Publishing, 1998).

cultures constitue, comme nous l'avons vu, une des façons de démontrer l'existence de points communs entre Turcs et Occidentaux dans la perspective culturelle. A cela s'ajoutent des comparaisons entre divers établissements turcs et occidentaux. Ainsi, pour Brocquière, la "Porte du Seigneur" n'a rien d'exotique, son équivalent exact européen étant la "Court du Roy": "ainsi que nous disons la Court du Roy, ilz dient la Porte du Seigneur" (Voyage 182). Mais, plus encore, c'est le fait de retrouver chez les Turcs des repères culturels importants dans la civilisation occidentale qui conditionne une représentation positive des Turcs: il tombe sous le sens que ces derniers vont faire l'objet de remarques favorables dans la mesure où leur générosité et leur bienveillance envers les Occidentaux mettent en avant l'honneur et le prestige de ceux-ci.

Telle que nous la montre Froissart, la cour de Bajazet est un espace imaginaire, à couleur littéraire, construit d'après les intentions de Froissart lui-même. Cet espace oriental a servi au chroniqueur français de prétexte pour exprimer ses idées sur le bon gouvernement des rois (voir la scène de justice citée plus haut), entre autres. En plus de cet aspect positif, Froissart dote Bajazet de deux qualités encore, qui ne pouvaient que produire une impression favorable sur le public européen, à savoir, l'hospitalité et la largesse.

5.2.2.2 Pratique des vertus chevaleresques chez les Turcs: l'hospitalité, la largesse

L'hospitalité de Bajazet se fait voir à l'accueil courtois et aimable qu'il réserve à ses anciens prisonniers de guerre. Les Français ayant accepté l'invitation du sultan de se rendre à ses domaines, Bajazet n'envoie pas un serviteur quelconque pour les faire venir auprès de lui, mais des "notables hommes de son hostel," Froissart, XVI, 43). En hôte attentionné et prévenant, Bajazet s'empresse autour de ses invités et les aide à se sentir chez eux dans son

palais: “Les conjouy et leur fist avoir ordonnance et deliverance à court de tout ce que il leur besoingnoit selon l’usage du pays” (XVI, 43). En cédant aux Français une partie de ses droits, le sultan les traite sur un pied d’égalité, ce qui est une grande marque de respect pour les anciens prisonniers européens. Aimable envers tous les seigneurs français, Bajazet est surtout plein d’attention pour le comte de Nevers, en raison de son appartenance à la grande noblesse française, fait connu de Bajazet qui ne cesse, par la suite, d’honorer le comte, sans doute, au grand contentement des lecteurs de Froissart: “Et honnouroit grandement et bien le roy le conte de Nevers, car il scavoit bien qu’il estoit ung grant seigneur en France et fils d’n grant seigneur, et de ce il estoit tout infourmé” (XVI, 43). Enfin, le jour du départ arrivé, les seigneurs français prennent congé du sultan, en le remerciant “de ses biens fais et de ses courtoisies” (XVI, 47). Bien que, dans le discours d’adieu de Bajazet adressé au comte de Nevers, le Turc exprime le désir de le rencontrer de nouveau en bataille, conscient que les guerres entre Occidentaux et Turcs sont loin d’être terminées, il a su se montrer capable d’amabilité et d’hospitalité envers ses ennemis. Comportement digne d’admiration, et Froissart le démontre clairement.

Le même respect flattant l’orgueil et l’amour-propre des Européens se fait voir dans l’accueil que le sultan Mourad réserve à l’ambassadeur du duc de Milan, décrit en détail par Brocquière. Malgré le fait que le Mourad de Brocquière se montre bien moins chaleureux envers l’ambassadeur italien que ne l’est, chez Froissart, Bajazet envers les Français, et qu’il n’oublie jamais la distance sociale qui les sépare,³⁵⁷ son accueil de l’envoyé de son ami, le duc de Milan, peut quand-même être appelé hospitalier et ouvert. Ainsi, le sultan descend de son trône, fait quelques pas à la rencontre de l’ambassadeur et ne lui permet pas de lui baiser la main, comme le voulait la coutume, par respect du duc de Milan:

³⁵⁷ Ainsi l’ambassadeur se voit obligé d’attendre la sortie du sultan, assis “aupres de la porte” (188).

[L'ambassadeur] ala jusques auprez des degrez qui estoient là où le seigneur estoit assis; et illecques s'enclina ledit ambaxateur tout bas. Et adoncques se leva le seigneur en piez et fist environ deux pas jusques au debout desditz degrez et la prist il le dessusdit ambaxateur par la main, lequel ambaxateur vout baisier la sienne, mais ledit Turc ne le souffry point pour l'onneur du duc de Milan et luy demanda comment son bon fradello et voisin le duc de Milan se portoit. Respondy que tresbien. (Voyage 191)

Par le respect que le sultan turc montre à l'Occidental en ne lui tendant pas la main pour le baiser traditionnel, ce passage rappelle la scène semblable dans L'Historia Tartarorum de Simon de Saint-Quentin, où le sultan seldjoukide, mis sur le trône turc par des mercenaires latins, ne leur permet pas de lui baisier le pied, selon la tradition.³⁵⁸ Autre signe de prestige pour les Européens.

Revenons pourtant au texte de Brocquière. Peut-on y trouver d'autres marques de respect de la part de Mourad envers l'ambassadeur italien? Effectivement, l'audience terminée, le sultan continue à se tenir debout – ainsi que tous ses courtisans – jusqu'à ce que l'ambassadeur ait regagné sa place: "Et adoncques se tira arriere l'ambaxateur toudis le visage devers le seigneur... et fu le seigneur en piez jusques à ce que ledit ambaxateur fu là où devoit seoir... Adoncques, ledit seigneur se assit, et quant il fut assis, chascun se assist à terre..." (Voyage 191).

Enfin, une fois que l'Italien s'est rassis, on lui sert un repas sur la vaisselle précieuse ("de la chair en deux grans platz dorez," Voyage 191), le tout accompagné d'une "touaille de soye" et d'une serviette (Voyage 191), ce qui peut aussi être considéré comme une marque de considération.

³⁵⁸ Saint-Quentin 73: "Francos, quia in sede eum posuerant, pedem suum osculari non permittebat."

En plus de l'hospitalité, la largesse est une autre valeur centrale à la culture de l'Occident féodal,³⁵⁹ et sa pratique à la cour turque ne peut que produire une impression favorable sur les Européens, le sultan turc se montrant, au regard occidental, à la hauteur de sa fonction sociale par la générosité avec laquelle il distribue argent et présents à ses sujets et aux étrangers. Le thème de la largesse royale apparaît dans les deux descriptions de la cour ottomane que nous avons choisi d'examiner dans le présent chapitre.

Commençons par le texte de Froissart. Au terme des pourparlers engagés entre le sultan turc, d'une part, et le roi de France et d'autres grandes personnalités européennes, de l'autre, au sujet du montant de la rançon à payer pour la délivrance du comte de Nevers et d'autres seigneurs français faits prisonniers des Turcs lors de la bataille de Nicopolis, le sultan Bajazet prend la décision de faire un "don" aux Occidentaux. Ce don consiste en la réduction du prix de la rançon que les Européens se sont engagés à payer en échange de la liberté des captifs français: "Il [Bajazet] ordonna que de deux cens mille flourins lesquels il devoit avoir... les deux chevaliers [les negociateurs, Guisebrecht de Liurengien et Jacques de Helly]³⁶⁰ en euissent vingt mille en amendrissant la somme" (XVI, 41). A quoi est dû ce geste large de la part du sultan ottoman? Froissart n'y voit pas le moindre signe de motifs politiques ou autres qui puissent profiter à Bajazet. Le chroniqueur français n'attribue la libéralité du sultan qu'à des raisons d'ordre tout à fait personnel, voire sentimental: "Et considera le roy Basaach les grans peines et les travaux qu'ils en avoient eus; et aussi... le souverain de Flandre luy estoit moult grandement entre en grace" (XVI, 41). Aussi est-ce en

³⁵⁹ Charles T. Wood, *The Age of Chivalry; Manners and Morals, 1000-1450* (New York: Universe Books, 1970); Jean Flori, *L'Essor de la chevalerie, XI^e - XII^e siècles* (Genève: Droz, 1986); *ibid.*, *La Chevalerie en France au Moyen Âge* (Paris: PUF, "Que sais-je ?" 1995); Joachim Bumke, *Courtly Culture: Literature and Society in the High Middle Ages* (Woodstock: Turnaround, 2001); Georges Duby, *La Société chevaleresque* (Paris: Flammarion, 2008).

³⁶⁰ Philippe Gardette, "Jacques de Helly, figure de l'entre-deux culturel au lendemain de la défaite de Nicopolis," *Erytheia: Revista de studios bizantinos y neogriegos* 24 (2003): 111-124.

considération de toute la peine que les deux négociateurs se sont donné pour mener à bien l'affaire que le sultan décide de leur accorder cette généreuse réduction de dix pour cent. La deuxième raison – la bienveillance envers messire Guisebrecht de Liurenghien – paraît encore moins vraisemblable mais digne d'attention parce qu'illustrative de ce sentiment de supériorité européenne par rapport aux autres peuples. En effet, quelques pages auparavant, Froissart nous explique les raisons de cette amabilité particulière de Bajazet vis-à-vis du négociateur flamand: il a appris, raconte Froissart, que ce Guisebrecht "estoit des plus privés" du conseil du duc Philippe de Bourgogne. C'est pour cela qu'il "tant s'inclinoit à luy" (XVI, 39). Le sultan ottoman manifesterait de l'empressement auprès de quelqu'un pour la simple raison qu'il était confident du grand duc de Bourgogne! Il y a vraiment de quoi flatter l'amour-propre des lecteurs occidentaux. Pourtant, quelles que soient les raisons, le Bajazet de Froissart sait agir avec une générosité royale et, en cela, il ne montre pas de notables différences d'avec le sultan Mourad de Brocquière.

La générosité de Mourad serait due, d'après notre voyageur, à deux raisons essentielles, la première étant la tendance naturelle du sultan de "donner seigneurie et argent" (Voyage 181) exemplifiée dans le récit par les dons précieux dont il comble ses mignons. Vertu royale, la largesse figure en première place dans le portrait moral que Brocquière fait du sultan, précédant même les remarques sur son humeur pacifique qui, selon l'auteur, a évité aux Européens l'invasion turque et la conquête du monde chrétien.³⁶¹ Représentant de la société féodale de son époque, Brocquière réserve une place de choix au code des relations sociales basé sur les valeurs courtoises (largesse, prouesse): c'est pourquoi le fait que le sultan turc adhère, dans un certain sens, à cet idéal féodal, semble importer davantage à

³⁶¹ Brocquière, Voyage 181-2: "S'il [Mourad] vouloit exequiter la puissance qu'il a et sa grant revenue, veu la petite resistance qu'il treuve en la crestiente, ce seroit à luy legiere chose à en conquerer une grant partie."

l'auteur français que son esprit pacifique qui n'a pas de place dans le système de valeurs féodal.

La générosité turque s'explique aussi, dans le cas du sultan, par le respect du protocole. En effet, tel qu'il apparaît dans le récit de voyage en question, le cérémonial turc laisse une grande place à la démonstration ostentatoire de la largesse du souverain. Ainsi, il existe, raconte Brocquière, la tradition selon laquelle le sultan doit envoyer de l'argent à l'ambassadeur jusqu'au jour où il lui donne la réponse définitive, positive ou négative.³⁶² Dans le cas où la réponse du sultan serait défavorable, comme cela est arrivé à l'ambassadeur du duc de Milan, l'envoyé ne rentre pas bredouille, mais reçoit, sur l'ordre spécial du sultan, de riches cadeaux: "Et quant ledit ambaxadeur fu en son hostel, le seigneur luy manda une robe de camecas cramoisy double de bocassin jaune et avecques ce VIm aspres de quoy ung ducat venissien en vault XXXVI" (Voyage 198).

En résumé, quelles que soient les raisons pour lesquelles les sultans turcs distribuent des largesses, politiques ou personnelles, une chose est sûre: la prise de conscience par les Européens de l'existence de certains points de jonction entre divers univers culturels (le turc et l'occidental), n'était pas sans produire un changement graduel dans les mentalités occidentales concernant les Turcs. Un regard positif sur les Turcs, conditionné, entre autres, par des communs repères culturels, a aussi préparé le terrain pour l'intérêt croissant à l'égard de cette nation à la Renaissance, l'époque où, à côté des idées préétablies sur les Turcs, se fait entendre plus fort le discours en défense du Turc.³⁶³

D'après ce qui a été dit concernant les connaissances médiévales occidentales de l'art militaire turc, on peut conclure que, depuis l'époque des croisades, l'Occident n'a pas cessé

³⁶² Brocquière, Voyage 193: "La coustume est telle que depuis que ung ambaxadeur a parle au seigneur, jusques a ce que il luy ayt fait response, il luy envoie argent pour despendre."

³⁶³ Kafé 159-165.

d'accumuler les détails sur les réalités prises sur le vif au champ de bataille ou, au pis aller, selon le dire des témoins oculaires. Les Français médiévaux possédaient, comme il s'ensuit des textes examinés, des connaissances plus approfondies en la matière qu'il ne le prétendaient: les détails sur la façon turque de s'armer et de mener la guerre apparaissent, dans les textes, tantôt comme le résultat d'un travail diligent entrepris dans le but de faire connaître le Turc de près pour le défaire plus efficacement, tantôt comme des bribes de souvenirs réels surgissant dans le discours anti-turc partial et dévalorisant. Il faut également souligner que les auteurs médiévaux s'arrêtent surtout sur des aspects particuliers de l'art militaire turc, qui, à la longue, ont contribué à la continuité du mythe des Turcs barbares, cruels, malins. Leur cruauté proviendrait ainsi de leur coutume d'emmener les prisonniers en une captivité pire que la mort; la préférence pour les embuscades serait la preuve de la nature rusée et vile des Turcs; la tactique de la fuite prouverait la lâcheté des guerriers turcs. Inusitées, peu connues dans le monde occidental d'avant l'époque des croisades, ces pratiques militaires n'ont pas manqué de frapper l'imagination des gens médiévaux, menant souvent à une interprétation erronée, mais conforme à la mentalité féodale, qui explique la provenance de divers stéréotypes sur les Turcs.

Notre hypothèse sur la réciprocité entre les réalités culturelles et les stéréotypes occidentaux sur les Turcs trouve une confirmation supplémentaire dans notre analyse de la perception française médiévale de la cour ottomane, où tout est soumis aux volontés du sultan exerçant parfois son pouvoir et sa justice avec une dureté impitoyable, l'image du Turc cruel n'en étant que renforcée davantage. De même, l'irrésistible penchant des Turcs à l'ivrognerie, accentué plus d'une fois dans nos textes de base et lié intimement à l'hypocrisie

turque dans le domaine de la religion, fournirait une preuve additionnelle de la nature fourbe et vicieuse des Turcs.

Dans le dernier chapitre de notre étude sur la représentation des Turcs par les Français médiévaux, nous nous sommes efforcée d'expliquer les stéréotypes occidentaux sur les Turcs depuis la perspective culturelle, montrant ainsi que l'élaboration de ces lieux communs est le résultat de diverses influences (historiques, religieuses, sociales, culturelles) qu'il faut envisager dans leur ensemble pour comprendre le processus de formation de l'image des Turcs dans l'Occident médiéval.

Enfin, parallèlement au discours médiéval focalisé sur les interprétations négatives de diverses références culturelles turques, il nous a semblé autant, sinon plus, important de mettre en lumière des images à connotations positives qui représentent les Turcs comme bons guerriers, hôtes hospitaliers et généreux, courtisans se divertissant avec des nains, des fous et des chansons de geste exécutées par des ménestrels. Cette vision des Turcs en tant qu'*alter ego* des Européens allant de pair avec les images dévalorisant et ridiculisant cette nation traduit, à notre point de vue, des attitudes ambivalentes des Latins à l'égard des Turcs. Or, l'ambivalence est, rappelons-le, une notion fondamentale dans notre optique au sujet des Turcs vus par l'Occident médiéval, non seulement dans le cadre du chapitre cinq, mais aussi dans l'entièreté de notre travail.

CONCLUSION

Nous voici arrivée au terme de notre étude sur l'image de la Turquie et des Turcs dans les textes narratifs du Moyen Âge français. Il est temps maintenant de faire le bilan et de réfléchir, dans une perspective globale, sur les résultats obtenus au cours de ces recherches. Sommes-nous parvenue à atteindre les objectifs délimités dans l'Introduction? Est-il possible de trouver un dénominateur commun entre les quatre chapitres, dont chacun est censé apporter un regard différent mais complémentaire sur le sujet? Le choix de l'approche culturelle, qui constitue la base théorique de notre travail, nous a-t-il permis de préciser les représentations occidentales médiévales des Turcs et de trouver un lien entre ces représentations et les mentalités et idéologies occidentales prédominantes pendant la période médiévale?

D'autre part, nous avons cherché à répondre aux questions que se pose E. Saïd dans son ouvrage, L'Orientalisme, et que nous nous sommes aussi posées.³⁶⁴ Comment représente-t-on d'autres cultures? Les différences culturelles, religieuses, raciales importent-elles plus que les différences socio-économiques et politico-historiques? Comment les idées acquièrent-elles le statut de vérité "naturelle"? Tout au long du présent travail, nous nous sommes efforcée de répondre à ces questions, venant à la conclusion que l'image collective du Turc, telle qu'elle se dégage des textes médiévaux, est souvent le résultat des interprétations subjectives des auteurs, basées en grande partie sur leur bagage culturel où se mêlent des valeurs féodales, des références historiques et littéraires, des repères religieux. Aussi l'Autre turc devient-il une création occidentale par excellence. Il est donc possible

³⁶⁴ Voir l'Introduction.

d'affirmer que le discours orientaliste dans l'Occident médiéval (comme, d'ailleurs, dans les périodes postérieures) traduit, en effet, non l'Orient, mais les *représentations* de l'Orient à travers le regard occidental. Par conséquent, notre discussion des images françaises médiévales du Turc a démontré le bien-fondé des grands axes de la théorie de Saïd, à commencer par la représentation du Turc comme une menace imminente à la civilisation, – terme pris comme synonyme de l'Occident, – avec une longue suite d'images illustrant la barbarie, la cruauté et l'esprit destructeur des Turcs. La prétendue supériorité européenne par rapports aux Orientaux se manifeste régulièrement chez les auteurs examinés, le Turc ne devenant "bon" – très souvent, d'ailleurs, – que lorsqu'il partage les valeurs occidentales. Les ambitions expansionnistes occidentales se remarquent aussi dans nombre de textes médiévaux: la figure du Turc dénigré, décrié, critiqué sert de prétexte idéal pour se montrer bon chrétien et bon chevalier tout en s'emparant de terres et richesses outremer. Enfin, les représentations médiévales du Turc s'avèrent identiques tant dans ce que Saïd qualifie de "truthful text"³⁶⁵ (narrations historiques, traités politiques, récits de voyage, etc.) que dans les textes de fiction, ce qui constitue un des traits principaux du discours orientaliste.

Alors que Saïd s'appuyait, en règle générale, sur des textes ne remontant pas au-delà du XVIIIe siècle, notre analyse a démontré que les principes fondateurs de l'orientalisme existaient déjà à l'époque médiévale.

Afin de comprendre la provenance des images et stéréotypes qui circulaient sur les Turcs dans la France médiévale, il nous importait, comme il a été souligné dans l'Introduction, de recourir non seulement à la théorie orientaliste mais aussi à l'approche imagologique qui étudie l'émergence des stéréotypes nationaux et les circonstances culturelles, historiques ou autres qui les déterminent. Notre apport à l'imagologie réside dans

³⁶⁵ Saïd, *Orientalism* 21.

l'étude des images de l'étranger sur un cas spécifique, peu examiné auparavant. En plus, nous avons pris soin d'éviter de nous "cantonner dans les seules transpositions littéraires des images de l'étranger."³⁶⁶ Le grand éventail de sources d'information prises en compte dans cette étude nous a permis de réaliser une analyse plus minutieuse, plus fouillée et, par cela même, de mettre à l'essai le nouveau format d'enquête imagologique au sein des études littéraires, tant souhaité par D.-H. Pageaux.

6.1 PRINCIPALES CONCLUSIONS

L'analyse des renseignements transmis par les auteurs médiévaux sur la géographie de l'Asie Mineure/Turquie nous a permis, entre autres, de dégager la triple image de cette terre, antique, chrétienne et musulmane, située entre le monde occidental et le monde oriental, ce qui a conditionné une vision particulière de la Turquie mais aussi des Turcs. En examinant les passages descriptifs concernant la géographie anatolienne, nous avons également mis en avant la persistance, au Moyen Âge, des noms antiques des provinces de l'Asie Mineure, reflétant ainsi l'idée médiévale de la continuité historique et culturelle entre l'Antiquité et le Moyen Âge. La même conception médiévale trouve son illustration dans l'emploi interchangeable des mots Turc/Parthe/Perse, analysé dans le chapitre trois. Ainsi la lutte des Francs contre les Turcs seldjoukides et, plus tard, ottomans était-elle perçue comme la continuation directe des guerres entre les Romains et divers peuples orientaux. Le Turc, ennemi apparu relativement tard sur la scène politique européenne se trouvait, par conséquent, inscrit dans une longue lignée d'ennemis traditionnels de l'Occident. Ce constat nous a servi de base, dans le chapitre quatre, à un examen approfondi de la formation de la figure de l'ennemi turc dans la France médiévale, lors duquel nous avons établi que, pour

³⁶⁶ Pageaux, Recherches 137.

construire la figure du Turc en tant qu'ennemi, les auteurs médiévaux ont recours aux références culturelles partagées par les Occidentaux. Cela concerne notamment la représentation des Turcs comme barbares dans la même lignée que les peuples barbares de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge et comme les Sarrasins épiques. Dans ce dernier cas, l'attribution aux Turcs réels des traits propres aux Sarrasins traditionnels des chansons de geste françaises (orgueil, vantardise) ainsi que l'application de motifs et de procédés stylistiques épiques à la matière turque ont particulièrement retenu notre attention. Enfin, nous avons bouclé notre étude du rôle des mentalités médiévales dans la représentation des Turcs par l'analyse de l'importance des valeurs féodales dans l'interprétation des réalités culturelles turques. Dans cette section, il a été révélé, entre autres, que la conformité ou la non-conformité des pratiques culturelles turques au système de valeurs féodales avait exercé une influence directe sur la genèse des stéréotypes, négatifs ou valorisants, sur les Turcs dans l'Occident médiéval.

Notre analyse a également suivi le processus de diabolisation des Turcs dans l'imaginaire occidental médiéval, l'accent particulier étant mis sur les facteurs sous-jacents à la naissance et au développement de cette image. Dans cette optique, la diabolisation du paysage anatolien est d'un intérêt incontestable. Il a été démontré qu'il existait, dans les textes étudiés, un lien de causalité directe entre le relief et le climat de l'Asie Mineure (déserts arides, montagnes infranchissables, chaleurs accablantes, etc.) et son caractère maléfique, mis en avant dans les scènes montrant les croisés, assimilés aux martyrs des premiers siècles du christianisme, qui traversent l'Asie Mineure, terre du Mal. Rien de surprenant à ce que les nouveaux maîtres de l'Asie Mineure, les Turcs, soient, à son image, eux aussi perçus – même avant le début de la Première croisade – comme représentants du

Mal, du fait qu'ils avaient envahi les terres chrétiennes. Cela devient évident surtout dans les références directes ou indirectes aux origines diaboliques des Turcs, examinées dans le chapitre trois. Par ailleurs, certaines pratiques militaires et culturelles turques, dont la fuite feinte, l'attaque soudaine, l'embuscade et même l'ivrognerie des Turcs malgré l'interdiction de la consommation d'alcool selon l'islam, témoignent, au regard occidental, de leur nature rusée, trompeuse, hypocrite, en un mot, diabolique. Bien qu'on ne puisse pas faire abstraction de l'élément religieux pour expliquer l'attribution aux Turcs de traits démoniaques dans l'Europe occidentale, lui seul ne suffit pas pour donner une réponse complète. Par exemple, le lien entre la coutume de la fuite feinte, pratiquée par les Turcs, et leur nature trompeuse peut seulement être explicité à la lumière des valeurs militaires de la société féodale, où la tactique en question ne pouvait que susciter des attitudes négatives, comme il a été illustré dans le chapitre cinq. Nous avons ainsi mis en évidence, sans douter de l'importance de l'approche uniquement religieuse, l'apport précieux que peut représenter l'approche culturelle – à utiliser, bien sûr, en combinaison avec d'autres approches – pour une compréhension plus nuancée des perceptions médiévales de l'Autre.

Avec le même souci d'éviter les affirmations générales et non-fondées mais communément admises même dans les milieux scientifiques, selon lesquelles l'Occident médiéval observait à l'égard des Turcs une attitude foncièrement négative et n'avait d'eux qu'une connaissance parcellaire, imparfaite, notre étude a opté pour une vision plus ambivalente du problème. L'analyse attentive accordée aux sources primaires nous a permis de déceler, à divers niveaux (géographique, ethnique, social, culturel), la présence d'aspects négatifs comme positifs dans la perception médiévale des Turcs, résultant en une attitude complexe et contradictoire des Occidentaux face à cette nation orientale. Nous avons

souligné qu'au niveau géographique, les auteurs français du Moyen Âge étaient tiraillés entre l'aversion pour la Turquie musulmane, terre inhospitalière, étrangère et dangereuse, et l'attachement pour l'Asie Mineure, terre gardant les vestiges de l'Antiquité gréco-romaine et les traces de l'activité des premiers saints et martyrs chrétiens. Ce constat est lié à l'engouement médiéval pour les légendes des origines troyennes des peuples européens, qui a un rapport direct avec notre étude de l'ambivalence dans les attitudes médiévales à l'égard des Turcs: si, d'une part, les Turcs étaient accusés d'être "de la lignie serpentine" (Directorium 493), de l'autre, les Occidentaux n'hésitaient pas à reconnaître que cette nation orientale partageait avec les Européens le sang troyen. L'écriture médiévale de l'histoire turque selon les règles du genre "origo gentis" fournit une illustration de plus de la vision ambivalente des Turcs au Moyen Âge, entre rejet et valorisation. Nous avons pu constater la même tendance dans le chapitre quatre, centré sur l'image du Turc comme ennemi. A côté des représentations du Turc comme adversaire impitoyable, violent, barbare et inhumain, le discours positif sur l'ennemi turc dans l'Occident médiéval a été mis en évidence surtout au niveau didactique. Notre analyse a révélé que les auteurs français médiévaux avaient fait usage de la figure du Turc dans le but de transmettre un message moralisateur aux lecteurs notamment à travers des scènes où les Turcs se rient du schisme religieux divisant la chrétienté et de la décadence morale des Européens. Des passages montrant les Turcs toujours victorieux en tant que guerriers exemplaires du fait de leur discipline de fer et de leur obéissance entière aux supérieurs dénotent aussi des intentions didactiques de la part des auteurs à l'égard de la chevalerie occidentale, désunie, indisciplinée, accumulant les défaites.

Enfin, la présence des images négatives mais aussi positives des Turcs au niveau culturel, discutée dans le dernier chapitre, a apporté des arguments supplémentaires en faveur

de notre hypothèse sur la perception ambivalente des Turcs par les Occidentaux (surtout les Français) du Moyen Âge. En effet, les Turcs ont fait l'objet de remarques négatives et méprisantes de la part des auteurs en raison, entre autres, de leurs armements prétendument inférieurs et des tactiques militaires traduisant leur nature lâche et déshonnête, au regard occidental. Mais, en même temps, le partage de valeurs culturelles propres à la société occidentale (la largesse, l'hospitalité, la présence de ménestrels et de fous à la cour, l'amour de la chasse) font que les Occidentaux ont porté un regard bienveillant sur les Turcs, ceux-ci étant ainsi placés à mi-chemin entre l'Occident et l'Orient, image qui définit toujours les Turcs en ce début du XXIe siècle.

6.2 PRINCIPALES CONTRIBUTIONS ET SIGNIFICATION DE LA THÈSE

A la lumière de ce qui précède, il nous semble essentiel de résumer ce que nous croyons être la portée et la valeur de notre étude. Avant tout, elle apporte, à notre avis, un regard novateur sur les perceptions occidentales des Turcs. En effet, à l'encontre de l'opinion très répandue, selon laquelle les Français n'ont commencé à porter intérêt à ce peuple qu'à partir de la Renaissance et que les images et stéréotypes sur les Turcs sont apparus à cette époque historique, notre étude a démontré que les traits principaux de la figure du Turc dans l'imaginaire français s'étaient formés non pas à la Renaissance, mais au Moyen Âge. Aussi réfutons-nous la thèse d'E. Kafé, suivant laquelle "l'image du Turc, ennemi du Christ et des arts, encore vague au Moyen Âge, se précise... après la prise de Constantinople et se fige en caricature... dans la première moitié du XVIe siècle" (160). La présentation des Turcs comme instrument de la colère divine et comme barbares portant une haine mortelle aux chrétiens; la circulation du mythe des origines troyennes des Turcs; la mise en avant des

traits de caractère des Turcs tels que l'orgueil, la vanité, la perfidie, la ruse; enfin, l'attribution à cette nation ennemie de traits positifs dans le but d'attirer l'attention des lecteurs européens sur les défauts sociaux et moraux du monde occidental, – tous ces éléments participant à la création de l'image collective du Turc en Occident sont bien apparus à l'époque médiévale (XIIe – XVe siècles), la Renaissance n'ayant que repris et développé ces images, issues de la culture et des mentalités médiévales, comme nous avons cherché à le prouver tout au long de notre étude.

Par ailleurs, l'approche culturelle nous a permis non seulement de repérer les diverses facettes de la perception des Turcs dans la France médiévale, mais aussi et surtout de comprendre la provenance de ces images, en tenant compte des connaissances littéraires et historiques des auteurs ainsi que de leurs objectifs immédiats. L'examen systématique des aspects négatifs de la figure du Turc a montré qu'il serait faux de les attribuer uniquement au facteur religieux et à une connaissance superficielle des Turcs. Nous avons proposé d'interpréter les traits négatifs attribués aux Turcs – ou, en tout cas, bon nombre d'entre eux – en partant des conceptions culturelles de l'Occident médiéval: si le Turc a souvent été accusé de perfidie, c'est parce que, parmi ses tactiques préférées, figuraient la fuite feinte et l'attaque soudaine, inacceptables selon la mentalité féodale; si l'Occident désignait parfois les Turcs comme barbares, c'est, entre autres, parce que leurs armes ne correspondaient pas à l'idée féodale de ce que les armes du chevalier devaient être. D'autre part, nous espérons avoir montré que l'image négative du Turc est due à une diffamation intentionnelle de la part des auteurs français visant soit à justifier la politique extérieure de l'Occident soit à mettre en avant l'exception culturelle française grâce à des images littéraires, historiques ou religieuses connues du public ciblé.

Au cours de notre travail, nous avons aussi mis en lumière le discours positif sur le Turc au Moyen Âge, réfutant l'opinion courante d'une image principalement négative du Turc à l'époque en question. Le regard souvent favorable sur cette nation orientale s'est exprimé de diverses façons, dont la reconnaissance de parenté entre Francs et Turcs en raison de l'égalité en valeur militaire; l'écriture de l'histoire turque suivant les règles de *l'origo gentis* qui servait à inscrire les grandes nations européennes dans une généalogie illustre; le constat de partager les divertissements royaux communs, dont la chasse.

Pour terminer, nous croyons avoir contribué à la connaissance de la représentation médiévale des Turcs en constatant que l'Occident médiéval disposait de renseignements bien plus précis et détaillés sur les Turcs qu'il n'est communément admis. Il percevait la différence entre les termes "Turc," "Turcoman" et "Turcople." Il avait une idée relativement claire de la situation politique en Turquie, observant l'essor du sultanat de Roum suite à la chute de l'empire de Perse au XIIe siècle; aspirant aux richesses du même sultanat, affaibli au XIIIe siècle; s'inquiétant, au XIVe siècle, de l'expansion, d'abord de la piraterie turque, ensuite de celle du jeune empire ottoman. Enfin, nous avons vu que les textes médiévaux français contiennent des informations intéressantes, bien que souvent empreintes de mentalité occidentale, sur les armements, les règles du combat turc et surtout sur le harem et le luxe des sultans turcs qui marquent les débuts de l'orientalisme turc en France. Aussi notre recherche permet-elle d'affirmer que l'Occident, et surtout la France, n'a pas attendu le XVIe siècle pour découvrir le Turc authentique, mais a déjà fait sa connaissance – et de près – durant la période médiévale.

6.3 ASPECTS POSITIFS ET NÉGATIFS DE LA THÈSE

En attente des critiques positives et négatives qui ne pourront que nous aider à perfectionner notre étude, nous trouvons nécessaire d'apporter une critique personnelle sur quelques points forts et faibles du présent travail.

Comme premier point fort soulignons l'importance donnée aux sources primaires. Que nous ayons abondamment puisé aux textes originaux constitue un atout de taille, d'autant plus important que l'examen des mentalités médiévales, qui se trouve à la base de notre étude, doit reposer sur un corpus constitué principalement de textes médiévaux; les ouvrages de référence, ouvrages critiques et de méthodologie, tout indispensables qu'ils soient, ne peuvent être qu'auxiliaires. L'éventail de textes, sur lesquels nous nous sommes penchée, est large: des œuvres bien connues, dont L'Historia de Guillaume de Tyr, aux textes rares, peu étudiés et disponibles parfois dans la version latine uniquement (L'Historia Tartarorum de Simon de Saint-Quentin).

Mentionnons encore, parmi les points forts, la prise en compte de textes de divers genres narratifs, dont les chroniques, les récits de voyage, les chansons de geste, les vies de saints, les projets de croisade. Alors que l'examen d'une telle diversité d'œuvres dans le cadre d'une seule étude risquerait de paraître injustifiée, voire nuisible au bon déroulement de l'analyse, nous sommes convaincue que, vu les objectifs de notre étude, cette diversité représente, au contraire, un avantage considérable. En nous proposant d'analyser les perceptions collectives du Turc dans l'imaginaire médiéval français, il nous était impossible de considérer un seul type de textes, sans aboutir à des conclusions faussées. La confrontation de textes variés nous a permis de mener une enquête interdisciplinaire et

d'offrir un tableau plus riche et suggestif du rôle des mentalités médiévales dans la construction de l'image du Turc.

Malgré la variété dans le choix des textes du corpus (historiques, politiques, religieux, littéraires), nous avons tenu à inscrire la totalité de notre étude dans l'approche culturelle: cela constitue, à notre avis, le troisième point fort de l'étude. Aussi, du point de vue théorique, croyons-nous avoir réussi à démontrer l'impact du facteur culturel et des mentalités collectives de la France médiévale sur les perceptions et les représentations des Turcs et aussi à en fournir de nombreux exemples.

Il n'en reste pas moins que notre travail comporte également quelques lacunes, la première étant l'utilisation de sources françaises, à l'exclusion des autres, alors que, dans notre analyse, nous évoquons souvent les mentalités médiévales en général. Or, celles-ci étaient fortement marquées, sur tout le territoire de l'Europe occidentale et non seulement en France, par le sentiment religieux et l'esprit féodal, le poids de l'Église et l'appartenance sociale. Ceux-ci nous semblent avoir eu des conséquences plus importantes sur la formation de l'imaginaire occidental que les divisions territoriales et nationales de l'Europe médiévale. Aussi nombre de nos conclusions pourraient-elles s'appliquer à la mentalité médiévale française autant qu'italienne, espagnole ou anglaise. En guise de justification de notre choix du corpus, faisons observer que, dans certains cas, l'analyse d'œuvres par des auteurs d'expression française nous permet de révéler des nuances importantes dans la peinture des Turcs. Par exemple, la représentation du Turc en tant que Sarrasin épique, figure stéréotypée de la chanson de geste française ou encore l'utilisation de l'image du Turc pour mettre en avant l'exception culturelle française reflètent la mentalité française et non occidentale en général.

Parmi d'autres insuffisances, il faut encore citer le grand nombre de thèmes que nous avons abordés mais non pas pu traiter en profondeur, compte tenu du cadre relativement restreint de notre étude. Bien des sujets touchés pourraient faire l'objet d'études à part entière, comme il sera explicité plus loin.

En plus des faiblesses énumérées ci-dessus, il y a lieu d'en signaler encore une relative à la sous-représentativité de textes. Malgré un large éventail de documents considérés, seuls quelques auteurs ont été étudiés à fond au cours du présent travail. Par moments, cela a mené à un abus de citations tirées d'une seule œuvre ou à une récurrence trop fréquente des noms des mêmes auteurs, ce qui n'a évidemment pu que nuire à notre travail, centré, après tout, sur les images *collectives* du Turc. Bien que le choix d'œuvres de divers genres et époques nous ait permis de nous faire une première idée des images du Turc ancrées dans les mentalités collectives françaises du Moyen Âge, le sujet même de l'étude exige une investigation plus détaillée d'un plus grand nombre d'œuvres et d'auteurs pour acquérir une compréhension plus complète et précise de l'idée que l'Occident médiéval se faisait de l'univers turc.

6.4 DIRECTIONS DE RECHERCHE FUTURE

En guise de conclusion générale, disons quelques mots sur les perspectives de recherche qu'ouvre cette étude qui touche déjà à sa fin. Avant tout, il est notre souhait de la clore en mettant, au lieu d'un point final, des points de suspension. La raison en est que, pendant nos recherches et la rédaction même de la thèse, nous avons pu repérer de nombreuses pistes de recherche prometteuses qu'il nous a été impossible de développer en

profondeur. Citons, sans prétendre à l'exhaustivité, quelques sujets qui pourraient être élaborés dans les futures recherches.

Tenant compte des insuffisances mentionnées ci-haut, nous proposons, premièrement, d'élargir le corpus de textes afin d'examiner les représentations médiévales des Turcs à l'échelle européenne. Il n'y a aucune raison de mettre en doute la possibilité de trouver des extraits, sinon des œuvres entières, sur les Turcs dans les écrits médiévaux dans diverses langues européennes (en anglais, allemand, espagnol, italien ou encore en serbe, bulgare, hongrois). Il serait d'un intérêt capital d'analyser les diverses façons de représenter les Turcs, en soulignant, d'une part, les traits généraux attribués aux Turcs dans les textes de l'Europe occidentale et orientale de la période médiévale, et, de l'autre, l'influence qu'ont exercé la mentalité et l'imaginaire de tel ou tel peuple sur sa perception des Turcs. En d'autres termes, en quoi la vision des Turcs diffère-t-elle, par exemple, chez les Italiens et les Serbes médiévaux? Nous souhaitons que, dans une pareille étude, une attention particulière soit accordée au facteur culturel, qui s'avère essentiel dans la mise en lumière des raisons d'une représentation particulière de l'Autre, comme nous l'avons vu dans la présente étude.

En plus, il serait d'un intérêt majeur de mener des recherches sur la présence des Turcs en Occident avant l'époque de la Renaissance. Les textes premiers du Moyen Âge nous apprennent qu'il n'était pas rare pour les Turcs d'aller en Europe,³⁶⁷ mais, à notre connaissance, ce sujet n'a encore fait l'objet d'aucune étude. Par ailleurs, souvenons-nous que mercenaires, aventuriers, commerçants occidentaux ont été nombreux en Turquie depuis le XIe siècle. Aussi la présence latine dans l'Asie Mineure médiévale mérite-t-elle, elle aussi, de devenir un objet de recherche à part entière.

³⁶⁷ Les témoignages de Brocquière et de Michel Pintoin en sont révélateurs.

En plus des directions, évoquées plus haut, que pourrait prendre la recherche, mentionnons-en une autre, susceptible de contribuer largement à l'approfondissement de nos connaissances sur les perceptions occidentales médiévales des Turcs. Comme nous avons pu nous en convaincre, le Moyen Âge ne peignait pas toujours le Turc en noir. Assez fréquents sont les cas où les auteurs posent un regard bienveillant sur cet ennemi oriental. Une meilleure analyse des images positives du Turc durant la période médiévale ainsi que celle des raisons pour lesquelles les auteurs les présentaient parfois sous une lumière favorable serait bienvenue, voire impérative, vu que la recherche a jusqu'aujourd'hui privilégié – à tort, nous paraît-il – une vision trop négative de la représentation du Turc au Moyen Âge.

Une autre piste de recherche possible consiste à examiner la considération de l'histoire turque sous la plume des auteurs occidentaux au Moyen Âge, ainsi que l'état des connaissances médiévales sur la politique contemporaine seldjoukide, puis ottomane. Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'analyse des sources permet d'affirmer que les Occidentaux médiévaux étaient assez bien renseignés sur l'histoire et la politique contemporaine turques. Ainsi une étude comparative des récits de trois Européens – Bertrandon de la Brocquière, Schiltberger et Konstantin d'Ostrovitsa – pourrait-elle fournir un riche ensemble de données pour réflexion sur le sujet indiqué. Ce genre d'études permettrait d'enrichir la recherche existante en relations entre l'Occident et le Proche-Orient au Moyen Âge, centrée d'habitude soit sur une région géographique spécifique (la Syrie, la Palestine, l'Égypte) soit sur la vision occidentale des musulmans sans distinction de nationalité. Comme le montrent les textes, le Moyen Âge savait faire la distinction entre diverses nations proche-orientales, alors pourquoi persister, aujourd'hui, à privilégier, dans l'analyse, le facteur de la religion au détriment de celui de la nationalité?

Enfin, la conception médiévale de l'époque contemporaine – c'est-à-dire du Moyen Âge – comme une continuation directe de l'Antiquité rendrait importante une étude approfondie des parallèles que les gens du Moyen Âge voyaient entre les peuples orientaux antiques et médiévaux, dont les Turcs, dans le contexte historique des guerres franco-turques perçues comme la suite des guerres entre les Romains antiques et les Parthes, parmi d'autres peuples orientaux. À la lumière de cela, il serait intéressant de mener une analyse critique comparative de textes d'auteurs classiques portant sur les guerres des Romains en Orient et de textes médiévaux sur les croisades. L'objectif serait d'établir s'il existe des ressemblances dans la présentation de ces deux événements historiques différents, mais surtout dans celle de deux peuples, Parthes et Turcs. Au cas où un tel parallèle serait mis à jour, on pourrait procéder alors à l'identification des voies et moyens, – dont l'impact de la lecture des historiens classiques sur les auteurs médiévaux, – par lesquels s'était opéré au Moyen Âge un rapprochement entre ces deux peuples.

Ce bref survol des thèmes sur lesquels pourrait s'ouvrir notre étude nous permet de démontrer que tout un travail de recherche reste encore à faire pour mieux comprendre non seulement les perceptions médiévales occidentales des Turcs, mais aussi, dans un contexte plus large, les rapports entre l'Occident et le monde turc, rapports qui étaient tout aussi ambigus, contradictoires et complexes au Moyen Âge qu'ils le sont de nos jours.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

- Ailly, Pierre de. Ymago mundi. Ed. E. Buron. 3 vols. Paris: Maisonneuve Frères, 1930.
- Aix, Albert de. “Historia Hierosolymitana.” RHC, Documents occidentaux. Vol. 4. Paris: Imprimerie nationale, 1879. 265-713.
- Caen, Raoul de. “Gesta Tancredi.” RHC, Documents occidentaux. Vol. 3. Paris: Imprimerie impériale, 1866. 587–710.
- Chancelier, Gauthier le. “Galterii Bella Antiochena.” RHC, Documents occidentaux. Vol. 5. Paris: Imprimerie nationale, 1895. 81-132.
- Chartres, Foulcher de. “Historia Hierosolymitana.” RHC, Documents occidentaux. Vol. 3. Paris: Imprimerie impériale, 1856. 312-485.
- Chronique du religieux de Saint-Denys contenant le règne de Charles VI de 1380 à 1422. Ed. M. L. Bellaguet. 1842. 3 vols. Paris: Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1994.
- Compiègne, Gautier de. Roman de Machomete. Ed. R. B. C. Huygens. Paris: Klincksieck (Bibliothèque française et romane, série B, 16), 1977.
- Corycos, Hayton de. “La flor des estoires de la terre d'Orient.” RHC, Documents arméniens. Vol. 2. Paris: Imprimerie nationale, 1906. 111-253.
- Cottin-Bizonne, Shannon H. Une nouvelle édition du “Bestiaire” de Philippe de Thaon. Ph.D., University of North Carolina, Chapel Hill, 2003.
- “Directorium ad passagium faciendum.” RHC, Documents arméniens. Vol. 2. Paris: Imprimerie impériale, 1906. 367-517.
- Deuil, Odon de. Histoire de la croisade de Louis VII. Ed. M. Guizot. Paris: J. L. J. Brière, 1824. L’Antiquité grecque et latine du Moyen Âge. Ph. Remacle, Philippe Renault, etc. 2003. 5 March 2009.
<<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/odondedeuil/table.htm>>.
- Dol, Baudri de. “Historia Jerosolimitana.” RHC, Documents occidentaux. Vol. 4. Paris: Imprimerie nationale, 1879. 1-111.
- Epistolae et chartae historiam primi belli sacri spectantes quae supersunt aevo aequales ac genuinae. Die kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1080-1100. Ed. H. Hagenmeyer. Innsbruck, 1901.
- Floovant. Eds. Michelant M. and F. Guessard. Paris: Chez P. Jannet, Libraire, 1858.
- Frère Laurent. La “Somme le roi” par frère Laurent. Eds. Édith Brayer and Anne-Françoise Leurquin-Labie. Paris: Société des anciens textes français, 2008.
- Froissart, Jean de. Œuvres de Froissart. Ed. K. de Lettenhove. Vol. 15-16. Bruxelles: Librairie Victor Devaux et Cie, 1872.
- Gembloux, Sigibert de. “Chronicon.” Patrologiae cursus completus, series graecolatina. Ed. J.-P. Migne. Vol. 160. Paris: Editions Frères Garnier, 1880.
- Grandes chroniques de France. Ed. Jules M. Viard, 10 vols. Paris: Librairie ancienne H. Champion, 1920-.
- Histoire anonyme de la première croisade. Ed. Louis Bréhier. Paris: Société d’édition “Les Belles Lettres,” 1964.
- “Historia Welforum Weingartensis.” Ed. G. Waitz. Monumenta Germaniae Historica.

- Vol. 21, Hannover: Impensis Bibliopolii Aulici Hahniani, n.d.
- Joinville, Jean de. La Vie de Saint-Louis. Ed. Jacques Monfrin. Paris: Garnier, 1995.
- La Brocquière, Bertrand de. "L'Advis de Messire Jehan Torzelo." Le Voyage d'Outremer de Bertrand de la Brocquière. Ed. Ch. Schefer. Paris: Ernest Leroux, 1892. 263-266.
- . Le Voyage d'Outremer de Bertrand de la Brocquière. Ed. Ch. Schefer. Paris: Ernest Leroux, 1892.
- . "Reponse à l'Advis de Torzelo." Le Voyage d'Outremer de Bertrand de la Brocquière. Ed. Ch. Schefer. Paris: Ernest Leroux, 1892. 267-274.
- La Chanson d'Antioche. Ed. A. Paulin Paris. 2 vols. Paris: J. Techener, 1848.
- La Fille du comte de Pontieu, conte en prose. Ed. Clovis Brunel. Paris: Honoré Champion, 1923.
- Le Livre des fais du bon messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes. Ed. Denis Lalande. Genève: Droz, 1985.
- Le Mirouer du Monde. Ed. Felix Chavannes. Lausanne: Librairie de Georges Bridel, 1845.
- Le Roman de Jules César. Ed. Olivier Collet. Genève: Droz, 1993.
- Les Chétifs. Ed. Jan Nelson. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 1977.
- Li fet des Romains, compilé ensemble de Saluste et de Suetoine et de Lucan. Ed. Louis-Fernand Flutre. Paris: E. Droz, c.1935.
- Lübeck, Arnold de. "Chronica Slavorum." Ed. G. H. Pertz. Monumenta Germaniae Historica. Vol. 14. Hannover: Impensis Bibliopolii Aulici Hahniani, 1868.
- Mézières, Philippe de. "Epistre lamentable et consolatoire." Œuvres de Froissart. Ed. K. de Lettenhove. Vol. 16 (1397-1400). Bruxelles: Librairie Victor Devaux et Cie, 1872. 444-523.
- Mihailovič, Konstantin. Memoirs of a Janissary. Ed. and trans. Benjamin Stolz. The University of Michigan: Ann Arbor, 1975.
- Moine, Robert le. "Historia Iherosolimitana." RHC, Documents occidentaux. Vol. 3. Paris: Imprimerie impériale, 1856. 717-882.
- Monte di Croce, Riccoldo di. Viaggio in Terra Santa di Fra Riccoldo da Monte di Croce. Ed. Filippo L. Polidori. Siena: Tip. di A. Mucci, 1864.
- Nogent, Guibert de. "Gesta Dei per Francos." RHC, Documents occidentaux. Vol. 4. Paris: Imprimerie nationale, 1879. 113-263.
- Paris, Alexandre de. Le Roman d'Alexandre. Ed. L. Harf-Lancner and E.C. Armstrong. Paris: Livre de Poche, 1994.
- Polo, Marco. Le Devisement dou monde. 6 vols. Ed. Philippe Ménard. Genève: Droz, 2001.
- Pont, Alexandre du. Le Roman de Mahomet. Ed. Yvan G. Lepage. Paris: Klincksieck, 1977.
- "Relation de la Croisade de Nicopoli par un serviteur de Gui de Blois. Froissart." Œuvres de Froissart. Ed. K. de Lettenhove. Vol. 16 (1397-1400). Bruxelles: Librairie Victor Devaux et Cie, 1872. 413-443.
- Rubrouck, Guillaume de. Voyage dans l'Empire mongol, 1253-1255. Ed. Cl. Kappler. Paris: Payot, 1985.
- Rutebeuf. Oeuvres complètes. Ed. E. Faral and J. Bastin. 2 vols. Paris: A. et J. Picard, 1959.

- Saint-Quentin, Simon de. Histoire des Tartares. Ed. Jean Richard. Paris: P. Geuthner, 1965.
- Sainte-Marie, Hugues de. "Itineris Hierosolymitani Compendium." RHC, Documents occidentaux. Vol. 5. Paris: Imprimerie nationale, 1895 363-367.
- Sainte-Maure, Benoît. Le roman de Troie. Ed. Léopold Constans. 6 vols. Paris: Firmin Didot/Société des anciens textes français, 1904-1912.
- Schiltberger, Johannes. The "Bondage and Travels of Johann Schiltberger: A Native of Bavaria, in Europe, Asia, and Africa, 1396-1427. Trans. and ed. Karl Friedrich Neumann and J. Buchan Telfer. London: Hakluyt Society, 1879.
- Scholastique, Frédégaire le. Fredegarii et aliorum chronica. Ed. Bruno Krusch. Hanover: MGH Scriptores rerum Merovingicarum, 1888.
- Seville, Isidore of. Isidori Hispalensis Episcopi Etimologiarum sive Originum Libri XX. Ed. W. M. Lindsay. Oxford: Oxford University Press, 1911. 13 October 2010 <<http://penelope.uchicago.edu/Thayer/E/Roman/Texts/Isidore/home.html>>.
- Solin, C. J. "Polyhistor." Trad. M. A. Agnant. Paris: C. L. F. Panckoucke, 1847. L'Antiquité grecque et latine. Ed. Philippe Remacle. 2003. 15 Mar. 2009 <<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/solin/index.htm>>.
- The Old French Crusade cycle. Ed. Jan Nelson. 10 vols. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 1977-.
- Torzelo, Giovanni. "L' Advis de Messire Jehan Torzelo." Bertrandon de la Brocquière. Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Brocquière. Ed. Ch. Schefer. Paris: Ernest Leroux, 1892. 263-266.
- Trois Fils de rois, Les. Ed. Giovanni Palumbo. Paris: Champion, 2001.
- Tudebode, Pierre. "Hierosolymitano Itinere." RHC, Documents occidentaux. Vol. 3. Paris: Imprimerie impériale, 1856. 1-117.
- Tyr, Guillaume de. "Historia." RHC, Documents occidentaux. Vol. 1-2. Paris: Imprimerie royale. 1844-1859.
- Vegetius. Epitoma rei militaris. Ed. M. D. Reeve. Oxford: Oxford University Press, 2004.
- Vital, Orderic. Historia Ecclesiastica. Ed. J.-P. Migne. Paris: Chez J.-P. Migne, Libraire, 1855.
- Voragine, Jacques de. La Légende dorée. Ed. Alain Boureau. Paris: Gallimard, 2004.

Sources secondaires

- Abeele, Baudouin, van der. La Fauconnerie au Moyen Âge: connaissance, affaitage et médecine des oiseaux de chasse d'après les traités latins. Paris: Klincksieck, 1994.
- . La Fauconnerie dans les lettres françaises du XIIe au XIVE siècle. Leuven: Leuven University Press, 1990.
- Ahrweiler, Hélène. "L' Image de l' Autre et les mécanismes de l' altérité." XVe Congrès international des sciences historiques: Rapport I, Stuttgart, 1985. 60-66.
- Aillaud, G.-J. et al, eds. "Herbes, drogues et épices en Méditerranée: histoire, anthropologie, économie, du Moyen Âge à nos jours." Actes de la table ronde de l'Institut de recherches méditerranéennes et de la Chambre de commerce et d'industrie de Marseille. Paris: Editions du CNRS, 1988.
- Akkari, Hatem. La Méditerranée médiévale: perceptions et représentations. Paris:

- Maisonneuve et Larose, 2002.
- . "La Méditerranée épique: un monde en mutation ou le christianisme triomphant." La Méditerranée médiévale: Perceptions et représentations (16-18 avril 1998). Paris: Maisonneuve et Larose, 2002, pp. 21-32.
- Aksin, Sina. "The Three Homelands of the Turks." Scripta Hierosolymitana 35 (1994): 145-153.
- Akşit, İlhan. The Mystery of the Ottoman Harem. Trans. Reşat Dengiç Çağaloğlu. Istanbul: Akşit Kültür ve Turizm Yayıncılık, 2000.
- Allard, Guy-H. "La Pensée symbolique au Moyen Âge." Les Cahiers Internationaux de Symbolisme 21 (1972) 3-17.
- Allmand, Christopher. "The De Re Militari of Vegetius in the Middle Ages and Renaissance." Writing War: Medieval Literary Responses to Warfare. Ed. Corinne Saunders, Françoise Le Saux et Neil Thomas. Cambridge: Brewer, 2004. 15-28.
- Almond, Richard. Medieval Hunting. Stroud: Sutton, 2003.
- Ates, Toktamis. Relations franco-turques des origines à nos jours. AGF Garanti Sigorta, 1992.
- Bachrach, B. S. "The Practical Use of Vegetius' 'De Re Militari' During the Early Middle Ages." Historian 47 (1985): 239-255.
- Bagliani, Agostino P. and Baudouin van den Abeele, eds. La Chasse au Moyen Âge: société, traités, symboles. Turnhout: Brepols, 2000.
- Balard, Michel. La Méditerranée médiévale: espaces, itinéraires, comptoirs. Paris: Picard, 2006.
- Balivet, Michel. Mélanges byzantins, seldjoukides et ottomans. Istanbul: Editions Isis, 2005.
- Barthe, Pascale. "Du Turc au traître: Les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, les Ottomans et la France de François Ier dans *L'oppugnation* de Jacques de Bourbon." French Historical Studies 30 (2007): 427-449.
- Bartlett, Robert. The Making of Europe: Conquest, Colonization and Cultural Change, 950-1350. Princeton: Princeton University Press, 1993.
- Baumgartner, Emmanuèle and Laurence Harf-Lancner. Entre fiction et histoire: Troie et Rome au Moyen Âge. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 1997
- Beaune, Golette. "La Notion de nation en France au Moyen Âge." Communications 45 (1987): 101-116.
- Naissance de la nation France. Paris: Gallimard, 1985.
- Bédard, B. and L. Lamarche, eds. Introduction à la psychologie sociale. N.p.: Editions du Renouveau Pédagogique Inc., 1999.
- Bellini, Giuseppe. "Los turcos en las crónicas españolas de viaje de los siglos XV y XVI." Quaderni di letteratura iberica e iberoamericana 3 (1985): 5-26.
- Bennet, Matthew. "First Crusaders' Images of Muslims: the influences of Vernacular Poetry?" Forum for Modern Languages 22 (1986), 101-122.
- Berggren, J. Lennart. "Mathematics in Medieval Islam." The Mathematics of Egypt, Mesopotamia, China, India, and Islam: A Sourcebook. Ed. Victor J. Katz. Princeton: Princeton University Press, 2007.
- Bernard, Yvelise. L'Orient du XVI^e siècle à travers les récits des voyageurs français: regards portés sur la société musulmane. Paris: L'Harmattan, 1988.
- Bisaha, Nancy. Creating East and West : Renaissance Humanists and the Ottoman Turks.

- Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2004.
- Blanks, David R and Michael Frassetto, eds. Western Views of Islam in Medieval and Early Modern Europe: Perceptions of Other. New York: St. Martin's Press, 1999.
- Boccassini, Daniela. Il volo della mente: falconeria e Sofia nel mondo mediterraneo: Islam, Federico II, Dante. Ravenna: Longo, 2003.
- Boe, Sverre. Gog and Magog. Tübingen: Mohr Siebeck, 2001.
- Boehlke, Frederick J. Jr., Pierre de Thomas. Scholar, Diplomat, and Crusader. Philadelphia, 1966.
- Bord, Lucien-Jean and Jean-Pierre Mugg. La Chasse au Moyen Âge: Occident latin, VIe-XVe siècle. Aix-en-Provence: Compagnie des éditions de la Lesse, 2008.
- Borella, François. "La Justice de Salomon: réflexions sur le juste." Mélanges en l'honneur du professeur Gustave Peiser. Ed. Jean-Michel Galabert et Marcel-René Tercinet. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble, 1995.
- Boureau, Alain. "La croyance comme compétence. Une nouvelle histoire des Mentalités." Critique 529-30 (1991): 512-526.
- Bourilly, V. L., "Bertrandon de la Borderie et le discours du voyage de Constantinople." Revue des études Rabelaisiennes (1911): 183-220.
- Boudet, Jean-Patrice. "Le Modèle du roi sage aux XIIIe et XIVE siècles: Salomon, Alphonse X et Charles V." Revue historique 310:3:647 (2008): 545-566.
- Boutet, Dominique. "La Montagne dans la chanson de geste: topique, rhétorique et fonction épique." La montagne dans le texte médiéval: entre mythe et réalité. Ed. Claude-Al. Thomasset, Danièle James-Raoul. Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000.
- Braga, Corin. Le Paradis interdit au Moyen Âge: la quête manquée de l'Eden oriental. Paris: L'Hartmann, 2004.
- Bull, Marcus Graham. The Experience of Crusading. 2 vols. Cambridge; New York: Cambridge University Press, 2003.
- Bumke, Joachim. Courtly Culture: Literature and Society in the High Middle Ages. Woodstock: Turnaround, 2001.
- Burns, Robert I. Medieval Colonialism. Postcrusade Exploitation of Islamic Valencia. Princeton: Princeton University Press, 1975.
- Cahen, Claude. "Frédegair et les Turcs." Economies et sociétés au Moyen Âge. Mélanges offerts à Edouard Perroy. Paris: Publications de la Sorbonne, 1973. 24-27.
- . "Le Malik-Nameh et l'histoire des origines seljoucides." Oriens 2 (1949): 31-85.
- . "Le Commerce anatolien au début du XIIIe siècle." Mélanges d'histoire du Moyen Âge (1951): 91-101.
- . Les Peuples musulmans dans l'histoire médiévale. Paris: Maisonneuve, 1977.
- . The Formation of Turkey: the Seljukid Sultanate of Rum: Eleventh to Fourteenth Century. New York: Longman, 2001.
- Caldarini, Ernesta. "Un lieu du roman médiéval: un verger." Cahiers de l'Association Internationale des études françaises 34 (1984): 7-23.
- Campbell, Tony. The Earliest Printed Maps 1472-1500: Describing the Maps Listed in Marcel Destombes's "Catalogue des Cartes Gravées au XVe Siècle of 1952." London: British Library, 1987.
- Campion, Nicholas. A History of Western Astrology. 2 vols. London; New York:

- Continuum, 2009.
- Carmody, Francis. "Le Diable des bestiaires." Cahiers de l'Association internationale des études françaises 3 (1953): 79-85.
- Carrier, Marc. "L'Image des Byzantins et les systèmes de représentation selon les chroniqueurs occidentaux des croisades 1096-1261." Diss. Université de Paris I, 2006.
- Centre universitaire d'études et de recherches médiévales d'Aix. Les couleurs au Moyen Âge. Aix-en-Provence: Publications du CUERMA, 1988.
- Cerquiglini-Toulet, Jacqueline Cerquiglini-Toulet. "Fama et les preux: Nom et renom à la fin du Moyen Âge." Médiévales 24 (1993): 35-44.
- Çiçek Kemal, ed. The Great Ottoman-Turkish Civilisation. Ankara: Yeni Türkiye, 2000.
- Cipolla, Carlo M. Le Poivre, moteur de l'histoire: du rôle des épices, et du poivre en particulier, dans le développement économique du Moyen âge. Trans. Françoise Liffra. Paris: L'Esprit frappeur, 1997.
- Clermont-Ganneau, Charles Simon. "Itinéraire d'un pèlerin français du XIVE siècle de Damas à Naplouse." Recueil d'archéologie orientale 3 (1900): 259-264.
- Collomp, Denis. "La Reconquête de l'espace méditerranéen dans quelques épopées tardives." La Méditerranée médiévale: Perceptions et représentations (16-18 avril 1998). Paris: Maisonneuve et Larose, 2002, pp. 33-50.
- Contamine, Philippe. War in the Middle Ages. Oxford: Basil Blackwell, 1984.
- Couderc, Camille. "Journal de voyage de Louis de Rochechouart, évêque de Saintes à Jérusalem." Revue de l'Orient latin 1 (1893): 168-274.
- Coumert, Magali. Origines des peuples: les récits du Haut Moyen Âge occidental (550-850). Paris: Institut d'études augustiniennes, 2007.
- Cox, Edward Godfrey. A Reference Guide to the Literature of Travel, Including Voyages, Geographical Descriptions, Adventures, Shipwrecks and Expeditions. Seattle: The University of Washington, 1935-49.
- Cramer, John A. A Geographical and Historical Description of Asia Minor. Amsterdam: Adolf M. Hakkert, 1971.
- Crosby, Alfred W. Throwing Fire: Projectile Technology Through History. Cambridge: Cambridge University Press, 2002.
- Czarra, Fred. Spices: A Global History. London: Reaktion, 2009.
- Daffa, Ali Ab dullah al- and J.J. Stroyls. Studies in the Exact Sciences in Medieval Islam. New York: Wiley, 1984.
- Daniel, Norman. The Arabs and Medieval Europe. London: Librairie du Liban, 1975.
- Davidson Ellis and R. Hilda. "The Secret Weapon of Byzantium." Byzantinische Zeitschrift 66 (1973): 61-74.
- De l'étranger à l'étrange ou la Conjointure de la merveille: en hommage à Marguerite Rossi et Paul Bancourt. Centre universitaire d'études et de recherches médiévales d'Aix, 13e colloque. Aix-en-Provence: CUERMA, 1988.
- Delacampagne, Christian. L'invention du racisme. Antiquité et Moyen Âge. Paris: Fayard, 1983.
- Delaville le Roulx, Joseph. La France en Orient au XIVE siècle: Expéditions du maréchal Boucicault. 1886. 2 vols. Paris: Adamant Media Corporation, 2004.
- Delhomme, P., Meyer T. La Recherche en psychologie sociale. Paris: Armand Colin, 2002.

- Deluz, Christiane. "Pèlerins et voyageurs face à la mer (XII-XVI siècles)." Horizons marins, itinéraires spirituels (V-XVIII siècles). Paris (1987): 277-185.
- Desjacques, Alain. "Y a-t-il une civilisation de Barbares? Le cas des Mongols dans l'histoire." Lieux et figures de la barbarie, Cecille – EA 4074, Université Lille 3 (2006-2008): 1-8.
- Dickens, Mark. "Medieval Syriac Historians' Perceptions of the Turks." Diss. University of Cambridge, 2004.
- Dondaine, Antoine. "L'Origine de l'hérésie médiévale." Rivista di storia della chiesa in Italia 9 (1951): 47-78.
- Dubarle, André-Marie Dubarle. "La Première captivité de Geoffroy de Charny et l'acquisition du linceul." Montre-nous ton visage 8 (1993): 6-18.
- Duby, Georges. Hommes et Structures du Moyen Âge. Paris-La Haye: Mouton, 1973.
- . La Société chevaleresque. Paris: Flammarion, 2008.
- . Le Temps des cathédrales, l'Art et la Société, 980-1420. Paris: Gallimard, 1976.
- . Les Trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme. Paris: Gallimard, 1978.
- Durel, Aline. L'Imaginaire des épices: Italie médiévale, Orient lointain. Paris: L'Harmattan, 2006.
- Duval, Frédéric. Lectures françaises de la fin du Moyen Âge. Petite anthologie commentée de succès littéraires. Genève: Droz, 2007.
- Ebersolt, Jean. Orient et Occident: recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant et pendant les Croisades. Paris: E. de Boccard, 1954.
- Eckhardt, M. "La Légende de l'origine troyenne des Turcs." Körösi Csoma Archivum 2 (1926-1932): 422-433.
- Écritures médiévales: conjointure et sénéfiance: hommage à Alain Labbé. Groupe de recherches "Lectures médiévales." Toulouse: Presses universitaires du Mirail, 2006.
- Edson, Evelyn. Mapping Time and Space: How Medieval Mapmakers Viewed Their World. London: British Library, 1999.
- Euben, Roxanne Leslie. Journeys to the Other Shore: Muslim and Western Travelers in Search of Knowledge. Princeton: Princeton University Press, 2006.
- Fichtenau, Heinrich. Heretics and Scholars in the High Middle Ages, 1000-1200. Trans. Denise A. Kaiser. University Park, PA, 1998.
- . "Zur Erforschung des Haeresien des 11. Und 12. Jahrhunderts." Römische Historische Mitteilungen 31 (1989): 75-91.
- Finkelstein, Israel and Neil A. Silberman. David and Solomon: In Search of the Bible's Sacred Kings and the Roots of the Western Tradition. Free press, 2006.
- Flori, Jean. Croisade et chevalerie: XIe-XIIIe siècles. Paris: DeBœck, 1998.
- . L'Essor de la chevalerie, XIe - XIIIe siècles. Genève: Droz, 1986.
- . La Chevalerie en France au Moyen Âge. Paris: PUF, "Que sais-je ?" 1995.
- Frassetto, Michael. "The Image of the Saracen as Heretic in the Sermons of Ademar of Chabannes." Western Views of Islam in Medieval and Early Modern Europe. Perception of Other. Ed. David R. Blanks and Michael Frassetto. New York: St. Martin's Press, 1999. 83-96.
- Freeman, Michelle A. The Poetics of *Traslatio Studii* and *Conjointure*: Chrétien de Troye's "Cligés." Lexington: French Forum, 1979.
- Freedman, Paul. Out of the East: Spices and the Medieval Imagination. Haven: Yale University Press, 2008.

- Fuller, Carol S. A Critical Edition of "Le Jeu des Eschés, Moralisé" translated by Jehan de Vignay. Ph.D., Catholic University of America, Washington, 1974.
- Ganshof, F. L. "Robert le Frison et Alexis Comnène." Byzantion 31 (1961) 57-74.
- Gardette, Philippe. "Jacques de Helly, figure de l'entre-deux culturel au lendemain de la défaite de Nicopolis." Erytheia: Revista de studios bizantinos y neogriegos 24 (2003): 111-124.
- Garnier, François. Le Langage de l'image au Moyen Âge. Paris: Le Léopard d'or, 1995.
- Gaucher, Elisabeth. "Deux regards sur une défaite: Nicopolis." Cahiers de recherches médiévales 1 (1996): 93-104.
- Geary, Patrick J. Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe. Princeton: Princeton University Press, 2002.
- Gobry, Yvan. La Philosophie pratique d'Aristote. Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 1995.
- Göçek, Fatma Müge. East Encounters West: France and the Ottoman Empire in the Eighteenth Century. New York: Oxford University Press, 1987.
- Gökalp, Altan. Harems, mythe et réalité. Rennes: Ouest-France, 2008.
- Göllner, C. "Legenden von der skythischen, trojanischen und kaukasischen Abstammung der Türken im 15. und 16. Jahrhundert." Revue des études sud-est européennes 15 (1977): 51-54.
- Grousset, René. L'Empire des steppes. Paris: Payot, 1948.
- Guenée, Bernard. "Histoire et chronique. Nouvelles réflexions sur les genres historiques au Moyen Âge." La Chronique et l'Histoire au Moyen Âge. Ed. D. Poirion. Paris: Presses universitaires de la Sorbonne, 1986. 3-12.
- Guéret-Laferté, Michèle. Sur les routes de l'Empire Mongol: ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIIIe et XIVe siècles. Paris: H. Champion, 1994.
- Guzman, Gregory G. "Simon of Saint-Quentin as Historian of the Mongols and Seljuk Turks." Medievalia et Humanistica, New Series 3 (1972): 155-78.
- . "The Encyclopedist Vincent of Beauvais and His Mongol Extracts from John of Plano Carpini and Simon of Saint-Quentin." Speculum 49 (1974): 287-307.
- Haim, Gerber. State, Society, and Law in Islam: Ottoman Law in Comparative Perspective. Albany: State University of New York Press, 1994.
- Haldon, John. "Greek Fire Revisited: Recent and Current Research." Byzantine Style, Religion and Civilization: In Honour of Sir Steven Runciman. Ed. Elizabeth Jeffreys. Cambridge: Cambridge University Press, 2006, pp. 290-325.
- Harley, John B. and David Woodward. The History of Cartography. Chicago: University of Chicago Press, 1987.
- Harper, J. "Turks as Trojans, Trojans as Turks: Visual Imagery of the Trojan War and the Politics of Cultural Identity in Fifteenth-Century Europe." Translating Cultures: Postcolonial Approaches to the Middle Ages. Eds. A. J. Kabir and D. Williams. Cambridge: Cambridge University Press, 2005. 151-179.
- Heath, Michael. Crusading Commonplaces: La Noue, Lucinge and Rhetoric Against the Turks. Genève: Droz, 1986.
- Heine, Charlotte van den Abeele and Nicolas van der Linden, eds. Introduction à l'étude des représentations sociales et des stéréotypes. 2006. Université libre de Bruxelles. 10 Apr. 2010. <www.ulb.ac.be/psycho/psysoc/TPcandi/TP2006.rtf>.
- Hiestand, R. "L'Archevêque Hugues d'Edesse et son destin posthume." Dei gesta per

- Francos: études sur les croisades dédiées à Jean Richard; Crusade Studies in Honour of Jean Richard. Ed. Michel Balard, Benjamin Z. Kedar and Jonathan Riley-Smith. Aldershot: Ashgate, 2001.
- Holmes, Jr, U.T., and W. M. McLeod. "Problems of the *Chetifs*, a Crusade Chanson de Geste." Romanic review 28 (1937): 99-108.
- Houdeville, M. "Les Sarrasins, miroir des chrétiens?" La chrétienté au péril sarrasin. Aix-en-Provence: Publications du C.U.E.R.M.A., 2000. 77-84.
- Housley, Norman. Documents on the Later Crusades, 1274-1580: from Lyon to Alcazar. Oxford: Oxford University Press, 1992.
- . "One Man and His Wars: The Depiction of Warfare by Marshal Boucicaut's biographer." Journal of Medieval History 29 (2003): 27-40.
- Houtsma, Th, ed. Recueil des textes relatifs à l'histoire des Seldjoudides. Leiden: E.J. Brill, 1902.
- Howgego, Raymond John. Encyclopedia of Exploration to 1800: A Comprehensive Reference Guide to the History and Literature of Exploration, Travel and Colonization from the Earliest Times to the Year 1800. Sydney: Hordern House, 2003.
- Hugens, Robert. "La Tradition manuscrite de Guillaume de Tyr." Studi Medievali 35 (1964): 281-373.
- Hyde, J.K. "Navigations in the Eastern Mediterranean in the Fourteenth and Fifteenth Centuries According to Pilgrim's Books." Papers in Italian Archeology, I, British Archeological Reports, Supplementary Series, Bd. 41 (1978): 521-537.
- Ibn Warraq. Defending the West: A Critique of Edward Said's Orientalism. Amherst, N.Y: Prometheus Books, 2007.
- Irwin, Robert. For Lust of Knowing: The Orientalists and Their Enemies. London: Allen Lane, 2006.
- Jodelet, Denise. "Formes et figures de l'altérité." L'Autre: regards psychosociaux. Sous la direction de Margarita Sanchez-Mazas et Laurent Licata. Grenoble: Les Presses de l'Université de Grenoble, 2005. 23-47.
- Jones, W. R. "The Image of the Barbarian in Medieval Europe." Comparative Studies in Society and History 13.4 (1971): 376-407.
- Joranson, E. "The Problem of the Spurious Letter of the Emperor Alexius to the Count of Flanders." American Historical Review 55 (1950): 805-821.
- Jordan, William Ch. "Amen ! Cinq fois Amen ! Les chansons de la croisade égyptienne de Saint Louis, une source négligée d'opinion royaliste." Médiévales 17 (1998): 79-90.
- Jorga, Nicolas. Philippe de Mézière et la croisade au XIV siècle. Paris: Librairie Emile Bouillon, 1896.
- Juall, Scott D. "Early Modern Franco-Ottoman Relations: Utopian Mapping of Imperialist Encounters in François Rabelais's *Pantagruel*." Etudes rabelaisiennes 44 (2006): 79-110.
- Julien, Felix. Papes et sultans. Paris: E. Plon, 1879.
- Kafé, Esther. "Le Mythe turc et son déclin dans les relations du voyage des Européens de la Renaissance." Oriens 21 (1968-69): 159-195.
- Kaeuper, Richard and Elspeth Kennedy, eds. The Book of Chivalry of Geoffroi de Charny. Pennsylvania: Pennsylvania U.P., 1996.

- Keen, Maurice. Medieval Warfare: A History. Oxford: Oxford University Press, 1999.
- Keller, Marcus. "The Turk in the 'Trésor Politique' or the Anthological as Political Mode." Eds. Karen Fresco and Anne D. Hedeman. Collections in Context: The Organization of Knowledge and Community in Europe. Columbus: Ohio State University Press. (forthcoming)
- Kelly, Douglas. Medieval French Romance. New York: Macmillan, 1993.
- . Sens and Conjointure in the "Chevalier de la Charrette." The Hague; Paris: Mouton, 1966.
- Kinoshita, Sharon. Medieval Boundaries: Rethinking Difference in Old French Literature. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2006.
- Klausner, Joseph. The Messianic Idea in Israel; From its Beginning to the Completion of the Mishnah. Trans. from the 3rd Hebrew edition by W. F. Stinespring. New York: Macmillan, 1955.
- Klopsteg, Paul E. Turkish Archery and the Composite Bow. N.p.: Derrydale Pr., 1993.
- Knowles, Christine. "Jean de Vignay, un traducteur du XIVe siècle." Romania 75 (1954): 353-83.
- Koyama, Koïchiro. "Some remarks on the sultanate of Murad II." Bulletin of Asian Studies 3 (2005): 47-55.
- "La Formation du couple antithétique barbarie/civilisation et son évolution avant 1914." La représentation du soldat pendant la Grande Guerre. 2004. Académie d'Amiens. 5 février 2010 < http://crdp.ac-amiens.fr/historial/soldat/thema_repres_01_formation.html>.
- Le Beau et le laid au Moyen Âge. Communications présentées au vingt-quatrième colloque du CUERMA tenu à Aix-en-Provence en février 1999. Aix-en-Provence: Centre Universitaire d'Etudes et de Recherches Médiévales d'Aix, 1999.
- Le Brusque G. "Des chevaliers bourguignons dans les Pays du Levant: expédition de Walleran de Wavrin contre les Turcs Ottomans (1444-1446) dans les 'Anciennes Chroniques d'Angleterre' de Jean de Wavrin." Le Moyen Âge 106.2 (2000): 255-276.
- Le Goff, Jacques. La Civilisation de l'Occident médiéval. Paris: Champs histoire, 2008.
- . "Les Mentalités: une histoire ambiguë." Faire de l'histoire. Eds. J. Le Goff and P. Nora. Vol. 3. Paris: Gallimard, 1974. 76-94.
- Lacze, Yvon. "Le Rôle des traditions dans la genèse d'un sentiment national au XVe siècle. La Bourgogne de Philippe le Bon." Bibliothèque de l'École des Chartes. Vol. XXIX. Paris, 1972. 303-385.
- Lalande, Denis. Jean II le Meingre, dit Boucicaut (1366-1421). Étude d'une biographie héroïque. Genève: Droz, 1988.
- Lange, Christian. Justice, Punishment, and the Medieval Muslim Imagination. Cambridge: Cambridge University Press, 2008.
- Leclercq, Armelle. "Destinée d'un émir turc, Corbaran, personnage historique, personnage épique." Façonner son personnage au Moyen Âge, Senefiance n°53. Aix-en-Provence: Presses de l'Université de Provence, 2007. 201-210.
- . Portraits croisés. L'image des Francs et des Musulmans dans les textes sur la Première croisade. Paris: Honoré Champion, 2010.
- Lewis, Bernard. Islam and the West. Oxford: Oxford University Press, 1993.
- Livingston, Charles. "Un disciple de Clément Marot. Bertrand de la Borderie." Revue

- du XVI^e siècle. Paris, 1929.
- Lock, Peter. The Franks in the Aegean, 1204-1500. London; New York: Longman Publishing Group, 1995.
- Lopez Estrada, Francisco. Libros de viajeros hispánicos medievales. Madrid: Ediciones del Labertino, 2003.
- Lubac, Henri de. Exégèse médiévale: les quatre sens de l'Écriture. Paris: Aubier, 1954-1964.
- Luiselli, Bruno. "Il mito dell'origine troiana dei Galli, dei Franchi e degli Scandinavi." Romanobarbarica 3 (1978): 89-121.
- Lynn T. Ramey. Christian, Saracen and Genre in Medieval French Literature. New York: Routledge, 2001.
- Mallett, Alex. "The *Other* in the Crusading Period: Walter the Chancellor's Presentation of Naim al-Din II-Ghazi." Al-Masaq: Islam and the Medieval Mediterranean 22.2 (2010): 113-128.
- Marinesco, Constantin. "Sources historiques inconnues d'un roman de chevalerie: Tirant le Blanc." Comptes-rendus des séances de l'année... – Académie des inscriptions et belles-lettres 95.2 (1951): 134-137.
- Marino, Nancy F., ed. El libro del conocimiento de todos los reinos ; The Book of Knowledge of All Kingdoms. Tempe: Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 1999.
- Martignone, Franco. I Turchi e l'Europa nelle orazioni d'obbedienza ai pontefici del secondo '400. Il Mediterraneo attraverso i secoli. Geneva: Name, 2002.
- Mas Latrie, Louis de. "Des relations politiques et commerciales de l'Asie Mineure avec l'Île de Chypre, sous le règne des princes de la maison de Lusignan." Bibliothèque de l'École des Chartes 7 (1846): 121-142.
- . Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan. Paris: Impr. impériale. 1861.
- Mela, Pomponius. "Géographie." Trad. Louis Baudet. Paris: C. L. F. Panckoucke, 1843. L'Antiquité grecque et latine. Ed. Philippe Remacle. 2003. 22 Mar. 2009 <<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/mela/table.htm>>.
- Melnikova, Elena. Drevneskandinavskie geograficheskie sochineniia. Moscow: Nauka. 1986.
- Merle, Alexandra. Le Miroir ottoman: une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVIIe-XVIIIe siècles). Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.
- Meserve, Margeret. Empires of Islam in Renaissance Historical Thought. Harvard: Harvard University Press, 2008.
- Moeglin, J.-M. "Nation et nationalisme du Moyen Âge à l'Époque moderne (France-Allemagne)." Revue historique 611 (1999): 537-553.
- Mollat, Michel. Grands voyages et connaissance du monde du milieu du XIIIe siècle à la fin du XVe. 2 vols. Paris: Les Cours de Sorbonne, 1966.
- . Les explorateurs du XIIIe au XVIe siècle: premiers regards sur des mondes nouveaux. Paris: J.C. Lattes, 1984.
- Montesquieu, Charles-Louis de. Foreword. Oeuvres complètes de Montesquieu. By Roger Caillois. Vol. 1. Paris: Pleiade, 1985.
- Moore, Robert I. The Formation of a Persecuting Society: Power and Deviance in

- Western Europe, 950-1250. New York: B. Blackwell, 1987.
- Moura, Jean-Marc. L'Europe littéraire et l'ailleurs. Paris: PUF, 1998.
- . "L'Imagologie littéraire, essai de mise au point historique et critique." Revue de littérature comparée 3 (1992): 271-287.
- Muhlberger, Steven. Jousts and Tournaments: Charny and Chivalric Sport in Fourteenth-century France. N.p.: Chivalry Bookshelf, 2003.
- Murray, Alan V. "William of Tyre and the Origin of the Turks: On the Sources of the 'Gesta Orientalium Principum.'" Dei Gesta per Francos: Etudes sur les croisades dédiés à Jean Richard, Crusade Studies in Honour of Jean Richard. Ed. M. Balard, B. Z. Kedar and J. Riley-Smith. Aldershot: Ashgate, 2001. 217-229.
- Myres, John L. "Gog and the Danger from the North." Palestine Exploration Fund Quarterly Statement (1932): 213-219.
- Newman W.R. and Anthony Grafton, Secrets of Nature: Astrology and Alchemy in Early Modern Europe. Cambridge: MIT Press, 2006.
- Nicholson, Helen. Medieval Warfare. New York: Palgrave Macmillan, 2004.
- Nossov, Konstantin and Vladimir Golubev. Ancient and Medieval Siege Weapons: A Fully Illustrated Guide to Siege Weapons and Tactics. N.p.: The Lyons Press, 2005.
- Novara, Filippo da. Guerre di Federico II in Oriente (1223-1242). Trans. and ed. Silvio Melani. Napoli: Liguori, 1994.
- Otto, Beatrice K. Fools Are Everywhere: The Court Jester Around the World. Chicago: Chicago University Press, 2001.
- Owen C.W. Ok, Balta ve Mancılık Ortaçağda Savaş Sanatı 378-1515. Istanbul: Kitap Yayınevi, 2002.
- Pageaux, Daniel-Henri. "De l'imagerie culturelle à l'imaginaire." Précis de littérature comparée. Ed. Pierre Brunel and Yves Chevrel. Paris: PUF, 1989.
- . Littératures et cultures en dialogue. Paris: L'Harmattan, 2007.
- Paparrigopoulos, C. "Lettre d'Alexis I Comnène à Robert I, Comte de Flandre." Bulletin de correspondance hellénique 4.4 (1880): 24-29.
- Parken, Kim I. Wisdom and Law in the Reign of Solomon. Lewiston: Mellen Biblical Press, 1992.
- Partington, James R. A History of Greek Fire and Gunpowder. N.p.: John Hopkins University Press, 1999.
- Pastoureau, Michel. Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental. Paris: Éd. du Seuil, 2004.
- Pászthory, Emmerich. "Über das 'Griechische Feuer.' Die Analyse eines spätantiken Waffensystems." Antike Welt 2:17 (1986): 27-38.
- Patterson, James and Andrew Gross. The Jester. Boston: Little, Brown and Co., 2003.
- Paulmier-Foucart, Monique. Vincent de Beauvais et le Grand miroir du monde. Turnhout: Brepols, 2004.
- Paviot, Jacques. "Noblesse et croisade à la fin du Moyen Âge." Cahiers de Recherches Médiévales 13 (2006): 69-84.
- Pertusi, Agostino. "I primi studi in occidente sull'origine e Potenza dei Turchi." Studi Veneziani 12 (1970): 480-481.
- , ed. La Caduta di Costantinopoli. Le testimonianze dei contemporanei.

- Milano: Fondazione Valla, 1976.
- Pick, Lucy K. "Edward Saïd, Orientalism and the Middle Ages." Medieval Encounters: 5 (1999): 265-71.
- Peirce, Leslie P. The Imperial Harem: Women and Sovereignty in the Ottoman Empire. New York; Oxford: Oxford University Press, 1993.
- Pitcher, Donald Edgar. An Historical Geography of the Ottoman Empire From Earliest Times to the End of the Sixteenth Century. Leiden: Brill, 1972.
- Planche, Alice. Des plantes, des bêtes et des couleurs. Orléans: Paradigme, 1998.
- Pline l' Ancien. "Histoire naturelle." Paris: Dubouquet, 1848-50. L' Antiquité grecque et latine. Ed. Philippe Remacle. 2003. 20 Mar. 2009
<<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/index.htm>>.
- Priego, Miguel Angel Perez. "Estudio literario de los libros de viajes medievales." Epos 1 (1984): 217-239.
- Purcell, Maureen. Papal Crusading Policy: the Chief Instruments of Papal Crusading Policy and Crusade to the Holy Land from the Final Loss of Jerusalem to the Fall of Acre 1244-1291. Leiden: Brill, 1975.
- Rashed, Roshdi. Entre arithmétique et algèbre. Recherches sur l' histoire des mathématiques arabes. Paris: Société d' Edition Les Belles Lettres, 1984.
- Regnier-Bohler, Danielle, ed. Croisades et pèlerinages: récits, chroniques et voyages en Terre Sainte (XIIe-XVIe siècles). Paris: Laffont, 1997.
- Riant, P., ed. Lettre (fausse?) d' Alexis au comte Robert I de Flandre. Paris: n.p., 1979.
- Ribémont, Bernard. "A propos de l' *instrumentarium épique*." Plaist vos oïr bone cançon vallant? Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à François Suard. Ed. Dominique Boutet, Marie-Madeleine Castellani. Lille: Editions du Conseil scientifique de l' Université Charles-de-Gaulle-Lille III, 1999. 781-793.
- . "Une vision de l' Orient au XIVe siècle: 'La Prise d' Alexandrie' de Guillaume de Machaut." Cahiers de recherches médiévales et humanistes 9 (2002), p. 1-12.
- Richard, Jean. Croisés, missionnaires et voyageurs. London: Variorum, Sept. 1983
- . Francs et orientaux dans le monde des croisades. Aldershot: Ashgate, 2003.
- . "La Méditerranée des croisades." Francs et Orientaux dans le monde des croisades. Ed. J. Richard. Aldershot: Ashgate, 2003. VI, 135-150.
- . "La Vogue de l' Orient dans la littérature occidentale du Moyen Âge." Ed. Pierre Gallais et Yves-Jean Riou. Mélanges offerts à René Crozet à l' occasion de son soixante-dixième anniversaire par ses amis, ses collègues, ses élèves et les membres du C.E.S.C.M. Poitiers: Société d' études médiévales, 1966. 557-561.
- . Les Récits de voyages et de pèlerinages. Turnhout: Imprimerie Orientaliste, 1981.
- . Les Relations entre l' Orient et l' Occident au Moyen Âge: études et documents. London: Variorum, 1977.
- Richardot, Philippe. De re militari. Mille ans de guerre en lisant Végèce (Ve-XVe siècles). La tradition médiévale d' un traité militaire tardoantique. Ph.D. thesis. Toulouse: Université de Toulouse 2, 1995.
- . Végèce et la culture militaire au Moyen Âge. Paris: Institut de stratégie comparé, 1998.
- Robert, Jeanne and Louis. "La Persistance de la toponymie antique dans l' Anatolie." La

- toponymie antique. Actes du Colloque de Strasbourg, 12-14 juin 1975. Strasbourg: Publications du Centre de Recherche sur le Proche Orient et la Grèce antiques, 1977. 11-63.
- Rohou, Jean. Études littéraires; guide de l'étudiant. Paris: Nathan, 1997.
- Rokeach, Milton. The Open and Closed Mind; Investigations into the Nature of Belief Systems and Personality Systems. New York: Basic Books, 1960.
- Roland, Alex (1992), "Secrecy, Technology, and War: Greek Fire and the Defense of Byzantium, Technology and Culture." Technology and Culture 33 (4): 655-679.
- Rosenfeld, Boris A. and Adolf Youschkevitch. "Geometry." Encyclopedia of the history of Arabic science. Ed. Roshdi Rashed and Regis Morelon. Routledge, 1996.
- Rouillard, Clarence. The Turk in French History, Thought, and Literature (1520-1660). Paris: Boivin, 1941.
- Roux, Jean-Pierre Roux. Les Explorateurs au Moyen Âge. Paris: Fayard, 1985.
- Runciman, Steven. "Teucric and Turci." Medieval and Middle Eastern Studies in Honor of Aziz Suryal Atiya. Ed. Sami A. Hanni. Leiden, 1972. 344-48.
- Said, Edward S. "Islam through Western Eyes," *The Nation* April 26, 1980.
- . Orientalism. New York: Vintage Books, 1979.
- Schefer, Charles. "Note sur les miniatures ornant un manuscrit de la relation du voyage d'outre mer de Bertrandon de la Broquière." Gazette des beaux arts 1 (1891): 289-293.
- Schein, Sylvia. "'Gesta Dei per Mongolos,' 1300. The Genesis of a Non-Event." The English Historical Review 94 (1979): 805-819.
- Schwoebel, Robert. The Shadow of the Crescent: The Renaissance Image of the Turk 1453-1517. Nieuwkoop: B. de Graaf, 1967.
- Senac, Philippe. Occident médiéval face à l'islam: l'image de l'autre. Paris: Flammarion, 2000.
- Sesiano, Jacques. "Islamic Mathematics." Mathematics Across Cultures: The History of Non-western Mathematics. Ed. Helaine Selin, Ubiratan D'Ambrosio. N. p.: Springer, 2000.
- Setton, Kenneth Meyer. The Papacy and the Levant, 1204-1571. 4 vols. Philadelphia: American Philosophical Society, 1976.
- Sirinelli, Jean-François, ed. Pour une histoire culturelle. Paris: Seuil, 1997.
- Skeel, Caroline A.J. Travel in the First Century after Christ, with Special Reference to Asia Minor. Cambridge: Cambridge University Press, 1901.
- Southworth, John. Fools and Jesters at the English Court. Bel Air: Alan Sutton Publishing, 1998.
- Soykut, Mustafa. Image of the "Turk" in Italy. A History of the "Other" in Early Modern Europe: 1453-1683. Berlin: Klaus Schwarz Verlag, 2001.
- Spiridonakis, Basile G. Grecs, Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453: quatre siècles d'histoire de relations internationales. Thessaloniki: Institute for Balkan Studies, 1990.
- Springer, M. "Vegetius im Mittelalter." Philologus 123 (1979): 85-90.
- Strickland, Debra Higgs. Saracens, Demons and Jews: Making Monsters in Medieval Art. Princeton: Princeton University Press, 2003.
- Suard, François. "Le Souvenir épique dans les Chroniques de Froissart." Actes du

- colloque international Jehan Froissart, Lille 3 - Valenciennes, 30 septembre-1^{er} octobre 2004. Eds. Marie-Madeleine Castellani and Jean-Charles Herbin. N. p.: Perspectives médiévales, 2006, p. 259-275.
- Surdel, Alain-Julien. "Oultremer: La Terre Sainte et l'Orient vus par des pèlerins du XVe siècle." Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval, Senefiance 11. Aix-en-Provence: Presses de l'Université de Provence, 1982. 323-339.
- Tafur, Pero. Travels and Adventures (1435-1439). Trans. and ed. Malcolm Letts. London: n.p., 1926.
- Talbert, Richard A. and Richard W. Unger. Cartography in Antiquity and the Middle Ages: Fresh Perspectives, New Methods. Leiden: Brill, 2008.
- Tanner, J. Paul. "Rethinking Ezekiel's Invasion by Gog." Journal of the Evangelical Theological Society 39 (1996): 29-45.
- Taparel, H. "Geoffrey de Thoisy: une figure de la croisade bourguignonne au XVe siècle." Le Moyen Âge 94 (1988): 381-393.
- Tarugi, Luisa. R. S., ed. Il simbolo dall'Antichità al Rinascimento. Milano: Nuovi orizzonti, 1995.
- Tinguely, Frédéric Tinguely. L'Écriture du Levant à la Renaissance: enquête sur les voyageurs français dans l'empire de Soliman le Magnifique. Genève: Droz, 2000
- Tolan, John V. "Anti-Hagiography: Embrico of Mainz's 'Vita Mahumeti.'" Journal of Medieval History 22 (1996): 25-41.
- . "Muslims as Pagan Idolaters in Chronicles of the First Crusade." Western Views of Islam in Medieval and Early Modern Europe. Perception of Other. Ed. David R. Blanks and Michael Frassetto. New York: St. Martin's Press, 1999. 97-119.
- . Saracens: Islam in the Medieval European Imagination. New York: Columbia University Press, 2002.
- Trachsler, Richard and Julien Abed. Moult obscures paroles. Etudes sur la prophétie médiévale. Paris: PUPS, 2007.
- Tuchman, Barbara. A Distant Mirror: The Calamitous 14th Century. N.p.: Ballantine Book Editions, 1978.
- Turan, Osman. "Les Souverains seldjoukides et leurs sujets non-musulmans." Studia Islamica 1 (1953): 65-100.
- Vasiliev, Alexander A. "Pero Tafur: A Spanish Traveler of the Fifteenth Century and his Visit to Constantinople, Trebizond and Italy." Byzantion 7 (1932): 75-122.
- Vaughan, Dorothy Margaret. Europe and the Turk: A Pattern of Alliances, 1350-1700. Liverpool: University Press, 1954.
- Veinstein, Gilles, ed. Syncretismes et hérésies dans l'Orient seldjoukide et ottoman (XIVe-XVIIIe siècles). Paris: Peeters, 2005.
- Verdon, Jean. Voyager au Moyen Âge. Paris: Perrin, 1998.
- Viard, Jules. "Les Projets de croisade de Philippe VI de Valois." Bibliothèque de l'École des Chartes 97 (1936): 305-316.
- Vryonis, Speros. The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the Eleventh through the Fifteenth Century. Berkeley: Univ. of California Press, 1971.
- Walter, Christopher. The Warrior Saints in Byzantine Art and Tradition. Aldershot: Ashgate, 2003.
- Watt, William M. Muslim-Christian Encounters: Perceptions and Misperceptions.

- London: Routledge, 1991.
- Wedel, T.O. Astrology in the Middle Ages. Dover: Dover Publications, 2005.
- Wolfram, Herwig. "Le genre de l'*origo gentis*." Revue belge de philologie et d'histoire 4 (1990): 789-801.
- Welsford, Enid. The Fool: His Social and Literary History. Gloucester: P. Smith, 1966.
- Westphal, Bertrand. "Pour une approche géocritique des textes. Esquisse." La géocritique mode d'emploi. Limoges: Pulim, 2001. 9-40.
- Wolffzettel, Friedrich. Le Discours du voyageur: pour une histoire littéraire du récit du voyage en France, du Moyen Âge au XVIIIe siècle. Paris: PUF, 1996.
- Wood, Charles T. The Age of Chivalry; Manners and Morals, 1000-1450. New York: Universe Books, 1970.
- Wunder, Amanda. "Western Travelers, Eastern Antiquities, and the Image of the Turk in Early Modern Europe." Journal of Modern Early History 7 (2003): 89-119.
- Ulagli, Serhat. L'Image de l'Orient turc dans la littérature française: les idées, les stéréotypes et les stratégies. Istanbul: Isis Press, 2007.
- Yérasimos, Stéphane. Les Voyageurs dans l'Empire ottoman (XIVe-XVIe siècles). Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités. Ankara: Publications de la Société turque d'histoire, série VII, Nr. 117, 1991.
- Youschkevitch, Adolf and Boris A. Rozenfeld. "Die Mathematik der Länder des Ostens im Mittelalter." Berlin Sowjetische Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaft, 1960. 62-160.
- Yücel, Ünsal. Türk Okçuluğu. Ankara: Atatürk Kültür Merkezi Yayınları, 1999.

NB: Nous avons appris trop tard l'existence des ouvrages suivants pour pouvoir en tenir compte dans cette étude:

- Akbari, Suzanne C. "From Due East to True North: Orientalism and Orientation." The Postcolonial Middle Ages. Ed. Jeffrey J. Cohen. New York: St. Martin's Press, 2000.
- . Idols in the East: European Representations of Islam and the Orient, 1100-1450. Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 2009.
- The Persistence of Philology: Rethinking the Arabic Role in Medieval Literary History. Ed. Suzanne C. Akbari and Karla Mallette. Toronto: Toronto University Press, forthcoming.